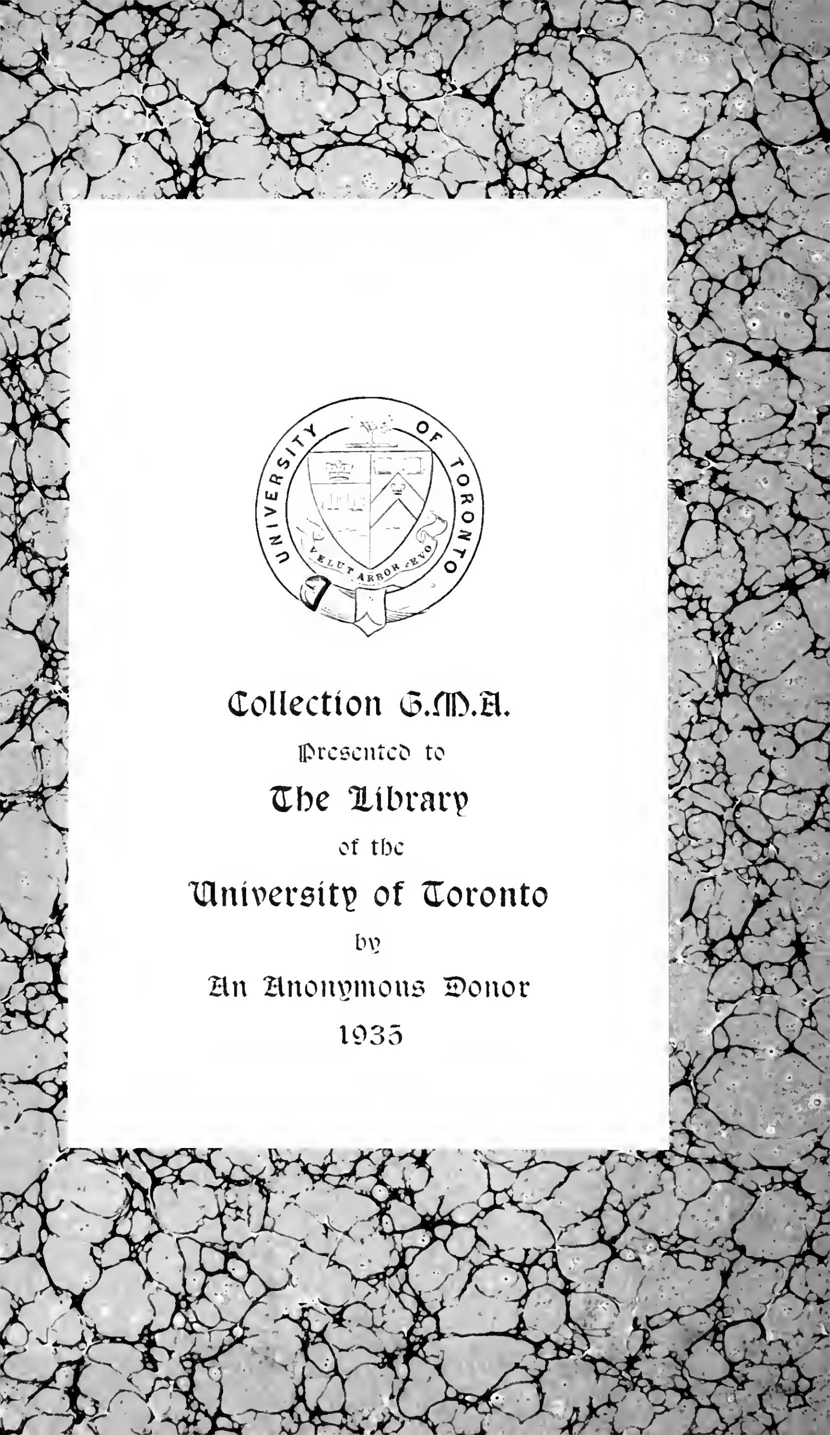
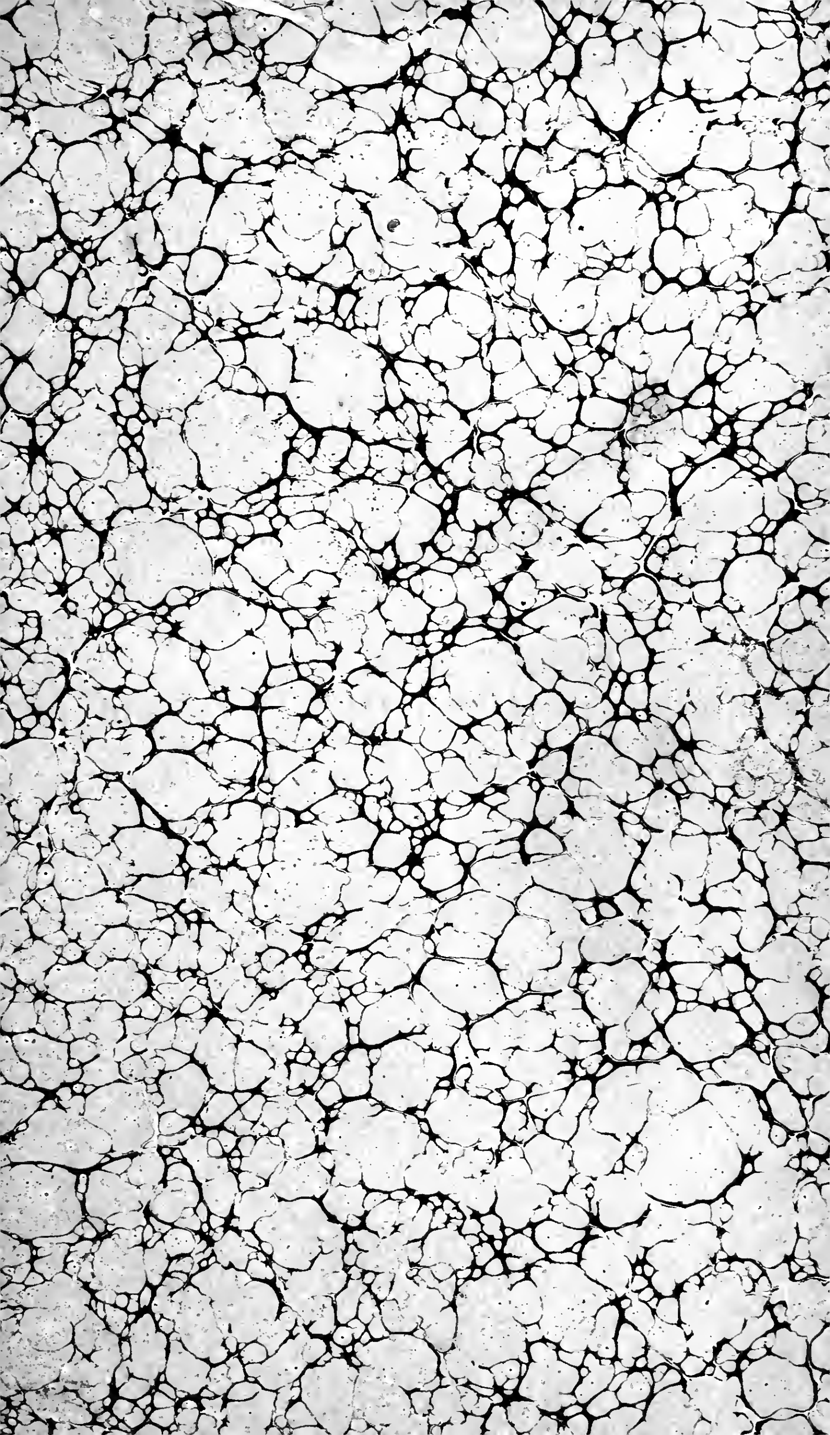



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE,
Faub. Montmartre, n° 11.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Ne quidquam sapit qui sibi non sapit.

Édition originale, la seule complète.

TOME V.

PARIS.

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE.

1833.



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Je vais loger dans la maison du chef des sbires. — J'y passe une nuit délicieuse, et j'y recouvre entièrement mes forces et la santé. — Je vais à la messe; rencontre embarrassante. — Moyen violent dont je suis forcé de me servir pour me procurer six sequins. — Je suis hors de danger. — Mon arrivée à Munich. — Épisode sur Balbi. — Je pars pour Paris. — Mon arrivée en cette ville. — Assassinat de Louis XV.

Dès que je vis le père Balbi assez loin, je me levai, et ayant aperçu à peu de distance un berger qui gardait un petit troupeau sur une colline, je me dirigeai vers lui pour me procurer quelques

informations qui m'étaient nécessaires. Mon ami, lui dis-je, comment s'appelle ce village ?

— *Valde piadene* , segnor.

J'en fus surpris, car j'avais fait beaucoup plus de chemin que je ne croyais. Je lui demandai ensuite le nom des maîtres de cinq ou six maisons que je voyais à la ronde, et par hasard tous ceux qu'il me nomma étaient des personnes de ma connaissance, mais chez lesquelles je ne devais pas aller porter le trouble par mon apparition. Lui ayant aussi demandé le nom d'un palais que je voyais, il me nomma la famille Grimani, dont le doyen était alors inquisiteur d'état, et il devait s'y trouver en ce moment; je devais donc bien me garder de m'y laisser voir. Enfin pour dernière question, lui ayant demandé à qui appartenait une maison rouge que je voyais au loin, il me répondit qu'elle appartenait au nommé capitaine de campagne qui était le chef des sbires. Ma surprise fut extrême; mais disant adieu à ce bon pasteur, je me mis à descendre machinalement la colline, et je suis encore à concevoir par quel instinct je me dirigeai précisément vers cette maison d'où la raison aurait dû m'éloigner non moins que la peur. Je m'y rendis en droite ligne, et je puis dire avec vérité que ce ne fut pas par l'effet d'une volonté déterminée. S'il est vrai que nous ayons tous une intelligence invisible, un génie bienfaisant qui nous pousse vers le bonheur, comme cela arrivait quelquefois à So-

crate, je dois attribuer au mien l'impulsion irrésistible qui me mena dans la maison de l'individu dont je devais le plus redouter la présence. Quoi qu'il en soit, ce fut la démarche la plus hardie que j'aie pu faire de ma vie.

J'entrai sans hésiter, et même d'un ton tout-à-fait libre, et voyant dans la cour un jeune enfant qui jouait à la toupie, je m'en approchai en lui demandant où était son père. Au lieu de me répondre, l'enfant s'en alla appeler sa mère, et un instant après je vois paraître une très-jolie femme enceinte, qui me demanda fort poliment ce que je voulais à son mari, s'excusant qu'il n'y fût pas.

— Je suis fâché, lui dis-je, que mon compère n'y soit pas, autant que je suis charmé de faire en ce moment la connaissance de sa belle épouse.

— Votre compère? Je parle donc à son excellence monsieur Vetturi? Il m'a dit que vous avez eu la bonté de lui promettre d'être le parrain de l'enfant que je porte. Je suis enchantée de vous connaître, et mon mari sera au désespoir de ne s'être pas trouvé chez nous.

— J'espère qu'il ne tardera pas à rentrer, car je veux lui demander à coucher pour cette nuit. Je n'ose aller nulle part dans l'état où vous me voyez.

— Vous aurez le meilleur lit de la maison, et je vous procurerai un assez bon souper; mon mari ira remercier votre excellence de l'honneur

que vous nous faites aussitôt qu'il sera de retour. Il n'y a pas plus d'une heure qu'il est parti avec tout son monde, et je ne l'attends que dans trois ou quatre jours.

— Pourquoi restera-t-il donc si long-temps, ma charmante commère ?

— Vous ne savez donc pas que deux prisonniers se sont échappés des Plombs ? L'un est patricien, l'autre est un particulier nommé Casanova. Mon mari a reçu une lettre de Messer-Grande qui lui ordonne de les chercher : s'il les rencontre, il les conduira à Venise, et sinon il reviendra ici ; mais il les cherchera au moins pendant trois jours.

— Je suis fâché de ce contre-temps, ma chère commère, mais je ne voudrais pas vous gêner, d'autant plus que je voudrais me coucher de suite.

— Cela sera fait à l'instant, et c'est ma mère qui vous servira. Mais qu'avez-vous aux genoux ?

— Je suis tombé à la chasse sur la montagne ; je me suis fait de fortes écorchures, et j'ai perdu du sang, ce qui m'a beaucoup affaibli.

— Oh ! mon pauvre seigneur ! mais ma mère vous guérira.

Elle appela sa mère, et après lui avoir dit tout ce dont j'avais besoin, elle s'en alla. Cette jolie femme d'archer n'avait pas l'esprit de son métier, car rien n'avait plus l'air d'un conte que l'histoire que je lui avais faite. A cheval avec des bas de soie blancs ! A la chasse en ha-

bit de taffetas! sans manteau, sans domestique. A son retour, son mari se sera bien moqué d'elle; mais que Dieu la récompense de son bon cœur et de sa bénigne ignorance! Sa mère eut soin de moi avec toute la politesse que j'aurais pu attendre chez des personnes de la première distinction. Femme respectable et bienfaisante, elle prit un ton de mère, et en soignant mes blessures elle ne m'appelait que son fils. Ce nom sonnait agréablement à mon oreille et ne contribua pas peu à ma guérison, par le sentiment délicieux qu'il excita en moi. Si j'avais été moins occupé de ma situation, j'aurais payé ses soins des marques non équivoques de ma politesse et de ma reconnaissance; mais le lieu et le rôle que je jouais m'occupaient trop sérieusement pour pouvoir entièrement en détacher ma pensée.

Cette bonne mère, après avoir visité mes genoux et mes hanches, me dit avec une voix affectueuse qu'il fallait me résoudre à souffrir un peu, mais que je pouvais être sûr que le lendemain je serais guéri. Je devais seulement supporter sur mes plaies des serviettes imbibées, et me tenir très-tranquille dans mon lit, ne pas me bouger jusqu'au lendemain. Je promis de souffrir patiemment et de faire comme elle le voulait.

On me servit un bon souper, je mangeai et bus de bon appétit; ensuite je la laissai faire et je m'endormis entre ses mains. Il est probable

qu'elle me déshabilla comme un enfant, car je ne me rappelai de rien à mon réveil : je ne parlais ni ne pensais. Quoique j'eusse bien mangé, je ne l'avais fait que par le besoin où j'étais de satisfaire mon estomac et de réparer mes forces ; et lorsque je m'endormis, je ne fis que céder à un pouvoir irrésistible ; car mon épuisement physique ne me laissait point la faculté de mêler quelque raisonnement à ce que je faisais. Il était une heure de nuit lorsque je soupai (1), et le lendemain en m'éveillant, j'entendis sonner treize heures (2). Je crus que c'était un enchantement. M'étant bien éveillé et reconnu, je me hâtai de me débarrasser de mes serviettes, et je fus émerveillé de voir toutes mes écorchures sèches et sans éprouver aucun sentiment douloureux. J'arrange mes cheveux, je m'habille en moins de cinq minutes, et trouvant la porte de ma chambre ouverte, je descends l'escalier, je traverse la cour et je quitte cette maison, sans avoir l'air de faire attention à deux individus qui se trouvaient là debout et qui ne pouvaient être que deux shires. Je m'éloignai rapidement de cet endroit où j'avais trouvé l'hospitalité la plus bienveillante, la politesse la plus franche, les soins les plus généreux, et mieux que tout, la santé et le recouvrement de mes forces, et ce fut avec un sentiment d'horreur

(1) Environ six heures du soir.

(2) Six heures du matin.

dont je ne pouvais me défendre, en songeant au danger imminent auquel j'échappais. Je frissonnais involontairement, et aujourd'hui, après tant d'année, je frissonne encore à l'idée du péril où je m'étais si imprudemment exposé. J'étais ébahi d'avoir pu entrer dans cette maison, et bien plus encore d'avoir pu en sortir. Il me paraissait impossible que je ne fusse pas suivi. Je marchai pendant cinq heures à travers les bois et les montagnes, sans rencontrer que quelques paysans, sans jamais tourner la tête.

Il n'était pas encore midi, lorsqu'en allant mon chemin, je fus arrêté par le son d'une cloche. J'étais sur une hauteur; en jetant les yeux du côté d'où venait le son, je vis une petite église dans le fond et beaucoup de monde qui y entrait pour entendre la messe; il me vint dans l'idée de l'aller entendre aussi : mon cœur éprouvait le besoin d'exprimer sa reconnaissance pour la protection visible que je recevais de la Providence; et quoique toute la nature me présentât un temple digne du créateur, l'habitude m'attirait vers l'église. Lorsque l'homme est dans la détresse, tout ce qui lui passe par la fantaisie lui semble une inspiration divine. Cétait la fête des trépassés. Je descends, j'entre dans l'église, et, à ma grande surprise, j'y vois M. Marc-Antoine Grimani, neveu de l'inquisiteur d'état, avec madame Marie Visani, son épouse. Ils ne furent pas moins étonnés que moi. Je leur fis ma révérence, qu'ils me rendi-

rent, et après avoir entendu la messe, je sortis. M. Grimani me suivit seul. A quelque distance, il m'accoste et me dit : Que faites-vous ici, Casanova ? où est votre compagnon ?

— Je lui ai donné le peu d'argent que j'avais pour qu'il se sauvât par un autre chemin, tandis que, sans le sou, je cherche à me mettre en sûreté par ici. Si votre excellence voulait bien me donner quelque secours, je me tirerais plus facilement d'affaire.

— Je ne puis rien vous donner ; mais vous trouverez sur la route des ermites qui ne vous laisseront pas mourir de faim. Mais contez-moi comment vous avez pu réussir à percer les plombs.

— Le récit serait intéressant, mais long ; et en attendant les ermites pourraient fort bien manger les provisions qui doivent m'empêcher de mourir de faim.

En achevant cette tirade ironique, je lui fis une profonde révérence, et je continuai mon chemin. Malgré mon extrême besoin, ce refus d'aumône me fit plaisir. Je me trouvai beaucoup plus gentilhomme que l'excellence qui me renvoyait à la bienfaisance des ermites. J'appris plus tard à Paris que sa femme, ayant su la chose, lui dit des injures en lui reprochant la dureté de son procédé. Il n'est pas douteux que les sentimens de bienveillance et de générosité n'aillent plus souvent se loger dans le cœur des femmes que dans le nôtre.

Je continuai ma course jusqu'au soleil couchant. Las, harassé et mourant de faim, je m'arrêtai à une maison solitaire de bonne apparence. Je demande à parler au maître; la concierge me répond qu'il n'y est pas, qu'il est allé à une noce au-delà de la rivière, qu'il ne reviendra que dans deux jours; mais qu'en partant il lui a ordonné de faire bon accueil à ses amis. Providence! fortune! hasard! tout ce qu'on voudra.

J'entre, on me donne un bon souper et un bon lit. Je m'aperçus par l'adresse de plusieurs lettres que je me trouvais chez M. Rombenchi, consul de je ne sais plus quelle nation. Je lui écrivis une lettre que je lui laissai cachetée. Après avoir bien soupé et fort bien dormi, je me levai, et ma toilette faite avec assez de soin, je partis, sans pouvoir laisser à la bonne concierge un signe de ma reconnaissance, et je passai la rivière en me promenant, promettant de payer à mon retour. Après cinq heures de marche, je dînai à un couvent de capucins, que je trouvai être des gens fort utiles en pareille circonstance. Après m'être restauré, je me remis en route frais et dispos, et je marchai bon pas jusqu'à vingt-deux heures (1). Je m'arrêtai à une maison dont le maître était mon ami, et ce fut d'un paysan que je l'appris. J'entre, je demande

(1) Environ trois heures après-midi.

si le maître y est, on me montre la chambre où il se trouvait seul à écrire; je m'avance pour l'embrasser; mais à mon aspect, il fait un mouvement d'effroi, et me dit de m'en aller sans le moindre délai en me donnant des raisons frivoles et outrageantes. Je lui expose ma situation, mon besoin, et je lui demande soixante sequins sur mon billet qui l'assurait que M. de Bragadin les lui remettrait. Il me répond qu'il ne peut pas me secourir, pas même m'offrir un verre d'eau, puisqu'en me voyant chez lui, il tremblait d'encourir la disgrâce du tribunal. C'était un homme de soixante ans, courtier de change, qui m'avait de grandes obligations. Son cruel refus fit sur moi un effet tout différent de celui de M. Grimani. Soit colère, soit indignation, soit rage ou droit de raison et de nature, je le pris au collet, lui présentant mon esponton, et je le menaçai de la vie en élevant la voix. Tout tremblant, il tire une clé de sa poche et me dit, en me montrant un secrétaire, qu'il y avait là de l'argent et que je n'avais qu'à prendre ce que je voudrais: je lui dis d'ouvrir lui-même. Il obéit, et m'ayant ouvert un tiroir où il y avait de l'or, je lui ordonnai de me compter six sequins.

—Vous m'en avez demandé soixante.

—Oui, quand je les attendais en prêt de l'amitié; mais quand je suis forcé de ne les devoir qu'à la violence, je n'en veux que six, et vous n'aurez

point de billet. On te les rendra à Venise, où j'écrirai ce à quoi tu m'as forcé, homme lâche et indigne de vivre.

— Pardon, je vous supplie, prenez tout.

— Non, rien de plus. Je m'en vais et je te conseille de me laisser aller tranquille, ou crains que dans mon désespoir je ne revienne et que je n'incendie ta maison.

Je sors et je marchai deux heures, jusqu'à ce que la nuit et la lassitude me forcèrent à m'arrêter dans la maison d'un cultivateur. J'y fis un mauvais souper et je dormis sur la paille. Le matin j'achetai une vieille redingote, je louai un âne pour faire ma route, et près de Feltre j'achetai une paire de bottes. C'est dans cet équipage que je passai la bicoque qu'on appelle la Scala. Il y avait une garde qui ne me fit pas même l'honneur de me demander mon nom, et je lui en sus gré, comme mon lecteur peut le croire. Là je pris une charrette à deux chevaux, et j'arrivai de bonne heure à Borgo de Valsugano, où je trouvai le père Balbi à l'auberge que je lui avais indiquée. S'il ne m'avait pas abordé, je ne l'aurais pas reconnu. Une large redingote, un chapeau rabattu placé sur un gros bonnet de coton, le déguisaient à merveille. Il me dit qu'un fermier lui avait échangé tout cela contre mon manteau, qu'il était arrivé sans encombre et qu'il avait fait bonne chère. Il me fit le compliment de m'assurer qu'il ne m'attendait pas, car il ne croyait pas que je

lui eusse promis de bonne foi d'aller le trouver. Peut-être aurais-je bien fait de ne pas tromper son attente !

Je passai le jour suivant dans cette auberge, où, sans sortir de mon lit, j'écrivis plus de vingt lettres à Venise, dont dix ou douze circulaires où je disais ce que j'avais été obligé de faire pour me procurer les six sequins.

Le moine écrivit des lettres impertinentes au père Barbarigo, son supérieur, aux patriciens ses frères, et des lettres galantes aux servantes qui avaient causé sa ruine. Je dégalonnai mon habit, je vendis mon chapeau et je me défis ainsi d'un luxe qui ne convenait pas à ma situation, car il me faisait trop observer.

Le lendemain j'allai coucher à Pergine, où un jeune comte d'Alberg vint me voir, ayant su, je ne sais comment, que nous étions des fugitifs des prisons d'état de Venise. De Pergine je me rendis à Trente et de là à Bolzan, où, ayant besoin d'argent pour m'habiller, pour m'acheter du linge et continuer ma route, je me présentai à un vieux banquier nommé Mensch, qui me donna un homme sûr que j'envoyai à Venise avec une lettre pour M. de Bragadin. Le vieux banquier me mit dans une bonne auberge, où je passai au lit les six jours que le messager fut à revenir. Il m'apporta cent sequins et je commençai par vêtir mon compagnon, ensuite je pris le même soin pour moi-même. Ce malheureux Balbi me donnait chaque

jour de nouveaux motifs de trouver sa société insupportable. Il avait toujours à la bouche que sans lui, je ne me serais jamais sauvé, et que conformément à ma promesse je lui devais la moitié de ma fortune éventuelle. Il était amoureux de toutes les servantes, et comme il n'était ni de taille ni de mine faites pour leur plaire, il en était accueilli à bon soufflets, qu'il prenait avec une patience exemplaire, sans que cela le corrigeât vingt-quatre heures de suite. Cela m'amusait, quoique je souffrisse de me voir accolé à un être d'un naturel aussi vil.

Nous prîmes la poste et le troisième jour nous arrivâmes à Munich, où j'allai me loger à l'auberge du Cerf. J'y trouvai deux jeunes Vénitiens de la famille Cantarini qui y étaient depuis quelque temps, accompagnés du comte Pompei, Véronais; mais n'étant pas connu d'eux, et n'ayant plus besoin de trouver des ermites pour vivre, je ne me souciai pas d'aller leur faire ma révérence. Il en était autrement de la comtesse Coronini que j'avais connue à Venise, au couvent de Sainte-Justine, et qui était fort bien en cour.

Cette illustre dame, âgée alors de soixante-dix ans, me reçut très-bien et me promit de parler à l'électeur pour me faire obtenir la sûreté d'asile. Le lendemain, s'étant acquittée de sa promesse, lle me dit que son altesse n'avait rien contre moi qui l'empêchât à m'accorder sûreté dans ses états, mais que pour Balbi, il n'y avait point

de sûreté en Bavière, parce qu'en qualité de somasque fugitif, il pouvait être réclamé par les somasques de Munich : son altesse ne voulait avoir rien à démêler avec des moines. La comtesse, en conséquence, me conseilla de le faire sortir de la ville le plus tôt possible pour aller se recouvrer ailleurs et éviter ainsi quelque mauvais tour que les moines ses honnêtes confrères ne manqueraient pas de lui jouer.

Me sentant en conscience obligé d'avoir soin de ce malheureux, j'allai trouver le confesseur de l'électeur pour lui demander quelque recommandation pour lui dans quelque ville de la Souabe. Ce confesseur, jésuite, ne démentit pas la noble conduite de ses confrères en Loyola; il me reçut on ne peut pas plus mal. Il me dit par manière d'acquit qu'à Munich on me connaissait à fond. Je lui demandai d'un ton ferme s'il entendait me donner cet avis comme une bonne ou comme une mauvaise nouvelle; il ne me répondit pas et me laissa là. Un autre prêtre me dit qu'il était sorti pour aller vérifier un miracle dont toute la ville parlait.

— Quel est ce miracle, mon père? lui dis-je.

— L'impératrice, veuve de Charles VII, dont le cadavre est encore dans la salle exposé à la vue du public, a les pieds chauds, toute morte qu'elle est.

— Il y a peut-être quelque chose qui les lui chauffe?

— Vous pouvez aller vous assurer de ce prodige par vous-même.

Ne voit pas de miracle qui veut, et négliger une occasion pareille m'aurait fait perdre celle de m'édifier ou de rire ; et je n'étais pas moins avide de l'un que de l'autre. Voulant pouvoir me vanter d'avoir vu un miracle, et d'une espèce d'autant plus intéressante pour moi que j'ai toujours eu le malheur d'avoir les pieds très-froids, je cours voir l'auguste morte, qui effectivement avait les pieds chauds ; mais je vis que c'était tout simple, car sa défunte majesté était tournée vers un poêle ardent qui était à très-peu de distance. Un danseur qui me connaissait et que la curiosité avait attiré dans ce lieu avec la foule, s'approcha de moi, me fit compliment sur mon heureuse évasion, et me dit que toute la ville en parlait avec intérêt. Cette nouvelle me fut agréable ; car il est toujours bon d'intéresser le public. Ce disciple de Terpsychore m'invita à dîner et j'acceptai avec plaisir. Il s'appelait Michel de l'Agata, et sa femme était la jolie Gardela que seize ans auparavant j'avais connue chez le vieux Malipiero, qui m'avait donné des coups de canne parce que je badinais avec Thérèse. La Gardela, qui était devenue célèbre danseuse et qui était toujours belle, fut enchantée de me voir et d'entendre de ma bouche le récit de ma laborieuse évasion. Elle s'intéressa pour le moine et m'offrit une lettre de recommandation pour Augsbourg auprès du chanoine Bassi, Bo-

lognais, son ami, et doyen du chapitre de Saint-Maurice. J'acceptai et elle l'écrivit à l'instant même, en m'assurant que je n'avais plus à m'occuper du moine, car elle était certaine que le doyen s'en chargerait, et qu'il saurait même le raccommoder avec Venise.

Enchanté de me défaire de lui d'une façon si honorable, je cours à l'auberge, je lui conte le fait et lui donne la lettre en lui promettant de ne pas l'abandonner dans le cas où le doyen ne le recevrait pas bien. Lui ayant trouvé une bonne voiture, je le fis partir le lendemain à la pointe du jour. Quatre jours après, Balbi m'écrivit que le doyen l'avait reçu à souhait, qu'il l'avait logé chez lui, qu'il l'avait habillé en abbé, qu'il l'avait présenté au prince évêque d'Armstadt et qu'il l'avait fait assurer par les magistrats de la ville. En outre le doyen lui avait promis de le garder chez lui jusqu'à ce qu'il eût obtenu de Rome sa sécularisation et la liberté de retourner à Venise; car dès qu'il ne serait plus moine, il ne serait plus coupable auprès du tribunal des inquisiteurs d'état. Le père Balbi finissait la lettre en me disant de lui envoyer quelques sequins pour ses menus plaisirs, car il était trop noble pour demander de l'argent au doyen qui, disait l'ingrat, ne l'était pas assez pour lui en offrir. Je ne lui répondis pas.

Resté seul et tranquille, je pensai sérieusement à rétablir ma santé, car tout ce que je venais de

souffrir m'avait donné des contractions de nerfs qui pouvaient prendre un caractère alarmant. Je me mis au régime et en trois semaines je me trouvai parfaitement bien. Dans ces entrefaites, madame Rivière vint de Dresde avec son fils et ses deux filles; elle allait à Paris pour marier l'aînée. Le fils avait fait de bonnes études et pouvait passer pour un jeune homme accompli. La fille aînée, qui allait épouser un comédien, joignait à la plus jolie figure qu'il soit possible de voir, le talent de la danse, jouait du clavecin en virtuosa, et avait l'esprit de la société avec la meilleure grâce possible et tous les attraits de la jeunesse. Cette aimable famille fut enchantée de me revoir, et je m'estimai heureux lorsque madame Rivière, prévenant mes désirs, me fit comprendre que ma société jusqu'à Paris leur serait fort agréable. Il ne fut pas question de ma part des frais de voyage; je dus accepter le cadeau en entier. Mon projet étant de m'aller établir à Paris, ce coup de fortune me fit prévoir que le bonheur m'attendait dans la carrière d'aventurier sur laquelle j'allais me lancer dans la seule ville de l'univers où l'aveugle déesse dispense ses faveurs à ceux qui s'abandonnent à elle et qui savent en tirer parti. Je n'étais point dans l'erreur, ainsi que le lecteur le verra en temps et lieu; mais les grâces de la fortune furent inutiles, car j'ai abusé de tout par ma folle conduite. Les Plombs en quinze mois me firent connaître toutes les maladies de mon

esprit; mais j'aurais eu besoin d'y faire un plus long séjour pour me fixer à des maximes capables de m'en guérir.

Madame Rivière voulait bien m'emmener avec elle, mais elle ne pouvait point différer son départ, et j'avais besoin d'une huitaine de jours pour attendre de Venise des lettres et de l'argent. Elle me promit de rester huit jours à Strasbourg, et nous convînmes que, s'il m'était possible, j'irais l'y rejoindre. Elle quitta Munich le 18 du mois de décembre.

Deux jours après son départ, je reçus de Venise la lettre de change que j'attendais. Je m'empressai de payer mes dettes et de suite je partis pour Augsbourg, moins pour voir le père Balbi que pour avoir occasion de connaître l'aimable doyen qui m'en avait débarrassé. J'arrivai dans cette ville sept heures après mon départ de Munich, et je me rendis à l'instant chez ce généreux ecclésiastique. Il n'était pas chez lui, mais je trouvai Balbi habillé en abbé, coiffé en cheveux, poudré à blanc, ce qui donnait un nouveau relief fort peu avantageux à sa peau couleur de marron d'Inde. Balbi n'avait pas quarante ans; mais il était laid, ayant une de ces physionomies où se peignent la bassesse, la lâcheté, l'insolence et la malice, avec cela un ton de voix et des manières parfaitement propres à repousser la bienveillance. Je le trouvai bien logé, bien servi, bien vêtu; il avait des livres et tout le nécessaire pour écrire.

Je lui fis compliment sur sa situation, l'appelant heureux, et me qualifiant de même d'avoir pu lui procurer tous les avantages dont il jouissait, et l'espérance de devenir bientôt prêtre séculier. Mais cette âme ingrate, loin de me remercier, me reprocha de m'être débarrassé adroitement de lui, et finit par me dire que puisque j'allais à Paris, je n'avais qu'à le prendre avec moi, car à Augsbourg, il s'ennuyait à mourir.

— Que voudriez-vous faire à Paris?

— Qu'y ferez-vous vous-même?

— J'y mettrai mes talens à profit.

— Et moi les miens.

— Vous n'avez donc pas besoin de moi et vous pouvez voler de vos propres ailes. Les personnes qui m'y conduisent ne voudraient probablement pas de moi, si je vous avais pour compagnon.

— Vous m'avez promis de ne pas m'abandonner.

— Un homme peut-il se dire abandonné quand on le laisse avec tout ce qui lui est nécessaire et un avenir assuré?

— Avec le nécessaire! je n'ai pas le sou.

— Qu'avez-vous besoin d'argent? Vous avez bonne table, bon logement, habit, linge, service et tout ce qui s'ensuit. Et puis si vous avez besoin d'argent pour vos plaisirs mignons, que n'en demandez-vous aux moines vos confrères?

— Demander de l'argent à des moines? Ils en reçoivent, mais ils n'en donnent pas.

— Demandez-en à vos amis.

— Je n'ai point d'amis.

— Vous êtes à plaindre, et c'est probablement parce que vous n'avez jamais été l'ami de personne. Vous devriez dire des messes pour de l'argent; c'est là un bon moyen de s'en procurer.

— Je ne suis pas connu.

— Il faut attendre que vous le soyez, et alors vous réparerez le temps perdu.

— Vains propos : vous me laisserez quelques sequins.

— Je n'en ai pas de reste.

— Attendez le doyen, il reviendra demain, vous pourrez lui parler et le persuader à me prêter de l'argent. Vous pourrez lui dire que je le lui rendrai.

— Je ne l'attendrai pas, car je pars à l'instant, et du reste, fût-il présent en ce moment, je ne serais pas assez effronté pour lui dire de vous donner de l'argent, surtout après ce que cet homme généreux fait pour vous et lorsqu'il a pu juger que vous aviez tout ce dont vous avez besoin.

Après cet aigre dialogue, je le quittai, et prenant la poste, je partis fort peu satisfait d'avoir procuré un si grand bonheur à un misérable qui en était si peu digne. Je reçus au mois de mars suivant une lettre du noble et généreux doyen Bassi, dans laquelle il me rendait compte de la manière dont Balbi s'était évadé de chez lui avec une de ses servantes en lui enlevant une somme

d'argent, une montre d'or et douze couverts d'argent; il ne savait pas où il était allé.

Vers la fin de la même année, j'appris à Paris que ce malhonnête homme était allé se réfugier à Coire, chef-lieu du canton des Grisons, où il demanda d'être agrégé à l'église calviniste et d'être reconnu mari légitime de la dame qui était avec lui; mais que bientôt la communauté s'étant aperçue que le nouveau converti ne savait rien faire, on l'avait rejeté du sein de l'église de Calvin. Lorsque notre réfractaire n'avait plus eu d'argent, sa femme servante l'ayant rossé d'importance, l'avait quitté, et lui, ne sachant plus que devenir, avait pris le parti désespéré d'aller à Bresse, ville appartenant à la république, où il se présenta au gouverneur, en lui disant son nom, sa fuite, son repentir, et le suppliant de le prendre sous sa protection pour lui faire obtenir son pardon.

Le premier effet de la protection du podesta fut de faire mettre le repentant en prison; puis il écrivit au tribunal pour savoir ce qu'il devait en faire. Le tribunal expédia l'ordre de faire conduire le père Balbi enchaîné à Venise, et lorsqu'il y fut arrivé, Messer-Grande le consigna au tribunal, qui le fit mettre sous les Plombs. Il n'y trouva plus le comte Asquin, que le tribunal, par égard pour son grand âge, avait fait mettre aux Quatre une couple de mois après notre évasion.

Cinq ou six ans plus tard, j'appris que le tribu-

nal, après avoir gardé ce malencontreux moine deux ans sous les Plombs, l'avait renvoyé à son couvent, que le supérieur craignant le contact de cette brebis galleuse, l'avait relégué au couvent de l'institution près de Feltre, couvent isolé, bâti sur une éminence; mais que Balbi n'y demeura que six mois. Ayant pris la clé des champs, il alla à Rome se jeter aux pieds du pape Rezzonico, qui l'absout de ses péchés et le releva de ses vœux monastiques. Balbi, devenu prêtre séculier, retourna librement à Venise où il vécut dissolu et misérable. Il mourut en Diogène, moins l'esprit du Sinopéen, l'an 1783.

Je rejoignis à Strasbourg madame Rivière et sa charmante famille, et j'en fus accueilli avec l'expression de la joie la plus franche. Nous étions logés à l'excellent hôtel de l'Esprit, et nous passâmes quelques jours dans cette ville au sein de la gaîté et de l'union la plus cordiale, puis nous partîmes pour la ville unique, pour l'universel Paris, dans une excellente berline, où je m'imposai le devoir de faire les frais de la gaîté du voyage, puisque je n'avais point de frais de bourse à faire. Les charmes de la demoiselle Rivière m'enchantaient; mais j'étais humilié, et j'aurais cru manquer aux égards que je devais à une famille respectable autant qu'à la reconnaissance, si j'avais laissé percer un seul regard d'amour, ou si une seule de mes expressions avait laissé soupçonner le sentiment que j'éprouvais. Quoique mon âge se prêtât

peu à la chose, je crus devoir me renfermer dans le rôle de père, et je prodiguai à l'aimable famille tous les soins que l'on peut avoir quand, dans un long voyage, on veut se rendre digne d'une société aimable, d'une berline commode, d'une table délicate et d'un excellent lit.

Nous arrivâmes à Paris le mercredi 5 janvier 1757, et j'allai descendre chez mon ami Balletti, qui me reçut à bras ouverts, m'assurant que, quoique je ne lui eusse pas écrit, il m'attendait; car ma fuite devant me faire éloigner de Venise, le plus tôt et le plus possible, il ne concevait pas que je pusse choisir un autre séjour que Paris, où j'avais vécu deux années consécutives avec tous les agrémens qu'il est possible de s'y procurer. La joie fut dans toute la maison dès qu'on sut que j'étais arrivé. Je n'ai jamais été plus sincèrement aimé que par cette intéressante famille. J'embrassai avec transport le père et la mère que je retrouvai à tous égards tels que je les avais laissés en 1752; mais je fus vraiment frappé à la vue de leur fille que j'avais laissée enfant, et que je trouvais grande et bien formée. Mademoiselle Balletti avait quinze ans, elle était devenue belle, et sa mère l'ayant élevée avec soin, lui avait donné les meilleurs maîtres, et tout ce qu'une mère pleine d'esprit, de grâces et de talens, peut donner à une fille chérie et douée de dispositions excellentes : vertus, grâces et talens, et ce savoir vivre qui, dans tous les états, est,

avec le tact des convenances, le premier des talens.

Après m'être procuré un joli appartement tout près de cette intéressante famille, je pris un fiacre et je me rendis à l'hôtel de Bourbon dans l'intention de me présenter à M. de Bernis, qui était alors chef ou ministre des affaires étrangères: j'avais de bonnes raisons pour fonder ma fortune sur la protection de ce ministre. J'arrive, il n'y est pas; il est à Versailles. A Paris, plus qu'ailleurs, il faut aller vite en besogne et, comme on dit vulgairement, mais très-bien, il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Impatient de voir l'accueil que me ferait cet amant complaisant de ma belle M. M., je vais au Pont-Royal, je prends un cabriolet et j'arrive à Versailles à six heures et demie. Mésaventure! nos équipages s'étaient croisés en route, et le mien, de fort mince apparence, n'avait point arrêté les regards de son excellence. M. de Bernis était retourné à Paris avec le comte de Castillana, ambassadeur de Naples: je me disposai à retourner sur mes pas. Je remonte dans ma voiture, mais arrivé à la grille, je vois une foule de monde courant sans ordre de tous côtés et avec les signes de la plus grande confusion, et j'entends crier à droite et à gauche: Le roi est assassiné! on vient d'assassiner le roi!

Mon cocher, effrayé, ne pense qu'à poursuivre son chemin, mais on arrête la voiture, on me fait descendre, et on me fait entrer dans le corps-de-

garde, où je vois déjà du monde, et, en moins de trois minutes, nous étions plus de vingt personnes arrêtées, toutes très-étonnées de l'être et toutes aussi coupables que moi. Je ne savais que penser, et ne croyant pas aux enchanteurs, je croyais rêver. Nous étions là, mornes, silencieux, et nous nous entre-regardions sans oser nous parler. La surprise se peignait sur tous les traits, car chacun, tout en se sentant innocent, éprouvait de la crainte.

Nous ne fûmes pas long-temps dans cette pénible situation, car cinq minutes après un officier entra, et après nous avoir fait poliment des excuses, il nous dit que nous étions libres. Le roi est blessé, nous dit-il, et on l'a porté dans son appartement. L'assassin, que personne ne connaît, est arrêté. On cherche partout M. de la Martinière.

Remonté dans ma voiture, et fort heureux de m'y voir, un jeune homme fort bien mis et d'une figure qui peignait la persuasion, s'approcha et me pria instamment de lui accorder une place en payant la moitié : malgré les lois de la politesse, je lui refusai ce plaisir. Je fis mal peut-être ; en tout autre temps, je me serais fait un plaisir de lui offrir une place ; mais il y a des momens où la prudence ne permet pas d'être poli. Je mis environ trois heures pour faire le trajet, et dans ce court espace de temps, je fus devancé par au moins deux cents courriers qui allaient ventre à

terre. A chaque minute j'en voyais un nouveau, et chaque courrier criait et publiait à l'air la nouvelle qu'il portait. Les premiers dirent ce que je savais; à la fin je sus que le roi avait été saigné, que la blessure n'était pas mortelle, et enfin que la blessure était légère, et que sa majesté pouvait même aller à Trianon, si elle en avait envie.

Muni de cette excellente nouvelle, je me rendis chez Silvia, et je trouvai toute la famille à table, car il n'était pas encore onze heures. J'arrive de Versailles, leur dis-je.

— Le roi a été assassiné!

— Point du tout: il pourrait aller à Trianon ou à son parc aux cerfs, s'il en avait envie. M. de la Martinière l'a saigné et l'a trouvé fort bien. L'assassin a été arrêté, et le malheureux sera brûlé, tenaillé et écartelé tout vif. A cette nouvelle que les domestiques de Silvia s'empressèrent de publier, une foule de voisins vinrent m'entendre; je fus obligé de répéter dix fois la même chose, et le quartier me dut de passer une nuit tranquille. Dans ce temps-là, les Parisiens s'imaginaient aimer leur roi; ils en faisaient de bonne foi et par habitude toutes les grimaces; aujourd'hui, plus éclairés, ils n'aimeront que le souverain qui voudra réellement le bonheur de la nation et qui ne sera que le premier citoyen d'un grand peuple; et, en cela, ce sera la France tout entière, et non Paris et sa banlieue, qui rivalisera d'amour et de reconnaissance. Quant aux rois comme Louis XV, ils

sont devenus impossibles ; mais s'il s'en trouvait encore, quel que fût le parti intéressé qui le prônât, l'opinion publique ne tarderait pas à en faire justice, et ses mœurs seraient flétries avant que la tombe l'eût rendu au domaine de l'histoire, que les rois et les hommes d'état ne devraient jamais perdre de vue.

CHAPITRE II.

Le ministre des affaires étrangères. — M. de Boulogne, contrôleur-général. — M. le duc de Choiseul. — L'abbé de Laville. — M. Paris du Vernai. — Établissement de la loterie. — Mon frère arrive à Paris, venant de Dresde; il est reçu à l'académie de peinture.

Me voilà donc de nouveau dans ce Paris, l'unique au monde, et que je dois regarder comme ma patrie, puisque je ne puis plus penser à rentrer dans celle que m'a donné le hasard de la naissance; patrie ingrate, mais que j'aime toujours en dépit de tout, soit que le préjugé qui nous attache aux lieux où se sont écoulées nos premières années, où nous avons reçu les premières im-

pressions, ait sur nos idées et sur nos affections une puissance magique, soit qu'en effet Venise ait des charmes à nul autre pareils. Mais cet immense Paris est un lieu de misère ou de fortune, selon qu'on sait s'y prendre bien ou mal; ce sera à moi à bien saisir les aires du vent.

Paris ne m'était point étranger; mes lecteurs savent que j'y avais déjà fait un séjour de deux ans; mais je dois avouer que n'ayant alors d'autre but que de tuer le temps, je ne m'étais occupé que de la partie essentielle des jouissances, et ma vie s'était à peu près écoulée dans le sein des plaisirs. La fortune, que je ne m'étais point attaché à courtiser, ne m'avait point non plus ouvert son sanctuaire, et maintenant je sentais que je devais la traiter avec plus de vénération : j'avais besoin de me rapprocher des favoris qu'elle comble de ses dons. Je savais enfin que plus on se rapproche du soleil, et plus on sent les effets bienfaisans de ses émanations. Je voyais que, pour parvenir à quelque chose, j'avais besoin de mettre en jeu toutes mes facultés physiques et morales, que je ne devais pas négliger de faire connaissance avec de grands et puissans personnages, d'être maître de mon esprit, et de prendre la couleur de tous ceux à qui je verrais qu'il serait de mon intérêt de plaire. Pour suivre avec succès le plan de conduite qui devait résulter de ces considérations, je jugeai qu'il était important que j'évitasse tout ce qu'à Paris on appelle mauvaise

compagnie, que je renonçasse à toutes mes anciennes habitudes et à toutes les prétentions qui auraient pu me faire des ennemis, lesquels n'auraient pas manqué de me représenter comme un homme peu solide et peu propre à occuper des emplois de quelque importance.

Je pensais très-bien, je crois, et le lecteur, je l'espère, sera de mon avis. Je serai, me dis-je, réservé dans ma conduite et dans mes discours, et cela me vaudra une réputation dont je récolterai les fruits.

Quant à mes besoins présens, j'étais sans inquiétude, car je pouvais compter sur une pension mensuelle de cent écus que m'enverrait mon père adoptif, le bon et généreux M. de Bragadin : cette somme devait me suffire en attendant mieux; car à Paris, quand on sait se restreindre, on peut vivre à peu de frais et faire bonne figure. L'essentiel était que je fusse toujours bien mis et décemment logé ; car dans toutes les grandes villes la superficie est de rigueur : c'est toujours par elle que l'on commence à vous juger. Mon embarras ne tenait qu'aux besoins pressans du moment; car je n'avais, pour parler net, ni habits, ni linge; en un mot, rien.

Si l'on se rappelle mes liaisons avec le ministre de France à Venise, on trouvera tout naturel que ma première idée fût de m'adresser à lui; il était alors en bonne veine, et je le connaissais assez pour pouvoir compter sur lui.

Persuadé que le suisse me dirait que monseigneur était occupé, je me munis d'une lettre, et dès le lendemain, je me rendis au palais Bourbon. Le suisse prit ma lettre et je lui donnai mon adresse; c'était tout ce qu'il fallait, après quoi je partis.

En attendant, partout où j'allais, il fallait que je fisse la narration de ma fuite des Plombs; cela devenait une corvée presque aussi fatigante que mon évasion l'avait été, car il me fallait deux heures pour faire mon récit, lors même que je ne brodais sur rien; mais ma situation voulait que je fusse complaisant envers les curieux, car je devais les croire tous mus par le plus tendre intérêt pour moi. Le plus sûr moyen de plaire, en général, est assurément de supposer de la bienveillance à tous ceux à qui l'on a affaire.

Je soupai chez Silvia et, plus tranquille que la veille, j'eus lieu de m'applaudir de toutes les marques d'amitié dont je fus l'objet. Sa fille avait quinze ans: je fus aussi charmé de son mérite qu'enchanté de ses belles qualités. J'en fis compliment à sa mère qui l'avait élevée, et je ne pensai nullement à me mettre en garde contre l'effet de ses charmes. J'avais pris si récemment des résolutions philosophiques si bien basées! et puis je n'étais pas encore assez à mon aise pour oser m'imaginer que je valusse la peine d'être tenté. Je me retirai de bonne heure, impatient de voir ce que le ministre me manderait en réponse à

mon billet. Il ne se fit pas attendre; j'en reçus une petite lettre à huit heures et j'y trouvai un rendez-vous pour deux heures après midi. On peut croire que je fus ponctuel, et je fus reçu par son excellence de la manière la plus prévenante. M. de Bernis me témoigna tout le plaisir qu'il avait de me voir victorieux et m'exprima toute la satisfaction qu'il éprouvait de se voir en état de pouvoir m'être utile. Il me dit que M. M. lui avait appris que je m'étais sauvé, et qu'il s'était flatté que ma première visite à Paris, où je ne pouvais pas manquer de me rendre, serait pour lui. Il me fit voir la lettre où M. M. lui faisait part de ma détention et celle dans laquelle elle lui apprenait mon évasion; mais toutes les circonstances étaient controuvées et de pure imagination. M. M. était excusable, car elle n'avait pu écrire que ce qu'on lui avait dit, et il n'était pas facile d'avoir de ma fuite une version exacte. Cette charmante nonne lui disait que n'ayant plus l'espoir de revoir l'un des deux hommes qui seuls l'attachaient à la vie et sur l'amour desquels elle pouvait compter, l'existence lui devenait à charge, et qu'elle se sentait malheureuse de ne pouvoir recourir à la dévotion. C. C. vient souvent me voir, disait-elle, mais hélas! cette chère amie n'est guère heureuse avec son mari.

Je dis à M. de Bernis que les circonstances de ma fuite des Plombs, telles que notre amie les lui avait données, étant entièrement fausses, je

prendrais la liberté de les lui écrire dans le plus grand détail. Il me somma de tenir ma promesse, m'assurant qu'il en enverrait une copie à M. M., et en même temps il me mit dans la main, de la meilleure grâce du monde, un rouleau de cent louis, en me disant qu'il penserait à moi et qu'aussitôt qu'il aurait à me parler, il s'empresserait de me faire avertir.

Muni de fonds suffisans, je pensai de suite à ma toilette, et dès que j'eus fait les emplettes nécessaires, je me mis à l'ouvrage, et huit jours après j'envoyai mon histoire à mon généreux protecteur, lui permettant d'en faire tirer autant de copies qu'il le désirerait et d'en faire tel usage qu'il lui plairait pour intéresser en ma faveur toutes les personnes qui pourraient m'être utiles.

Trois semaines après, le ministre me fit appeler pour me dire qu'il avait parlé de moi à M. Erizzo, ambassadeur de Venise, qui lui avait dit qu'il ne me ferait aucun tort, mais que n'ayant point envie de se brouiller avec les inquisiteurs d'état, il ne me recevrait pas. N'ayant nul besoin de lui, cette réserve fut loin de me déplaire. M. de Bernis m'apprit ensuite qu'il avait donné mon histoire à madame la marquise de Pompadour qui se souvenait de moi, et il me promit de saisir la première occasion de me présenter à cette puissante dame. Vous pourrez, mon cher Casanova, ajouta son excellence, vous présenter à M. de Choiseul et au contrôleur-général de Bou-

logne; vous serez bien reçu, et avec un peu de tête, vous pourrez tirer bon parti de ce dernier. Il vous donnera lui-même les lumières nécessaires, et vous verrez que *l'homme écouté est celui qui obtient*. Tâchez d'inventer quelque chose d'utile à la recette royale, en évitant les complications et les chimères, et si ce que vous écrirez n'est pas long, je vous en dirai mon avis.

Je quittai le ministre satisfait et reconnaissant, mais très-embarrassé de trouver des moyens convenables pour augmenter les revenus du roi. Je n'avais aucune idée de finances, et j'avais beau torturer mon imagination, tout ce qui me passait par la tête n'aboutissait qu'à de nouveaux impôts, moyens odieux ou absurdes : je les rejetais après les avoir tournés dans tous les sens.

Ma première visite fut pour M. de Choiseul, dès que je sus qu'il était à Paris. Il me reçut à sa toilette, où il écrivait pendant que son valet de chambre le coiffait. Il poussa la politesse jusqu'à s'interrompre plusieurs fois pour m'adresser des questions, mais pendant que j'y répondais, son excellence allait son train, écrivant toujours, comme si de rien n'était; et je doute fort qu'il ait pu saisir la suite de mon discours, quoique par fois il eût l'air de me regarder : il était visible que ses yeux et sa pensée n'étaient pas occupés du même objet. Malgré cette manière de recevoir son monde, moi au moins, M. de Choiseul était un homme de beaucoup d'esprit.

Quand sa lettre fut achevée, il me dit en italien que M. de Bernis lui avait conté une partie de l'histoire de ma fuite, et il ajouta : Dites-moi donc comment vous avez fait pour réussir.

— Monseigneur, le récit en est un peu long : il faut au moins deux heures, et votre excellence m'a l'air d'être pressée.

— Dites-moi ça en abrégé.

— Quelque bref que je sois, il me faudra deux heures.

— Vous me réserverez les détails pour une autre fois.

— Il n'y a dans cette histoire rien d'intéressant que par les détails.

— Si fait. On peut tout raccourcir, et autant qu'on le veut, sans presque rien ôter à l'intérêt.

— Fort bien. D'après cela, j'aurais mauvaise grâce de faire la plus légère objection. Je dirai donc à monseigneur que les inquisiteurs d'état me firent enfermer sous les Plombs ; qu'au bout de quinze mois et cinq jours, je parvins à percer le toit ; que par une lucarne, à travers mille difficultés, je parvins dans la chancellerie dont je brisai la porte ; qu'après cet exploit, je descendis dans la place St-Marc, d'où m'étant rendu au port, je pris une gondole qui me transporta à terre ferme, d'où je suis venu à Paris, où j'ai l'honneur de vous faire ma révérence.

— Mais..... qu'est-ce que les Plombs?

— Monseigneur, pour expliquer cela, il me faut au moins un quart d'heure.

— Comment avez-vous fait pour percer le toit?

— Je ne vous dirai pas cela en moins d'une demi-heure.

— Pourquoi vous y fit-on enfermer?

— Le récit en sera long, monseigneur.

— Je crois que vous avez raison. L'intérêt de l'histoire ne peut se trouver que dans les détails.

— Comme j'ai pris la liberté de le faire observer à votre excellence.

— Je dois aller à Versailles, mais vous me ferez plaisir, si vous venez me voir quelquefois. En attendant, voyez, monsieur Casanova, en quoi je pourrai vous être utile.

J'avais été presque choqué de la manière dont M. de Choiseul m'avait reçu, et mon humeur s'en était ressentie; mais la fin de notre colloque et surtout le ton affectueux de ses derniers mots me calmèrent, et je le quittai, sinon satisfait, au moins sans aigreur.

En sortant de chez ce seigneur, je me rendis chez M. de Boulogne, et je trouvai un homme tout-à-fait différent du duc, tant dans ses manières que dans son costume et dans son maintien. Il m'accueillit très-poliment, et commença par me faire compliment sur le cas que M. l'abbé de Bernis faisait de moi et de mes connaissances en matière de finances. Je sentais que jamais com-

pliment n'avait été plus gratuit, et peu s'en fallut que je ne partisse d'un éclat de rire. Mon bon génie me fit garder le sérieux.

M. de Boulogne était avec un vieillard dont tous les traits portaient l'empreinte du génie, et qui m'inspira du respect. Communiquez-moi vos vues, me dit le contrôleur-général, soit de vive voix ou par écrit; vous me trouverez docile et prêt à saisir vos idées. Voici M. Paris du Vernai qui a besoin de vingt millions pour son école militaire. Il s'agit de trouver cette somme sans charger l'état, et sans vider le trésor royal.

— Il n'y a qu'un dieu, monsieur, qui ait le pouvoir créateur.

— Je ne suis pas un dieu, dit alors M. du Vernai, et cependant j'ai quelquefois créé; mais tout a bien changé de face.

— Tout, lui dis-je, est devenu plus difficile; je le sais; mais malgré les difficultés, j'ai en tête une opération qui produirait au roi l'intérêt de cent millions.

— Combien ce produit coûtera-t-il au roi?

— Rien que les frais de perception.

— C'est donc la nation qui devrait fournir le revenu?

— Oui, sans doute; mais volontairement.

— Je sais à quoi vous pensez.

— Cela m'étonnerait beaucoup, monsieur, car je n'ai communiqué mon idée à personne.

— Si vous n'êtes pas engagé ailleurs, faites-moi

l'honneur de venir dîner demain avec moi ; je vous montrerai votre projet, que je trouve beau, mais que je crois sujet à des difficultés insurmontables. Malgré cela, nous en causerons, nous verrons. Viendrez-vous?

— J'aurai cet honneur.

— Fort bien ; je vous attendrai à Plaisance.

Après son départ, M. de Boulogne me fit l'éloge du talent et de la probité de ce vieillard. C'était le frère de M. de Monmartel qu'une chronique secrète faisait croire père de madame de Pompadour, car il aimait madame Poisson en même temps que M. le Normand.

En sortant de chez le contrôleur-général, j'allai me promener aux Tuileries, en réfléchissant au coup bizarre que la fortune me présentait. On me dit qu'on a besoin de vingt millions ; je me vante de pouvoir en donner cent, sans avoir la moindre idée de la possibilité, et un homme célèbre, rompu dans les affaires, m'invite à dîner pour me convaincre qu'il connaît mon projet! Il y avait là quelque chose de plaisamment bizarre ; mais cela répondait assez à ma manière d'agir et de sentir. S'il pense me tirer le ver du nez, me disais-je, je puis le défier. Quand il me communiquera son plan, il ne tiendra qu'à moi de dire qu'il a deviné ou qu'il s'est trompé, selon que je le jugerai convenable d'après l'inspiration du moment. Si la matière me semble être à ma portée, je dirai peut-être quelque chose de nouveau ; si je n'y en-

tends rien, je me renfermerai dans un mystérieux silence, et parfois cela produit son effet. A tout hasard, ne repoussons pas la fortune, si elle veut m'être propice.

L'abbé de Bernis ne m'avait annoncé à M. de Boulogne comme financier que pour me procurer auprès de lui un accès facile, car sans cela peut-être n'aurais-je pas été reçu. J'étais fâché de ne pas posséder au moins le jargon du métier; car avec cela bien des gens se tirent souvent d'affaire, et tel a fait son chemin qui, d'abord, n'en savait pas davantage. N'importe, j'étais engagé; il fallait faire bonne mine à mauvais jeu, et j'étais homme à payer d'assurance. Le lendemain, je pris une voiture de remise, et triste et pensif, je dis au cocher de me mener à Plaisance, chez M. du Vernai. Plaisance est un peu au-delà de Vincennes.

Me voilà à la porte de cet homme fameux qui avait sauvé la France du gouffre où, quarante ans auparavant, le système de Law avait failli la plonger. J'entre et le trouve devant un grand feu, entouré de sept ou huit personnes auxquelles il me présenta en leur déclinant mon nom et ma qualité d'ami du ministre des affaires étrangères et du contrôleur-général. Ensuite il me présenta chacun de ces messieurs, donnant à chacun les titres dont ils étaient revêtus, et je remarquai qu'il y avait quatre intendans des finances. Ayant fait ma révérence à chacun, je

me consacrai au culte d'Harpocrate, et sans avoir l'air trop attentif, je fus tout oreilles et tout yeux.

Le discours cependant n'avait rien de bien intéressant; car on parla d'abord de la Seine prise alors et dont la glace avait un pied d'épaisseur. Vint ensuite la mort récente de M. de Fontenelle, puis il fut question de Damien qui ne voulait rien confesser, et de cinq millions que ce procès coûterait au roi. Enfin, à propos de la guerre, on fit l'éloge de M. de Soubise que le roi avait choisi pour commander ses armées. De là, la transition naturelle était les dépenses que cette guerre allait occasioner et les moyens de suffire à tout.

J'écoutais et je m'ennuyais; car tous leurs discours étaient si farcis de termes techniques, que je n'en saisissais jamais bien la suite, et si le silence a jamais pu donner de l'importance à quelqu'un, ma constance pendant une heure et demie dut me faire passer aux yeux de ces messieurs pour un fort grand personnage. Enfin, au moment où le bâillement commençait à me prendre, on vint annoncer le dîner et je fus encore une heure et demie à table sans ouvrir la bouche autrement que pour faire amplement honneur à un excellent dîner. Un moment après que le dessert eut été servi, M. du Vernai m'invita à le suivre dans une chambre voisine, laissant les autres convives à table. Je le suivis et nous

traversâmes une salle où nous trouvâmes un homme de bonne mine, ayant une cinquantaine d'années et qui nous suivit dans un cabinet où M. du Vernai me le présenta sous le nom de Calsabigi. Un instant après, deux intendans des finances étant entrés, M. du Vernai me présenta en souriant et de l'air le plus affable un cahier in-folio, en me disant : Monsieur Casanova, voilà votre projet.

Je prends le cahier et je vois en tête : *Loterie de quatre-vingt-dix billets, dont les lots, tirés au sort une fois par mois, ne pourront tomber que sur cinq numéros, etc.* Je lui rends le cahier, en lui disant avec la plus grande assurance : Monsieur, j'avoue que c'est bien là mon projet.

— Monsieur, vous avez été prévenu : le projet est de M. de Calsabigi que voilà.

— Je suis ravi, non d'avoir été prévenu, mais de voir que je pense comme monsieur; mais si vous ne l'avez pas adopté, oserais-je, monsieur, vous en demander la raison?

— On allègue contre le projet plusieurs raisons, toutes très-plausibles, et auxquelles on ne répond que vaguement.

— Je n'en conçois, lui dis-je froidement, qu'une seule dans toute la nature; c'est que le roi ne voulût point permettre à ses sujets de jouer.

— Cette raison, vous le sentez, ne saurait être mise en ligne de compte; car le roi permettra à

ses sujets de jouer tant qu'ils voudront; mais joueront-ils?

— Je m'étonne qu'on puisse en douter, pourvu que les gagnans soient certains d'être payés.

— Supposons donc qu'ils joueront, lorsqu'ils seront sûrs qu'il y a une caisse; mais comment faire les fonds?

— Les fonds, monsieur, rien de plus simple; Trésor royal, décret du conseil. Il me suffit que la nation suppose que le roi est en état de payer cent millions.

— Cent millions!

— Oui, monsieur. Il faut éblouir.

— Mais pour que la France croie, ou pour faire accroire à la France que le roi peut payer cent millions, il faut supposer qu'il peut les perdre; et le supposez-vous?

— Oui, certes, je le suppose; mais ce ne pourrait être qu'après qu'on aurait fait une recette d'au moins cent cinquante millions; et l'embarras alors ne serait pas grand. Connaissant la force du calcul politique, monsieur, vous ne pouvez sortir de là.

— Je ne suis pas tout seul, monsieur. Convenez-vous qu'au premier tirage même le roi puisse perdre une somme exorbitante?

— Monsieur, j'en conviens; mais entre l'acte et la puissance, ou entre la possibilité et la réalité, il y a l'infini; et j'ose assurer que le plus grand bonheur, pour le succès complet de la loterie,

serait que le roi perdît une forte somme au premier tirage

— Comment, monsieur; mais ce serait un grand malheur.

— Un malheur à désirer. On calcule les puissances morales comme les probabilités. Vous savez, monsieur, que toutes les chambres d'assurances sont riches. Je vous démontrerai devant tous les mathématiciens de l'Europe que, Dieu étant neutre, il est impossible que le roi ne gagne pas un sur cinq à cette loterie. C'est le secret. Convenez-vous que la raison doit se rendre à une démonstration mathématique?

— J'en conviens. Mais dites-moi pourquoi le Castelletto ne peut point s'engager que le gain du roi sera sûr.

— Monsieur, ni le Castelletto ni personne au monde ne peut vous donner une certitude évidente et absolue que le roi gagnera toujours. Le Castelletto, au reste, ne sert qu'à tenir une balance provisoire sur un, deux, trois numéros, qui, étant extraordinairement surchargés, pourraient, en sortant, causer au tenant une perte considérable. Le Castelletto déclare alors le nombre clos, et ne pourrait vous donner une certitude de gain qu'en différant le tirage jusqu'à ce que toutes les chances fussent également pleines; mais alors la loterie n'irait pas, car il faudrait peut-être attendre des années entières : d'ailleurs dans ce cas, il faut le dire, la loterie deviendrait un

coupe-gorge, un vol manifeste. Ce qui la garantit de la possibilité d'aucun reproche déshonorant, c'est la fixation absolue du tirage une fois par mois; car alors le public est sûr que le tenant peut perdre.

— Aurez-vous la bonté de parler en plein conseil et d'y faire valoir vos raisons?

— Je le ferai, monsieur, avec beaucoup de plaisir.

— Répondrez-vous à toutes les objections?

— Je crois pouvoir le promettre.

— Voulez-vous me porter votre plan?

— Je ne le donnerai, monsieur, que lorsqu'on aura pris la résolution de l'adopter et qu'on m'aura assuré les avantages raisonnables que je demanderai.

— Mais votre plan ne peut être que le même que voici.

— J'en doute. Je vois M. Calsabigi pour la première fois, et certes, comme il ne m'a point communiqué son plan, et qu'il n'a pu avoir connaissance du mien, il est difficile, sinon impossible, que nous nous soyons rencontrés sur tous les points. D'ailleurs, dans mon plan, je décide en gros ce que le roi doit gagner par an, et je le démontre d'une manière péremptoire.

— On pourrait donc livrer l'entreprise à une compagnie qui paierait au roi une somme déterminée?

— Je vous demande pardon.

— Pourquoi ?

— Le voici. La loterie ne peut prospérer que par un préjugé qui doit opérer immanquablement. Je ne voudrais pas m'en mêler pour servir une société qui, dans l'idée d'augmenter le gain, pourrait penser à multiplier ses opérations, ce qui diminuerait l'affluence.

— Je ne vois pas comment.

— De mille manières que je pourrai vous détailler une autre fois, et que vous jugerez comme moi, j'en suis sûr. Enfin, cette loterie, si je dois m'en mêler, doit être royale, ou rien.

— M. de Calsabigi pense comme vous.

— J'en suis ravi, mais point étonné; car en y réfléchissant comme moi, il a dû arriver au même résultat.

— Avez-vous des personnes prêtes pour le Castellet?

— Il ne me faut que des machines intelligentes, et elles ne manquent pas en France.

— A combien fixez-vous le gain?

— A vingt pour cent pour chaque mise. Celui qui portera au roi un écu de six francs, en recevra cinq, et je promets que, *ceteris paribus*, le concours sera tel que toute la nation paiera au monarque au moins cinq cent mille francs par mois. Je le démontrerai au conseil à condition qu'il sera composé de membres qui, après avoir reconnu une vérité basée sur un calcul soit phy-

sique, soit politique, ne biaiseront pas et iront droit au but dont je leur aurai rendu la certitude palpable.

Je me sentais en état de pouvoir tenir parole, et ce sentiment intérieur me charmait. Je sortis un instant et lorsque je rentrai, je trouvai tous ces messieurs groupés et parlant très-sérieusement du projet.

M. Calsabigi m'abordant me demanda avec amitié si dans mon plan j'admettais le quaterne. Le public, lui dis-je, doit même avoir la liberté de jouer le quine; mais dans mon plan, je rends les mises plus fortes, car les joueurs ne peuvent jouer les quaternes et le quine qu'en jouant aussi les ternes.

— Dans mon plan, me dit ce monsieur, j'admets le quaterne simple, avec un gain de cinquante mille pour un.

— Il y a en France de bons arithméticiens, monsieur, et s'ils ne trouvent pas le gain égal dans toutes les chances, ils profiteront de la collusion.

M. Calsabigi me prit la main qu'il me serra affectueusement, en me disant qu'il désirait que nous pussions parler ensemble, et moi, en lui rendant le serrement de main, je lui dis que je tiendrais à honneur de faire avec lui plus ample connaissance. Là dessus, ayant laissé mon adresse à M. du Vernai, je pris congé de la compagnie, satisfait d'avoir lu sur tous les visages que j'avais

inspiré à tout le monde une idée favorable de mes moyens.

Trois jours après, M. de Calsabigi se fit annoncer et je le reçus de la manière la plus affable, en lui assurant que si je ne m'étais pas encore présenté chez lui, ce n'était que par la crainte de l'importuner. Après m'avoir rendu mes politesses, il me dit que la manière verte dont j'avais parlé à ces messieurs les avait frappés, et qu'il était certain que si je voulais solliciter le contrôleur-général, nous établirions la loterie, dont nous tirerions grand parti.

— Je le crois, lui dis-je, mais le parti qu'ils en retireraient eux-mêmes serait bien plus grand, et pourtant ces messieurs ne se pressent pas. Ils ne m'ont pas encore envoyé chercher; mais c'est à eux à voir, car je n'en fais pas ma principale affaire.

— Vous en aurez sans doute des nouvelles aujourd'hui; car je sais que M. de Boulogne a parlé de vous à M. de Courteuil.

— Bien, mais je vous assure que je ne l'en ai pas prié.

Après avoir causé encore quelques instans, il me pria le plus amicalement du monde d'aller dîner avec lui, et j'acceptai, car au fond l'invitation m'était très-agréable; puis, au moment où nous allions sortir, on vint me remettre un billet de la part de M. de Bernis dans lequel cet aimable abbé me disait que si je pouvais me ren-

dre le lendemain à Versailles, il me présenterait à madame la marquise de Pompadour, et que j'y verrais M. de Boulogne.

Charmé du hasard, et moins par vanité que par politique, je fis lire ce billet à M. de Calsabigi, et je vis avec plaisir qu'il ouvrait de grands yeux en le parcourant. Vous avez, me dit-il, tout ce qu'il vous faut pour forcer même du Vernai à recevoir votre loterie, et votre fortune est faite, ajouta-t-il, si vous n'êtes pas du reste assez riche pour la mépriser.

— On n'est jamais assez riche pour mépriser un grand avantage, surtout quand on peut se flatter de ne le pas devoir à la faveur.

— C'est sagement pensé. Quant à nous, il y a deux ans que nous nous donnons toutes les peines du monde pour faire réussir ce projet, et nous ne recevons jamais que de sottes objections que vous avez pulvérisées en moins de rien. Votre projet cependant ne peut guère différer du nôtre. Unissons-nous, croyez-moi; car tout seul, vous aurez des difficultés insurmontables, et soyez persuadé que les machines intelligentes dont vous aurez besoin ne se trouveront pas à Paris. Mon frère prendra tout le poids de l'affaire, et vous pourrez jouir des avantages de la direction tout en vous divertissant.

— Je ne suis pas intéressé et la difficulté n'est point dans le partage du bénéfice; mais ce n'est donc pas vous qui êtes l'auteur du plan que j'ai vu?

— Il est de mon frère.

— Aurai-je l'honneur de le voir?

— Assurément. Il est malade extérieurement, mais son esprit est dans toute sa verdeur. Nous allons le voir.

Je trouvai un homme peu ragoûtant, car il était couvert d'une espèce de lèpre; mais cela ne l'empêchait ni de bien manger, ni d'écrire, ni de faire parfaitement toutes les fonctions physiques et intellectuelles; il causait bien et avait beaucoup de gaîté. Il ne se montrait à personne, car, outre que sa maladie le défigurait, il avait par momens et très-fréquemment un besoin irrésistible de se gratter tantôt ici et tantôt là; et comme se gratter est, à Paris, une chose abominable, soit qu'on se gratte par besoin ou par habitude, il préférait le bonheur de faire agir ses ongles en liberté à la jouissance que lui aurait procurée la société. Il se plaisait à dire qu'il croyait en Dieu et à ses œuvres, et qu'il était persuadé qu'il ne lui avait donné des ongles que pour s'en servir à se procurer le seul soulagement dont il fût susceptible dans l'espèce de rage dont il était dévoré.

— Vous croyez donc aux causes finales, et je vous en fais mon compliment; mais je crois que vous vous gratteriez, quand bien même Dieu aurait oublié de vous donner des ongles.

Mon observation le fit rire, puis il se mit à me parler de notre affaire, et je ne tardai pas à lui

trouver beaucoup d'esprit. Il était l'aîné et célibataire. Grand calculateur, versé dans les opérations de finances, connaissant le commerce de toutes les nations, docte en histoire, bel esprit, poète et grand ami des femmes. Il était natif de Livourne ; il avait été attaché au ministère à Naples, et il était venu à Paris avec M. de l'Hôpital. Son frère avait aussi du talent et des connaissances ; mais il lui cédait le pas à juste titre.

Il me fit voir un tas d'écritures où il avait résolu tous les problèmes de sa loterie. Si vous croyez, me dit-il, pouvoir tout faire sans avoir besoin de moi, je vous en fais mon compliment ; mais je crois que vous vous flatteriez en vain ; car si vous n'avez pas la pratique et que vous n'ayez pas des gens rompus à la besogne, votre théorie sera insuffisante. Que ferez-vous quand vous aurez obtenu le décret ? Lorsque vous parlerez au conseil, si vous voulez me croire, vous leur fixerez un terme après lequel vous serez déchargé de toute responsabilité, c'est-à-dire que vous les menacerez de ne plus vous en mêler. Sans cela, soyez sûr de trouver des esprits méticuleux et temporisateurs qui de délais en délais vous mèneront aux calendes grecques. D'un autre côté, je puis vous assurer que M. du Vernai sera bien aise de nous voir unis. Quant aux rapports analytiques des gains égaux dans toutes les chances, je vous convaincrai, je l'espère, qu'il ne faut pas les considérer dans le quaterne.

Très-disposé à m'associer avec ces messieurs, par la raison toute puissante que je ne pouvais pas m'en passer, mais me donnant bien de garde de leur laisser rien soupçonner, je descendis avec son frère qui, avant de dîner, voulut me présenter à sa femme. Je trouvai chez cette dame une vieille très-connue à Paris sous le nom de générale La Mothe, célèbre par son ancienne beauté et par ses gouttes; une autre femme surannée, qu'on appelait à Paris la baronne Blanche, et qui était encore maîtresse de M. de Vaux; une autre qu'on appelait la présidente, et une quatrième, belle comme le jour, qu'on appelait madame Razzetti, Piémontaise, femme d'un violon de l'Opéra, et qu'on disait courtisée par M. de Fondpertuis, intendant des Menus.

Nous nous mîmes à table, mais j'y fis triste figure, parce que le projet de loterie absorbait toutes mes facultés. Le soir, chez Silvia, on me trouva distrait, préoccupé, et je l'étais, malgré le tendre sentiment que m'inspirait la jeune Balletti, sentiment qui prenait chaque jour une force nouvelle.

Le lendemain, deux heures avant le jour, je partis pour Versailles, où M. de Bernis me reçut gaîment, en me disant qu'il gagerait que, sans lui, je ne me serais jamais douté de mes hautes connaissances en fait de finances. M. de Boulogne m'a dit que vous avez étonné M. du Vernai, qui est généralement considéré comme une des meil-

leures têtes de la France. Je vous conseille, mon cher Casanova, de ne point négliger cette connaissance et de lui faire assidument votre cour à Paris. Je puis vous assurer au reste que la loterie sera établie, que c'est à vous qu'on la devra et que vous devez songer à en tirer parti.

Dès que le roi sera parti pour aller à la chasse, trouvez-vous aux petits appartemens, et aussitôt que je jugerai le moment favorable, je vous présenterai à la célèbre marquise. Après cela ne manquez pas de vous rendre au bureau des affaires étrangères, et vous vous présenterez de ma part à M. l'abbé de la Ville. C'est le premier commis, et vous en serez bien reçu.

M. de Boulogne me promit qu'aussitôt que M. du Vernai lui aurait fait savoir que le conseil de l'École-Militaire était d'accord, il ferait paraître le décret pour l'établissement de la loterie, et il m'encouragea à lui communiquer les vues que je pourrais avoir sur les finances.

A midi, madame de Pompadour se rendit aux petits appartemens avec M. le prince de Soubise, et mon protecteur s'empressa de me faire remarquer à la grande dame. S'étant approchée, après m'avoir fait une belle révérence, elle me dit que l'histoire de ma fuite l'avait beaucoup intéressée. Ces messieurs de là-haut, me dit-elle en souriant, sont fort à craindre. Allez-vous quelquefois chez l'ambassadeur?

— La plus grande marque de respect que je

puisse lui donner, madame, c'est de ne pas le voir.

— J'espère que maintenant vous penserez à vous fixer chez nous.

— Ce serait le comble de mes désirs, madame; mais j'ai besoin de protection, et je sais que dans ce pays-ci on ne l'accorde qu'au talent. Cela me décourage.

— Je crois au contraire que vous pouvez tout espérer, car vous avez de bons amis. Je saisirai avec plaisir l'occasion de vous être utile.

Comme la belle marquise allait s'éloigner, je n'eus que le temps de lui balbutier l'expression de ma reconnaissance.

Je me rendis chez l'abbé de la Ville qui me reçut à merveille, et qui ne me quitta qu'après m'avoir assuré qu'aussitôt que l'occasion s'en présenterait, il penserait à moi.

Versailles était un lieu par excellence, mais je ne devais m'attendre à y recevoir que des complimens et non des invitations; aussi, dès que j'eus quitté M. de la Ville, je me rendis à l'auberge pour y dîner. Comme j'allais me mettre à table, un abbé de fort bonne mine, et tel que ceux que l'on trouve en France par douzaines, m'aborda d'un air aisé en me demandant si je voulais que nous dînassions ensemble. La société d'un homme aimable ne m'ayant jamais été désagréable, j'accueillis sa demande avec politesse, et dès que nous fûmes assis, il me fit compliment sur l'ac-

cueil distingué que m'avait fait M. de la Ville. J'étais là, me dit-il, occupé à écrire une lettre, et j'ai pu entendre tout ce que l'abbé vous a dit d'obligeant. Oserais-je vous demander, monsieur, qui vous a ouvert l'accès auprès de cet aimable personnage ?

— Si monsieur l'abbé met beaucoup d'importance à le savoir, je pourrai le lui dire.

— Simple curiosité.

— Et de mon côté le silence n'est que simple discrétion.

— Je vous prie de m'excuser.

— Bien volontiers.

J'avais fermé la bouche au curieux indiscret, aussi ne me parla-t-il plus que de choses indifférentes et agréables. Après le dîner, n'ayant plus rien à faire à Versailles, je me disposais à partir, lorsque l'abbé me demanda la permission de partir avec moi. Quoique la société des abbés ne vaille guère mieux que celle des filles, je lui dis que devant aller à Paris dans une voiture publique, loin d'avoir de permission à lui donner, je verrais avec plaisir qu'il fût mon compagnon de voyage. Arrivés à Paris, après nous être promis une visite, nous nous séparâmes et je me rendis chez Silvia où je soupai. Cette femme, aussi bonne qu'intéressante, me fit compliment sur mes connaissances et m'engagea fortement à les cultiver.

Rentré chez moi, j'y trouvai un billet de M. du Vernai qui me priait de me rendre le lendemain à

onze heures à l'École-Militaire, et dès les neuf heures Calsabigi vint me souhaiter le bonjour et me remettre de la part de son frère une grande feuille qui contenait le tableau arithmétique de toute la loterie que je pouvais exposer au conseil. C'était un calcul des probabilités opposées à des certitudes qui démontraient ce que je n'avais fait que motiver. La substance était que le jeu de la loterie aurait été parfaitement égal par rapport au paiement des billets gagnans, si, au lieu de cinq numéros, on en tirait six. Or, en n'en tirant que cinq, on acquérait la certitude mathématique de gagner vingt pour cent. Cette démonstration amenait naturellement celle-ci, que la loterie ne pourrait pas se soutenir en tirant six numéros, puisqu'il faut avant tout trouver dans le bénéfice les frais de régie, qui devaient alors se monter à cent mille écus.

La fortune semblait prendre à tâche de me pousser sur la bonne voie, car ce tableau me venait comme une bénédiction d'en haut. Bien résolu donc à suivre le bienheureux plan, et fort des instructions que j'avais eu l'air de ne recevoir de Calsabigi que par manière d'acquit, je me rendis à l'École-Militaire, où la conférence s'ouvrit aussitôt que je fus arrivé. M. d'Alembert avait été prié d'y assister en sa qualité de grand arithméticien. Il n'aurait pas été jugé nécessaire, si M. du Vernai avait été seul; mais il y avait dans le conseil des têtes qui, pour ne pas se rendre au

résultat d'un calcul politique, prenaient le parti d'en nier l'évidence. La conférence dura trois heures.

Après mon raisonnement qui ne dura guère qu'une demi-heure, M. de Courteuil résuma tout ce que j'avais dit, ensuite on passa une heure à faire des objections que je réfutai avec la plus grande facilité. Je leur dis que si l'art de calculer en général était proprement l'art de trouver l'expression d'un rapport unique résultant de l'expression de plusieurs rapports, cette même définition s'appliquait au calcul moral, tout aussi exact que le calcul mathématique. Je les convainquis que, sans cette certitude, le monde n'aurait jamais eu des chambres d'assurance, qui toutes étaient riches et florissantes; et qui se moquaient de la fortune et des têtes faibles qui la craignaient.

Je finis par dire à ces messieurs, dont la plupart semblaient incertains, qu'il n'y avait pas d'homme savant et d'honneur qui fût en état de se proposer d'être à la tête de cette loterie, en s'engageant qu'elle gagnerait à chaque tirage, et que si quelqu'un était assez hardi que de se présenter en donnant cette assurance, ils devaient le chasser de leur présence; car, ou il ne leur tiendrait pas parole, ou que s'il la leur tenait, il serait fripon.

Cela fit effet, car personne ne répliqua, et M. du Vernai se levant, dit qu'en tout cas on se-

rait maître de la supprimer. A cette allocution, je sentis mon affaire gagnée, et tous les assistans, après avoir signé le procès-verbal que M. du Vernai leur présenta, prirent congé. Moi-même, un instant après, je saluai M. du Vernai qui me tendit amicalement la main, et je partis.

M. Calsabigi vint me voir le lendemain, et m'apporta l'agréable nouvelle que l'affaire était résolue, et qu'on n'attendait que l'expédition du décret. Je suis ravi du succès, lui dis-je, et je vous promets d'aller tous les jours chez M. de Boulogne et de vous faire nommer à la régie dès que j'aurai su de M. du Vernai ce qu'on m'assignera.

On sent que je ne négligeai point les démarches, car je savais que chez les grands promettre et tenir sont deux. On me proposa six bureaux de recette et je m'empressai de les accepter, plus quatre mille francs de pension sur le produit de la loterie. C'était le revenu d'un capital de cent mille francs que j'étais maître de retirer, en renonçant à mes bureaux, car ce capital me tenait lieu de caution.

Le décret du conseil parut huit jours après. On donna la régie à Calsabigi avec trois mille francs d'appointemens par tirage, une pension annuelle de quatre mille francs comme à moi, et le grand bureau de l'entreprise à l'hôtel de la loterie, rue Montmartre.

Les avantages accordés à Calsabigi étaient bien

supérieurs aux miens; mais je n'en fus point jaloux, car je savais tous les droits qu'il y avait.

De mes six bureaux, j'en vendis de suite cinq à raison de deux mille francs chaque, et j'ouvris avec luxe le sixième dans la rue Saint-Denis, et j'y plaçai mon valet de chambre en qualité de commis. C'était un jeune Italien très-intelligent qui avait été valet de chambre du prince de la Catolica, ambassadeur à Naples.

On fixa le jour du premier tirage, et on publia que tous les billets gagnans seraient payés huit jours après le tirage au bureau général de la loterie.

Voulant attirer la foule à mon bureau en lui donnant un relief auquel peu d'autres pourraient prétendre, je fis afficher que tous les billets gagnans, signés par moi, seraient payés à mon bureau vingt-quatre heures après le tirage. Cela fit que la foule des joueurs afflua chez moi, et cela augmenta considérablement mes revenus, car j'avais six pour cent de la recette. Une cinquantaine de commis des autres bureaux furent assez sots que d'aller se plaindre à Calsabigi, en lui disant que par mon opération je diminuais considérablement leur recette; mais le régisseur les renvoya en leur disant que, pour m'attraper, ils n'avaient qu'à faire comme moi, s'ils en avaient les moyens.

Ma première recette fut de quarante mille francs. Une heure après le tirage, mon commis

m'apporta le registre et me montra que nous avions dix-sept à dix-huit mille francs à payer. Tous les gains étaient des extraits ou des ambes, et je lui remis les fonds nécessaires pour les payer.

Sans que j'y eusse pensé, cette mesure fit le bonheur de mon commis, car chaque gagnant lui laissait la pièce, et certes j'étais loin d'en rien exiger.

La recette générale fut de deux millions, et la régie gagna six cent mille francs. Paris seul avait fourni quatre cent mille francs à la recette. C'était un assez bel avantage pour une première fois.

Le lendemain du tirage, je dînai avec Calsabigi chez M. du Vernai, et j'eus le plaisir de l'entendre se plaindre d'avoir trop gagné. Paris n'avait eu que dix-huit à vingt ternes, mais quoique petits, ils valurent à la loterie une brillante réputation, et le fanatisme ayant déjà commencé ses ravages, il était facile de prévoir que pour le prochain tirage la recette serait double. La guerre agréable qu'on me fit à table me mit en belle humeur, et Calsabigi dit que, par un beau coup de tête, je m'étais assuré une rente de cent mille francs par an, mais qu'elle ruinerait tous les autres receveurs.

— J'ai souvent fait des coups pareils, dit M. du Vernai, et d'ordinaire je m'en suis bien trouvé; d'ailleurs chaque receveur étant le maître d'imiter M. Casanova, cela ne peut qu'augmenter la

réputation d'une institution que nous lui devons comme à vous.

Au second tirage, un terne de quarante mille francs m'obligea d'emprunter de l'argent. Ma recette avait été de soixante mille; mais obligé de consigner ma caisse la veille du tirage, je ne pouvais payer que de mes propres fonds, et je n'étais remboursé que huit jours après.

Dans toutes les grandes maisons où j'allais, et aux foyers des théâtres, dès qu'on me voyait, tout le monde me donnait de l'argent, en me priant de le jouer pour eux comme je le voudrais et de leur remettre les billets puisque personne ne comprenait encore rien à ce jeu. Cela me fit prendre l'habitude de porter sur moi des billets de toutes les façons, ou plutôt de tous les prix, et je donnais à chacun à choisir; je retournais chaque soir chez moi les poches pleines d'or. Cet avantage était immense; c'était une sorte de privilége dont je jouissais seul, car les autres receveurs n'étaient pas des gens de la bonne compagnie, et ne roulaient point carrosse comme moi; avantage immense dans les grandes villes où l'on juge trop généralement le mérite de l'individu par le brillant qui l'entoure; mon luxe me donnait entrée partout, et partout aussi j'avais un crédit ouvert.

Maintenant que mes lecteurs en savent assez sur le succès de ma loterie, impôt onéreux au particulier, en ce qu'il lui offre un appât presque

dépourvu de réalité, mais très-profitable aux gouvernemens qui exploitent en toute sûreté l'avarice ou la cupidité publiques, je n'en parlerai plus que lorsque j'aurai à en rapporter quelque chose d'important par rapport aux événemens de ma vie. En attendant, retournons sur nos pas.

Il n'y avait guère qu'un mois que j'étais de retour à Paris, lorsque mon frère François, le même avec lequel j'en étais parti en 1752, y arriva, venant de Dresde avec madame Silvestre. Il avait passé dans cette ville quatre ans, constamment occupé de son art, et il avait copié tous les beaux tableaux de batailles de la fameuse galerie électorale. Nous nous revîmes avec un égal plaisir, mais lui ayant offert le crédit de mes grandes connaissances pour lui faciliter sa réception à l'académie, il me dit avec la fierté d'un artiste qui sent son mérite, qu'il me remerciait, mais qu'il ne voulait d'autre protection que celle de son talent. Les Français, ajouta-t-il, m'ont rejeté une fois, et je suis loin de leur en vouloir, car aujourd'hui je me rejetterais moi-même, si je n'étais que ce que j'étais alors; mais avec leur goût pour le talent, je compte aujourd'hui sur une meilleure réception.

Son assurance me plut, et je lui en fis compliment; car j'ai toujours pensé que le vrai mérite devait commencer par se rendre justice à lui-même.

François fit en effet un beau tableau, et l'ayant exposé au Louvre, il fut reçu par acclamation. L'académie fit l'acquisition du tableau pour douze mille francs. Mon frère devint fameux, et en vingt-six ans il gagna près d'un million; malgré cela, de folles dépenses, un luxe extrême et deux mauvais mariages le ruinèrent.

CHAPITRE III.

Le comte Tiretta de Trevise. — L'abbé Coste. — La Lambertini, fausse nièce du pape. — Sobriquet qu'elle donne à Tiretta. — La tante et la nièce. — Colloque au coin du feu. — Supplice de Damien. — Erreur de Tiretta. — Colère de madame **; réconciliation. — Je suis heureux avec mademoiselle de la Meure. — La fille de Sylvia. — Mademoiselle de la Meure se marie; ma jalousie et résolution désespérée. — Heureux changement.

Au commencement du mois de mars 1757, je reçus une lettre de ma chère madame Manzoni, qui me fut remise par un jeune homme de bonne mine, d'un air noble et jovial, que je reconnus

de suite pour Vénitien à sa manière de se présenter. C'était le jeune comte Tiretta de Trevise que madame Manzoni me recommandait, en me disant qu'il me conterait son histoire et que je pouvais compter d'avance qu'il serait sincère. Cette chère femme m'envoyait par ce jeune homme une petite caisse dans laquelle elle me disait que je trouverais tous mes manuscrits, car elle était sûre de ne plus me revoir.

J'accueillis Tiretta de mon mieux, en lui disant qu'il n'aurait su se procurer auprès de moi une meilleure recommandation que celle d'une femme pour laquelle j'avais autant d'amitié que je lui devais de reconnaissance. Maintenant, monsieur le comte, que vous devez être parfaitement à votre aise avec moi, veuillez me dire en quoi je puis vous être utile.

— J'ai besoin de votre amitié, monsieur, et peut-être de votre bourse, ou au moins de votre protection.

— Mon amitié et ma protection vous sont acquises, et ma bourse est à votre disposition.

Après m'avoir exprimé sa reconnaissance, Tiretta me dit :

« Il y a un an, monsieur, que le conseil suprême de ma patrie me confia un emploi dangereux pour mon âge. On me fit conservateur du Mont-de-Piété en société de deux jeunes gentilshommes de mon âge. Les plaisirs du carnaval nous ayant mis en dépenses, et manquant d'argent,

nous puisâmes dans la caisse, espérant compléter la somme dont nous étions dépositaires avant d'être obligés d'en rendre compte. Nous l'espérâmes en vain.

« Les pères de mes deux collègues, plus riches que le mien, les sauvèrent, en payant à l'instant la part qu'ils avaient prise, et moi, dans l'impossibilité de payer, j'ai pris le parti de fuir la honte et le châtiment qui m'attendaient.

« Madame Manzoni m'a conseillé de venir me jeter entre vos bras, en me chargeant d'une petite cassette que je vous remettrai aujourd'hui. Je ne suis à Paris que d'hier et je n'ai que deux louis, quelque linge et le seul habit que je porte. J'ai vingt-cinq ans, une santé de fer et une volonté bien déterminée à faire tout pour vivre en honnête homme, mais je ne sais rien faire, car je n'ai cultivé aucun talent de manière à pouvoir m'en servir. Je joue de la flûte, mais je n'ai guère que le talent d'un simple amateur. Je ne connais d'autre langue que la mienne et je ne suis pas homme de lettres. Que pensez-vous avec cela pouvoir faire de moi ? Je dois ajouter encore que je ne dois pas me flatter de recevoir le moindre secours de qui que ce soit, et moins de mon père que de personne ; car, pour sauver l'honneur de la famille, il disposera de ma légitime, et je dois y renoncer sans espoir de retour. »

Si la narration du comte avait dû me surprendre, sa sincérité m'avait plu ; d'ailleurs j'étais

résolu de faire honneur à la recommandation de madame Manzoni, et je me sentais porté à être utile à un compatriote qui, au fond, n'était coupable que d'une grosse étourderie. Commencez, lui dis-je, par faire porter vos petits effets dans la chambre attenante à la mienne et faites-vous y servir à boire et à manger. Je vous défraierai de tout en attendant que je puisse trouver quelque chose qui vous convienne. Nous parlerons d'affaires demain, car comme je ne mange jamais chez moi, je ne reviens que tard au logis, et je ne compte pas avoir l'honneur de vous revoir aujourd'hui. Pour à présent, laissez-moi, car il faut que je travaille, et si vous allez vous promener, gardez-vous de mauvaises connaissances, et surtout ne vous ouvrez à personne. Vous aimez le jeu, je pense?

— Je le déteste, car il est à moitié la cause de ma ruine.

— Et les femmes ont, je parie, fait le reste?

— Oh! vous avez bien deviné; les femmes!

— Ne leur en veuillez pas, mais faites-leur payer le mal qu'elles vous ont fait.

— Bien volontiers, pourvu que j'en trouve.

— Si vous n'êtes pas délicat sur l'article, vous trouverez fortune à Paris.

— Qu'entendez-vous par délicat? Je ne saurais jamais être le complaisant du prince.

— Il s'agit bien de cela! J'entends par délicat, l'homme qui ne saurait être tendre sans amour, celui qui....

— J'y suis, et de cette manière la délicatesse n'est chez moi qu'accessoire. Je sais qu'une décrépite aux yeux d'or peut à toute heure me trouver tendre comme un Céladon.

— Bravo ! votre affaire sera facile.

— Je le désire.

— Irez-vous chez l'ambassadeur ?

— Que Dieu m'en préserve ! Qu'irais-je y faire? lui conter mon histoire ? je ne dois pas en être jaloux. D'ailleurs s'il lui arrivait de vouloir me faire de la peine.

— Il le pourrait sans que vous allassiez le voir; mais je ne crois pas qu'il s'occupe de vous.

— C'est la seule grâce que je lui demande.

— Tout le monde est en deuil à Paris, mon cher comte, ainsi montez chez mon tailleur, au second, et faites-vous faire un habit noir. Annoncez-vous de ma part et dites-lui que vous voulez être servi pour demain. Adieu.

Je sortis peu d'instans après, et je ne rentrai qu'à minuit. Je trouvai dans ma chambre la caisse que m'avait envoyée madame Manzoni, dans laquelle se trouvaient mes manuscrits et tous les portraits que j'aimais ; car je n'ai jamais mis en gage une tabatière sans en ôter le portrait.

Le lendemain, voilà mon Tiretta qui se présente tout en noir, et qui me fait hommage de sa métamorphose. Vous voyez, lui dis-je, qu'à Paris on est expéditif.

— Il m'aurait fallu huit jours à Trevise pour en obtenir autant.

— Trevise, mon cher, n'est pas Paris.

Comme j'achevais ces mots, on vient m'annoncer l'abbé de la Coste. Je ne me souvenais pas de ce nom, mais j'ordonnai qu'on le fît entrer, et je vis paraître le même prestolet avec lequel j'avais dîné à Versailles en quittant l'abbé de la Ville.

Il commença d'abord, après les civilités d'usage, par me faire compliment sur le succès de ma loterie, ensuite il me dit qu'il avait appris que j'avais distribué pour plus de six mille francs de billets à l'hôtel de Cologne.

— Oui, lui dis-je, j'en ai toujours pour plusieurs milliers de francs dans mon porte-feuille.

— Eh bien! j'en prendrai aussi pour mille écus.

— Quand il vous plaira. Si vous passez à mon bureau, vous pourrez choisir les numéros.

— Je ne m'en soucie pas; donnez-les moi vous même tels qu'ils sont.

— Bien volontiers; en voici que vous pouvez choisir.

Il en choisit pour trois mille francs, puis il me demanda du papier pour me faire un billet.

— Pourquoi un billet? Il n'est pas question de cela, monsieur l'abbé, je ne délivre mes billets que contre de l'argent comptant.

— Mais vous pouvez être certain que demain vous aurez la somme.

— J'en suis très-certain, mais vous devez l'être aussi que demain vous aurez les billets : ils sont enregistrés à mon bureau, et je ne puis agir autrement.

— Donnez-m'en qui ne soient pas enregistrés.

— Impossible, je n'en fais pas.

— Et pourquoi ?

— Parce que s'ils gagnaient, il faudrait que je les payasse de ma poche ; ce que je n'ai nulle envie de faire.

— Je crois que vous pourriez en courir le risque.

— A moins d'être un fripon, je ne le crois pas.

Sentant qu'il n'avait rien à gagner avec moi, l'abbé se tourna vers Tiretta, lui parla mauvais italien, et finit par lui proposer de le présenter à madame de Lambertini, veuve d'un neveu du pape. Ce nom, cette parenté, l'offre spontanée de l'abbé me rendirent curieux ; je lui dis que mon ami acceptait et que j'aurais l'honneur d'être de la partie. Nous partons.

Nous descendons à la porte de la soi-disant nièce du saint-père, rue Christine, et nous montons. Voilà une femme à laquelle, malgré son air de jeunesse, je donne quarante ans, sans marchander ; un peu maigre, de beaux yeux noirs, la peau belle, vive, étourdie, grande rieuse, et capable encore de faire naître un caprice. Je me trouve bien vite à mon aise avec elle, et l'ayant fait jaser, je trouve qu'elle n'est ni veuve,

ni nièce du pape ; elle était de Modène, et franche aventurière par état et par goût. Cette découverte me fit juger quel était l'abbé introducteur.

Je crus lire dans les yeux de mon Trevisan qu'il était curieux de la belle, et comme elle nous invita à dîner, je refusai, disant que j'étais engagé ; mais Tiretta qui m'avait deviné, accepta. Je sortis peu d'instans après avec l'abbé que je déposai au quai de la Ferraille, et j'allai demander à dîner à Calsabigi.

Après le dîner, Calsabigi me prend à part et me dit que M. du Vernai l'avait engagé à me prévenir qu'il ne m'était pas permis de distribuer des billets pour mon compte.

— M. du Vernai me prend donc pour un sot ou pour un fripon ! Comme je ne suis ni l'un ni l'autre, je m'en plaindrai à M. de Boulogne.

— Vous feriez mal, car vous avertir, ce n'est pas vouloir vous offenser.

— Vous m'offensez vous-même, monsieur, en me donnant un pareil avis ; mais soyez sûr qu'on ne m'en donnera jamais un second de la même espèce.

Calsabigi me dit tout ce qu'il put pour me calmer, et finit par me persuader d'aller avec lui chez M. du Vernai. Ce bon vieillard, me voyant en colère, me fit ses excuses, et me dit qu'un soi-disant abbé de la Coste lui avait dit que je prenais cette liberté. Je fus indigné, et je contai aussitôt

notre affaire du matin, ce qui donna à M. du Vernai la mesure du caractère de notre homme. Je n'ai plus vu cet abbé, soit qu'il ait eu vent de ma découverte, soit qu'un heureux hasard lui ait fait éviter ma rencontre; mais j'ai su que trois ans après il fut condamné aux galères, où il est mort, pour avoir vendu, à Paris, des billets d'une loterie de Trévaux qui n'a jamais existé.

Le lendemain Tiretta vint me voir et me dit qu'il ne faisait que de rentrer.

— Vous avez découché, monsieur le libertin?

— Oui, la société de la papesse m'a captivé, et je lui ai tenu compagnie toute la nuit.

— Vous n'avez pas craint de l'importuner?

— Je la crois au contraire très-satisfaite du plaisir que ma conversation lui a procuré.

— Vous aurez, si j'en juge bien, dû mettre en jeu toute votre éloquence.

— Elle est si satisfaite de ma faconde qu'elle m'a prié d'accepter un logement chez elle, et de lui permettre de me présenter en qualité de son cousin à M. le Noir qui, je crois, est son amant.

— Vous formerez donc un trio; mais vous accorderez-vous bien?

— C'est son affaire. Elle prétend que ce monsieur me donnera un bon emploi dans les fermes.

— Avez-vous accepté?

— Je n'ai point refusé, mais je lui ai dit qu'en qualité d'ami, je ne pouvais prendre aucune dé-

termination sans vous consulter. Elle m'a conjuré de vous engager à aller dîner avec elle dimanche.

— J'irai avec plaisir.

Je m'y rendis effectivement avec mon ami, et dès que cette folle nous vit, elle sauta au cou de Tiretta en l'appelant mon cher comte *Sixfois*, nom qui lui resta pendant tout le temps qu'il resta à Paris.

— Qui a valu ce beau titre à mon ami, madame?

— Ses exploits érotiques, monsieur. Il est seigneur d'un fief peu connu en France, et je suis jalouse d'en être la dame.

— Je loue votre noble ambition.

Après qu'elle m'eut raconté ses prouesses avec un abandon qui me prouvait combien la prétendue nièce du pape était exempte de préjugés, elle me dit qu'elle voulait loger son cousin, qu'elle avait déjà le consentement de M. le Noir, qui lui avait dit qu'il serait enchanté que son cousin logeât avec elle. M. le Noir, ajouta la belle Lambertini, viendra nous voir après dîner, et je brûle d'impatience de lui présenter M. le comte de *Sixfois*.

Après dîner, me parlant encore de la valeur de mon compatriote, elle l'agaça, et lui, sans gêne et satisfait peut-être de me rendre témoin de sa bravoure, la réduisit au silence. J'avoue que je n'éprouvai pas la plus légère sensation;

mais n'ayant pu m'empêcher de voir la conformation athlétique du comte, je jugeai qu'il pouvait prétendre à faire fortune partout où il trouverait des femmes à leur aise.

Vers les trois heures, je vis arriver deux femmes surannées auxquelles la Lambertini s'empressa de présenter le comte *Sixfois*. Étonnées de cette dénomination, elles voulurent en connaître l'origine, et l'héroïne leur ayant donné l'explication à part, mon ami devint un objet très-intéressant à leurs yeux. C'est incroyable, disaient ces matrones en lorgnant le comte, et Tiretta semblait leur dire de l'œil : A l'épreuve, mesdames.

Bientôt un fiacre s'arrête à la porte, et l'instant après on introduit une grosse femme sur le retour avec une jeune personne extrêmement jolie, suivies d'un homme pâle en habit noir et en perruque ronde. Après les embrassades qui dénotent l'intimité, la nièce du pape présente son cousin, le comte *Sixcoups*. Ce nom semblait étonner la vieille, mais la Lambertini passa le commentaire sous silence. Cependant on trouva singulier qu'un homme qui ne savait pas un mot de français osât rester à Paris, et que malgré son ignorance de l'idiôme national il ne cessât de baragouiner avec assurance, ce qui faisait d'autant plus de plaisir que personne ne le comprenait.

Après quelques instans d'une conversation fri-

vole, la prétendue nièce du pape proposa une partie de brelan. Elle me proposa d'en être, mais ayant refusé, elle n'insista pas et se contenta d'exiger que son cher cousin jouât près d'elle de moitié. Il ne connaît pas les cartes, dit-elle, mais cela ne fait rien; il apprendra, je me charge de son éducation.

La jeune personne, qui m'avait frappé par sa beauté, ne connaissant aucun jeu, je lui offre un siége auprès du feu, en lui demandant l'honneur de lui tenir compagnie; elle accepte le siége, et la vieille, venue avec elle, se met à rire en me disant que j'aurais de la peine à trouver des matières propres à faire jaser sa nièce; et elle ajouta d'un ton très-poli, qu'elle comptait sur ma complaisance pour l'excuser; il n'y a, me dit-elle, qu'un mois qu'elle est sortie du couvent. Je l'assurai que je ne croyais pas qu'il fût difficile de s'entretenir avec une personne aussi aimable, et le jeu étant commencé, je pris place auprès de la jolie nièce.

J'étais depuis quelques minutes auprès d'elle, occupé du seul plaisir de l'admirer, lorsqu'elle me demanda qui était ce beau monsieur qui parlait si drôlement.

— C'est un seigneur de mon pays qui a quitté sa patrie à cause d'une affaire d'honneur.

— Il parle un drôle de langage.

— C'est vrai, mais en Italie on cultive peu la langue française; ici il ne sera pas long-temps

à l'apprendre, et alors on ne se moquera plus de lui. Je suis fâché de l'avoir conduit ici, car en moins de vingt-quatre heures on me l'a gâté.

— Et comment gâté?

— Je n'ose vous le dire, car il serait possible que votre tante le trouvât mauvais.

— Je ne pense pas que je m'avise de lui faire des rapports; mais peut-être trouvez-vous ma question indiscrète?

— Non, mademoiselle, bien loin de là, et puisque vous le désirez, je ne vous en ferai pas un mystère. Madame Lambertini l'a trouvé de son goût; elle a passé la nuit avec lui, et pour marquer la satisfaction qu'il lui a donnée, elle l'a affublé du surnom ridicule de comte *Sixfois*. Voilà l'histoire. J'en suis fâché, parce que mon ami n'était pas libertin.

On s'étonnera avec raison que je me sois hasardé à tenir un pareil langage à une jeune personne à peine sortie du couvent; mais je m'en étonnerais moi-même s'il avait été possible que j'imaginasse la possibilité de trouver une fille honnête chez une Lambertini. Je fixais mes yeux sur ceux de ma belle interlocutrice, et je vis sa jolie figure se couvrir de l'incarnat de la pudeur; mais cet indice me parut encore équivoque.

Deux minutes après, qu'on juge de ma surprise lorsque je m'entendis faire cette question :

— Mais, monsieur, qu'y a-t-il de commun entre coucher avec madame et le nom de *Sixfois*?

— Mademoiselle, la chose est toute simple : mon ami a rempli en une seule nuit un devoir qu'un mari met souvent six semaines à remplir avec sa femme.

— Et vous me croyez assez sotte pour aller rapporter notre conversation à ma tante? gardez-vous de le croire.

— Mais je suis encore fâché d'une autre chose.

— Vous me direz cela dans un instant.

Sans commentaire, on peut deviner ce qui obligea la charmante nièce à s'absenter quelques instans. Quand elle revint, elle alla se placer derrière la chaise de sa tante, l'œil attaché sur Tiretta; puis elle se rapprocha de moi, l'œil enflammé, et ayant repris son siége, elle me dit :

— Quelle est donc l'autre chose dont vous êtes fâché?

— Oserai-je tout vous dire?

— Vous m'en avez tant dit qu'il me semble que vous ne devez pas avoir de scrupule.

— Eh bien! sachez donc qu'aujourd'hui, de suite après le dîner, et en ma présence, il l'a......

— Si cela vous a déplu, il est évident que vous en êtes jaloux.

— Bien s'en faut, mais j'en ai été humilié à cause d'une circonstance dont je n'ose vous parler.

— Je crois que vous vous moquez avec vos je n'ose.

— Que Dieu m'en préserve, mademoiselle. Je

vous dirai donc que j'ai été humilié de ce que madame Lambertini m'a forcé de m'assurer par moi-même que mon ami était plus grand que moi de deux pouces.

— Pour le coup on vous en a imposé, car vous êtes plus grand que votre ami.

— Ce n'est pas de cette grandeur qu'il s'agit, mademoiselle, mais bien d'une autre que vous pouvez imaginer, et dans laquelle mon ami est vraiment monstrueux.

— Monstrueux! mais qu'est-ce que cela vous fait? Ne vaut-il pas mieux n'être pas monstrueux?

— C'est vrai, assurément; mais sur cet article, certaines femmes, qui ne vous ressemblent pas, aiment la monstruosité.

— Je les trouve ridicules, folles même, ou je n'ai pas une idée nette de la chose pour me figurer la grandeur qui peut être appelée monstrueuse; et je trouve singulier que cela ait pu vous humilier.

— Vous ne l'auriez pas cru en me voyant.

— En vous voyant, quand je suis entrée ici, je ne pensais assurément pas à cela; et puis vous avez l'air fort bien proportionné; au reste, si vous savez ne pas l'être, je vous plains.

— Je serais humilié de vous laisser dans le doute; voyez, je vous prie, et jugez.

— Mais c'est vous qui êtes le monstre; vous me faites peur.

En achevant ces mots, le feu lui sortait par

tous les pores; elle se leva et alla se mettre derrière la chaise de sa tante. Je ne bougeai pas, car j'étais certain qu'elle ne tarderait pas à revenir, j'étais loin de la croire sotte ou même innocente. Je supposais seulement qu'elle voulait en affecter les airs. Du reste, j'étais ravi d'avoir si bien saisi le moment. Je l'avais punie d'avoir voulu m'en imposer, et comme je la trouvais charmante, j'étais enchanté que ma punition n'eût pu lui déplaire. Quant à son esprit, il m'aurait été difficile d'en douter, car tout notre dialogue avait été soutenu par elle, et mes paroles et mes actions n'avaient été qu'une conséquence de ses questions et de sa persistance.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle se tenait derrière la chaise de sa grosse tante lorsque celle-ci vint à perdre un brelan. Ne sachant à qui s'en prendre : Allez-vous-en, petite sotte, dit-elle à sa nièce, vous me portez malheur; d'ailleurs, vous manquez de savoir vivre en laissant tout seul ce monsieur qui veut bien avoir la complaisance de vous tenir compagnie. L'aimable nièce ne répondit rien, et revint à moi en souriant. Si ma tante, me dit-elle, savait ce que vous avez fait, elle ne m'aurait pas accusée d'impolitesse.

— Je ne saurais vous dire combien j'en suis mortifié. Je voudrais pouvoir vous en témoigner mon repentir, mais je ne le puis qu'en m'en allant. Si je le fais, le prendrez-vous à mauvaise part?

— Si vous me quittez, ma tante dira que je suis une grosse sotte, que je vous ennuie.

— Voulez-vous donc que je reste ?

— Vous ne pouvez pas vous en aller.

— Vous n'aviez donc pas jusqu'à ce moment une idée juste de ce que je vous ai montré ?

— Je n'en avais qu'une idée confuse. Il n'y a qu'un mois que ma tante m'a retirée du couvent où j'étais depuis l'âge de sept ans.

— Et combien en avez-vous maintenant?

— Dix-sept. On voulait me persuader de prendre le voile, mais ne me sentant aucune disposition pour les momeries d'un cloître, j'ai su résister.

— Êtes-vous fâchée contre moi ?

— Je devrais vous en vouloir, mais je reconnais que c'est ma faute, et je vous prie seulement d'être discret.

— Ne doutez pas que je ne le sois ; si je ne l'étais pas, je serais le premier puni.

— Vous m'avez donné une leçon qui me servira à l'avenir. Mais cessez donc, ou je m'en vais.

— Non, restez ; c'est fini.

J'avais pris sa jolie main, qu'elle m'avait abandonnée sans conséquence ; et en achevant, elle la retira tout étonnée d'avoir besoin de son mouchoir.

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est ce qu'il y a de plus précieux dans les deux sexes, ce qui renouvelle le monde.

— J'entends. Vous êtes un excellent maître; vous faites faire de rapides progrès à vos élèves, et vous débitez votre leçon d'un air d'instituteur. Dois-je vous remercier de votre zèle?

— Non, mais ne pas m'en vouloir de tout ce qui s'est passé; je n'aurais jamais osé en venir là sans le sentiment que vous m'avez inspiré en vous voyant.

—Dois-je voir en cela une déclaration d'amour?

— Oui, divine amie; elle est audacieuse, mais elle est sincère. Si elle ne venait pas à la fois et du cœur et d'un sentiment indomptable, je serais indigne de vous et de moi.

— Puis-je croire à ce que vous dites?

— Oui, avec toute confiance; mais dites-moi si je puis espérer que vous m'aimerez?

— Je n'en sais rien. Tout ce que je sais maintenant, c'est que je devrais vous détester, car vous m'avez fait faire en moins d'une heure un voyage que je ne croyais achever qu'après mon mariage.

— En êtes-vous fâchée?

— Je dois l'être, quoique je me sente on ne peut plus savante sur une matière où je n'avais jusqu'ici osé arrêter ma pensée. Mais d'où vient que maintenant vous êtes devenu tranquille et décent?

— C'est que nous parlons raison, et qu'après l'excès du plaisir, l'amour veut du repos. Mais voyez.

— Quoi ? encore ! Est-ce là le reste de la leçon ?

— C'en est la suite naturelle.

— Mais d'où vient que maintenant vous ne me faites pas peur ?

— Le soldat s'aguerrit au feu.

— Je vois que le nôtre va s'éteindre.

En disant cela, elle prend un fagot pour arranger le feu, et comme elle était baissée et dans une posture tout-à-fait favorable, j'osai d'une main téméraire aborder le parvis du temple, et trouvai la porte tellement close que, pour pénétrer dans le sanctuaire, il était indispensable de la briser. Ma belle se relève avec dignité, et s'étant rassise, elle me dit avec une douceur pleine de sentimens qu'elle était fille de condition et qu'elle croyait pouvoir exiger du respect. Affectant l'air confus, je lui fis un million d'excuses, et je vis bientôt sa charmante figure reprendre le calme et la sérénité qui lui allaient si bien. Je lui dis que malgré le repentir que j'éprouvais de ma faute, j'étais heureux d'avoir acquis la certitude qu'elle n'avait encore fait le bonheur d'aucun mortel. Croyez, me dit-elle, que si quelqu'un doit être heureux par moi, ce ne sera que l'époux auquel je donnerai ma main et mon cœur. Je pris sa main qu'elle m'abandonna et je la couvris de baisers. J'en étais à cet épisode si agréable lorsqu'on vint annoncer M. le Noir, qui venait s'informer de ce que la nièce du pape avait à lui dire.

M. le Noir, homme d'un certain âge, d'un extérieur simple et modeste, pria poliment tout le monde de ne point se déranger. La Lambertini m'ayant présenté, il me demanda si j'étais l'artiste; mais quand il sut que j'étais son aîné, il me fit compliment sur la loterie et sur le cas que M. du Vernai faisait de moi. Cependant ce qui l'intéressa le plus fut le cousin, que la belle nièce du pape lui présenta sous son véritable nom de comte Tiretta, car sa nouvelle dignité n'aurait sans doute pas été d'un grand poids auprès de M. le Noir. Prenant la parole, je lui dis que le comte m'était recommandé particulièrement par une personne dont je faisais le plus grand cas, et qu'il avait été obligé de s'éloigner momentanément de sa patrie pour une affaire d'honneur. La Lambertini ajouta qu'elle désirait le loger et qu'elle n'avait pas voulu le faire avant de savoir si M. le Noir le trouverait bon. Vous êtes, madame, lui dit cet homme respectable, maîtresse souveraine chez vous, et je serai enchanté de voir M. le comte dans votre société.

Comme M. le Noir parlait très-bien l'italien, Tiretta quitta le jeu et nous nous mîmes tous quatre devant le feu, où ma jeune nouvelle conquête eut occasion de faire briller son esprit. M. le Noir avait beaucoup de bon sens et surtout beaucoup d'expérience. Il la fit parler de son couvent, et lorsqu'elle lui eut dit son nom, il lui parla de son père qu'il avait beaucoup connu. C'était un conseiller au parlement de Rouen qui,

pendant sa vie, avait joui d'une grande reputation. Ma nouvelle conquête était d'une taille bien au-dessus de la médiocre ; ses cheveux étaient d'un beau blond, et sa physionomie très-régulière, malgré la vivacité de ses yeux, peignait la candeur et la modestie. Sa mise permettait de suivre toutes les lignes de son beau corps et l'on s'arrêtait avec autant de plaisir sur l'élégance de sa taille que sur la beauté parfaite de deux globes qui semblaient gémir d'être trop resserrés dans leur prison. Quoique M. le Noir ne dît pas un mot sur toutes ces perfections, il me fut facile de voir qu'il lui rendait dans son genre un hommage non moins vif que le sien. Ce monsieur nous quitta à huit heures précises, et une demi-heure après, la grosse tante partit avec son aimable nièce et l'homme blême qui était venu avec elles. Je ne tardai pas à prendre congé en emmenant Tiretta, qui promit à la nièce du pape d'être son commensal dès le lendemain ; il tint parole.

Trois ou quatre jours après cet arrangement, je reçus de mademoiselle de la Meure, c'est le nom de la belle nièce, une lettre qu'elle avait adressée à mon bureau. Elle était ainsi conçue :

« Madame **, ma tante, sœur de feu ma mère, est dévote, joueuse, riche, avare et injuste. Elle ne m'aime pas, et n'ayant pu réussir à me faire prendre le voile, elle veut me marier à un riche négociant de Dunkerque que je ne connais pas ;

mais notez qu'elle ne le connaît pas plus que moi. Le courtier de mariage en fait l'éloge, et il n'y a rien d'étonnant à cela, puisqu'il faut bien qu'un marchand vante sa marchandise. Ce monsieur se contente d'une rente de douze cents francs par an, sa vie durant, mais il offre la certitude qu'à sa mort il me laissera héritière de cent cinquante mille francs. Il faut savoir que par le testament de ma défunte mère, ma tante est obligée de me payer le jour de mes noces vingt-cinq mille écus.

« Si ce qui est arrivé entre nous ne m'a pas rendue à vos yeux un objet méprisable, je vous offre ma main et mon cœur avec soixante-quinze mille francs, et pareille somme à la mort de ma tante.

« Ne me répondez pas, car je ne saurais ni comment, ni par qui recevoir votre lettre. Vous me répondrez de vive voix dimanche chez madame Lambertini. Cela vous donne quatre jours pour penser à la chose la plus importante. Quant à moi, si je ne sais pas bien si je vous aime, je sais au moins que je dois vous préférer à tout autre homme pour l'amour de moi. Je sens que j'ai besoin de gagner votre estime comme vous avez besoin de captiver la mienne; mais je suis sûre que vous me rendrez la vie agréable et que je saurai toujours être fidèle à mes devoirs. Si vous prévoyez que le bonheur auquel j'aspire puisse contribuer au vôtre, je vous préviens que vous aurez besoin d'un avocat, car ma tante est avare et chicanière.

« Si vous vous décidez, il faudra que vous me procuriez un couvent où j'irai me réfugier avant de faire la moindre démarche, car sans cela, je me verrais exposée à de mauvais traitemens que je veux éviter. Si au contraire la proposition que je vous fais ne vous convient pas, je vous demanderai une grâce que vous ne me refuserez pas et qui vous captivera toute ma reconnaissance. Vous tâcherez de ne plus me voir, en évitant avec soin de vous trouver dans les endroits où vous soupçonnerez que je puis être. Vous m'aiderez ainsi à vous oublier, et c'est au moins ce que vous me devez. Vous devez sentir que je ne puis être heureuse qu'en devenant votre épouse ou en vous oubliant. Adieu. Je suis sûre de vous voir dimanche. »

Je fus attendri à la lecture de cette lettre. Je sentais qu'elle était dictée par un sentiment de vertu, d'honneur et de sagesse. Je découvrais dans l'esprit de cette charmante personne plus de mérite encore que dans sa personne. Je rougissais de l'avoir séduite, et je me serais cru digne du supplice si j'avais refusé sa main qu'elle m'offrait avec tant de noblesse. D'ailleurs la cupidité, quoiqu'en seconde ligne, ne laissait pas de me faire jeter un œil de complaisance sur une fortune supérieure à celle que je pouvais raisonnablement prétendre. Cependant l'idée du mariage, auquel je ne me sentais pas appelé, me faisait frémir.

Je me connaissais trop pour ne pas prévoir que dans un ménage régulier, je deviendrais malheureux, et que par conséquent, avec la meilleure volonté du monde, il me serait impossible de rendre heureuse une femme qui m'aurait confié le soin de son bonheur. Mon incertitude pour me fixer pendant les quatre jours qu'elle m'avait prudemment laissés, me convainquit que je n'étais pas amoureux d'elle. Malgré cela, telle était ma faiblesse, qu'il me fut impossible de prendre, comme je l'aurais dû, la résolution de rejeter son offre, et moins encore de le lui dire avec une franchise qui n'aurait pu que m'honorer à ses yeux.

Pendant ces quatre jours, ma pensée fut entièrement absorbée dans un seul objet : je me repentais amèrement de l'avoir outragée, car je me sentais pour elle de l'estime et du respect; mais quoi que je fisse, il me fut impossible de me déterminer à réparer l'outrage que je lui avais fait. L'idée qu'elle me haïrait m'était insupportable, mais celle de m'enchaîner m'était odieuse : et voilà l'état habituel d'un homme qui se trouve forcé de prendre un parti et qui ne peut s'y résoudre.

Craignant que mon mauvais génie ne m'entraînât à manquer au rendez-vous en me faisant aller malgré moi à l'Opéra ou quelque autre part, je pris la résolution d'aller dîner chez la Lambertini, sans m'être décidé à rien.

La dévote nièce du pape était à la messe lorsque j'arrivai chez elle. Je trouvai Tiretta qui s'amusait

à jouer de la flûte; mais dès qu'il m'aperçut, il quitta l'instrument, courut m'embrasser et me remit l'argent que m'avait coûté son habit.

— Te voilà en fonds, mon ami; je t'en fais mon compliment.

— Compliment de condoléance, mon cher; car c'est de l'argent volé, et je me repens de l'avoir, quoique je ne sois pas complice du vol.

— Comment! de l'argent volé?

— Oui, on triche ici, et on m'a appris à faire le service; je prends ma part de ce triste gain par une fausse honte. Mon hôtesse et trois ou quatre femmes de son espèce ruinent les dupes. Ce métier me révolte, et je sens que je n'y tiendrai pas longtemps. Une fois ou l'autre on me tuera, ou je tuerai, et, dans l'un et l'autre cas, il m'en coûtera la vie; ainsi, je pense sortir le plus tôt possible de ce coupe-gorge.

— Je te le conseille, mon ami, et mieux encore, je t'y engage fortement. Il vaut mieux que tu en sortes aujourd'hui que demain.

— Je ne veux rien brusquer, car M. le Noir est un galant homme, il est mon ami, et il me croit cousin de cette malheureuse. Comme il ignore son infâme commerce, il se douterait de quelque chose, peut-être même la quitterait-il après avoir appris la raison qui m'aurait fait partir. Dans cinq ou six jours, je trouverai un prétexte, et alors je m'empresserai de retourner auprès de toi.

La Lambertini me fit compliment d'être venu

lui demander à dîner en ami, et elle m'annonça que nous aurions mademoiselle de la Meure et sa tante. Je lui demandai si elle continuait d'être contente de mon ami *Sixfois*, et elle me répondit que, quoique le comte ne logeât pas toujours dans son fief, elle en était pourtant toujours enchantée; au reste, ajouta-t-elle, en bonne suzeraine, je n'exige pas trop de mes vassaux. Je lui en fis compliment, et nous continuâmes à plaisanter jusqu'à l'arrivée des deux convives.

Mademoiselle de la Meurre, en me voyant, eut de la peine à dissimuler le plaisir qu'elle éprouvait. Elle était en demi-deuil, et si belle sous ce costume qui relevait la blancheur de sa peau, que je suis encore étonné que ce moment n'ait pas décidé de mon sort.

Tiretta, qui nous avait quitté pour faire sa toilette, vint nous rejoindre; comme rien ne m'empêchait de montrer du penchant pour l'aimable personne, j'eus pour elle toutes les attentions possibles. Je dis à la tante que je trouvais sa nièce si jolie, que je renoncerais au célibat si je pouvais trouver une compagne comme elle.

— Ma nièce, monsieur, est honnête et douce, mais elle n'a ni esprit ni religion.

— Passe pour l'esprit, dit la nièce, mais pour la religion, ma chère tante, c'est un reproche qu'on ne m'a jamais fait au couvent.

— Je le crois, car ce sont des jésuitesses.

— Mais qu'importe, ma tante?

— Beaucoup, ma nièce; on connaît les jésuites et leurs adhérens; ce sont des gens sans religion, et il s'agit de la grâce. Mais parlons d'autres choses. Je désire seulement que tu saches plaire à celui qui sera ton mari.

— Mais, madame, est-ce que mademoiselle est à la veille de se marier?

— Son futur doit arriver au commencement du mois prochain.

— Est-ce un homme de robe?

— Non, monsieur, c'est un négociant très à son aise.

— M. le Noir m'a dit que mademoiselle est fille d'un conseiller, et je n'ai pas supposé que vous voulussiez contracter une mésalliance.

— Ce n'en sera pas une, monsieur; et puis, qu'est-ce que c'est que mésalliance? Le futur de ma nièce est noble puisqu'il est honnête homme, et je suis sûre qu'il ne tiendra qu'à elle d'être parfaitement heureuse avec lui.

— Oui, pourvu que mademoiselle l'aime.

— Oh! l'amour, cela se trouve avec le temps.

Cette conversation ne pouvant que faire de la peine à la jeune personne qui l'écoutait sans rien dire, je fis tomber le discours sur la grande quantité de monde qu'il y aurait à la Grève pour l'exécution de Damien, et les trouvant toutes très-curieuses de voir cet horrible spectacle, je leur offris une ample fenêtre d'où nous pourrions tout voir. Les dames acceptèrent à l'envi, et je leur

donnai parole d'aller les prendre assez à temps pour les y mener.

Je n'avais point de fenêtre, mais je savais qu'à Paris, comme partout, avec de l'argent on peut tout avoir. Après le dîner, feignant une affaire, je sortis, et m'étant jeté dans le premier fiacre que je rencontrai, dans un quart d'heure je me trouvai possesseur d'une belle fenêtre que je louai pour trois louis dans un entresol. Je payai d'avance, ayant soin de retirer une quittance avec un dédit de six cents francs.

Mon affaire faite, je me hâtai de rejoindre la société, et je retrouvai mon monde engagé à une partie de piquet. Mademoiselle de la Meure, qui n'y connaissait rien, s'ennuyait à regarder. Je m'approchai d'elle, et ayant à lui parler, nous nous retirâmes à l'autre bout de la salle.

— Votre lettre, ma charmante amie, m'a rendu le plus heureux des mortels; vous y avez dévoilé un esprit et un caractère qui doivent vous captiver l'adoration de tous les hommes de bon sens.

— Je n'ai affaire que de l'amour d'un seul; il me suffira d'avoir l'estime des autres.

—Vous serez ma femme, mon angélique amie, et je bénirai jusqu'à mon dernier soupir l'heureuse audace à laquelle je dois la préférence que vous m'accordez sur tant d'autres qui ne vous auraient jamais refusée, même sans les cinquante mille écus qui ne sont rien en comparaison de vos qualités personnelles et de votre sage façon de penser.

— Je suis bien aise que vous ayez cette bonne opinion de moi.

— Pourrait-il en être autrement. Maintenant que vous connaissez mes sentimens, ne précipitons rien, et fiez-vous à moi.

— Vous vous rappellerez ma situation.

— Je ne puis l'oublier. Donnez-moi le temps de prendre une maison, de la meubler et de me mettre en possession d'être jugé digne de vous donner mon nom. Songez que je vis encore en chambre garnie, que vous avez des parens et que j'aurais honte d'avoir l'air d'un aventurier dans une démarche de cette importance.

— Vous avez entendu que mon prétendu futur ne doit pas tarder à arriver.

— Oui, cela ne m'a pas échappé.

— Quand il sera ici, soyez sûr qu'on mènera la chose rapidement.

— Mais pas assez pour qu'en moins de vingt-quatre heures je ne puisse vous délivrer de toute tyrannie, sans même que votre tante sache que le coup vient de moi. Je puis vous assurer, ma chère amie, que le ministre des affaires étrangères, aussitôt qu'il sera certain que vous ne voulez que moi pour époux, vous procurera un asile inviolable dans un des meilleurs couvens de Paris. Ce sera encore lui qui vous donnera un avocat, et si le testament s'exprime d'une manière formelle, votre tante ne tardera pas à vous devoir payer votre dot et à fournir hypothèque pour le reste de l'héritage.

Soyez tranquille, et laissez venir le marchand de Dunkerque. Dans tous les cas, vous pouvez compter que je ne vous laisserai point dans l'embarras, et que vous ne serez plus dans la maison de votre tante le jour que l'on désignera pour la signature du contrat.

— Je me rends, et je m'abandonne entièrement à vous; mais, de grâce, ne mettez pas en ligne de compte une particularité qui blesse trop ma délicatesse. Vous avez dit que je ne vous aurais jamais fait la proposition de m'épouser ou de cesser de me voir, sans la liberté que vous avez prise dimanche dernier.

— Ai-je eu tort?

— Oui, au moins d'un côté, et vous devez sentir que, sans une puissante raison, j'aurais fait une démarche bien inconsidérée en vous offrant ma main de but en blanc; mais notre mariage aurait pu arriver par une tout autre direction; car, il m'est permis de vous le dire actuellement, je vous aurais donné en toute occasion la préférence sur tout le monde.

Je ne me sentais pas d'aise, et lui saisissant la main, je la lui baisai à diverses reprises avec tendresse et respect, et je suis persuadé que si dans l'instant nous avions eu un notaire et un prêtre autorisé à nous donner la bénédiction nuptiale, je n'aurais pas tardé un moment à l'épouser.

Absorbés dans notre tendresse, et pleins de

nous-mêmes comme le sont toujours les amoureux tête-à-tête, nous ne faisions pas attention à l'horrible tapage que l'on faisait à l'autre bout de la salle. Croyant devoir m'en mêler, je quittai ma future, et je me rapprochai de la compagnie pour calmer Tiretta.

Je vis sur la table une cassette ouverte remplie de bijoux de tous prix, et deux hommes qui se disputaient avec Tiretta qui tenait un livre à la main. Je vis d'abord qu'il s'agissait d'une loterie; mais pourquoi se disputait-on? Tiretta me dit que ces deux messieurs étaient des fripons qui leur avaient gagné trente ou quarante louis moyennant ce livre qu'il me remit.

— Monsieur, me dit l'un des deux joueurs, ce livre contient une loterie où tout est calculé de la manière la plus loyale. Il est composé de douze cents feuilles, dont deux cents sont gagnantes; il y en a mille qui sont vides. Chaque feuillet gagnant est suivi de cinq feuillets perdans. La personne qui veut jouer doit donner un écu, et mettre la pointe d'une épingle au hasard entre les feuillets du livre fermé. On ouvre le livre à l'endroit de l'épingle, et si la feuille est blanche, le joueur perd; si au contraire la feuille porte un numéro, on lui donne le lot correspondant, ou on lui en paie la valeur qui se trouve indiquée à côté de l'objet gagné. Remarquez, monsieur, que le moindre lot coûte douze francs, et qu'il y a des lots qui vont jusqu'à six cents, et même un de la

valeur de douze cents francs. Depuis une heure que la société joue, nous avons perdu plusieurs objets de prix, et madame (en désignant la tante de ma belle amie) a gagné une bague de six louis; mais comme elle a préféré l'argent à l'objet, en continuant à jouer, elle les a reperdus.

— Oui, dit la tante, je les ai perdus; et ces messieurs avec leur maudit jeu ont gagné tout le monde. C'est une preuve que leur jeu n'est qu'une pure déception.

— C'est une preuve, dit Tiretta, que ces messieurs sont des fripons.

— Mais, messieurs, dans ce cas les receveurs de la loterie de l'École-Militaire le sont donc aussi, dit l'un des joueurs.

A ces mots, Tiretta lui lance un soufflet. Je me jette entre les deux champions et je leur impose silence pour finir l'affaire. Toutes les loteries, leur dis-je, sont avantageuses aux tenans; mais celle de l'École-Militaire a le roi pour chef, et j'en suis le principal receveur. En cette qualité, je confisque cette cassette et je vous laisse le choix: ou rendez à toute la compagnie l'argent que vous avez illicitement gagné, et je vous laisse partir en vous rendant votre caisse; ou bien je vais envoyer chercher un exempt de police qui vous conduira en prison à ma réquisition, et demain M. Berier jugera l'affaire, car c'est à lui-même que je porterai ce livre demain matin. Nous verrons si, parce

que vous êtes des fripons, nous sommes obligés de nous reconnaître pour tels.

Voyant qu'ils avaient affaire à forte partie et qu'il ne pourraient que perdre à résister, ils se déterminèrent d'assez bonne grâce à débourser tout l'argent qu'ils avaient gagné, et peut-être même le double; car ils furent obligés de restituer quarante louis, quoiqu'ils jurassent n'en avoir gagné que vingt. La société était trop bien composée pour que je me permisse de décider. Le fait est que je croyais assez l'assertion de ces deux escrocs; mais j'étais fâché, et je voulais qu'ils payassent d'avoir eu la hardiesse de faire une comparaison, très-juste au fond, mais qui me déplaisait souverainement. Ce fut sans doute aussi ce ressentiment qui m'empêcha de leur remettre leur livre, que je n'avais nul droit de garder, et qu'ils me supplièrent en vain de leur rendre. Le ton que je prenais à leur égard, mon air d'assurance, les menaces que je leur fis et peut-être aussi la peur de la participation active que la police aurait pu prendre dans notre contestation, tout cela fit qu'ils se crurent heureux de rattraper leur cassette intacte. Dès qu'ils furent partis, ces dames, bons apôtres, commencèrent à s'apitoyer sur leur compte. Vous auriez bien pu, me dirent-elles, leur rendre leur grimoire.

— Oui, mesdames, comme vous leur argent.

— Mais ils nous l'avaient gagné illicitement.

— Tout? et puis c'est aussi illicitement qu'ils

ont fait usage de leur grimoire ; en le leur prenant, je leur ai rendu service.

Elles sentirent l'hyperbole, et la conversation tomba sur autre chose.

Le lendemain de bon matin mes deux joueurs de loterie vinrent me trouver, et pour me fléchir, ils me firent présent d'une belle cassette contenant vingt-quatre figures délicieuses en porcelaine de Saxe. Cet argument était irrésistible, et je crus devoir leur rendre leur livret, non toutefois sans les menacer de les faire emprisonner, s'ils osaient continuer leur genre de commerce à Paris. Ils me promirent de s'en abstenir, quoique, sans doute, bien résolus à ne pas tenir parole ; mais je m'en souciais peu.

Possesseur d'un présent riche pour un amateur, je me décidai à l'offrir à mademoiselle de la Meure, et je fus le lui porter le jour même. Je fus accueilli à merveille, et la tante me combla de remercîmens.

Le 28 mars, jour du martyre de Damien, j'allai de bonne heure prendre les dames chez la Lambertini, et comme ma voiture nous contenait à peine, je pris sans difficulté ma charmante amie sur mes genoux et nous nous rendîmes ainsi à la place de Grève. Les trois dames se serrant tant qu'elles purent, se placèrent de leur mieux sur le devant de la fenêtre, se tenant inclinées en s'appuyant sur leurs bras, pour ne pas nous empêcher de voir par dessus leurs têtes. Cette fenêtre

avait deux marches ou gradins, et les dames étaient perchées sur le second. Afin de pouvoir regarder par dessus, nous étions obligés de nous tenir sur la même marche, car de la première, nous n'aurions pas dépassé leur hauteur. Ce n'est pas sans motif que je donne ces détails à mes lecteurs, car sans cela, il serait difficile de deviner des détails que je suis obligé de leur taire.

Nous eûmes la constance de rester quatre heures à cet horrible spectacle. Le supplice de Damien est trop connu pour que j'en parle, d'abord parce que le récit en serait trop long, et puis parce que de pareilles horreurs outragent la nature. Damien était un fanatique qui, croyant faire une bonne œuvre et mériter le ciel, avait tenté d'assassiner Louis XV; et quoiqu'il ne lui eût fait qu'une légère écorchure, il fut tenaillé comme si le crime avait été consommé.

Pendant le supplice de cette victime des jésuites, je fus forcé de détourner la vue et de me boucher les oreilles quand j'entendis ses cris déchirans, n'ayant plus que la moitié de son corps; mais la Lambertini et la grosse tante ne firent pas le moindre mouvement; était-ce un effet de la cruauté de leur cœur? Je dus faire semblant de les croire, lorsqu'elles me dirent que l'horreur que leur inspirait l'attentat de ce monstre les avait empêchées de sentir la pitié que devait nécessairement exciter la vue des tourmens inouis qu'on lui fit souffrir. Le fait est que Tiretta tint

la dévote tante singulièrement occupée pendant tout le temps de l'exécution; et peut-être fut-il la cause que cette vertueuse dame n'osa faire aucun mouvement, ni même détourner la tête.

Se trouvant placé très-près derrière elle, il avait eu la précaution de retrousser sa robe pour ne point y mettre les pieds dessus; c'était dans l'ordre, sans doute, mais bientôt ayant fait un mouvement involontaire de leur côté, je m'aperçus que Tiretta avais pris trop de précautions, et ne voulant ni interrompre mon ami ni gêner la dame, je détournai la tête et me plaçai, sans affectation, de manière que ma belle amie ne pût rien apercevoir; cela mettait la bonne dame à son aise. J'entendis des froissemens pendant deux heures de suite, et trouvant la chose fort plaisante, j'eus la constance de ne point bouger pendant tout le temps. J'admirais en moi-même plus encore le bon appétit que la hardiesse de Tiretta; mais j'admirais encore davantage la belle résignation de la dévote tante.

Quand à la fin de cette longue séance, je vis madame ** se tourner, je me retournai aussi, et fixant Tiretta, je le vis frais, gai et tranquille comme si de rien n'était; mais la chère tante me parut pensive et plus sérieuse que d'ordinaire. Elle s'était trouvée dans la fatale nécessité de dissimuler et de se laisser faire, crainte de faire rire la Lambertini et de scandaliser sa jeune nièce

en lui découvrant des mystères qu'elle devait ignorer.

Nous partîmes, et ayant descendu la nièce du pape à sa porte, je la priai de me céder Tiretta pour quelques heures, et je conduisis madame ** à sa demeure, rue Saint-André-des-Arts, où elle me pria de l'aller voir le lendemain matin, ayant quelque chose à me communiquer. Je remarquai qu'en nous quittant, elle ne salua pas mon ami. Nous allâmes dîner chez Laudel, à l'hôtel de Russie, où l'on faisait excellente chère à six francs par tête; je pensais que mon fou devait avoir grand besoin de réparer ses forces. Qu'as-tu fait derrière madame ** ? lui dis-je.

— Je suis sûr que tu n'as rien vu, ni personne.

— Ni personne, c'est possible; mais moi, ayant vu le commencement de tes manœuvres, et prévoyant ce qui allait s'ensuivre, je me suis placé de façon que vous ne puissiez être découverts ni de la Lambertini ni de la jolie nièce. Je devine où tu t'es arrêté et je t'avoue que j'admire ton gros appétit. Mais il paraît que la pauvre victime est courroucée.

— Oh! mon ami, minauderie de femme surannée. Elle peut bien faire semblant d'être fâchée, mais puisqu'elle s'est tenue parfaitement tranquille pendant deux heures que la séance a duré, je suis persuadé qu'elle est prête à recommencer.

— Au fond, je le crois aussi; mais son amour-

propre peut lui faire croire que tu lui as manqué de respect, et effectivement!

— De respect, mon ami? mais ne faut-il pas toujours manquer de respect aux femmes quand on veut en venir là?

— Je le sais bien; mais seul tête-à-tête, ou exposés comme vous l'étiez, c'est bien différent.

— Oui, mais l'acte étant consommé à quatre reprises différentes, et sans opposition, ne dois-je pas préjuger d'un consentement parfait?

— Ta logique est fort bonne, mais tu vois qu'elle te boude. D'ailleurs elle veut me parler demain, et tu seras mis sur le tapis.

— C'est possible, mais je ne suppose pas qu'elle te parle de ce badinage. Elle serait folle.

— Pourquoi non? Ne connais-tu pas les dévotes? Élevées à l'école des jésuites, qui souvent leur donnent de bonnes leçons sur ce sujet, elles sont enchantées de saisir l'occasion de faire des confessions pareilles à un tiers, et ces confessions bien assaisonnées de larmes de commande, principalement quand elles sont laides, leur donnent à leurs propres yeux un vernis de béatitude.

— Hé bien! mon ami, qu'elle t'en parle; nous verrons.

— Il se peut qu'elle prétende une satisfaction, et je m'en mêlerai avec plaisir.

— En vérité tu me fais rire! car je ne vois pas quelle espèce de satisfaction elle pourrait prétendre, à moins qu'elle ne voulût me punir par la loi

du talion, ce qui n'est guère possible, à moins de s'exposer à la récidive. Si le jeu n'avait pas été de son goût, elle n'aurait eu qu'à me donner un coup de pied qui m'aurait fait tomber à la renverse.

— Mais alors elle aurait découvert la tentative.

— Eh bien! le moindre mouvement ne suffisait-il pas pour la rendre nulle! mais douce comme un mouton, et se prêtant à merveille, jamais rien de plus aisé.

— L'affaire est tout-à-fait risible. Mais as-tu fait attention que la Lambertini te boude aussi? Elle a peut-être vu la chose, et elle en est offensée.

— La Lambertini boude pour une autre raison; car je l'ai rompu en visière, et je délogerai ce soir.

— Tout de bon?

— Sur ma parole; voici l'histoire : Hier soir un jeune homme employé aux fermes, qu'une vieille friponne génoise a conduit à souper chez nous, après avoir perdu quarante louis aux petits-paquets, jeta les cartes au nez de mon hôtesse en l'appelant voleuse. Dans un premier mouvement, je pris le flambeau et je lui éteignis la bougie sur la figure, au risque de lui crever un œil; je l'attrapai heureusement à la joue. Il courut à son épée; j'avais déjà dégaîné la mienne, et si la Génoise ne se fût jetée entre nous, un meurtre aurait pu s'ensuivre. Ce malheureux en voyant sa

joue au miroir, devint si furieux, qu'on ne put l'apaiser qu'en lui rendant son argent. Elles le lui rendirent malgré mon instance, car la restitution ne pouvait se faire qu'en avouant, tacitement au moins, qu'on le lui avait gagné par tricherie. Cela donna lieu à une dispute très-aigre entre la Lambertini et moi après le départ du jeune homme. Elle me dit qu'il ne serait rien arrivé, et que nous tiendrions les quarante louis, si je ne m'en étais pas mêlé; que c'était elle et non moi que le jeune homme avait insultée. La Génoise ajouta qu'avec du sang-froid, nous l'aurions eu pour long-temps, tandis qu'à présent, Dieu seul savait ce qu'il allait faire avec la tache de la brûlure à la figure. Ennuyé des discours infâmes de ces deux prostituées, je les envoyai faire paître; mais mon hôtesse, montant sur ses hauts talons, se permit de me dire que je n'étais qu'un gueux.

Sans l'arrivée de M. le Noir, j'allais lui faire passer un mauvais quart d'heure, car j'avais déjà pris ma canne. A la vue de M. le Noir, elles me dirent de me taire, mais j'avais la tête montée, et me tournant vers cet honnête homme, je lui dis que sa maîtresse m'avait traité de gueux, qu'elle n'était qu'une prostituée, que je n'étais pas son cousin ni son parent le moins du monde, et que je délogerais aujourd'hui. En achevant cette rapide tirade, je suis sorti et j'ai été m'enfermer dans ma chambre. Dans une couple d'heures, j'irai prendre mes hardes, et demain matin je déjeûnerai avec toi.

Tiretta avait raison; il avait l'âme noble, et quelques étourderies de jeunesse ne devaient pas être la cause qu'il se jetât dans le bourbier du vice. Aussi long-temps que l'homme n'a point commis d'action flétrissante, aussi long-temps que son cœur n'est point complice des égaremens de sa tête, il peut rentrer avec honneur dans la voie du devoir. J'en dirais autant de la femme, si le préjugé ne parlait pas trop haut, et si la femme n'agissait pas par le cœur beaucoup plus que par la tête.

Nous nous séparâmes après avoir bien dîné et sablé du Sillery délicieux, et je passai la soirée à écrire. Le lendemain matin je fis quelques courses, et à midi je me rendis chez l'affligée dévote que je trouvai avec sa ravissante nièce. Nous causâmes un instant de la pluie et du beau temps, puis elle dit à mon amie de nous laisser seuls, parce qu'elle avait à me parler. Je m'étais préparé à la scène, et j'attendis sans mot dire qu'elle rompît le silence que toute femme à sa place ne manque pas d'observer pendant quelques instans.

— Vous allez être surpris, monsieur, du discours que je vais vous tenir et des confidences que je vais vous faire, car c'est une plainte d'une nature inouie que je me suis déterminée à vous porter. Le cas est assurément des plus délicats et pour me décider, il n'a rien fallu moins que l'idée que j'ai conçue de vous la première fois que je vous ai vu. Je vous crois sage, discret, homme d'honneur surtout et de bonnes mœurs; enfin

je vous crois rempli de véritable religion; si je me trompe, il arrivera des malheurs, car offensée comme je le suis et ne manquant pas de moyens, je saurai me venger, et comme vous êtes son ami, vous en serez fâché.

— Est-ce de Tiretta, madame, dont vous vous plaignez?

— Oui, de lui-même.

— Et de quoi s'est-il rendu coupable à votre égard?

— C'est un scélérat qui m'a fait un affront qui n'a pas d'exemple.

— Je ne l'en aurais pas cru capable.

— Je le crois, parce que vous avez de bonnes mœurs.

— Mais de quelle espèce est l'affront dont vous vous plaignez? Comptez sur moi, madame.

— Monsieur, je ne vous le dirai pas, la chose n'est pas possible, mais j'espère que vous le devinerez. Hier, au supplice de ce maudit Damien, il a, pendant deux heures de suite, étrangement abusé de la position dans laquelle il se trouvait derrière moi.

— J'entends; je devine ce qu'il a pu faire, et vous pouvez vous dispenser de m'en dire davantage. Vous avez raison d'être fâchée; et je le condamne, car c'est une supercherie; mais permettez que je vous dise que le cas n'est pas sans exemple; qu'il n'est même pas rare; je crois même qu'on peut le pardonner soit à l'amour, soit au hasard de la

situation, au trop grand voisinage de l'ennemi tentateur, et surtout quand le pécheur est jeune et ardent. C'est au reste un crime qu'on peut réparer de bien des façons, pourvu que les parties s'accordent. Tiretta est garçon, il est gentilhomme, il est beau et au fond très-honnête; et un mariage est fort faisable.

J'attendais une réponse, mais voyant que l'offensée gardait le silence, ce qui me paraissait de bon augure, je continuai : Si le mariage ne répond pas à votre manière de penser, il peut réparer la faute par une amitié constante, qui vous prouvera son repentir et qui méritera votre indulgence. Réfléchissez, madame, que Tiretta est homme, et par conséquent sujet à toutes les faiblesses de l'humanité. Songez aussi que vous êtes coupable.

— Moi, monsieur?

— Oui, madame, mais innocemment; car vous n'êtes point directement la cause que vos charmes aient égaré ses sens. Cependant je ne fais aucun doute que sans leur influence, la chose ne serait pas arrivée; et je crois que cette circonstance peut contribuer à lui faire obtenir son pardon.

— Pardon? Vous êtes, monsieur, un habile plaideur; mais j'aime à vous rendre justice et à reconnaître que tout ce que vous venez de me dire part d'une âme chrétienne. Cependant tout votre raisonnement est fondé sur une fausse supposion. Vous ignorez le fait; mais comment le devinerait-on?

Madame ** versant alors des larmes, me mit aux champs. Je ne savais que me figurer. Lui aurait-il volé sa bourse, me disais-je ; il n'en est pas capable, ou je lui brûlerais la cervelle. Attendons. Bientôt la dévote affligée essuya ses larmes, et poursuivit ainsi.

— Vous imaginez un crime que, par un effort, on pourrait encore combiner avec la raison, et y trouver, j'en conviens, une réparation convenable; mais ce que le brutal m'a fait est une infamie à laquelle je voudrais pouvoir m'abstenir de penser, car c'était de quoi me faire devenir folle.

— Grand Dieu ! Qu'entends-je ! Je frémis ! Dites-moi, de grâce, si j'y suis?

— Je crois que oui, car je pense qu'on ne saurait imaginer rien de pire. Je vous vois ému, mais la chose est pourtant ainsi. Pardonnez à mes larmes et n'en cherchez la source que dans mon dépit et dans la honte dont je me sens couverte.

— Et dans la religion.

— Aussi, certainement. C'est même le principal, et je ne l'omettais que dans la crainte que vous n'y fussiez pas aussi attaché que moi.

— Tant que je puis, Dieu soit loué, et rien ne saurait m'en détacher.

— Disposez-vous donc à souffrir que je me damne, car je veux me venger.

— Non, renoncez à ce projet, madame ; je ne pourrais jamais en être le complice ; si vous n'y re-

noncez pas, souffrez au moins que je l'ignore. Je vous promets de ne lui rien dire, quoique, logeant chez moi, les saintes lois de l'hospitalité m'obligent à l'en avertir.

— Je le croyais logé avec la Lambertini.

— Il en est sorti hier. Il y avait du crime. C'était un nœud scandaleux; je l'ai retiré du précipice.

— Que me dites-vous?

— La vérité tout entière.

— Vous m'étonnez! Vous m'édifiez! Je ne veux pas sa mort, monsieur; mais convenez qu'il me faut une satisfaction.

— J'en conviens. On ne traite pas une Française aimable à l'italienne sans réparer sa faute d'une manière éclatante; mais je ne trouve pas de satisfaction équivalente à l'insulte. Je n'en connais qu'une, et je me fais fort de vous la procurer, si vous voulez vous en contenter.

— Et quelle est-elle?

— Je mettrai par surprise le coupable entre vos mains, et je vous le laisserai tête-à-tête, exposé à toute votre colère; mais à condition que, sans qu'il le sache, je me trouverai dans la chambre voisine; car je dois me répondre à moi-même que sa vie ne courra aucun danger.

— J'y consens. Ce sera dans cette chambre que vous vous tiendrez, et vous me le laisserez dans l'autre, où je vous recevrai; mais qu'il ne s'en doute pas.

— Pas le moins du monde. Il ne saura pas même que je le conduis chez vous, car il ne faut pas qu'il sache que je suis informé de sa perfidie. Dès qu'il sera ici et que la conversation sera engagée sur un objet quelconque, je sortirai sous un prétexte en l'air.

— Quand comptez-vous me l'amener? Il me tarde de le confondre. Je le ferai trembler. Je suis curieuse d'entendre les raisons qu'il me baragouinera pour justifier un pareil excès.

— Je ne sais, mais il est possible que votre présence le rende éloquent, et je le désire; car il me serait doux de vous voir satisfaits l'un de l'autre.

Elle m'obligea à dîner avec elle et l'abbé Des Forges qui arriva à une heure. Cet abbé était un élève du fameux évêque d'Auxerre, qui vivait encore. Je parlai si bien de la grâce pendant le dîner, je citai tant saint Augustin, que l'abbé et la dévote me prirent pour un zélé janséniste, ce qui était en tout contraire à l'apparence. Ma chère amie, l'aimable nièce, ne me regarda pas une seule fois pendant tout le repas, et lui supposant des raisons, je ne lui adressai pas une seule fois la parole.

Après le dîner, qui, par parenthèse, était excellent, je promis à l'offensée de lui remettre le coupable, pieds et poings liés, le lendemain en sortant de la comédie où je le mènerais. Je lui dis de plus, afin de la mettre tout-à-fait à son aise, que

je viendrais à pied, certain que le soir il ne reconnaîtrait pas la maison.

Dès que j'eus rejoint Tiretta, prenant un air sério-comique, je lui reprochai l'horrible action dont il s'était rendu coupable envers une femme dévote et respectable de tous les côtés; mais le fou se prit à rire, et j'aurais perdu mon latin à le morigéner.

— Quoi! elle a pu se déterminer à te dévoiler le fait?

— Tu ne nies donc pas le fait?

— Si elle le dit, je ne me crois pas autorisé à lui donner un démenti; mais je jure sur mon honneur que j'en suis incertain. Dans la position où j'étais, il m'est impossible de savoir dans quel appartement j'ai été me loger. Au reste, je la calmerai, car je tâcherai d'être court pour ne pas la faire attendre.

— Court! garde-t'en bien; tu gâterais l'affaire. Sois le plus long possible; cela lui sera agréable; d'ailleurs c'est ton intérêt. Ne te presse pas; j'y gagnerai aussi; car je suis sûr de ne pas m'ennuyer tandis que tu métamorphoseras sa colère en un plus doux sentiment. Souviens-toi que tu dois ignorer que je suis dans la maison; et si par hasard tu venais à ne rester avec elle que peu de temps, ce que je ne crois pas, prends un fiacre et va-t'en. Tu sens bien que la moindre politesse que la dévote me doive est de ne pas me laisser sans feu et sans compagnie. N'oublie pas qu'elle est comme, toi de

bonne naissance. Ces femmes de qualité qui n'ont pas de meilleures mœurs que les autres, parce qu'elles sont bâties de même, veulent pourtant des égards qui flattent leur orgueil. Elle est riche, elle est dévote et de plus voluptueuse; tâche de captiver son amitié, mais non pas *tête-à-nuque*, mais bien de *faciem ad faciem*, comme dit le roi de Prusse (1). Tu feras peut-être un coup de fortune. Si elle te demande pourquoi tu as quitté la nièce du pape, garde-toi de lui en dire la raison, ni d'en supposer une. Ta discrétion lui plaira. Tâche enfin de bien expier la noirceur de ta faute.

— Je n'ai qu'à lui dire la vérité; je suis entré en aveugle.

— La raison est unique, et une Française peut bien la croire bonne.

Le lecteur n'a pas besoin que je lui dise que je rendis à Tiretta un fidèle compte de mon entretien avec la matrone. Si quelques âmes timorés allaient se récrier sur ce manque de bonne foi, je leur dirais qu'il y avait restriction mentale dans mes promesses, et ceux qui connaîtront un tant soit peu la morale des enfans d'Ignace sauront bien que cela me met parfaitement à mon aise.

Tout étant bien arrangé avec mon ami, nous allâmes à l'Opéra le lendemain, et de là nous nous

(1) D'Alembert a osé corriger le grand roi; j'en aurais fait autant, avec aussi peu de réflexion; car quel besoin a un roi de savoir le latin.

rendîmes à pied chez la vertueuse offensée, qui nous reçut avec grand ton de dignité, mais avec une certaine aménité de manières qui me parut de fort bon augure. Je ne soupe jamais, nous dit-elle ; mais si vous m'aviez prévenue de votre arrivée, messieurs, j'aurais eu soin de vous faire trouver quelque chose.

Après lui avoir appris toutes les nouveautés que j'avais entendu débiter au foyer, je feignis une affaire, et je la priai de me permettre de la laisser pour quelques instans avec mon ami. Si je tarde un quart-d'heure, mon cher comte, ne m'attends plus. Prends un fiacre pour te retirer et demain nous nous reverrons.

Au lieu de descendre, je me dirigeai vers la chambre voisine qui avait une entrée sur le corridor, et deux minutes après je vis entrer ma charmante amie, portant un flambeau et qui fut agréablement surprise de me voir. Je ne sais si je rêve, me dit-elle, mais ma tante m'a dit de ne point vous laisser seul et de dire à la femme de chambre de ne monter que lorsqu'elle sonnerait. Vous avez votre ami avec elle et elle m'a ordonné de parler bas, parce qu'il ne doit pas savoir que vous êtes ici. Puis-je savoir ce que signifie cette singulière histoire ?

— Vous êtes donc curieuse ?

— Mais je l'avoue, en ceci, je le suis ; car tout ce mystère est bien fait pour exciter la curiosité.

— Vous saurez tout, mon ange; mais il fait froid.

— Ma tante m'a ordonné de faire bon feu; elle est tout-à-coup devenue généreuse, même prodigue; car voyez, des bougies.

— C'est donc du nouveau?

— Oh! très-nouveau, assurément.

Dès que nous fûmes installés devant le feu, je me mis à lui conter toute l'aventure, ce qu'elle écouta avec toute l'attention dont une jeune fille est capable en pareille matière; mais ayant cru devoir un peu gazer le sujet, elle ne comprit pas bien l'espèce de crime dont Tiretta s'était rendu coupable. Je ne fus pas fâché de devoir lui expliquer la chose en termes précis, et pour rendre la peinture plus expressive, j'y ajoutai le langage du geste, ce qui la fit rire et rougir tout à la fois. Je lui dis ensuite qu'ayant dû ménager à sa tante une satisfaction, une réparation de l'outrage dont elle se plaignait, j'avais arrangé la chose de façon que j'étais sûr de me trouver seul avec elle tout le temps que mon ami l'occuperait. Là-dessus je me mis à inonder sa jolie figure de baisers amoureux, et comme je ne me permettais aucune autre liberté, elle reçut mes embrassemens comme des témoignages de ma tendresse et de la pureté de mes sentimens. Mon ami, me dit-elle, ce que vous m'avez dit me confond, et il y a deux choses que je ne saurais comprendre. Comment Tiretta a-t-il fait pour commettre avec ma

tante un crime que je conçois possible quand il y accord de la partie attaquée, mais que je crois impossible sans son consentement ; ce qui me ferait croire que, si le crime a été consommé, c'est qu'elle l'a bien voulu.

— C'est très-juste, car pour rendre la chose impossible, elle n'avait qu'à changer de posture.

— Et même sans cela ; car il me semble qu'il ne tenait qu'à elle de tenir la porte close.

— En cela, chère amie, vous vous trompez, car un homme comme il faut ne demande que la constance de position, et alors la barrière se trouve bientôt franchie. Et puis, ma chère, je ne crois pas que chez votre tante la porte soit aussi bien close qu'elle l'est sans doute chez vous.

— Je crois que je défierais tous les Tiretta du monde. La seconde chose que je ne conçois pas, c'est que ma dévote tante ait pu vous rendre compte de cet affront, car, si elle avait eu de l'esprit, elle aurait dû prévoir que cela n'aurait fait que vous faire rire. Et puis quelle espèce de satisfaction peut-elle prétendre d'un fou brutal qui peut-être n'attache à tout cela la moindre importance. Je crois qu'il aurait tenté de faire le même affront à toute femme qui se serait trouvée à la place de ma tante.

— Vous pensez fort juste sur ce point, car il m'a dit qu'il était entré en aveugle, ne sachant pas où il allait.

— C'est un drôle d'animal que votre ami, et

si tous les hommes lui ressemblaient, je me sens bien sûre que je n'aurais pour eux que du mépris.

— Pour ce qui est de la réparation que votre tante peut se promettre et que, peut-être, elle se flatte d'obtenir, elle ne m'en a rien dit, mais elle peut se deviner; et, si je ne me trompe, elle consistera dans une déclaration d'amour que mon ami lui fera dans les formes, et qu'il expiera son crime, qu'il mettra sur le compte de l'ignorance, en devenant son amant dans toutes les règles, et sans doute que la noce aura lieu cette nuit.

— Oh! pour le coup, l'histoire devient plaisante. Je n'en crois rien. Ma chère tante est trop éprise de son salut, et puis comment voulez-vous que ce jeune homme soit amoureux d'elle, ou qu'il puisse en jouer le rôle ayant sous les yeux une figure comme la sienne? Passe pour sa folie, il ne la voyait pas. Avez-vous jamais vu un visage aussi dégoûtant que celui de ma tante? Une peau couperosée, des yeux qui distillent de la cire fondue, des dents et une haleine capables de décourager chaque homme. Elle est hideuse.

— Ce sont des bagatelles, mon cœur, pour un gaillard de vingt-cinq ans. A cet âge, on est toujours prêt à livrer un assaut. Ce n'est pas comme moi qui ne puis être homme que par des charmes comme les vôtres, et qu'il me tarde de posséder légitimement.

— Vous trouverez en moi l'épouse la plus ten-

dre, et je suis sûre de parvenir à captiver votre cœur de manière à n'avoir pas à craindre de le perdre.

Une heure s'était déjà écoulée dans cette agréable conversation, et Tiretta était encore avec la tante. J'en augurai bien pour la réconciliation, et je jugeai que l'affaire était devenue sérieuse. J'en fis part à ma charmante compagne, et je lui dis de me donner quelque chose à manger. Je ne puis vous donner, me dit-elle, que du pain, du fromage, du jambon et du vin que ma tante dit être délicieux.

— Apportez vite tout cela; car je tombe d'inanition.

Leste comme une biche, elle couvre une petite table, met deux couverts et y place dessus tout ce qu'elle avait. C'était du fromage de Roquefort délicieux et un jambon glacé excellent. Il y avait de quoi satisfaire dix personnes bien disposées; pourtant je ne sais comment nous nous y prîmes, mais le fait est que tout disparut avec deux bouteilles d'un Chambertin qu'il me semble déguster encore. Le plaisir brillait dans les yeux de ma belle maîtresse. Oh! que le Chambertin et le Roquefort sont d'excellens mets pour restaurer l'amour et pour porter à prompte maturité un amour naissant!

— N'êtes-vous pas curieuse de savoir ce que votre tante fait depuis deux heures et demie qu'elle est seule avec M. *Sixfois?*

— Ils jouent peut-être ; mais il y a un petit trou et je vais voir. Je ne vois que les bougies qui ont la mèche longue d'un pouce.

— Ne vous l'ai-je pas dit ? Donnez-moi une couverture, je me coucherai sur ce canapé ; et vous, ma chère amie, allez vous coucher. Mais montrez-moi votre lit.

Elle me fit entrer dans sa petite chambre, où je vis un joli lit, un prie-dieu et un grand crucifix.

— Votre lit est trop petit pour vous, mon cœur.

— Oh ! mon Dieu, non, j'y suis très à l'aise.

En disant cela, elle se coucha de tout son long.

— Quelle charmante femme j'aurai ! Ah ! ne bougez pas, laissez-moi vous contempler ainsi.

Et ma main de presser un petit corset, véritable prison de deux globes qui semblaient gémir de leur captivité. Je vais plus loin, je délace.... car où s'arrête le désir !

— Mon ami, je ne puis me défendre ; mais ensuite vous ne m'aimerez plus.

— Toute ma vie.

Bientôt la gorge la plus belle fut en proie à mes ardentes caresses. Ma flamme alluma la sienne, et ne se connaissant plus, elle m'ouvrit ses bras, me faisant promettre de la respecter ; et que ne promet-on pas ! A-t-on le temps de savoir si l'on promit dans ces momens de délire ! La pudeur inhérente au sexe, la crainte des résul-

lats, un certain instinct peut-être qui leur révèle l'inconstance naturelle à l'homme, peuvent bien porter les femmes à demander ces promesses, mais quelle est l'amante, si elle aime bien, qui puisse songer à sommer son amant de la respecter dans cès instans où l'amour a absorbé toutes les facultés de la raison; dans ces momens où toute l'existence est concentrée dans l'accomplissement du désir dont on se sent consumé? Il n'y en a pas.

Après avoir passé une heure dans ces badinages amoureux, qui l'enflammèrent d'autant mieux que c'était la première fois où ses charmes avaient été exposés aux contact des lèvres ardentes d'un homme, et aux badinages d'une main libertine: Je suis, lui dis-je, au désespoir de devoir te quitter sans avoir rendu à tes charmes le principal hommage qu'ils méritent.

Un soupir fut sa réponse.

Il faisait froid, le feu était éteint et je devais passer la nuit sur le canapé.

— Donne-moi une couverture, mon ange, que je m'éloigne de toi ; car je mourrais ici et de froid et d'amour, si tu me forçais à vivre d'abstinence.

— Couche-toi à ma place, mon ami, je vais aller rallumer le feu.

Elle se lève nue et ravissante ; elle met un fagot au feu, la flamme pétille ; je me lève, je la trouve dans la position la plus faite pour dessiner ses formes ; je n'y tiens pas, je la presse dans mes bras ; elle me rend caresses pour caresses et nous

nous plongeàmes dans la volupté jusqu'au point du jour.

Nous avions passé quatre à cinq heures délicieuses sur le canapé. Elle me quitta, fit un bon feu et puis elle alla se coucher dans sa chambre et je restai sur le canapé où je dormis d'un profond sommeil jusqu'à midi. Je fus réveillé par madame ** qui se montra dans un galant déshabillé.

— Vous dormez encore, monsieur Casanova?

— Ah! bonjour, madame. Eh bien! qu'est devenu mon ami?

— Il est devenu le mien.

— Est-ce bien vrai, madame?

— Tout-à-fait vrai; je lui ai pardonné.

— Et comment a-t-il fait pour mériter un pardon si généreux?

— Il m'a donné les preuves évidentes qu'il s'est trompé.

— J'en suis véritablement ravi. Où est-il?

— Il s'est retiré; vous le trouverez chez lui; mais ne lui dites pas que vous avez passé la nuit ici, car il croirait que vous l'avez passée avec ma nièce. Je vous suis infiniment obligée, et j'ai besoin de votre indulgence, et surtout de votre discrétion.

— Vous pouvez y compter tout-à-fait, car je crois vous devoir de la reconnaissance pour avoir pardonné à mon ami.

— Et comment non? Ce cher jeune homme est

quelque chose au-dessus des mortels. Si vous saviez comme il m'aime ! Je lui suis reconnaissante, et je l'ai pris en pension pour un an ; il sera bien logé, bien nourri, et le reste.

— Disposition charmante, et vous avez, je pense, réglé le prix de la pension ?

— Cela se règle à l'amiable, et nous ne recourrons pas aux arbitres. Nous partirons aujourd'hui pour la Villette, où j'ai une jolie petite maison ; car vous sentez que dans le commencement, il faut agir de manière à ne donner aux mauvaises langues que le moins de prise possible. Là, mon ami aura tout ce qui pourra lui être agréable, et vous, monsieur, toutes les fois que vous daignerez nous réjouir de votre présence, vous y trouverez une jolie chambre et un bon lit. Je suis seulement fâchée d'une chose, c'est que vous vous y ennuierez, car ma pauvre nièce est si maussade.

— Votre nièce, madame, est fort aimable, et elle m'a donné hier soir un délicieux souper et m'a tenu bonne compagnie jusqu'à trois heures du matin.

— En vérité ? je l'admire ; car où a-t-elle trouvé quelque chose, puisqu'il n'y avait rien ?

— Je ne sais, madame, mais elle m'a donné un souper délicieux, dont il n'est rien resté, et après m'avoir fait bonne compagnie, elle est allée se coucher, et moi j'ai parfaitement reposé sur cet excellent canapé.

— Je suis ravie que tout se soit passé à votre satisfaction, comme à la mienne; mais je n'aurais pas cru ma nièce susceptible de tant d'esprit.

— Elle en a beaucoup, madame, au moins à mes yeux.

— Vous êtes connaisseur; allons la voir. Elle s'est enfermée. Ouvre donc. Pourquoi t'enfermer, bégueule? Qu'as-tu à craindre? Monsieur est un parfait honnête homme.

L'aimable nièce ouvre la porte, en demandant pardon de se montrer dans le plus grand négligé; mais quelle parure l'aurait rendue aussi belle! elle était éblouissante. Tenez, me dit la tante, la voyez-vous? Elle n'est pas mal. C'est dommage qu'elle soit si sotte. Tu as bien fait de donner à souper à monsieur; je te remercie de cette attention. Moi j'ai joué toute la nuit, et quand on joue, on ne pense qu'à son jeu; on perd la tête sur tout ce qui n'est pas sa partie. Je ne me suis pas du tout souvenue que vous étiez ici; ne sachant pas que le comte Tiretta soupait, je n'ai rien ordonné, mais nous souperons à l'avenir. J'ai pris ce garçon en pension. Il a un excellent caractère et beaucoup d'esprit, et je suis sûre qu'il ne sera pas long-temps à bien parler le français. Habille-toi, ma nièce, car il faut faire nos paquets. Nous nous rendrons cet après-dîner à la Villette et nous y passerons tout le printemps. Écoute, ma nièce, il n'est pas nécessaire que tu contes cette aventure à ma sœur.

— Moi, ma tante? oh certes! non. D'ailleurs, est-ce que je lui ai dit quelque chose *les autres fois?*

— Les autres fois! mais voyez comme cette fille est bête. Avec ces *autres fois,* ne dirait-on pas que ce n'est point la première fois que cela m'arrive?

— Ce n'est pas ça, ma tante; je voulais dire que je ne lui conte jamais rien de ce que vous faites.

— C'est bien, ma nièce, mais il faudrait apprendre à t'exprimer comme il faut. Nous dînerons à deux heures. M. Casanova nous fera le plaisir de dîner avec nous, j'espère, et nous partirons en sortant de table. Tiretta m'a promis qu'il sera ici avec sa petite malle, et elle partira avec nos effets.

Après lui avoir promis de ne pas manquer au rendez-vous, je saluai ces dames, et je me rendis chez moi en toute hâte, car j'éprouvais une curiosité de femme de savoir comment cette grande affaire s'était arrangée. Hé bien! dis-je à Tiretta en l'abordant, te voilà colloqué. Dis-moi vite ce qui s'est passé.

— Mon cher, je me suis vendu pour un an, pour vingt-cinq louis par mois, bonne table, bon logement, etc.

— Je t'en fais mon compliment.

— Si tu crois que cela en vaille la peine.

— Point de roses sans épines. Au reste elle m'a

dit que tu es une créature au-dessus de l'espèce humaine.

— J'ai fait pour le lui prouver une forte course pendant toute la nuit; mais je suis bien sûr que ton temps a été mieux employé que le mien.

— J'ai dormi comme un roi. Habille-toi, car je suis du dîner, et je veux te voir partir pour la Villette, où j'irai te voir quelquefois, puisque ta mignonne m'a dit que j'y aurai ma chambre.

Nous arrivâmes à deux heures. Madame **, habillée en jeune fille, était une singulière figure, mais mademoiselle de la Meure était belle comme un astre. L'amour avait développé son être et le plaisir lui donnait une nouvelle vie. Nous dînâmes fort bien, car la bonne dame avait mis de la coquetterie dans son dîner comme dans sa mise, mais dans les mets, au moins, rien n'était ridicule, tandis que tout en elle portait l'empreinte du comique le plus risible. A quatre heures elles partirent avec Tiretta, et moi j'allai passer ma soirée à la Comédie-Italienne.

J'étais amoureux de mademoiselle de la Meure, mais la fille de Silvia, avec laquelle je n'avais d'autre plaisir que celui de souper en famille, affaiblissait cet amour qui ne me laissait plus rien à désirer.

Nous nous plaignons des femmes qui, bien qu'amoureuses et sûres d'être aimées, nous refusent leurs faveurs, mais nous avons tort; car si elles nous aiment, elles doivent craindre de nous

perdre en nous contentant; elles doivent donc naturellement faire tout ce qu'elles peuvent pour nous retenir, et ce n'est qu'en nourrissant le désir que nous avons de les posséder; or le désir ne se nourrit que par la privation; la jouissance l'éteint, car on ne désire pas ce qu'on possède. Je conclus donc que les femmes ont raison de se refuser à nos désirs. Mais si dans les deux sexes les désirs sont égaux, pourquoi n'arrive-t-il jamais qu'un homme se refuse à une femme qu'il aime et qui le sollicite?

Nous ne pouvons admettre ici la crainte des suites, cette hypothèse n'existant pas en thèse générale. Nous croyons que la seule raison se trouve dans ce que l'homme qui se sait aimé fait plus de cas du plaisir qu'il procure que de celui qu'il reçoit, et que pour cela il est pressé de communiquer la jouissance. L'homme sait aussi qu'en général la femme qui a reçu l'étincelle vivifiante du plaisir redouble de tendresse, de prévenance et d'attachement. Au contraire, la femme, préoccupée par son propre intérêt, fait plus de cas du plaisir qu'elle aura que de celui dont elle sera la cause, et pour cette raison elle diffère tant qu'elle peut, puisqu'en s'abandonnant, elle a peur de perdre ce qui l'intéresse, son propre plaisir. Ce sentiment est particulier au sexe, et il est la cause unique de la coquetterie que la raison pardonne aux femmes et qu'elle ne peut que condamner dans un homme. Aussi dans

l'homme, la coquetterie n'est-elle qu'une ridicule fatuité.

La fille de Silvia m'aimait, et elle savait que je l'aimais, quoique je ne le lui eusse jamais dit; mais la femme a le sentiment si fin! Au reste elle se gardait bien de me le faire connaître, car elle aurait craint de m'encourager à exiger des faveurs, et ne se sentant pas sûre d'être assez forte pour me les refuser, elle appréhendait mon inconstance. Ses parens l'avaient destinée à Clément, qui depuis trois ans lui enseignait à jouer du clavecin; elle le savait et rien ne l'empêchait de consentir à devenir sa femme; car quoiqu'elle ne l'aimât pas, elle le voyait avec plaisir. La plus grande partie des demoiselles bien élevées se soumettent à l'hymen sans que l'amour s'en mêle et elles n'en sont pas fâchées. Elles sentent que c'est par le mariage qu'elles sont quelque chose dans le monde; et c'est pour être établies, pour avoir un état qu'elles se marient. Elles semblent sentir qu'un mari n'a pas besoin d'être amant. A Paris ce même esprit règne parmi les hommes, et voilà pourquoi la plupart des mariages sont des liens de convenance. Les Français sont jaloux de leurs maîtresses, et jamais de leurs femmes.

M. Clément était visiblement amoureux de la jeune Balletti et celle-ci était ravie que je m'en aperçusse, car elle ne doutait pas que cette certitude ne me forçât à me déclarer, et elle ne se trompa pas. Le départ de mademoiselle de la

Meure contribua beaucoup à me faire prendre cette résolution, et je m'en suis repenti; car après ma déclaration, Clément fut congédié, et je me trouvai à pire condition. L'homme qui se déclare amoureux d'une femme autrement qu'en pantomime a besoin d'aller à l'école.

Trois jours après le départ de Tiretta j'allai lui porter à la Villette tout son petit équipage, et madame ** me vit avec plaisir. L'abbé Des Forges arriva au moment où nous allions nous mettre à table. Ce rigoriste, qui à Paris m'avait témoigné une grande amitié, dîna sans m'honorer d'un seul regard; il en agit de même avec Tiretta. Je me souciais fort peu du bonhomme, mais mon ami, moins endurant que moi, finit par perdre patience, car au dessert il se leva en priant madame ** de vouloir bien le prévenir quand elle aurait cet homme-là à sa table. On se leva sans rien dire, et le taciturne abbé passa avec madame dans une pièce voisine.

Tiretta me mena voir sa chambre que je trouvai fort bien et qui, comme de raison, était attenante à celle de sa belle. Pendant qu'il mettait ses effets en ordre, mademoiselle de la Meure me mena voir mon gîte. C'était un très-joli cabinet au rez-de-chaussée et sa chambre était en face. Je ne manquai pas de lui faire observer la facilité avec laquelle je pourrais l'aller trouver quand tout le monde serait couché, mais elle me dit que nous serions mal à l'aise chez elle et que par con-

séquent elle m'éviterait la peine de me déplacer. Je trouvai la chose fort commode, et on pense bien que je n'eus aucune objection à faire à cet arrangement.

Elle me conta ensuite toutes les folies que sa dévote tante faisait pour Tiretta. Elle croit, me dit-elle, que nous ignorons qu'il couche avec elle.

— Elle le croit ou feint de le croire.

— C'est possible. Elle a sonné ce matin à onze heures et elle m'a ordonné d'aller lui demander s'il avait bien passé la nuit. J'ai obéi, mais voyant son lit intact, je lui ai demandé s'il ne s'était pas couché. Non, m'a-t-il répondu, j'ai passé la nuit à écrire, mais n'en dites, je vous prie, rien à votre tante. Je le lui ai bien promis.

— Te fait-il les yeux doux?

— Non : mais quand bien même, pour peu qu'il ait d'esprit, il doit bien savoir le peu de cas que je dois faire de lui.

— Pourquoi?

— Fi donc! ma tante le paie. Se vendre! c'est affreux.

— Mais tu me payes aussi.

— Oui, mais c'est de la même monnaie que je reçois de toi.

La vieille tante croyait que sa nièce n'avait point d'esprit, et ne l'appelait jamais que bête. Moi, au contraire, je lui en trouvais beaucoup; mais je lui trouvais tout autant de vertu, et je ne

l'aurais jamais séduite si elle n'avait pas été élevée dans un couvent de béguines.

Je retournai chez Tiretta et je passai une bonne heure avec lui. Je lui demandai s'il était content de son emploi.

— Je le fais sans plaisir, mais comme il ne me coûte rien, je ne me trouve pas malheureux.

— Mais son visage !

— Je n'y regarde pas, et ce qui me plaît c'est qu'elle est d'une grande propreté.

— Te ménage-t-elle?

— Elle regorge de sentiment. Ce matin elle a refusé le bonjour que je voulais lui donner. Je suis sûre, m'a-t-elle dit, que mon refus doit te faire de la peine, mais ta santé m'est si chère qu'il faut que tu la ménages.

Le morose abbé Des Forges étant parti et madame étant seule, nous entrâmes dans sa chambre. Elle me traita en vrai compère, faisant l'aimable avec Tiretta et jouant l'enfant à faire peur. Tiretta ripostait en brave, et je ne pus m'empêcher de l'admirer. Je ne reverrai plus ce sot abbé, lui dit-elle, car après m'avoir dit que j'étais une femme perdue dans ce monde et dans l'autre, il m'a menacée de m'abandonner, et je l'ai pris au mot.

Une comédienne, qu'on appelait la Quinault, qui avait quitté le théâtre et qui était voisine, vint faire une visite à madame **. Un quart d'heure après, madame Favard avec l'abbé de Voisenon

vinrent aussi, et un peu plus tard nous vîmes paraître mademoiselle Amelin avec un très-joli garçon qu'elle appelait son neveu et qui se nommait Calabre. Ce jeune homme lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, mais elle ne trouvait pas cette raison suffisante pour s'avouer sa mère. M. Paton, Piémontais, qui était venu avec elle, après s'être fait beaucoup prier, fit une banque de pharaon, et en moins de deux heures il gagna l'argent de tout le monde, moi excepté, parce que j'eus le bonheur de ne pas jouer. Je passai beaucoup mieux mon temps avec ma jolie maîtresse. J'avais deviné le Piémontais, il était visiblement fripon, mais Tiretta fut moins fin que moi, car il perdit tout son argent et cent louis sur parole. Le banquier ayant fait bonne récolte, mit bas les cartes, et Tiretta lui dit en bon italien qu'il était un franc fripon. Le Piémontais avec le plus grand sang-froid lui répondit qu'il en avait menti. Voyant que la chose allait mal finir, je lui dis que Tiretta avait plaisanté, et je forçai mon ami d'en convenir, quoiqu'en riant. Il se retira ensuite dans sa chambre.

Huit ans plus tard, je vis ce Paton à Saint-Pétersbourg, et en 1767, il fut assassiné en Pologne.

Le même soir, ayant rejoint Tiretta, je lui fis un sermon sévère et amical. Je lui démontrai que dès qu'il jouait il devenait sujet de l'adresse du banquier, qui pouvait être fripon, mais brave,

et que, par conséquent, en osant le lui dire, il risquait sa vie.

— Dois-je donc me laisser voler ?

— Oui ; car tu as le choix. Tu es le maître de ne pas jouer.

— Je ne paierai certes pas les cent louis.

— Je te conseille de les payer, même avant qu'il te les demande.

— Tu as un art de persuader tout ce que tu veux, lors même qu'on a la meilleure volonté de ne faire aucun cas de tes avis.

— C'est, mon cher, que je te parle le langage du cœur soutenu par la raison, et mieux encore, par l'expérience.

Trois quarts d'heure après je me couchai, et ma maîtresse ne fut pas long-temps à paraître. Cette nuit-là fut beaucoup plus douce que la première; car cueillir la première fleur est souvent affaire difficile, et le prix que les hommes en général mettent à cette bagatelle est plus de l'égoïsme que de la jouissance.

Le lendemain, après avoir déjeûné en famille et avoir joui du vermillon qui colorait les joues de ma belle amie, je retournai à Paris. Trois ou quatre jours plus tard, Tiretta vint me dire que le marchand de Dunkerque était arrivé, qu'il devait dîner chez madame **, et qu'elle désirait que je fusse de la partie. J'étais préparé à cette nouvelle, mais le feu me monta à la figure. Tiretta s'en aperçut, et me devi-

nant en partie : Tu es amoureux de ma nièce, me dit-il.

— A quoi devines-tu cela?

— A ta surprise, mon cher, et au mystère que tu m'en fais; mais l'amour est un indiscret qui se trahit par son silence même.

— Tu es savant, mon cher Tiretta. Je dînerai avec vous, mais souviens-toi d'Harpocrate.

Il me quitta.

J'avais le cœur déchiré. Peut-être un mois plus tard la venue de ce marchand m'eût-elle causé du plaisir; mais avoir à peine porté le nectar au bord des lèvres et voir le vase précieux s'échapper de mes mains! Il m'en souvient encore, et ce souvenir n'est pas sans amertume.

J'étais dans un état de perplexité douloureuse et vraiment pénible. Cet état m'était habituel toutes les fois que j'étais dans la nécessité de prendre une résolution et que je me sentais dans l'impossibilité de le faire. Si le lecteur s'est trouvé dans ce cas, il pourra deviner tout ce que ma position avait de cruel. Je ne pouvais ni consentir à ce mariage, ni me déterminer à le rompre en m'assurant la possession d'une femme que je croyais faite pour assurer mon bonheur.

Je me rendis à la Villette et je fus un peu surpris de trouver mademoiselle de la Meure plus parée que de coutume. Votre prétendu, lui dis-je, n'aura pas besoin de tout cela pour vous trouver charmante.

— Ma tante ne pense pas comme vous.

— Vous ne l'avez pas encore vu?

— Non, mais je suis curieuse de le voir, quoique, comptant sur vous, je sois sûre de n'être jamais sa femme.

Ce prétendu arriva peu d'intans après avec le banquier Corneman, qui avait été courtier dans cette transaction commerciale. Je vis un bel homme, d'environ quarante ans, d'une physionomie ouverte, très-bien mis, quoique sans recherche. Il s'annonça à madame ** d'une manière simple, mais aisée et polie, et il ne jeta les yeux sur sa prétendue que lorsque sa tante la lui présenta. Son air, en la voyant, devint plus doux, et sans chercher de belles phrases, il lui dit avec sentiment qu'il désirait que l'impression qu'il produirait sur elle ressemblât un peu à celle qu'elle lui faisait éprouver. Elle ne lui répondit qu'en lui faisant une belle révérence, mais elle l'étudiait avec attention.

On sert, on dîne et on parle de mille choses, mais pas un mot de mariage. Les prétendus ne s'entre-regardaient que par surprise, mais ils n'échangèrent pas un mot. Après le dîner, mademoiselle se retira dans sa chambre, et la tante passa dans son cabinet avec le banquier et le futur, et ils furent deux heures en colloque. En sortant, ces messieurs devant retourner à Paris, madame ** fit appeler sa nièce, et en sa présence, elle dit au prétendant qu'elle l'attendait à dîner le lende-

main et qu'elle était sûre que sa nièce le verrait avec plaisir. N'est-ce pas, ma nièce?

— Oui, ma chère tante, je reverrai monsieur avec plaisir.

Sans cette réponse, M. le négociant serait parti sans avoir entendu la voix de sa future.

— Eh bien! que dis-tu de ton mari?

— Permettez-moi, ma tante, de ne vous en parler que demain; mais à table, ayez la bonté de me faire parler; car il se peut bien que ma figure ne l'ait point rebuté, mais il ne sait pas encore si je raisonne, et il serait possible que mon esprit détruisît le peu d'impression que ma figure peut avoir faite.

— Oui, j'ai peur que tu ne dises des bêtises et que tu ne détruises par là la bonne idée qu'il semble avoir conçue de toi.

— Il ne faut tromper personne, ma tante. Tant mieux pour lui si la vérité le désabuse, et tant pis pour lui et pour moi si nous nous déterminons à nous unir sans nous connaître et sans pouvoir un tant soit peu juger de notre manière de penser.

— Comment le trouves-tu?

— Il ne me semble point mal; il me paraît même aimable et très comme il faut; mais attendons à demain. Ce sera peut-être lui qui ne voudra plus de moi, car je suis si bête!

— Je sais bien que tu crois avoir de l'esprit; mais c'est précisément là le mal; c'est la bonne

opinion que tu as de toi-même qui fait que tu es bête, malgré l'opinion de M. Casanova qui trouve que tu es profonde.

— Il en sait peut-être quelque chose.

— Non, il se moque de toi, ma pauvre nièce.

— Je crois pouvoir penser le contraire, ma chère tante.

— Tiens, voilà précisément une bêtise dans toutes les formes.

— Je ne pense pas comme vous, madame, soit dit sans vous offenser. Mademoiselle a raison de croire que je suis bien loin de me moquer d'elle, et j'ose vous promettre que demain elle brillera dans tout ce que nous lui fournirons l'occasion de dire.

— Vous restez donc ici, et j'en suis bien aise. Nous ferons une partie de piquet et je vous ferai la chouette. Ma nièce jouera avec vous, car il faut qu'elle apprenne.

Tiretta demanda à sa pouponne la permission d'aller à la comédie. Nous fûmes seuls, et nous jouâmes jusqu'à l'heure du souper. Tiretta étant revenu, nous fit mourir de rire en nous racontant en baragouin l'intrigue de la pièce qu'il avait vue, et puis nous nous séparâmes.

Il y avait un quart d'heure que j'étais dans ma chambre dans la douce espérance de voir ma maîtresse dans son joli négligé, mais tout-à-coup je la vois entrer tout habillée. Cela me surprit et me sembla d'un mauvais augure. Tu es étonné de me

voir habillée, me dit-elle, mais j'ai besoin de te parler un instant, ensuite j'irai me déshabiller. Dis-moi sans détour si je dois consentir à ce mariage?

— Comment trouves-tu ce monsieur?

— Il ne me déplaît pas.

— Consens-y donc.

— C'est assez. Adieu. Dès ce moment notre amour cesse et notre amitié commence. Couche-toi, je vais en faire autant. Adieu.

— Non, reste; notre amitié commencera demain.

— Non; dussé-je mourir, et toi aussi. Il m'en coûte, mais c'est irrévocable. Si je dois devenir la femme d'un autre, j'ai besoin de m'assurer d'abord que je serai digne de l'être. Il se peut aussi que je serai heureuse. Ne me retiens pas; laisse-moi partir. Tu sais combien je t'aime.

— Embrassons-nous, au moins.

— Hélas! non.

— Tu pleures.

— Non. Au nom de Dieu, laisse-moi partir.

— Mon cœur, tu vas pleurer dans ta chambre. Je suis au désespoir. Reste. Je serai ton mari.

— Non, je ne puis plus y consentir.

En achevant ces mots, elle fit un effort, et s'étant débarrassée, elle s'enfuit. Je demeurai abîmé de honte et de regret. Il me fut impossible de

fermer l'œil. Je me faisais horreur, car je ne savais pas si j'étais plus coupable de l'avoir séduite ou de l'abandonner à un autre.

Je restai pour dîner le lendemain, malgré mon crève-cœur et la triste figure qu'il me semblait faire. Mademoiselle de la Meure brilla dans la conversation. Elle s'entretint avec son futur d'une manière si sensée et si spirituelle, qu'il me fut facile de m'apercevoir qu'il en était enchanté. Quant à moi, persuadé de n'avoir rien de bon à dire, je fis, à mon ordinaire, semblant d'avoir mal aux dents, afin de pouvoir me dispenser de parler. Triste, rêveur et malade d'avoir passé une mauvaise nuit, je me suis avoué amoureux, jaloux et désespéré. Mademoiselle ne m'adressa pas un seul mot, ne me favorisa pas d'un seul regard; elle avait raison, mais j'étais alors bien éloigné de lui rendre cette justice. Le dîner me parut d'une longueur accablante, et je ne crois pas en avoir fait un plus pénible.

Au sortir de table, madame ** passa dans son cabinet avec sa nièce et le futur neveu, et mademoiselle en sortit une heure après en nous disant de lui faire compliment, parce que dans huit jours elle serait mariée, et que de suite après la noce, elle accompagnerait son époux à Dunkerque. Demain, ajouta-t-elle, nous sommes tous invités à dîner chez M. Corneman où le contrat sera signé.

Je ne sais comment je ne tombai pas mort sur

la place. Il me serait impossible d'exprimer tout ce que je souffrais.

Bientôt on proposa d'aller à la Comédie-Française, mais je m'en dispensai sous prétexte que j'avais affaire, et je retournai à Paris. En rentrant chez moi, il me sembla que j'avais la fièvre, et je me couchai ; mais au lieu de trouver le repos dont j'avais besoin, tous les tourmens du remords et du repentir me firent éprouver le supplice des réprouvés. Je m'arrêtai à l'idée que je devais empêcher ce mariage ou mourir. Persuadé que mademoiselle de la Meure m'aimait, je me figurai qu'elle ne me résisterait pas, si je lui faisais savoir que son refus me coûterait la vie. Plein de cette idée, je me levai et je lui écrivis la lettre la plus forte que puisse jamais inspirer une forte passion en tumulte. Ma douleur soulagée, je me recouchai et m'endormis jusqu'au matin. Dès que je fus éveillé, je fis venir un commissionnaire, et je lui promis douze francs s'il remettait ma lettre et qu'il m'en rapportât le reçu en une heure et demie. Ma lettre était sous l'enveloppe d'un billet adressé à Tiretta et dans lequel je le prévenais que je ne sortirais pas de chez moi avant d'avoir la réponse. Je la reçus quatre heures après; la voici :

« Il n'est plus temps, mon cher ami; vous avez décidé de mon sort; je ne puis reculer. Sortez. Venez dîner chez M. Corneman, et

soyez sûr que dans quelques semaines, nous nous trouverons heureux, l'un et l'autre, d'avoir remporté une grande victoire. Notre amour, trop tôt heureux, ne se trouvera plus que dans notre mémoire. Je vous supplie de ne plus m'écrire. »

Me voilà aux abois. Ce refus, joint à l'ordre plus cruel de ne plus lui écrire, me mit en fureur. Je ne vis que de l'inconstance; je la crus devenue tout-à-coup amoureuse du marchand. Qu'on juge de mon état : je pris la terrible résolution de tuer mon rival ! Les projets les plus atroces se succédaient dans mon imagination exaltée ; les moyens les plus barbares se présentaient en foule à mon esprit aveuglé par une passion irritée et non satisfaite ; j'étais jaloux, amoureux, altéré et égaré par la colère et peut-être tout autant par l'amour-propre ; la honte et le dépit avaient détruit ma raison. Cette charmante personne, que je ne pouvais qu'admirer, que j'aurais dû estimer davantage, que j'avais adorée comme un ange, me semblait être un monstre que je devais haïr, une inconstante que je devais punir. Je m'arrêtai à un moyen sûr, et quoique je ne pusse me dissimuler que le moyen était lâche, l'aveugle passion me le fit embrasser sans hésiter. Il s'agissait d'aller trouver le futur chez Corneman où il demeurait, de lui révéler tout ce qui s'était passé entre la demoiselle et moi, et si cette révélation ne suffi-

sait pas pour lui faire abandonner le projet de l'épouser, de lui annoncer la mort de l'un de nous deux, et en dernier résultat, de l'assassiner, s'il n'avait point accepté mon défi.

Fixé sur cet horrible projet, que je ne puis me rappeler aujourd'hui sans frissonner d'horreur, je mange avec une faim canine, je me couche et je dors d'un sommeil profond jusqu'au jour. A mon réveil, je me trouvai dans la même disposition, ce qui m'y confirma davantage. Je me hâte de m'habiller, mais avec soin, ensuite je mets dans mes poches deux pistolets bien conditionnés, et je me rends chez M. Corneman. Mon rival dormait encore; j'attendis, et pendant un quart d'heure; toutes mes réfléxions ne faisaient que corroborer mes résolutions. Tout-à-coup voilà mon rival, en robe de chambre, qui vient à moi les bras ouverts et qui m'embrasse, en me disant du ton le plus bienveillant qu'il s'attendait à cette visite; car en qualité d'ami de sa future, il avait deviné les sentimens qu'il pourrait m'avoir inspirés, et qu'il partagerait toujours ceux qu'elle pourrait avoir pour moi.

La physionomie de cet honnête homme, son air franc et ouvert, la vérité du sentiment qui se peignait dans ses paroles, tout m'accable. Je reste muet pendant quelques instans; au fait, je ne savais que lui dire. Heureusement qu'il me donna tout le temps nécessaire pour revenir à moi, car il me parla pendant un quart d'heure

sans s'apercevoir que je n'avais pas prononcé une syllabe.

M. Corneman étant venu, on apporta le café, et la parole me revint; mais je ne trouvai que des mots honnêtes à lui dire, et je m'en félicite encore. La crise était passée.

Si l'on y fait bien attention, on remarquera que les caractères les plus bouillans sont comme une corde trop fortement tendue et qui se casse ou perd son élasticité. J'ai connu plusieurs personnes de cette trempe, entre autres le chevalier L***, dont la vivacité était extrême, et qui, dans un moment d'irritation, sentait son existence s'échapper par tous ses pores. Si au moment où sa fureur allait éclater, il pouvait briser un objet quelconque avec éclat, à l'instant même le calme renaissait, la raison reprenait tout son empire, et le lion furieux devenait un agneau, un vrai modèle de douceur.

Après avoir pris une tasse de café, me sentant soulagé et stupéfait, nous nous embrassâmes et je partis. Je m'examinais avec un étonnement extrême, mais j'étais ravi de n'avoir pas exécuté mon détestable projet. Ce qui m'humiliait, c'était de ne pouvoir disconvenir que je ne devais qu'au hasard de n'avoir pas commis l'action la plus infâme, et de n'être pas un scélérat. Tout en marchant à l'aventure, je rencontrai mon frère, et cela acheva de me remettre. Je le menai dîner chez Silvia, où je restai jusqu'à minuit. Je vis

que la jeune Balletti me ferait oublier mon inconstante que je devais sagement éviter de revoir avant ses noces. Pour me rendre la chose plus facile, le lendemain je partis pour Versailles, afin de faire ma cour aux ministres.

CHAPITRE IV.

L'abbé de la Ville. — L'abbé Galiani. — Caractère du dialecte napolitain. — Je vais à Dunkerque, chargé d'une mission secrète. — Je réussis à souhait. — Je retourne à Paris par la route d'Amiens. — Mes incartades assez comiques. — M. de la Bretonnière. — Mon rapport plaît. — Je reçois cinq cents louis. — Réflexions.

Une nouvelle carrière va s'ouvrir pour moi. La fortune me favorisait encore. J'avais tous les moyens nécessaires pour seconder l'aveugle déesse, mais il me manquait une qualité essentielle, la constance. Ma frivolité, mon amour démesuré

pour le plaisir, détruisaient l'aptitude que je tenais de la nature.

M. de Bernis me reçut à son ordinaire, c'est-à-dire moins en ministre qu'en ami. Il me demanda si je me sentais enclin aux commissions secrètes.

— Aurai-je le talent nécessaire?

— Je n'en doute pas.

— Je me sens enclin à tout ce qui, étant honnête, peut me mettre à même de gagner de l'argent. Quant au talent, je m'en rapporte bien volontiers à votre excellence.

Cette finale le fit sourire ; c'est ce que je voulais.

Après quelques mots en l'air sur d'anciens souvenirs que le temps n'avait pas entièrement effacés, M. le ministre me dit d'aller trouver l'abbé de la Ville, de sa part.

Cet abbé, premier commis, était un homme froid, profond politique, l'âme de son département, et son excellence en faisait grand cas. Il avait bien servi l'état, étant chargé d'affaires à la Haye, et le roi, *reconnaissant, le récompensa en lui donnant un évêché le jour même de sa mort.* La récompense vint un peu tard, mais les rois n'ont pas toujours le temps d'avoir de la mémoire. L'héritier de ce brave homme fut un certain Garnier, homme de fortune, ancien cuisinier de M. d'Argenson et qui était devenu riche par le parti qu'il avait su tirer de l'amitié que l'abbé de la Ville avait toujours eue pour lui. Ces deux amis,

à peu près du même âge, avaient déposé leurs testamens entre les mains du même notaire et ils s'étaient faits réciproquement légataires universels l'un de l'autre.

L'abbé de la Ville après m'avoir fait une courte dissertation sur la nature des commissions secrètes, et m'avoir expliqué toute la prudence que devaient avoir les personnes qui en étaient chargées, me dit qu'il me ferait prévenir dès qu'il se présenterait quelque chose qui pût me convenir; puis il me retint à dîner.

Je fis à table la connaissance de l'abbé Galiani, secrétaire d'ambassade de Naples. Il était frère du marquis de Galiani dont je parlerai quand nous en serons à mon voyage dans ce beau pays. L'abbé Galiani était un homme de beaucoup d'esprit. Il avait un talent supérieur pour donner à tout ce qu'il débitait de plus sérieux une teinte comique, et parlant bien et toujours sans rire, donnant à son français l'invincible accent napolitain, il était chéri de toutes les sociétés où il voulait être admis et dont il faisait le charme. L'abbé de la Ville lui dit que Voltaire se plaignait qu'on eût traduit sa Henriade en vers napolitains, de façon qu'elle était risible. Voltaire a tort, dit Galiani, car telle est la nature de la langue napolitaine, qu'il est impossible de la manier en vers sans que le résultat en soit risible. D'ailleurs pourquoi se fâcher de faire rire! le rire n'est pas synonyme de la moquerie, et puis celui qui fait rire avec plaisir est

toujours sûr d'être aimé. Imaginez un peu la singulière tournure du dialecte napolitain ; nous avons une traduction de la Bible et une autre de l'Iliade, et toutes deux font rire.

— Passe pour la Bible, mais pour l'Iliade, cela me surprend.

— Cela est pourtant vrai.

Je ne revins à Paris que la veille du départ de mademoiselle de la Meure, devenue madame P. Je crus ne pouvoir me dispenser d'aller chez madame ** pour la féliciter et lui souhaiter un bon voyage. Je la trouvai gaie et tout-à-fait à son aise ; loin d'en être piqué, j'en éprouvai du plaisir ; marque certaine de ma parfaite guérison. Nous nous parlâmes sans la moindre contrainte, et son mari me parut être un homme très comme il faut. Répondant à ses avances, je lui promis une visite à Dunkerque, sans la moindre envie de lui tenir parole ; mais les circonstances en décidèrent autrement.

Voilà Tiretta resté seul avec sa pouponne qui devenait de jour en jour plus éprise et plus folle de son Lindor, tant il lui donnait des preuves de son amour et de sa fidélité.

Tranquille, je me mis en écolier à filer le parfait amour avec Manon Balletti, qui me donnait chaque jour quelque nouvelle marque des progrès que je faisais dans son cœur.

L'amitié et l'estime qui m'attachaient à sa famille éloignaient de moi toute idée de séduction ;

mais devenant toujours plus amoureux, et ne pensant pas à la demander en mariage, j'avais peine à me rendre compte du but que je me promettais, et je me laissais aller machinalement, comme un corps inerte qu'un filet d'eau entraîne.

Au commencement du mois de mai, l'abbé de Bernis m'écrivit d'aller le trouver à Versailles et de me présenter d'abord à l'abbé de la Ville. Cet abbé m'accueillit en me demandant si je pouvais me flatter d'aller faire une visite à huit ou dix vaisseaux de guerre qui se trouvaient en rade à Dunkerque, en ayant l'adresse de faire connaissance avec les officiers qui les commandaient, de manière à me mettre en état de lui faire un rapport circonstancié de tout ce qui regardait l'approvisionnement de tout genre, le nombre de matelots dont se composaient les équipages, les munitions, l'administration, la police, etc.

— J'irai, lui dis-je, en faire l'essai; à mon retour, je vous remettrai mon rapport, et ce sera vous qui me direz si j'ai bien fait.

— Comme c'est une mission secrète, je ne puis vous donner aucune lettre; je ne puis que vous souhaiter un heureux voyage et vous donner de l'argent.

— Je ne veux point d'argent d'avance, monsieur l'abbé; à mon retour, vous me donnerez ce que vous jugerez que j'aurai mérité. Quant au bon voyage, il me faut au moins trois jours, car il

faut que je me procure quelques lettres pour m'introduire.

— Eh bien ! tâchez d'être de retour avant la fin du mois. Voilà tout.

Le même jour, j'eus au palais Bourbon un entretien avec mon protecteur qui ne pouvait se lasser d'admirer ma délicatesse de n'avoir point voulu d'argent d'avance, et profitant de la circonstance, toujours avec ses manières nobles, il me fit accepter un rouleau de cent louis. Depuis cet instant je ne me suis plus trouvé dans la nécessité de puiser dans la bourse de cet homme généreux, pas même à Rome, quatorze ans plus tard.

— Comme il s'agit d'une commission secrète, mon cher Casanova, je ne puis vous donner un passe-port ; j'en suis fâché, mais cela vous rendrait suspect. Pour parer à cet inconvénient, il vous sera facile de vous en procurer un du premier gentilhomme de la chambre, sous un prétexte quelconque. Silvia pourra vous servir en cela plus efficacement que personne. Vous sentez combien votre conduite doit être prudente. Surtout évitez de vous faire aucune affaire, car vous savez, je crois, que s'il vous arrive quelque malheur, une réclamation à votre commettant ne vous sera d'aucune utilité. On serait forcé de vous désavouer, car *les seuls espions avoués sont les ambassadeurs*. Souvenez-vous que vous avez besoin d'une réserve et d'une circonspection supé-

rieures aux leurs, et pourtant, pour réussir, il faut savoir dissimuler ces deux qualités, et montrer une aisance et un naturel qui inspirent la confiance. Si à votre retour vous voulez me communiquer votre rapport avant de le remettre à l'abbé de la Ville, je vous dirai ce qui pourra être retranché ou ajouté.

Tout plein de cette affaire, dont je me faisais une idée d'autant plus exagérée que j'étais tout-à-fait neuf, je dis à Silvia que voulant accompagner à Calais quelques Anglais de ma connaissance, elle me ferait plaisir en me procurant un passe-port du duc de Gesvres. Prête à m'obliger en tout, cette digne femme écrivit de suite une lettre au duc, en me disant de la remettre moi-même, puisqu'on ne délivrait des passe-ports de cette espèce qu'en donnant le signalement des personnes qu'on recommandait. Ils n'étaient valables que dans ce qu'on appelle l'Ile-de-France, mais ils faisaient respecter dans tout le nord du royaume.

Muni de la recommandation de Silvia et accompagné de son mari, je me rendis chez le duc qui était à sa terre de St-Toin, et à peine eut-il parcouru l'écrit que je venais de lui remettre, qu'il me fit délivrer le passe-port. Satisfait sur ce point, je me rendis à la Villette pour demander à madame ** si elle avait à me charger de quelque chose pour sa nièce. Vous pourriez, me dit-elle, lui porter la caisse des statues de porcelaine, si

M. de Corneman ne l'a pas encore envoyée. Je fus chez ce banquier qui me la remit, et je lui donnai cent louis contre une lettre de crédit sur une maison de Dunkerque, le priant de me recommander d'une manière particulière, car j'y allais pour me divertir. M. Corneman fit tout cela avec plaisir et je partis le soir même; trois jours après je m'installai à Dunkerque à l'hôtel de la Conciergerie.

Une heure après mon arrivée, je causai la plus agréable surprise à la charmante madame P. en lui présentant la cassette et en lui faisant des complimens de la part de sa tante. Au moment où elle me faisait l'éloge de son mari qui la rendait heureuse, il arriva, et enchanté de me voir, il m'offrit une chambre, sans me demander si mon séjour à Dunkerque serait long ou court. Je le remerciai, comme de raison, et après lui avoir promis de venir quelquefois prendre part à son dîner, je le priai de vouloir bien me conduire chez le banquier auquel M. Corneman me recommandait.

Le banquier eut à peine lu ma lettre, qu'il me compta cent louis et me pria de l'attendre à mon auberge vers le soir où il irait me prendre avec le commandant. C'était M. de Barail. Ce monsieur, fort poli comme le sont en général les Français, après m'avoir fait quelques questions d'usage, me pria à souper avec son épouse qui était encore à la comédie. L'accueil que cette dame me fit fut

aussi bienveillant que celui que j'avais reçu du mari. Après un souper délicat, plusieurs personnes étant survenues, on se mit à jouer, mais je me dispensai d'y prendre part, voulant commencer par étudier mon monde et surtout plusieurs officiers de terre et de mer qui faisaient partie de la société. Affectant de parler des marines de toute l'Europe et me donnant pour connaisseur, comme ayant servi dans l'armée navale de ma petite république, je n'eus besoin que de trois jours, non-seulement pour connaître personnellement tous les capitaines de vaisseau, mais même pour me lier d'amitié avec eux. Je parlais à tort et à travers de la construction des vaisseaux, de la façon vénitienne de manœuvrer, et je remarquais que les braves marins qui m'écoutaient s'intéressaient à moi, plus encore quand je disais des bêtises que lorsque j'avançais de bonnes choses.

Un de ces capitaines me pria à dîner à son bord le quatrième jour, et c'en fut assez pour que tous les autres m'invitassent à leur tour. Celui qui me faisait cet honneur m'occupait toute la journée. Je me montrais curieux de tout, et les marins sont si confians! Je descendais à fond de cale, je faisais cent questions, et je trouvais tant de jeunes officiers empressés à faire les importans, que je n'avais pas de peine à les faire jaser. J'avais soin de me faire dire en confidence tout ce qui m'était nécessaire pour mon rapport, et rentré chez moi, j'avais grand soin le soir de confier au papier tou-

tes les observations, bonnes et mauvaises, que j'avais faites dans la journée sur le vaisseau où je l'avais passée. Je ne dormais que quatre ou cinq heures, et en quinze jours je me crus suffisamment instruit.

La bagatelle, le jeu, la frivolité, mes compagnes habituelles, ne furent point de ce voyage, et ma mission fut le seul objet qui m'occupa tout entier et qui dirigea toutes mes démarches. Je ne dînai qu'une fois chez le banquier de Corneman, une fois chez madame P. en ville, et une autre à une jolie maison de campagne que son mari avait à une lieue de Dunkerque. Ce fut elle qui m'y mena, et m'étant trouvé tête-à-tête avec cette femme que j'avais tant aimée, je l'enchantai par mes procédés délicats, car je ne lui donnai d'autres marques que de ma respectueuse amitié. La trouvant charmante et ma liaison n'ayant fini avec elle que depuis six semaines, j'étais émerveillé du calme de mes sens, car je me connaissais trop bien pour attribuer ma retenue à ma vertu. D'où venait cela? Un proverbe italien, interprète de la nature, en donne la véritable raison. *La mona non vuol pensieri*, et ma tête en était toute pleine.

Ma commission étant achevée, je pris congé de tout le monde et je me mis dans ma chaise de poste pour retourner à Paris, prenant pour mon plaisir une autre route que celle par où j'étais venu. Vers minuit, me trouvant je ne sais plus à quelle poste, je demande des chevaux, mais on m'observe que

la poste suivante était à Aire, ville de guerre, et que nous n'y entrerions pas de nuit. Des chevaux, lui dis-je, je me ferai ouvrir. On m'obéit et nous voilà aux portes de la forteresse. Il claque de son fouet :

— Qui vive !

— Courrier.

Après m'avoir fait attendre une heure, on vient m'ouvrir et on me dit qu'il fallait que j'allasse parler au commandant. J'obéis en pestant d'un ton d'importance et l'on m'introduit jusqu'à l'alcove d'un homme qui, en élégant bonnet de nuit, était couché à côté d'une très-jolie femme.

— De qui êtes-vous courrier?

— De personne, mais comme je suis pressé.....

— C'est assez. Nous en parlerons demain. En attendant vous resterez au corps-de-garde. Laissez-moi dormir.

— Mais, monsieur.....

— Point de mais pour à présent, je vous prie : sortez.

On me mena au corps-de-garde où je passai la nuit assis..... par terre. Le jour venu, je crie, je jure, je fais tapage; je veux partir. Personne ne me répond.

Dix heures sonnent. Impatient plus que je ne saurais le dire, je m'adresse à l'officier en élevant la voix, et je lui dis que le commandant était bien le maître de me faire assassiner, mais qu'on

ne pourrait me refuser les moyens d'écrire et la liberté d'envoyer un courrier à Paris.

— Votre nom, monsieur, je vous prie ?

— Voilà mon passe-port.

Il me dit qu'il va le remettre au commandant; je le lui arrache des mains.

— Voulez-vous que je vous conduise chez lui?

— Volontiers.

Nous partons. L'officier entre le premier et revient me prendre deux minutes après pour me présenter. Je présente mon passe-port d'un air fier et sans dire un mot. Le commandant le lit en m'examinant, pour s'assurer que le signalement fût bien le mien, puis il me le rend en me disant que j'étais libre et en ordonnant à l'officier de me laisser prendre des chevaux de poste.

— Maintenant, monsieur le commandant, je ne suis plus si pressé. Je vais envoyer un courrier à Paris et j'attendrai son retour; car en retardant mon voyage, vous avez violé le droit des gens.

— C'est vous qui l'avez violé en vous donnant pour courrier.

— Je vous ai dit, au contraire, que je ne l'étais pas.

— Oui, mais vous l'avez dit au postillon, et cela suffit.

— Le postillon en a menti, car je ne lui ai rien dit, sinon que je me ferais ouvrir.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas montré votre passe-port?

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas laissé le temps? Dans trois ou quatre jours, au reste, nous verrons qui de nous deux aura raison.

— Faites tout ce qu'il vous plaira.

Je sors avec l'officier qui me conduit à la poste, et un moment après je vois venir ma voiture. La poste était également un hôtel, et m'adressant au maître, je lui dis de me tenir un messager prêt à mes ordres, de me faire donner une bonne chambre, un bon lit, et de me faire servir un bon consommé en attendant l'heure du dîner, le prévenant que j'avais coutume de bien vivre. Je fais monter ma malle et tout ce que j'avais dans ma chaise, et m'étant déshabillé et lavé, je me prépare à écrire ne sachant à qui, car dans le fond j'avais tort; mais je m'étais engagé à faire l'important, et il me semblait qu'il y allait de mon honneur de soutenir mon rôle, sans trop penser s'il me faudrait reculer. J'étais cependant fâché de m'être engagé à rester à Aire jusqu'au retour du courrier que je voulais envoyer..... à la lune! Enfin, n'ayant pu fermer l'œil de la nuit, j'avais en perspective de coucher là et de m'y reposer. J'étais tout-à-fait en chemise, prenant le bouillon qu'on venait de me servir, quand je vis entrer le commandant tout seul. Sa présence me surprit et me fit plaisir.

— Je suis fâché de ce qui s'est passé, monsieur, et surtout de ce que vous croyez avoir raison de vous plaindre, tandis que je n'ai fait que mon de-

voir ; car enfin comment pouvais-je supposer que votre postillon vous aurait donné une qualité sans vos ordres !

— C'est fort bien , monsieur le commandant, mais votre devoir n'allait pas jusqu'à me chasser de votre chambre.

— J'avais besoin de dormir.

— Je me trouve dans le même cas, mais la politesse m'empêche de vous imiter.

— Oserais-je vous demander si vous avez jamais servi ?

— J'ai servi sur terre et sur mer et j'ai quitté à l'âge où bien des gens commencent.

— Dans ce cas vous devez savoir qu'on n'ouvre jamais pendant la nuit les portes d'une place de guerre qu'aux courriers du roi ou aux commandans militaires supérieurs.

— J'en conviens, mais dès qu'on l'avait ouverte, l'affaire était faite, et une fois la chose faite on peut être poli.

— Êtes-vous homme à vous habiller et à venir vous promener avec moi ?

Sa proposition me plut autant que l'idée que j'avais de sa morgue me piqua. Un coup d'épée donné ou reçu en passant se présente à mon esprit avec tous les attraits possibles ; d'allieurs cela levait toutes les difficultés et me tirait d'embarras. Je lui réponds d'un air calme et respectueux que l'honneur d'aller me promener avec lui avait le pouvoir de me faire différer toute affaire quel-

conque. Je le priai poliment de vouloir bien prendre un siége tandis que je m'habillerais à la hâte.

Je passe ma culotte, jettant sur le lit de magnifiques pistolets qui étaient dans mes poches, je fais monter le perruquier et dans dix minutes ma toilette fut achevée. Je ceins mon épée et nous partons.

Nous passons assez silencieusement deux ou trois rues, et traversant une porte-cochère, nous entrons dans une cour que je crus être un passage, et nous arrivons au bout devant une porte où mon conducteur s'arrête. Il m'invite à entrer, et me voilà dans un beau salon avec nombreuse compagnie. L'idée ne me vint pas même de reculer; j'étais comme chez moi. Monsieur, voilà ma femme, me dit le commandant, et sans s'interrompre, voici, lui dit-il, M. de Casanova qui vient dîner avec nous.

— C'est à merveille, monsieur, car sans cela je ne vous aurais point pardonné la peine que vous m'avez faite cette nuit en me faisant réveiller.

— C'est pourtant une faute que j'ai cruellement expiée, madame; mais après un pareil purgatoire, permettez-moi de me trouver heureux dans ce paradis.

Elle me fit un sourire charmant, et après m'avoir invité à m'asseoir auprès d'elle, elle continua sa partie, sans interrompre la conversa-

tion possible quand on est occupé d'un jeu de cartes.

Je me vis joué dans toutes les formes, mais la mystification était si gracieuse, que je n'eus garde d'en témoigner de l'humeur; je n'avais d'autre parti à prendre que celui de faire bonne contenance, et la chose était d'autant plus facile, que j'éprouvais une véritable satisfaction d'être débarrassé de l'obligation que je m'étais sottement imposée d'envoyer un courrier à je ne sais qui.

Le commandant, satisfait de sa victoire, et en jouissant *in petto,* devenu gai tout-à-coup, se mit à parler guerre, cour, affaires, et il m'adressait souvent la parole avec cette affabilité et cette aisance que la bonne société en France sait si bien allier aux convenances; il aurait été difficile de deviner qu'il se fût jamais passé entre nous le moindre différend. Il était devenu le héros de la pièce par la situation qu'il avait su amener; mais pour me trouver en second rang, je n'en brillais pas moins; car tout montrait que j'avais l'honneur d'avoir su forcer un vieil officier supérieur à me donner une satisfaction d'autant plus flatteuse que de la nature dont elle était, elle marquait toute l'estime que j'avais su lui inspirer, même en me rendant coupable d'une incartade de jeune homme.

On servit. Le succès de mon rôle ne dépendant que de la manière de le jouer, il m'est arrivé rarement d'être plus éveillé que je le fus pendant

ce dîner, où il ne se tint que des propos agréables, et j'eus un soin extrême à faire briller madame la commandante. C'était une femme charmante, très-jolie et jeune encore, car elle avait bien trente ans moins que son cher mari. On n'y parla pas une seule fois du *quiproquo* qui m'avait fait passer six heures au corps-de-garde; mais au dessert, le commandant manqua de casser les vitres par une goguenarderie qui n'en valait pas la peine. Vous avez été bien bon, me dit-il, de croire que j'irais me battre avec vous. Je vous ai attrapé.

— Qui vous a dit que j'aie cru à un duel?

— Avouez que vous l'avez cru.

— Je m'en défends, car il y a loin de croire à supposer. L'un est positif, l'autre n'est que supputatif. Au reste, je consens que votre invitation de promenade m'a rendu curieux de savoir à quoi elle aboutirait, et j'admire votre esprit. Cependant vous voudrez bien me croire si je vous assure que je suis loin de me croire attrapé, car bien loin de là, je me trouve si satisfait que je vous suis reconnaissant.

— Et moi, monsieur, s'il me reste quelque désir après ce qui s'est passé, c'est de ne pouvoir pas vous posséder plus long-temps.

Le compliment était flatteur, et j'y aurais répondu si au même instant on ne se fût levé de table. L'après-midi nous allâmes nous promener; je donnai le bras à madame, qui fut ravissante;

mais le soir je pris congé, et je partis le lendemain de bonne heure, après avoir toutefois mis mon rapport au net.

A cinq heures du matin, je dormais dans ma chaise, lorsqu'on vint me réveiller. J'étais à la porte d'Amiens. L'importun qui était à ma portière était un gabeloux, race partout détestée et avec quelque raison, car outre qu'elle est généralement insolente et vexatoire, rien ne fait plus sentir l'esclavage que cette recherche inquisitoriale qu'on exerce jusque dans vos effets, dans vos vêtemens les plus secrets. Ce commis me demanda si je n'avais rien contre les ordres du roi. J'étais de mauvaise humeur, comme tout homme qu'on prive de la douceur du sommeil pour lui faire une question importune; je lui réponds en jurant que non, et qu'il aurait bien pu me laisser dormir. Puisque vous faites le brutal, me répliqua l'animal, nous verrons.

Il ordonne au postillon d'entrer avec ma chaise; il fait détacher mes malles..... et ne pouvant l'empêcher, je mordais mon frein, je me tais.

Je sentis la faute que j'avais faite, mais je ne pouvais plus y remédier; au reste, n'ayant rien, je ne pouvais rien craindre; mais ma pétulance allait me coûter deux heures d'ennui. Le plaisir de la vengeance était peint sur leur insolente figure. Dans ce temps-là, les commis des gabelles étaient en France l'écume de la canaille; mais lorsqu'ils se voyaient traités avec politesse par des gens de

distinction, ils se piquaient d'honneur et devenaient traitables. Une pièce de vingt-quatre sous donnée de bonne grâce les rendait souples comme une paire de gants. Ils tiraient la révérence aux voyageurs, leur souhaitaient un heureux voyage, sans leur causer du désagrément. Je le savais, mais il y a des instans où l'homme agit en machine, et c'est ainsi que j'en avais agi : tant pis pour moi.

Les bourreaux vidèrent mes malles et déployèrent jusqu'à mes chemises, entre lesquelles, disaient-ils, je pouvais avoir caché des dentelles d'Angleterre.

Après avoir tout visité, ils me rendirent mes clés ; mais tout n'était pas fini ; il s'agissait de visiter ma chaise. Le coquin qui en était chargé se met à crier : Victoire ! Il avait trouvé le reste d'une livre de tabac que, en allant à Dunkerque, j'avais achetée à St.-Omer.

Aussitôt, d'une voix de triomphateur, le Cartouche de la bande ordonne qu'on séquestre ma chaise, et me prévient qu'en outre je devais payer douze cents francs d'amende.

Pour le coup, ma patience est à bout, et je laisse au lecteur à deviner tous les noms dont j'habillai ces coquins ; mais ils étaient cuirassés contre les mots. Je leur dis de me conduire chez l'intendant. Allez-y si vous voulez, me répondirent-ils ; il n'y a ici personne à vos ordres.

Entouré d'une nombreuse foule de curieux que le bruit attirait, je m'achemine vers la ville, mar-

chant à grands pas, comme un furieux, et j'entre dans la première boutique que je trouve ouverte, en priant le maître de vouloir bien me faire conduire chez l'intendant. Je conte le cas où je me trouvais; un homme de bonne mine qui était dans la boutique, me dit qu'il aura le plaisir de m'y accompagner lui-même, mais qu'il était probable que je ne le trouverais pas, parce que, sans doute, on l'aurait déjà prévenu. A moins que vous ne payiez ou que vous ne donniez caution, me dit-il, vous vous tirerez difficilement de ce mauvais pas. Je le priai de m'y conduire et de me laisser faire. Il me conseilla de me débarrasser de la canaille qui me suivait en lui donnant un louis pour aller boire; je lui donne le louis en le priant de se charger de la besogne et l'affaire fut bientôt faite. Ce monsieur était un honnête procureur qui connaissait son monde.

Nous arrivons chez l'intendant, mais, comme l'avait fort bien prévu mon guide, monsieur n'était pas visible; son portier nous dit qu'il était sorti seul, qu'il ne rentrerait qu'à la nuit et qu'il ne savait pas où il dînait. Voilà, me dit le procureur, la journée perdue.

— Allons le chercher partout où il peut être, il doit avoir des habitudes, des amis; nous le découvrirons; je vous donne un louis pour votre journée, voulez-vous me faire le plaisir de me la sacrifier?

— Je suis à vous.

Nous mîmes quatre heures à le chercher en vain en dix ou douze maisons. Dans toutes, j'avais parlé aux maîtres, exagérant partout l'affaire qu'on m'avait suscitée. On m'écoutait, on me plaignait et tout ce qu'on me disait de plus consolant était que certainement il retournerait chez lui pour coucher, et que pour lors il serait obligé de m'écouter. Cela ne faisait guère mon affaire et j'allais plus loin continuer mes perquisitions.

A une heure, le procureur me conduisit chez une vieille dame qui avait beaucoup de crédit en ville. Elle était à table toute seule. Après m'avoir écouté attentivement, elle me dit avec le plus grand sang-froid qu'elle ne croyait pas de commettre une indiscrétion en disant à un étranger dans quel endroit se trouvait un homme qui, par état, ne devait jamais être inaccessible. Ainsi, monsieur, je puis vous révéler ce qui n'est pas un secret. Ma fille me dit hier soir qu'elle était invitée à dîner chez madame N., et que l'intendant y serait. Allez-y donc de suite et vous le trouverez à table en compagnie de tout ce qu'il y a de mieux dans Amiens; mais, ajouta-t-elle en souriant, je vous conseille d'entrer sans vous faire annoncer. Les domestiques qui vont et viennent pendant le service, vous indiqueront le chemin sans que vous le leur demandiez. Là vous lui parlerez malgré lui, et quoique vous ne le connaissiez pas, il entendra tout ce que vous

lui direz et tout ce que vous m'avez dit d'épouvantable dans votre juste colère. Je suis fâchée de ne pas pouvoir me trouver à ce beau coup de théâtre.

Je pris congé de cette respectable dame en lui exprimant ma reconnaissance, et je me rends en toute hâte au lieu indiqué avec mon procureur qui était rendu de fatigue. J'entre sans la moindre difficulté pêle-mêle avec les domestiques et mon guide jusque dans la salle où plus de vingt personnes étaient assises à une table abondamment et richement servie.

— Excusez, messieurs et mesdames, si dans l'état effrayant où vous me voyez, je me vois contraint de venir troubler votre paix et la joie de votre festin.

A ce compliment, prononcé d'une voix de Jupiter-Tonnant, tout le monde se lève. J'étais échevelé et grondant de sueur; mes regards devaient être ceux de Tisiphone. Qu'on se figure la surprise que mon apparition dut causer à cette nombreuse compagnie composée de femmes charmantes et de cavaliers élégans.

— Je cherche depuis sept heures du matin de porte en porte dans toutes les rues de cette ville M. l'intendant, qu'enfin j'ai le bonheur de trouver ici, car je sais pertinemment qu'il y est, et s'il a des oreilles, je sais qu'il m'écoute en ce moment. Je viens donc lui dire d'ordonner de suite à ses infâmes satellites qui ont mis mon équipage

en séquestre, de me laisser libre, pour que je puisse continuer mon voyage. Si les lois catalanes ordonnent que pour sept onces de tabac, que j'ai pour mon usage, je dois payer douze cents francs, je les renie et je lui déclare que je ne veux pas payer un sou. Je resterai ici, j'enverrai un courrier à mon ambassadeur, qui se plaindra qu'on ait violé le droit des gens dans l'Ile-de-France sur ma personne et j'en aurai satisfaction. Louis XV est assez grand pour ne pas vouloir se déclarer complice de cette étrange espèce d'assassinat. Au reste cette affaire, si l'on ne m'accorde pas la satisfaction que par bon droit je réclame, deviendra une affaire d'état; car la représaille que prendra ma république ne sera pas d'assassiner des Français pour quelques prises de tabac, mais bien de les expulser sans exception. Voilà qui je suis; lisez.

Écumant de colère, je jette mon passe-port sur la table. Un homme le ramasse, le lit : je sais alors qui est l'intendant. Tandis que ma pancarte passait de main en main et que j'observais la surprise et l'indignation sur leurs traits, l'intendant, conservant sa morgue, me dit qu'il n'était à Amiens que pour faire exécuter, et que par conséquent je ne partirais qu'en payant où en donnant caution.

— Si telle est votre obligation, vous devez regarder mon passe-port comme une ordonnance, et je vous somme d'être vous-même ma caution, si vous êtes gentilhomme.

— Est-ce que la noblesse chez vous cautionne les infracteurs.

— La noblesse chez moi ne descend pas jusqu'à exercer des emplois qui déshonorent.

— Au service du roi, il n'y a pas d'emploi qui déshonore.

— Si je parlais au bourreau, il ne me répondrait pas autrement.

— Mesurez vos termes.

— Mesurez vos actions. Sachez, monsieur, que je suis homme libre, sensible et outragé, et surtout que je ne crains rien. Je vous défie de me faire jeter par les fenêtres.

— Monsieur, me dit alors une dame en ton de maîtresse, chez moi on ne jette personne par les fenêtres.

— Madame, l'homme dans la colère se sert d'expressions que son cœur et son esprit désavouent; je souffre de l'excès où m'a réduit une criante injustice, et je suis à vos pieds pour vous demander pardon de vous avoir offensée. Daignez réfléchir que c'est la première fois de ma vie que je me vois opprimé, insulté, dans un royaume où je croyais ne devoir me tenir sur mes gardes que contre la violence des voleurs de grand chemin. Pour eux j'ai des pistolets, pour ces messieurs, j'ai un passe-port; mais je trouve qu'il ne vaut rien. Au reste, j'ai toujours mon épée contre les insolens. Pour sept onces de tabac que j'ai achetées à St.-Omer il y a trois semaines, ce monsieur

me dépouille, il interrompt mon voyage, tandis que le roi est mon garant que personne n'osera l'interrompre; on veut que je paie cinquante louis, on me livre à la fureur d'employés impertinens, à la risée d'une populace insolente, dont l'honnête homme que vous voyez là m'a délivré moyennant de l'argent; je me vois traité comme un scélérat, et l'homme qui doit me défendre, me protéger même, se cache, se dérobe, et ajoute aux insultes que j'ai reçues! Ses sbires, qui sont à la porte de cette ville, ont bouleversé mes habits, chiffonné mon linge et mes dentelles, pour se venger et me punir de ce que je ne leur ai pas donné une pièce de vingt-quatre sous. Ce qui m'est arrivé sera demain la nouvelle du corps diplomatique à Versailles, à Paris, et en peu de jours on la lira dans toutes les gazettes. Je ne veux rien payer, parce que je ne dois rien. Parlez, monsieur l'intendant; dois-je envoyer un courrier au duc de Gesvres?

— Payez, et si vous ne le voulez pas, faites tout ce que voudrez.

— Adieu donc, mesdames et messieurs; et vous, monsieur l'intendant, au revoir.

Au moment même où j'allais sortir comme un furieux, j'entends une voie qui me crie en bon italien d'attendre un moment. Je reviens et je vois un homme, déjà sur l'âge, qui disait à l'intendant: Ordonnez qu'on laisse partir monsieur; je me rends sa caution. M'entendez-vous, inten-

dant? c'est moi qui réponds pour ce monsieur. Vous ne connaissez pas la tête brûlante d'un Italien. J'ai fait en Italie toute la guerre dernière, et je me suis trouvé à portée de connaître le caractère de ce peuple; je trouve au reste que monsieur a raison.

— Fort bien, me dit alors l'intendant. Payez seulement trente ou quarante francs au bureau, car on a déjà écrit.

— Je crois vous avoir dit que je ne veux pas payer une obole, et je vous le répète. Mais qui êtes-vous, monsieur, dis-je à l'honnête vieillard, qui voulez bien me cautionner sans me connaître?

— Je suis commissaire des guerres, monsieur, et je m'appelle de la Bretonnière. Je demeure à Paris, à l'hôtel de Saxe, rue du Colombier; j'y serai après-demain et je vous y verrai avec plaisir. Nous irons ensemble chez M. Britard qui, sur l'exposé de votre affaire, me déchargera de la caution que j'ai offerte pour vous avec grand plaisir.

Après lui avoir témoigné toute ma reconnaissance et lui avoir assuré que je me rendrais sans faute chez lui, j'adressai quelque mots d'excuses à la maîtresse de la maison et au reste des convives et je sortis.

Je menai mon honnête procureur dîner à la meilleure auberge et je lui donnai avec reconnaissance un double louis pour sa péine. Sans cet homme et le brave commissaire des guerres, j'au-

rais été fort embarrassé : j'aurais fait la guerre du pot de terre contre le pot de fer ; car avec les hommes en place, quand l'arbitraire s'en mêle, on ne vient jamais à bout d'avoir raison ; et quoique je ne manquasse pas d'argent, je n'aurais jamais pu me résoudre à me voir voler cinquante louis par ces misérables.

Ma chaise se trouvant prête à la porte de l'auberge, au moment où j'y montais, un des commis qui m'avaient visité vint me dire que j'y trouverais tout ce que j'y avais laissé.

— Cela me surprendrait avec des gens tels que vous ; y trouverai-je aussi mon tabac ?

— Le tabac, mon prince, a été confisqué.

— J'en suis fâché pour vous, car je vous aurais donné un louis.

— Je vais l'aller chercher dans l'instant.

— Je n'ai pas le temps d'attendre. Fouette, postillon.

J'arrivai à Paris le lendemain, et le quatrième jour je me rendis chez M. de la Bretonnière qui me fit le plus bel accueil et me mena chez le fermier-général Britard qui le déchargea de la caution. Ce M. Britard était un jeune homme très-aimable ; il rougit de tout ce qu'on m'avait fait souffrir.

Je portai ma relation au ministre à l'hôtel Bourbon, et son excellence passa deux heures avec moi, me faisant ôter ce qu'il y avait de trop. Je passai la nuit à la mettre au net et le lendemain

j'allai la porter à Versailles à M. l'abbé de la Ville, qui, après l'avoir lue froidement, me dit qu'il me ferait savoir le résultat. Un mois après, je reçus cinq cents louis, et j'eus le plaisir de savoir que M. de Crémille, ministre de la marine, avait non-seulement trouvé mon rapport parfaitement exact, mais même très-instructif. Plusieurs craintes raisonnées m'empêchèrent de me faire connaître, honneur que M. de Bernis voulait me procurer.

Quand je lui contai les deux aventures qui m'étaient arrivées sur la route, il en rit; mais il me dit que la bravoure d'un homme chargé d'une mission secrète consistait à ne jamais se faire des affaires; car, quand bien même il aurait le talent de savoir s'en tirer, il ferait parler de lui, tandis qu'il devait l'éviter avec le plus grand soin.

Cette commission coûta douze mille francs à la marine, et le ministre aurait pu facilement se procurer tous les renseignemens que je lui fournis sans dépenser un sou. Le premier jeune officier intelligent aurait pu le servir comme moi et y aurait mis assez de zèle et de prudence pour se faire un mérite auprès de lui. Mais tels étaient en France tous les ministères. Ils prodiguaient l'argent, qui ne leur coûtait rien, pour enrichir leurs créatures. Ils étaient despotes, le peuple foulé était compté pour rien; l'état était endetté et les finances étaient en un mauvais état immanquable.

Une révolution était nécessaire, je le crois; mais il ne la fallait pas sanglante, il la fallait morale et patriotique; mais les nobles et le clergé n'avaient pas des sentimens assez généreux pour savoir faire quelques sacrifices nécessaires au roi, à l'état et à eux-mêmes.

Silvia trouva mes aventures d'Aire et d'Amiens fort plaisantes, et sa charmante fille se montra très-sensible à la mauvaise nuit que j'avais passée au corps-de-garde. Je lui dis que je l'aurais trouvée bien plus cruelle si j'avais eu avec moi une femme. Elle me répondit que si cette femme avait été bonne, elle se serait empressée d'aller adoucir ma peine en la partageant; mais sa mère lui fit observer qu'une femme comme il faut, une femme d'esprit, après s'être occupée de mettre ma chaise et mes effets en sûreté, se serait occupée à faire les démarches nécessaires pour me faire recouvrer ma liberté; et j'appuyai son sentiment en lui faisant sentir combien de cette manière une femme remplirait mieux son devoir.

CHAPITRE V.

Le comte de la Tour-d'Auvergne et madame d'Urfé. — Camille. — Ma passion pour la maîtresse du comte ; aventure ridicule qui me guérit. — Le comte de Saint-Germain.

Malgré mon amour pour la jeune Balletti, je ne laissais pas d'en avoir aussi pour les beautés mercenaires qui brillaient sur le grand trottoir et qui faisaient parler d'elles ; mais celles qui m'occupaient le plus étaient les femmes entretenues et celles qui prétendaient n'appartenir au public que parce qu'elles chantaient, dansaient ou faisaient tous les soirs sur la scène les reines ou les soubrettes.

Malgré cette prétention de bon ton, elles se reconnaissaient très-libres et jouissaient de ce qu'elles appelaient leur indépendance en se donnant tantôt à l'Amour, tantôt à Plutus, et le plus souvent à l'un et à l'autre tout à la fois. Comme la connaissance n'est pas difficile avec ces prêtresses du plaisir et de la dissipation, je m'étais faufilé auprès de plusieurs.

Les foyers des théâtres sont des bazars où les amateurs vont exercer leurs talens pour nouer des intrigues, et j'avais passablement profité à cette noble école.

Je commençais d'abord par devenir l'ami de leurs amans en titre, et je réussissais souvent par l'art de paraître, non pas inconséquent, mais sans conséquence. Il fallait à la vérité pouvoir à l'occasion se montrer favori de Plutus; une bourse à la main est un flacon d'où s'exhale pour certains nez une odeur plus balsamique que celle de la rose; et lorsqu'il s'agissait de quelques *boutons d'or*, la peine était toujours moins grande que le plaisir; car j'étais sûr que d'une manière quelconque on m'en tiendrait compte.

Camille, actrice et danseuse à la Comédie-Italienne, que j'avais commencé d'aimer à Fontainebleau il y avait déjà sept ans, fut une de celles qui m'attachèrent le plus par les agrémens qui se trouvaient réunis chez elle dans une jolie petite maison qu'elle occupait à la barrière Blanche, et où elle vivait avec le comte d'Eigreville qui m'é-

tait très-attaché et qui aimait ma société. Il était frère du marquis de Gamache et de la comtesse du Romain, beau garçon, fort doux et assez riche. Il n'était jamais si content que lorsqu'il voyait beaucoup de monde chez sa maîtresse; goût singulier que l'on rencontre rarement, mais goût fort commode et qui annonce un caractère confiant et peu jaloux. Camille n'aimait que lui, chose rare dans une actrice femme-galante; mais remplie d'esprit et ayant beaucoup de savoir-faire, elle ne désespérait personne de ceux qui avaient du goût pour elle. Elle n'était ni avare ni prodigue de ses faveurs, et elle savait le secret de se faire adorer de tout le monde, sans craindre les indiscrétions affligeantes ni les abandons toujours mortifians.

Celui qu'elle distinguait le plus après son amant, était le comte de la Tour-d'Auvergne, seigneur de haute naissance qui l'idolâtrait et qui n'étant pas assez riche pour la posséder seul, paraissait assez content de la portion qu'elle lui accordait. Il avait la réputation d'être sincèrement aimé en second. Camille lui entretenait, à peu près, une petite fille dont elle lui avait fait présent dès qu'elle avait cru s'apercevoir qu'il en était amoureux pendant qu'elle était à son service. La Tour-d'Auvergne l'entretetenait en chambre garnie à Paris, rue de Taranne, et il disait qu'il l'aimait comme on aime un portrait, parce qu'elle lui venait de sa chère Camille. Le comte menait sou-

vent cette jeune personne souper chez Camille. Elle avait quinze ans ; elle était simple, naïve et sans nulle ambition. Elle disait à son amant qu'elle ne lui pardonnerait jamais une infidélité, à moins que ce ne fût avec Camille, à laquelle elle croyait devoir le céder, parce qu'elle savait lui devoir son bonheur.

Je devins si amoureux de cette jeune personne, que souvent je n'allais souper chez Camille que dans l'espoir de l'y trouver et de jouir des naïvetés avec lesquelles elle enchantait toute la coterie. Je faisais de mon mieux pour me cacher, mais j'en étais si épris que très-souvent je me trouvais très-triste en sortant, parce que je voyais l'impossibilité de guérir de ma passion par les voies ordinaires. Je me serais au reste rendu ridicule si je m'étais laissé deviner, et Camille se serait moquée de moi sans pitié. Cependant voici une anecdote ridicule qui me guérit d'une manière bien inattendue.

La petite habitation de l'aimable Camille étant à la barrière Blanche, un soir que le temps était pluvieux j'envoyai chercher un fiacre pour me retirer. Mais il était une heure après-minuit et on n'en trouva plus sur la place. Mon cher Casanova, me dit la Tour-d'Auvergne, je vous descendrai chez vous sans m'incommoder, quoique ma voiture ne soit qu'à deux places. Ma petite, ajouta-t-il, s'assiéra sur nous. J'acceptai comme de raison, et me voilà dans la voiture, ayant le comte

à ma gauche et Babet assise sur les genoux de tous les deux.

Amoureux, ardent, je pense à saisir l'occasion, et sans perdre de temps, car le cocher allait vite, je lui prends la main et je lui fais sentir une douce pression. Je sens la sienne qui me presse doucement.... Oh bonheur!.... je la porte à mes lèvres et je la couvre de tendre baisers muets. Impatient de la convaincre de mon ardeur, et pensant que sa main ne me refuserait pas un doux service...; mais au moment de la crise : Je vous sais gré, mon cher ami, me dit la Tour-d'Auvergne, d'une politesse de votre pays dont je ne me croyais plus digne; j'espère que ce n'est pas une méprise.

A ces terribles mots, j'étends la main, et je sens la manche de son habit. Il n'y a point de présence d'esprit qui vaille dans un moment pareil, d'autant plus que ces paroles furent suivies d'un rire à gorge déployée, ce qui suffit pour confondre l'homme le plus aguerri. Je ne pouvais au reste ni rire ni disconvenir du fait, et cette situation était affreuse, ou l'aurait été, si les bienheureuses ténèbres n'avaient voilé ma confusion. Babet se tuait en attendant de demander au comte pourquoi il riait ainsi, mais lorsqu'il voulait commencer à parler, le rire le reprenait de plus belle; et je m'en félicitais dans le fond de l'âme. Enfin la voiture s'arrêta à ma porte, et mon domestique ayant ouvert la portière, je me hâtai de descendre en leur souhaitant une bonne nuit que la Tour-

d'Auvergne me rendit en continuant à rire aux éclats. Je rentrai chez moi tout hébété, et ce ne fut qu'une demi-heure après que je commençai à mon tour à rire de la singularité de l'aventure. Ce qui me faisait pourtant de la peine, c'était de devoir m'attendre à de mauvaises plaisanteries, car je n'avait pas le moindre droit à la discrétion du comte. Je fus assez sage cependant pour prendre la résolution, sinon de rire avec les plaisans, au moins de ne pas me fâcher des plaisanteries dont je serais l'objet; c'était et c'est toujours à Paris le plus sûr moyen de mettre les rieurs de son côté.

Je passai trois jours sans voir l'aimable comte, et le quatrième je pris la résolution d'aller lui demander à déjeûner vers les neuf heures, car Camille avait envoyé chez moi pour savoir comment je me portais. Cette affaire ne devait pas m'empêcher de continuer à la fréquenter; mais j'étais bien aise de savoir comment on avait pris la chose.

Dès que la Tour-d'Auvergne me vit, il partit d'un éclat de rire; je fis chorus et nous nous embrassâmes affectueusement, mais lui, goguenard, il imitait la demoiselle. Mon cher comte, lui disje, oubliez cette sottise, car vous m'attaqueriez sans mérite, puisque je ne saurais comment me défendre.

—Pourquoi, mon cher, penseriez-vous à vous défendre? Nous vous aimons tous et cette aven-

ture comique fait notre délice ; nous en rions tous les soirs.

— Tout le monde la sait donc?

— En doutez-vous? mais c'est la chose du monde la plus simple. Camille étouffe. Venez-y ce soir ; j'y amènerai Babet et elle vous fera rire, car elle soutient que vous ne vous êtes pas trompé.

— Elle a raison.

— Comment? raison ; à d'autres. Vous me faites trop d'honneur et je n'en crois rien. Mais vous prenez votre parti.

— Je n'ai rien de mieux à faire ; mais au fait, ce n'est pas à vous que mon imagination délirante offrait un si brûlant hommage.

A table je plaisantais, je faisais l'étonné de l'indiscrétion du comte, et je me vantais d'être guéri de ma passion. Babet, avec un petit ton refrogné, m'appelait vilain, et soutenait que je n'étais point guéri ; mais le fait est que je l'étais, car cette aventure me dégoûta d'elle et m'attacha d'une amitié sincère au comte qui avait toutes les qualités pour être aimé de tout le monde. Cette amitié pourtant pensa m'être funeste, comme mon lecteur va le voir.

Un soir, me trouvant au foyer de la Comédie-Italienne, la Tour-d'Auvergne vint me prier de lui prêter cent louis, me promettant de me les rendre le samedi suivant.

— Je ne les ai pas, lui dis-je; mais voici

ma bourse ; ce qu'elle contient est à votre service.

— C'est, mon cher, cent louis qu'il me faut et de suite, car je les ai perdus hier soir chez la princesse d'Anhalt (1).

— Mais je ne les ai pas.

— Un receveur de la loterie doit toujours avoir plus de cent louis.

— D'accord, mais ma caisse est sacrée ; je dois la consigner à l'agent de change d'aujourd'hui en huit.

— Cela ne vous empêchera pas de la consigner lundi, puisque je vous les rendrai samedi. Otez cent louis de votre caisse et mettez-y ma *parole d'honneur*. Croyez-vous qu'elle vaille cent louis?

— Je n'ai pas le mot à objecter ; attendez-moi un moment.

Je cours à mon bureau, je prends les cent louis et je reviens les lui porter. Le samedi vient, point de comte, et comme je me trouvais précisément sans argent, le dimanche matin je mis mon solitaire en gage et je remplaçai les cent louis dont ma caisse était créancière. Le lendemain je fis ma consignation à l'agent de change. Trois ou quatre jours après, me trouvant à l'amphithéâtre de la Comédie-Française, voilà la Tour-d'Auvergne qui m'aborde en me faisant des excuses. Je lui réponds en lui montrant ma main et en lui disant que j'a-

(1) C'était la mère de Catherine, impératrice de Russie.

vais engagé ma bague pour sauver mon honneur. Il me dit d'un air triste qu'on lui avait manqué de parole, mais qu'il était certain de me rendre mes cent louis le samedi suivant. Je vous en donne, ajouta-t-il, ma parole d'honneur.

— Votre parole d'honneur est dans ma caisse, ainsi permettez que je n'y compte pas; vous me rendrez les cent louis quand vous voudrez.

A ces paroles, le comte devint pâle comme la mort.

— Ma parole d'honneur, mon cher Casanova, m'est plus chère que la vie, et je vous donnerai les cent louis demain à neuf heures du matin à cent pas du café qui est au bout des Champs-Élysées. Je vous les donnerai tête-à-tête, personne ne nous verra; j'espère que vous ne manquerez pas de venir les prendre et que vous aurez votre épée; j'aurai la mienne.

— Ma foi, monsieur le comte, c'est vouloir me faire payer trop cher un bon mot. Vous me faites assurément un grand honneur, mais j'aime mieux vous en demander pardon si cela peut empêcher cette fâcheuse affaire.

— Non, j'ai tort beaucoup plus que vous, et ce tort ne peut être effacé qu'à la pointe de l'épée. Viendrez-vous?

— Je ne saurais vous refuser, quelque pénible qu'il me soit de devoir vous promettre.

En le quittant, je me rendis chez Silvia, et je soupai très-tristement, car j'aimais réellement cet

aimable seigneur, et le jeu n'en valait pas la chandelle. Je ne me serais point battu, si j'avais pu me convaincre que j'avais tort; mais j'avais beau tourner l'affaire sous toutes les faces, je voyais toujours que tout le tort était du côté de l'excessive susceptibilité du comte, et je résolus que je lui donnerais satisfaction. Dans tous les cas, il ne pouvait me venir en idée de manquer au rendez-vous.

J'arrivai au café un instant après lui; nous déjeûnâmes, il paya; ensuite nous sortîmes et nous nous dirigeâmes vers l'Étoile. Lorsque nous fûmes à l'abri de tous les regards, il tira de sa poche un rouleau de cent louis, et me le dónnant d'un air très-noble, il me dit qu'un coup d'épée devait suffire à l'un ou à l'autre. Je n'avais pas la faculté de répondre.

Il s'écarta de quatre pas et mit l'épée à la main. Je l'imitai sans mot dire, et m'étant avancé, dès que nous eûmes croisé le fer, je lui allonge ma botte à bras tendu. Certain de l'avoir blessé à la poitrine, je romps deux pas en le sommant de sa parole.

Doux comme un agneau, il baissa son épée, et ayant mis la main dans son sein, il l'en retira toute teinte de sang et me dit d'un ton aimable: Je suis content.

Je lui dis tout ce que je pouvais, tout ce que je devais lui dire de plus honnête tandis qu'il s'appliquait un mouchoir, et visitant la pointe de mon

épée, j'éprouvai la plus grande satisfaction en voyant qu'elle n'était pas entrée de plus d'une lignée. Je le lui dis en lui offrant de l'accompagner. Il me remercia, et me pria d'être discret et de le considérer à l'avenir en véritable ami. Après l'avoir embrassé en versant des larmes, je rentrai chez moi très-affligé et riche d'une forte leçon. Cette affaire demeura inconnue à tout le monde, et huit jours après, nous soupâmes ensemble chez Camille.

Quelques jours après, je reçus de M. l'abbé de la Ville, pour ma mission de Dunkerque, la gratification de cinq cents louis dont j'ai parlé. Étant allé voir l'aimable Camille, elle me dit que la Tour-d'Auvergne était retenu dans son lit par une sciatique et que si je voulais, nous irions le lendemain lui faire une visite. J'acceptai et nous y allâmes. Après avoir déjeûné, je lui dis d'un air sérieux que, s'il voulait me laisser faire, je le guérirais; car son mal n'était pas ce qu'on appelle précisément sciatique, mais un vent humide que je ferais partir, moyennant le talisman de Salomon et cinq paroles. Il se mit à rire, mais il me dit de faire tout ce que je voudrais.

— Je m'en vais donc acheter un pinceau.

— J'enverrai un domestique.

— Non, car je dois être sûr qu'on n'aura pas marchandé, et puis il me faut aussi quelques drogues. J'achetai du nitre, de la fleur de soufre, du mercure et un petit pinceau; puis étant rentré:

Il me faut, lui dis-je, un peu de votre ......, ce liquide m'est indispensable, et il faut qu'elle soit toute fraîche. Camille et lui riaient aux éclats, mais cela ne m'empêchait pas de garder mon sérieux de charlatan. Je lui donnai un gobelet, je baissai modestement les rideaux; il fit ce que je voulais.

Je fis de tous ces ingrédiens un mélange, et je dis à Camille qu'elle devait lui frotter la cuisse pedant que je murmurerais une conjuration; mais je la prévins que si, pendant l'action, elle avait le malheur de rire, tout serait perdu. Cette menace ne fit qu'accroître leur bonne humeur, et leur rire devenait inextinguible; car au moment où ils se croyaient maîtres de soi, ils se regardaient et après avoir comprimé les premiers élans, ils finissaient par éclater de nouveau, au point que je commençais à croire que j'avais ordonné l'impossible. Enfin, après s'être tenu les côtés pendant une demi-heure, ils se mirent en devoir d'être sérieux et d'imiter le calme imperturbable dont je leur donnais l'exemple. La Tour-d'Auvergne fut le premier à se maîtriser, et prenant son sérieux, il présenta la cuisse à Camille qui, s'imaginant jouer un rôle sur la scène, commença à frotter le malade, tandis qu'à demi-voix je marmottais des mots qu'ils n'auraient jamais pu comprendre, quelque bien que je les eusse prononcés, et cela par la raison que je ne les comprenais pas moi-même.

Je fus bien près de gâter l'efficacité de l'opération en voyant les grimaces que ces deux êtres faisaient pour garder leur sérieux. Rien n'était plus comique que Camille ! Après leur avoir dit enfin que c'était assez frotté, je trempai mon pinceau dans l'amalgame ; puis, d'un seul trait, je lui fis sur la cuisse l'étoile à cinq pointes, dite le signe de Salomon, ensuite j'enveloppai la cuisse avec trois serviettes, et je lui dis que s'il pouvait se tenir dans son lit tranquille pendant vingt-quatre heures, sans ôter les serviettes, je lui garantissais sa parfaite guérison.

Ce qu'il y a de plus risible, c'est que quand j'eus fini, ni le comte ni Camille ne riaient plus ; ils avaient l'air émerveillé, et moi.... il me semblait que j'avais fait la plus belle chose du monde. A force de répéter un mensonge, on peut finir par croire que c'est la vérité.

Quelques instans après cette opération, que j'avais faite sans préméditation et comme poussé par l'instinct, nous partîmes, Camille et moi, dans un fiacre, et je lui fis mille contes absurdes qu'elle écouta si attentivement, que lorsque je la quittai à sa porte, elle en était tout ébahie.

Quatre ou cinq jours après, ayant presque entièrement oublié cette comédie, j'entends des chevaux s'arrêter à ma porte, je regarde par la fenêtre et je vois M. de la Tour-d'Auvergne descendre lestement et entrer chez moi. Vous étiez sûr de votre fait, mon ami, me dit-il en m'em-

brassant, puisque vous n'êtes pas venu voir comment je me portais le lendemain de votre étonnante opération.

— Certainement, j'en étais sûr; mais si j'avais eu le temps, vous m'auriez vu malgré cela.

— Dites-moi s'il m'est permis de me mettre dans un bain.

— Point de bain que vous ne vous croyiez bien rétabli.

— Vous serez obéi. Tout le monde est étonné de ce fait, mon ami, car je n'ai pu m'empêcher de conter ce miracle à toutes mes connaissances. Je trouve des esprits forts qui se moquent de moi, mais je les laisse dire.

— Vous auriez dû être discret, car vous connaissez Paris. On me traitera de charlatan.

— Tout le monde ne pense pas ainsi, et je suis venu vous demander un plaisir.

— De quoi s'agit-il?

— J'ai une tante connue et reconnue pour savante dans toutes les sciences abstraites, grande chimiste, femme d'esprit, fort riche, seule maîtresse de sa fortune, et dont la connaissance ne peut que vous être utile. Elle meurt d'envie de vous voir; car elle prétend vous connaître, et soutient que vous n'êtes pas ce qu'on vous croit. Elle m'a conjuré de vous mener dîner chez elle, et j'espère que vous aurez la bonté d'accepter. Ma tante se nomme la marquise d'Urfé.

Je ne connaissais point cette dame, mais le nom

d'Urfé m'imposa dans l'instant, car je savais l'histoire du fameux Anne d'Urfé qui avait brillé à la fin du seizième siècle. Cette dame était veuve de son arrière-petit-fils, et je sentis qu'il se pouvait fort bien qu'étant entrée dans sa famille, elle se fût imbue de toutes les sublimes doctrines d'une science qui m'intéressait beaucoup, toute chimérique que je la croyais. Je répondis donc à la Tour-d'Auvergne que j'étais à ses ordres, mais à condition qu'à dîner nous ne serions que nous trois.

— Elle a tous les jours une table de douze couverts, et vous dînerez avec tout ce qu'il y a de mieux dans la capitale.

— Voilà précisément, mon cher comte, ce que je ne veux pas ; car je déteste la réputation de magicien que vous ne pouvez manquer de m'avoir faite.

—Il ne s'agit pas de ça ; vous êtes connu et vous serez avec des gens qui ont pour vous une haute estime.

—En êtes-vous sûr ?

—La duchesse de Lauraguais m'a dit que, il y a quatre ou cinq ans, vous alliez souvent au Palais-Royal et que vous passiez des journées entières avec la duchesse d'Orléans ; madame de Boufflers, madame de Blots et madame de Melfort même, m'ont parlé de vous. Vous avez tort de ne pas reprendre vos anciennes habitudes. Ce que vous avez fait de moi et sur moi ne laisse aucun doute que vous pouvez faire une brillante

fortune. Je connais à Paris cent personnes de la première volée, hommes et femmes, qui ont la même maladie dont vous m'avez guéri, et qui vous donneraient la moitié de leur bien, si vous les guérissiez.

La Tour-d'Auvergne parlait fort juste, mais comme je savais que sa cure merveilleuse n'était due qu'à un singulier hasard, je ne me sentais aucune envie de me rendre public et ridicule. Je lui dis donc qu'absolument je ne voulais pas m'exposer, et qu'il n'avait qu'à dire à madame d'Urfé que j'aurais l'honneur de l'aller voir avec réserve et non autrement, et qu'elle pourrait me faire connaître le jour et l'heure où il lui plairait que je lui présentasse mes hommages.

Le même soir, en rentrant chez moi, je trouvai un billet du comte où il me donnait rendez-vous aux Tuileries pour le lendemain à midi, qu'il s'y trouverait et que de là il me mènerait chez sa tante qui m'attendait avec impatience, que nous dînerions à nous trois et qu'elle ne serait visible pour personne que pour nous.

Exact au rendez-vous ainsi que le comte, nous nous rendîmes chez madame d'Urfé qui demeurait sur le quai des Théatins, à côté de l'hôtel Bouillon.

Belle, quoique vieille, madame d'Urfé me reçut avec cette noble aisance de l'ancienne cour du temps de la régence. Nous passâmes une heure et demie à causer de choses indifférentes, et sans

nous le dire, d'accord sur la maxime de nous étudier. Nous voulions réciproquement *nous tirer les vers du nez.*

Je n'avais pas de peine à jouer l'ignorant, car je l'étais en effet, et madame d'Urfé, qui ne se montrait pas curieuse, trahissait, sans le vouloir, l'envie de se montrer savante ; cela me mettait tout-à-fait à mon aise, car j'étais certain de la rendre contente de moi, si je parvenais à la rendre contente d'elle-même.

A deux heures, on servit, sur une table à trois couverts, le même dîner que l'on servait chaque jour pour douze, et nous dînâmes d'une manière assez insignifiante, sous le rapport de la conversation, car nous ne parlâmes que de futilités, à l'instar de la bonne compagnie, ou plutôt du beau monde.

Après le dessert, la Tour-d'Auvergne nous quitta pour aller voir le prince de Turenne qu'il avait laissé le matin avec une forte fièvre, et après son départ madame d'Urfé commença à me parler chimie, magie, et tout ce qui faisait l'objet de son culte ou pour mieux dire de sa folie. Lorsque nous en vînmes au grand œuvre et que j'eus la bonhomie de lui demander si elle connaissait la matière première, la politesse seule l'empêcha d'éclater de rire, mais avec un sourire gracieux, elle me dit qu'elle possédait déjà ce qu'on appelait la pierre philosophale, et qu'elle était rompue dans toutes les grandes opérations.

Ensuite elle me fit voir sa bibliothèque qui avait appartenu au grand d'Urfé et à Rénée de Savoie, sa femme ; mais elle l'avait augmentée de manuscrits qui lui avaient coûté plus de cent mille francs. Paracelse était son auteur favori, et selon sa croyance positive, il n'avait été ni homme ni femme, sans être hermaphrodite, et avait eu le malheur de s'empoisonner avec une trop forte dose de panacée ou de médecine universelle. Elle me montra un petit manuscrit où se trouvait le grand procédé expliqué en français, en termes très-clairs. Elle me dit qu'elle ne l'enfermait pas sous clé, parce qu'il était écrit en chiffres et qu'elle seule en avait la clé.

— Vous ne croyez donc pas, madame, à la stéganographie ?

— Non, monsieur, et si vous voulez l'accepter, en voici la copie, dont je vous fais présent.

— Je l'accepte, madame, avec d'autant plus de reconnaissance, que je sais tout ce qu'il vaut.

De la bibliothèque, nous passâmes dans le laboratoire, qui, positivement, m'étonna. Elle me montra une matière qu'elle tenait au feu depuis quinze ans et qui avait besoin d'y être encore pendant quatre ou cinq. C'était une poudre de projection qui devait dans la minute opérer la transmutation de tous les métaux en l'or le plus pur. Elle me fit voir un tuyau par où le charbon descendait et allait entretenir le feu de son fourneau, toujours au même degré. Le charbon était

poussé par son poids naturel et toujours successivement et en quantité égale, de sorte qu'elle passait souvent trois mois sans visiter ce fourneau et que son feu éprouvât la moindre variation. La cendre s'échappait par un autre tuyau très-habilement pratiqué, et qui servait en même temps de ventilateur.

La calcination du mercure était un jeu d'enfant pour cette femme vraiment étonnante. Elle m'en montra de calciné et me dit que, quand je le voudrais, elle m'en ferait connaître le procédé. Elle me fit voir ensuite l'arbre de Diane du fameux Taliamed dont elle était l'élève. Ce Taliamed était le savant Maillot qui, selon madame d'Urfé, n'était pas mort à Marseille, comme l'abbé le Mascrier l'avait fait croire, car il était vivant, et elle ajouta avec un petit sourire qu'elle recevait souvent de ses lettres. Si le régent de France l'avait écouté, me dit-elle, il vivrait encore. Ce cher régent, il a été mon premier ami, c'est lui qui m'a donné le sobriquet d'Égérie et c'est lui qui me maria à M. d'Urfé.

Elle possédait un commentaire de Raimond Lulle, qui avait éclairci tout ce qu'Armand de Villeneuve avait écrit d'après Roger Bacon et Heber, qui, selon elle, n'étaient point morts. Ce précieux manuscrit était dans une cassette d'ivoire dont elle gardait soigneusement la clé ; son laboratoire d'ailleurs était fermé à tout le monde. Elle me montra un baril rempli de *platina del Pinto*,

qu'elle me dit être maîtresse de convertir en or quand bon lui semblerait. C'était M. Vood lui-même qui lui en avait fait présent en 1743. Elle me fit voir du même métal dans quatre vases différens. Dans trois le platine était intact dans de l'acide vitriolique, nitrique et marin; mais dans le quatrième, ayant employé l'eau régale, le métal n'avait pu résister à son action. Elle le fondait au miroir ardent, et elle me dit que, seul, on ne pouvait pas le fondre autrement, ce qui, selon elle, prouvait que ce métal était supérieur à l'or. Elle m'en montra précipité par le sel ammoniac qui n'a jamais pu précipiter l'or.

Elle avait un athanor vivant depuis quinze ans. Je vis sa tour remplie de charbons noirs, ce qui me fit juger qu'elle y était allée un ou deux jours auparavant. En rentrant, je m'approchai de son arbre de Diane, et je lui demandai respectueusement si elle convenait que ce n'était qu'un jeu pour amuser les enfans. Elle me répondit avec dignité qu'elle ne l'avait composé que pour s'amuser en employant l'argent, le mercure, l'esprit de nitre, en les cristallisant ensemble, et qu'elle ne regardait son arbre que comme une végétation métallique qui montrait en petit ce que la nature pourrait faire en grand; mais elle ajouta très-sérieusement qu'elle pouvait faire un arbre de Diane qui serait un véritable arbre du soleil, qui produirait des fruits d'or qu'on recueillerait et qui en reproduiraient jusqu'à l'extinction d'un ingré-

dient qu'elle mèlerait aux six *lépreux* en proportion de leur quantité. Je lui répondis d'un ton modeste que je ne croyais pas la chose possible sans la poudre de projection. Madame d'Urfé ne me répondit que par un gracieux sourire.

Elle me fit voir alors une écuelle de porcelaine dans laquelle il y avait du nitre, du mercure et du soufre, et sur une assiette un sel fixe. J'imagine, me dit la marquise, que ces ingrédiens vous sont connus?

— Je les connais, et ce sel fixe est de l'urine.

— Vous y ètes.

— J'admire votre pénétration, madame! Vous avez analysé l'amalgamation avec laquelle j'ai tracé le Pentacle sur la cuisse de votre neveu; mais il n'y a point de tartre qui puisse vous montrer les paroles qui donnent de la vertu au Pentacle.

— Il ne faut pas du tartre pour cela, mais le manuscrit d'un adepte que j'ai dans ma chambre et que je vous montrerai. Vous y trouverez vos propres paroles.

Je ne répondis que par une inclinaison de tête, et nous sortîmes de ce curieux laboratoire.

A peine arrivés dans la chambre, madame d'Urfé tira d'une jolie cassette un petit livre noir qu'elle posa sur sa table et elle se mit à chercher un phosphore. Tandis qu'elle cherchait, j'ouvris le livre qui était derrière elle, et je vis qu'il était rempli

de Pentacles, et je tombai par bonheur sur le même talisman que j'avais peint sur la cuisse du comte. Il était entouré des noms des génies des planètes, deux exceptés, qui étaient ceux de Saturne et de Mars. Je refermai vite le livre. Ces génies étaient ceux d'Agrippa que je connaissais. Sans faire semblant de rien, je me rapprochai d'elle, et bientôt elle trouva le phosphore qu'elle cherchait et je fus véritablement surpris à sa vue; mais j'en parlerai ailleurs.

Madame la marquise se mit sur son canapé, me fit asseoir près d'elle et me demanda si je connaissais les talismans du comte de Trèves.

— Je n'en ai jamais entendu parler, madame, mais je connais ceux de Poliphile.

— On prétend que ce sont les mêmes.

— Je ne le crois pas.

— Nous le saurons si vous voulez écrire les paroles que vous avez prononcées en traçant le Pentacle sur la cuisse de mon neveu. Le livre sera le même, si, sur celui-ci, je vous trouve les paroles qui entourent le même talisman.

— Ce serait une preuve, j'en conviens; je m'en vais les écrire.

Je me mis à écrire les noms des génies. Madame trouva le Pentacle, me récita les noms, et moi, contrefaisant l'étonné, je lui donne mon papier avec l'air de l'admiration et elle montra la plus grande satisfaction en lisant les mêmes noms. Vous voyez, me dit-elle, que Poliphile

et le comte de Trèves possédaient la même science.

— J'en conviendrai, madame, si dans votre livre on trouve la méthode de prononcer les noms ineffables. Connaissez-vous la théorie des heures planétaires?

— Je crois que oui; mais elle n'est pas nécessaire dans cette opération.

— Indispensable, madame, car c'est de là que dépend l'infaillibilité. J'ai peint le Pentacle de Salomon sur la cuisse du comte de la Tour-d'Auvergne à l'heure de Vénus, et si je n'avais pas commencé par Araël, qui est le génie de la planète, mon opération aurait été sans effet.

— C'est ce que j'ignorais. Et après Araël.

— Il faut aller à Mercure, de Mercure à la Lune, de la Lune à Jupiter et de Jupiter au Soleil. Vous voyez que c'est le cycle magique du système de Zoroastre, où je saute Saturne et Mars que la science exclut dans cette opération.

— Et si vous aviez opéré dans l'heure de la Lune, par exemple?

— Je serais alors allé à Jupiter, puis au Soleil, de là à Araël, c'est-à-dire à Vénus, et j'aurais fini par Mercure.

— Je vois, monsieur, que vous possédez la pratique des heures avec une facilité surprenante.

— Sans cela, madame, on ne peut rien faire en magie, car on n'a pas le temps de calculer;

mais cela n'est pas difficile. Une étude d'un mois en donne l'habitude à tout candidat. Ce qui est beaucoup plus difficile, c'est le culte ; car il est beaucoup plus compliqué ; mais on y parvient. Je ne sors jamais de chez moi sans connaître de combien de minutes est composée l'heure dans le jour courant, et j'ai soin que ma montre soit parfaitement réglée, car une minute de plus ou de moins décide de tout.

— Auriez-vous la complaisance de me communiquer cette théorie ?

— Vous l'avez dans Artefius, et plus claire dans Sandivoye.

— Je les ai, mais ils sont en latin.

— Je vous en ferai la traduction.

— Vous aurez cette complaisance ? Vous me rendrez heureuse.

— Vous m'avez fait voir des choses, madame, qui me forcent à ne point vous refuser, pour des raisons que, peut-être, je pourrai vous dire demain.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Parce que je dois auparavant savoir le nom de votre génie.

— Vous savez que j'ai un génie ?

— Vous devez en avoir un, s'il est vrai que vous ayez la poudre de-projection.

— Je l'ai.

— Donnez-moi le serment de l'ordre.

— Je n'ose, et vous savez pourquoi.

— Demain, peut-être, je vous mettrai dans l'impossibilité de douter.

Ce ridicule serment n'était autre que celui des princes rose-croix qu'on ne s'entre-donne jamais sans se connaître auparavant; ainsi madame d'Urfé avait et devait avoir peur de devenir indiscrète, et de mon côté je devais faire semblant d'avoir la même crainte. Le fait est que je crus devoir gagner du temps, car je savais parfaitement ce que c'était que ce serment. On peut se le donner entre hommes, sans indécence; mais une femme comme madame d'Urfé devait avoir quelque répugnance à le donner à un homme qu'elle voyait pour la première fois. Lorsque nous trouvons ce serment, me dit-elle, annoncé dans les saintes Écritures, il est marqué par ces mots : *Il jura en lui mettant la main sur la cuisse.* Mais ce n'est pas la cuisse, et par conséquent on ne trouve jamais qu'un homme prête serment à une femme de la manière voulue, puisque la femme n'a point de *verbe.*

Il était neuf heures du soir quand le comte de la Tour-d'Auvergne entra dans l'appartement où nous étions, et il ne fut pas peu étonné de me trouver encore chez sa tante. Il nous dit que la fièvre de son cousin avait redoublé, et que la petite vérole était déclarée, et je viens, ma chère tante, prendre congé de vous, au moins pour un mois, car je vais m'enfermer avec le malade. Madame d'Urfé loua son zèle et lui remit un sachet en lui faisant promettre qu'il le rendrait après la

guérison du prince. Mettez-le-lui en sautoir autour du cou, et comptez sur une heureuse irruption et sur une guérison parfaite. Il le lui promit et nous ayant souhaité le bon soir, il s'en alla.

— J'ignore, madame la marquise, ce que contient votre sachet, mais si c'est de la magie, je n'ai aucune confiance en son effet, car vous avez négligé de lui donner la prescription sur l'heure.

— Pour le coup, c'est un *electrum*, et la magie et l'heure n'ont rien à faire là.

— Vous me pardonnerez mon observation.

Elle me dit qu'elle louait ma réserve, mais qu'elle était sûre que je ne serais pas mécontent de sa petite coterie, si je consentais à vouloir en faire partie. Je vous ferai connaître tous mes amis, ajouta-t-elle, en vous faisant dîner avec chacun d'eux en trio, de manière qu'ensuite vous puissiez vous plaire avec tous.

J'acceptai.

En conséquence de cet arrangement, le lendemain je dînai avec M. Gérin et sa nièce qui ne rompait pas le trio scientifique ; mais ils ne firent ma conquête ni l'un ni l'autre. Le second jour, je dînai avec un Irlandais nommé Macartnei, physicien dans l'ancien goût et qui m'ennuya beaucoup. Le surlendemain, je me trouvai avec un moine qui, causant littérature, dit mille impertinences contre Voltaire, qu'alors j'aimais beaucoup, et contre l'Esprit des lois que j'admirais, et que le sot enfroqué refusait au grand Montesquieu, attribuant

cet ouvrage sublime.... à un moine. Autant aurait valu attribuer la création à un capucin. Le jour suivant, madame d'Urfé me fit dîner avec le chevalier d'Arzigny, vieillard de quatre-vingts ans, homme vain, fat et par conséquent ridicule, qu'on appelait le doyen des petits-maîtres; mais comme il avait été à la cour de Louis XIV, il était assez intéressant, parce qu'il avait toute la politesse de ces temps et que sa mémoire était remplie des anecdotes de la cour de ce roi despote et fastueux.

Cet homme m'amusa beaucoup par ses ridicules; il mettait du rouge, ses habits étaient fleuris et ornés de pompons comme du temps de madame de Sévigné; il se prétendait tendrement attaché à sa maîtresse qui lui tenait une petite maison, où il soupait tous les jours en compagnie de ses amies, toutes jeunes, toutes charmantes, qui quittaient toutes les sociétés pour la sienne; malgré cela il n'était pas tenté de lui faire des infidélités, car il couchait régulièrement avec elle.

Aimable quoique décrépit, le chevalier d'Arzigny avait une douceur de caractère qui donnait à tout ce qu'il disait le vernis de la vérité que, dans son métier de courtisan, il n'avait peut-être jamais connue. Il était d'une propreté extrême. Sa boutonnière était toujours ornée d'un bouquet des fleurs les plus odorantes, telles que tubéreuses, jonquilles et jasmin d'Espagne; avec cela ses cheveux postiches étaient placardés de pommade à

l'ambre, ses sourcils peints et parfumés et son ratelier d'ivoire; le tout répandait une forte odeur qui ne déplaisait pas à madame d'Urfé, mais que j'avais peine à supporter. Sans cet inconvénient, je me serais probablement procuré sa société le plus souvent que j'aurais pu. Il était épicurien par système et avec une tranquillité étonnante. Il disait qu'il passerait un bail pour recevoir vingt-quatre coup de bâton chaque matin, si par là il devait être sûr de ne pas mourir dans les vingt-quatre heures, et que plus il vieillirait, plus il accorderait la bastonnade plus ample. C'était je pense aimer la vie.

Un autre jour je dînai avec M. Charon, conseiller en la grand'chambre et rapporteur d'un procès que madame d'Urfé avait avec madame du Chatelet, sa fille, qu'elle haïssait cordialement. Ce vieux conseiller, quarante ans auparavant, avait été l'amant heureux de la savante marquise, et à cause de ces vieux souvenirs, il se croyait obligé d'appuyer la cause de son ancienne amante. Alors les magistrats en France se croyaient le droit de donner raison à leurs amis ou aux personnes qu'ils protégeaient, soit par penchant, soit par avarice; ils achetaient leurs charges et croyaient de droit pouvoir vendre la justice.

M. Charon m'ennuya comme les autres, et c'était naturel; car la disparate était trop grande entre nous.

La scène changea le jour suivant, car je m'a-

musai avec M. de Viarme, jeune conseiller, qui vint dîner avec son épouse. Ce M. de Viarme était neveu de madame d'Urfé, et sa femme, fort gentille, avait de l'esprit. C'était en somme un aimable couple. Il était auteur des *Remontrances au roi*, ouvrage qui lui avait valu une grande réputation et qui avait été lu avidement par tout Paris. Il me dit que le métier d'un conseiller était de s'opposer à tout ce que le roi pouvait faire, même de bon. La raison qu'il m'allégua pour justifier ce principe est celle qu'allèguent toutes les minorités des corps collectifs, et dont je crois ne pas devoir fatiguer mes lecteurs.

Le dîner le plus agréable fut celui que je fis avec madame de Gergi qui vint avec le fameux aventurier connu sous le nom de comte de St.-Germain. Cet homme, au lieu de manger, ne fit que parler du commencement à la fin du repas, et je faillis l'imiter en partie, car au lieu de manger, je ne faisais qu'écouter avec la plus grande attention; il est vrai qu'il était difficile de parler mieux que lui.

Saint-Germain se donnait pour prodigieux, il voulait étonner, et il réussissait souvent; il avait un ton décisif, mais d'une nature si étudiée, qu'il ne déplaisait pas. Il était savant, parlait parfaitement la plupart des langues; grand musicien, grand chimiste, d'une figure agréable et maître de se rendre toutes les femmes dociles; car en même temps qu'il leur donnait du fard

et des cosmétiques qui les embellissaient, il les flattait, non de les faire rajeunir, car il avait la modestie d'avouer que cela lui était impossible, mais de les conserver dans l'état où il les prenait, au moyen d'une eau qui, disait-il, lui coûtait beaucoup, mais dont il leur faisait présent.

Il avait su se concilier la faveur de madame de Pompadour qui lui avait fait parler au roi, à qui il avait fait un joli laboratoire; car cet aimable monarque, qui s'ennuyait partout, croyait trouver du plaisir ou au moins distraire un peu son ennui en faisant des couleurs. Le roi lui avait donné un appartement à Chambord et cent mille livres pour la construction d'un laboratoire, et selon St.-Germain, le roi, par ses productions chimiques, devait faire prospérer toutes les fabriques de la France.

Cet homme singulier et né pour être le premier des imposteurs, disait, avec un ton d'assurance et par manière d'acquit, qu'il avait trois cents ans, qu'il possédait la panacée, qu'il faisait tout ce qu'il voulait de la nature, qu'il avait le secret de fondre les diamans et que de dix ou douze petits il en formait un grand de la plus belle eau et sans qu'ils perdissent rien de leur poids. Toutes ces opérations n'étaient pour lui que pures bagatelles. Malgré ses rodomontades, ses mensonges évidens et ses disparates outrées, je n'eus pas la force de le trouver insolent. Je ne le trouvai pas non plus respectable, mais comme malgré moi et à mon insu, je le trouvai étonnant,

car il m'étonna. J'aurai occasion de parler encore de cet original.

Lorsque madame d'Urfé m'eut fait faire toutes ces connaissances, je lui dis que j'aurais l'honneur de dîner avec elle toutes les fois qu'elle m'en témoignerait l'envie, mais que je désirais que ce fût tête-à-tête à l'exception de ses parens et de St.-Germain, dont l'éloquence et les fanfaronades m'amusaient. Cet homme singulier assistait souvent au dîner des meilleures maisons de la capitale, mais il ne touchait à rien, disant que sa vie dépendait du genre de nourriture qu'il prenait et que personne ne pouvait connaître que lui. On s'accommodait assez de sa singularité, car on n'était curieux que de sa faconde qui, véritablement, était l'âme de toutes les sociétés où il se trouvait.

J'avais fini par connaître à fond madame d'Urfé, qui me croyait fermement un adepte consommé sous le masque de l'incognito, et cinq ou six semaines après elle se confirma dans cette idée chimérique, lorsqu'elle me demanda si j'avais déchiffré le manuscrit où se trouvait la prétendue explication du grand-œuvre. Oui, lui dis-je, je l'ai déchiffré et par conséquent lu; mais je vous le rends en vous donnant ma parole d'honneur que je ne l'ai pas copié, car je n'y ai trouvé rien de nouveau.

— Sans la clé, monsieur, excusez-moi, mais je crois la chose impossible.

— Voulez-vous, madame, que je vous nomme la clé?

— Je vous en prie.

Je lui donne la parole qui n'était d'aucune langue, et voilà ma marquise tout ébahie. C'est trop, monsieur, c'est trop! je me croyais seule en possession de ce mot mystérieux, car je le conserve dans ma mémoire, je ne l'ai jamais écrit et je suis certaine de ne l'avoir jamais donné à personne.

Je pouvais lui dire que le calcul qui m'avait servi à déchiffrer le manuscrit m'avait naturellement servi à deviner la clé; mais il me vint la lubie de lui dire qu'un génie me l'avait révélée. Cette sottise me soumit entièrement cette femme vraiment savante, vraiment raisonnable...... sur tout autre point que sur sa marotte. Quoi qu'il en soit, ma fausse confidence me donna sur madame d'Urfé un ascendant immense; je fus dès cet instant l'arbitre de son âme, et j'ai souvent abusé de mon pouvoir sur elle. Maintenant que je suis revenu des illusions qui ont accompagné ma vie, je ne me le rappelle qu'en rougissant, et j'en fais pénitence par l'obligation que je me suis imposée de dire toute la vérité en écrivant ces Mémoires.

La grande chimère de cette bonne marquise était de croire fermement à la possibilité de pouvoir parvenir au colloque avec les génies, avec les esprits qu'on appelle élémentaires. Elle aurait

donné tout ce qu'elle possédait pour y parvenir, et elle avait connu des imposteurs qui l'avaient trompée, en la flattant de lui faire atteindre le terme de ses vœux. Je ne savais pas, me dit-elle, que votre génie eût le pouvoir de forcer le mien à lui révéler mes secrets.

— Il n'a pas été nécessaire de forcer votre génie, madame, car le mien sait tout par sa propre nature.

— Sait-il aussi ce que je renferme de plus secret dans mon âme?

— Sans doute, et il est forcé de me le dire si je l'interroge.

— Pouvez-vous l'interroger quand vous voulez?

— Toujours, pourvu que j'aie du papier et de l'encre. Je puis même le faire interroger par vous en vous disant son nom.

— Et vous me le diriez ?

— J'en ai le pouvoir, madame, et pour vous en convaincre, mon génie se nomme Paralis. Faites-lui une question par écrit, comme vous la feriez à un simple mortel ; demandez-lui, par exemple, comment j'ai pu déchiffrer votre manuscrit, et vous verrez comme je l'obligerai à vous répondre.

Madame d'Urfé, tremblante de joie, fait sa question et la met en nombres, puis en pyramide à ma façon, et je lui fais tirer la réponse qu'elle met elle-même en lettres. Elle n'obtint d'abord que des consonnes ; mais moyennant une seconde opération qui donna les voyelles, elle

trouva la réponse exprimée en termes fort clairs. Sa surprise se peignait sur tous ses traits, car elle avait tiré de la pyramide la parole qui était la clé de son manuscrit. Je la quittai emportant avec moi son âme, son cœur, son esprit et tout ce qui lui restait de bon sens.

CHAPITRE VI.

Idées erronnées et contradictoires de madame d'Urfé sur mon pouvoir. — Mon frère se marie ; projet conçu le jour de ses noces. — Je vais en Hollande pour affaire de finances du gouvernement. — Je reçois une leçon du juif Boaz. — M. d'Affri. — Esther. — Un autre Casanova. — Je retrouve Thérèse Imer.

Le prince de Turenne étant parfaitement rétabli de la petite vérole, le comte de la Tour-d'Auvergne l'avait quitté, et comme il connaissait le goût de sa tante pour les sciences abstraites, il ne s'étonna pas de me trouver comme établi auprès d'elle et devenu son seul ami.

Je le voyais à dîner avec plaisir, ainsi que tous les parens de la marquise, d'autant plus que leurs

nobles procédés à mon égard m'enchantaient. C'étaient ses frères, MM. de Pont-Carré et de Viarme qui venait d'être élu prévôt des marchands, et son fils. J'ai dit que madame du Chatelet était fille de la marquise, mais un malheureux procès les rendait irréconciliables; il n'était jamais question d'elle.

La Tour-d'Auvergne ayant dû partir pour rejoindre son régiment boulonais qui était en garnison en Bretagne, nous dînions presque tous les jours tête-à-tête, la marquise et moi, et ses gens me regardaient comme son mari, quoique la chose ne pût guère paraître vraisemblable; mais ils croyaient par là justifier les longues heures que nous passions ensemble. Madame d'Urfé me croyait riche, et elle s'était imaginé que je ne m'étais placé dans la loterie de l'École-Militaire que pour pouvoir garder l'incognito.

Selon elle, je possédais, non-seulement la pierre philosophale, mais encore le colloque avec tous les esprits élémentaires, et de là elle tirait la conséquence toute naturelle qu'il ne dépendait que de moi de bouleverser le monde, de faire le bonheur ou le malheur de la France, et elle n'attribuait la nécessité où elle me croyait de garder l'incognito qu'à la juste crainte que je devais avoir d'être arrêté, enfermé; car cela, d'après ses idées, devait être immanquable, si le ministre parvenait à me connaître. Ces extravagances venaient des révélations que son génie lui

faisait pendant la nuit, c'est-à-dire des rêves que faisait son imagination exaltée, et que sa raison infatuée lui présentait ensuite comme des réalités. Elle ne concevait pas la chose la plus simple, qui était que si j'avais eu la puissance qu'elle me supposait, il n'y aurait pas eu de puissance capable de m'arrêter, d'abord parce que j'aurais tout prévu, tout su, puis parce que mon pouvoir ne se serait point trouvé lésé par l'action des verroux, puisque ma force était basée sur ma science, qu'il ne saurait être au pouvoir d'aucun despote d'arracher à qui l'a, sans le détruire; or, ma destruction n'aurait pas été possible, si j'avais eu à mes ordres la puissance des génies. Toutes ces considérations étaient du dernier simple; mais la passion et l'infatuation ne raisonnent pas.

En m'en parlant un jour de la meilleure foi du monde, elle me dit que son génie lui avait persuadé que je ne pouvais pas lui faire obtenir le colloque, parce qu'elle était femme; car les génies ne se communiquaient ainsi qu'aux hommes, dont la nature est moins imparfaite; mais que je pouvais, moyennant une opération qui m'était connue, la faire passer en âme dans le corps d'un enfant mâle né de l'accouplement philosophique d'un immortel avec une mortelle, ou d'un homme ordinaire avec une femme d'une nature divine.

Si j'avais cru pouvoir désabuser madame d'Urfé et la ramener à l'usage raisonnable de ses connaissances et de son esprit, je crois que je l'au-

rais entrepris, et cette œuvre aurait été méritoire; mais j'étais persuadé que son infatuation était incurable, et je crus n'avoir rien de mieux à faire que de seconder sa folie et d'en profiter.

Si, agissant d'après tous les principes de l'honnête homme, je lui avais dit que toutes ses idées étaient absurdes, elle ne m'aurait pas cru; elle m'aurait supposé jaloux de ses connaissances, et j'aurais perdu dans son esprit, sans qu'elle m'en eût cru moins savant. Dans cette persuasion, je ne trouvai rien de mieux que de me laisser aller. D'ailleurs mon amour-propre ne pouvait être que flatté de me voir traiter comme le plus profond rose-croix, comme le plus puissant de tous les mortels, par une femme célèbre, qui jouissait d'une haute réputation de savoir, qui recevait les premières familles de France auxquelles elle était alliée, et qui par dessus tout était plus riche de son porte-feuille que de quatre-vingt mille livres de rente que lui donnaient une terre magnifique et de superbes maisons qu'elle possédait dans Paris. Je savais, à n'en pas douter, qu'au besoin elle n'aurait rien pu me refuser, et quoique je n'eusse formé aucun projet pour profiter de ses richesses ni en tout ni en partie, je sentais un certain plaisir à me reconnaître en pouvoir de le faire.

Malgré son immense fortune et le pouvoir qu'elle se croyait de faire de l'or, madame d'Urfé était avare, car elle ne dépensait guère que trente mille francs par an, et elle jouait à la Bourse ses

épargnes qui allaient au double. Un agent de change lui portait des effets royaux lorsqu'ils étaient au prix le plus bas, et les lui faisait vendre quand ils haussaient. De cette manière, pouvant attendre et saisir les momens les plus favorables de baisse et de hausse, elle avait considérablement enflé son porte-feuille.

Plusieurs fois elle m'avait dit qu'elle était prête à donner tout ce qu'elle avait pour devenir homme et qu'elle savait que cela dépendait de moi. Un jour qu'elle m'en parlait avec ce ton de persuasion qui entraîne, je lui dis que j'étais forcé de lui avouer que j'étais en effet maître de l'opération, mais que je ne pouvais pas me résoudre à la faire sur elle, parce que je serais obligé pour cela de la faire mourir. Je croyais que cette confidence lui ôterait l'envie de passer par cette épreuve, mais que mes lecteurs jugent de ma surprise quand je l'entendis me dire : Je le sais, et je connais même le genre de mort auquel je serais assujettie; mais je suis prête.

— Et quel est ce genre de mort, madame?

— C'est le même poison qui fit mourir Paracelse.

— Et croyez-vous que Paracelse ait obtenu l'hypostase?

— Non, mais je sais bien pourquoi.

— Voudriez-vous bien me le dire?

— C'est parce qu'il n'était ni homme ni femme, et que la nature mixte est opposée à l'hypostase;

il faut, pour pouvoir en jouir, être tout un ou tout autre.

— C'est vrai ; mais savez-vous comment on fait ce poison ? savez-vous qu'il est impossible sans l'intervention d'une salamandre ?

— Cela peut être ; c'est ce que je ne savais pas. Je vous prie de demander à la cabale s'il y a à Paris une personne qui possède ce poison.

Il me fut aisé de deviner qu'elle s'en croyait en possession, et je n'hésitai pas à le trouver dans la réponse que donna la pyramide. Je contrefis l'étonné ; mais elle, toute glorieuse : Vous voyez, me dit-elle, qu'il ne faut plus que l'enfant qui contienne le verbe masculin tiré d'une créature immortelle. Je suis instruite que cela dépend de vous, et je ne crois pas que vous puissiez manquer de courage par une pitié mal entendue que vous pouvez avoir de ma vieille carcasse.

A ces mots, je me levai et je me plaçai à la fenêtre de sa chambre qui donnait sur le quai, où je restai un bon quart d'heure à réfléchir à sa folie. Quand je revins à la table où elle était assise, elle me regarda attentivement, et tout émue elle me dit : Est-il possible, mon cher ami ? je vois que vous avez pleuré.

Je ne cherchai pas à la désabuser, et ayant pris mon épée et mon chapeau, je la quittai en soupirant. Son équipage, toujours à mes ordres, était à la porte, j'y montai et j'allai me promener sur les boulevarts jusqu'à l'heure du spectacle,

sans pouvoir revenir de la surprise que me causait cette femme singulière.

Mon frère avait été reçu à l'académie de peinture par acclamation, après l'exposition d'un tableau de bataille qui fit l'admiration de tous les connaisseurs. L'académie en fit l'acquisition pour cinq cents louis.

Il s'était amouraché de Caroline, et il l'aurait épousée, sans une infidélité qu'elle lui fit et qui le choqua à tel point que, pour lui ôter toute espérance de raccommodement, huit jours après il épousa une figurante dans les ballets de la Comédie-Italienne. M. de Sanci, trésorier des économats du clergé, voulut faire la noce; il aimait beaucoup cette fille, et par reconnaissance de la belle action que mon frère avait faite en l'épousant, il lui procura des tableaux à faire pour tous ses amis, ce qui fut l'acheminement à sa grande fortune et à la haute réputation qu'il s'acquit.

M. Corneman, le banquier, se trouvait à la noce de mon frère, et s'étant beaucoup attaché à moi, il me parla beaucoup de la grande disette d'argent et me sollicita de parler au contrôleur-général pour y trouver un remède. Il me dit qu'en donnant des effets royaux à un prix honnête à une compagnie de négocians d'Amsterdam, on pourrait en échange prendre des papiers de quelque autre puissance dont le crédit serait moins décrié que celui de la France, et qui seraient faciles à

réaliser. Je le priai de n'en parler à personne et je lui promis d'agir.

Cette idée m'avait souri, et je m'en occupai toute la nuit; aussi, dès le lendemain, je me rendis au palais Bourbon, pour en parler à M. de Bernis. Il trouva l'idée excellente et me conseilla de faire un voyage en Hollande avec une lettre de recommandation de M. de Choiseul pour M. d'Affri, ambassadeur à la Haye, auquel on pourrait faire passer quelques millions en papiers royaux pour les escompter suivant l'avantage que je pourrais y trouver. Il m'invita à m'aller consulter d'abord avec M. de Boulogne, et surtout de n'avoir pas l'air d'un homme qui irait à tâtons. Dès que vous ne demanderez point d'argent d'avance, me dit-il, on vous donnera toutes les lettres de recommandation que vous pourrez désirer.

Cette conversation me monta la tête, et le même jour, je vis le contrôleur-général, qui, trouvant mon idée très-bonne, me dit que M. le duc de Choiseul serait le lendemain aux Invalides et que je devais lui parler, sans perte de temps, en lui remettant un billet qu'il allait écrire. Quant à moi, me dit-il, je ferai passer, sans délai, pour vingt millions de billets à notre ambassadeur, et si vous n'obtenez point le succès que j'espère de votre entreprise, ces effets retourneront en France.

— Je réponds qu'ils n'y reviendront pas, si l'on veut se contenter d'un prix honnête.

— On va faire la paix, c'est sûr, ainsi il ne faut vous en défaire qu'à très-peu de perte. Mais sur ce point, vous vous entendrez avec l'ambassadeur, qui aura toutes les instructions nécessaires.

Je me trouvais si flatté de cette commission, que je passai la nuit blanche à y réfléchir. Je me rendis aux Invalides, et M. de Choiseul, fameux pour aller vite en besogne, n'eut pas plutôt lu le billet de M. de Boulogne, qu'il s'entretint avec moi quelques minutes sur ce sujet, et puis me fit faire une lettre pour M. d'Affri qu'il lut et signa sans me la lire, et dès qu'elle fut cachetée, il me la remit et me souhaita un bon voyage.

Je me hâtai de prendre un passe-port de M. de Berkenrode, et le même jour je pris congé de madame Balletti et de tous mes amis, excepté de madame d'Urfé avec laquelle je devais passer toute la journée suivante, et j'autorisai mon fidèle commis à signer tous les billets de mon bureau.

Il y avait un mois environ qu'une très-jolie et très-honnête fille, native de Bruxelles, s'était mariée sous mes auspices à un Italien nommé Gaëtan qui faisait le métier de brocanteur. Ce brutal, jaloux, la maltraitait sans rime ni raison, et de là des plaintes que la charmante malheureuse venait me porter à tout bout de champ. Je les avais raccommodés plusieurs fois, et j'étais comme leur médiateur. Ils vinrent me demander à dîner le jour même où je faisais mes prépara-

tifs de départ pour la Hollande. Mon frère et Tiretta étaient avec moi, et comme je vivais encore en garni, je les menai tous dîner chez Laudel où l'on faisait excellente chère. Tiretta avait son équipage; il ruinait son ex-janséniste qui était toujours éperdument amoureuse de lui.

Pendant le dîner, Tiretta, beau garçon, très-gai et aimant passionnément la plaisanterie, se mit à coqueter la belle Flamande, qu'il voyait pour la première fois. La bonne petite n'y entendant pas malice, en était tout aise, et nous aurions ri et tout serait allé à merveille, si le mari avait été raisonnable et poli; mais jaloux comme un tigre, le malheureux suait de rage. Il ne mangeait pas, changeait de couleur dix fois par minute et lançait à sa pauvre femme des œillades foudroyantes qui dénotaient qu'il n'entendait point raillerie. Pour ajouter le comble à son malheur, Tiretta le plaisantait, et moi, prévoyant des scènes désagréables, je tâchais de modérer sa gaîté et ses saillies, mais en vain. Une huître tombe sur la belle gorge de madame Gaëtan, et Tiretta, alerte et adroit, se trouvant auprès d'elle, l'enlève avec ses lèvres aussi vite qu'un éclair. Gaëtan, furieux, se lève et applique à sa femme un si vigoureux soufflet que sa main, de la joue de sa moitié, passa sur celle de son voisin. Tiretta, furieux à son tour, se lève, prend le jaloux par le milieu du corps, et le couche par terre. Gaëtan, n'ayant point d'arme, se défendait à coups de pieds et à coups de poings;

nous le laissions faire, parce qu'il ne pouvait nous atteindre. Le garçon étant survenu, pour en finir, nous mîmes le brutal à la porte.

Sa pauvre femme tout en pleurs et saignant au nez ainsi que Tiretta, me supplia de la mener quelque part, car elle craignait pour sa vie si elle retournait avec son époux. Laissant Tiretta avec mon frère, je montai dans un fiacre avec elle, et m'ayant prié de la conduire chez un vieux procureur, son parent, qui demeurait quai de Gèvres, au quatrième étage d'une maison qui en avait six, je l'y accompagnai. Ce brave homme nous reçut poliment, et après avoir entendu l'affaire, il me dit : Pauvre comme je le suis, je ne puis malheureusement rien faire pour cette infortunée, mais si j'avais seulement cent écus, je ferais tout. Qu'à cela ne tienne, lui dis-je, tirant trois cents francs de ma poche, et je les lui remis. Monsieur, me dit le procureur, avec cela, je vais ruiner le mari qui ne parviendra jamais à savoir où est sa femme, et celle-ci m'assura qu'il ferait ce qu'il promettait. Ayant reçu les expressions de sa reconnaissance, je le quittai; mon lecteur saura ce qu'elle devint quand je serai de retour de mon voyage.

Ayant informé madame d'Urfé que j'allais en Hollande pour le bien de la France et que je serais de retour au commencement de février, elle me pria de me charger de plusieurs actions de la compagnie des Indes de Gothembourg et de les lui

vendre. Elle en avait pour soixante mille francs qu'elle ne pouvait pas vendre à la Bourse de Paris, parce qu'il n'y avait point d'argent. En outre, on ne voulait pas lui en donner l'intérêt qu'elles portaient, et qui était considérable, car il y avait trois ans qu'on n'avait payé de dividende.

Consentant à lui rendre ce service, il fallut qu'elle me rendît dépositaire, et plus encore, propriétaire de ces actions par un contrat de vente, ce qu'elle fit le même jour par devant notaire, où nous nous rendîmes ensemble.

Rentrés chez elle, je voulus lui faire une obligation qui lui garantît la propriété de ces effets et m'engager à lui en remettre la valeur à mon retour en France; mais elle s'y opposa formellement, et je la laissai persuadée de ma loyauté.

Je passai chez M. Corneman qui me donna une lettre de change sur M. Boaz, banquier israélite de la cour à la Haye, pour trois mille florins, ensuite je partis. En deux jours j'arrivai à Anvers, et ayant trouvé un yacht prêt à partir je m'embarquai et le lendemain je couchai à Rotterdam. Le jour suivant je me rendis à la Haye où, après m'être installé à l'hôtel d'Angleterre, j'allai me présenter à M. d'Affri. J'arrivai au moment où il lisait la lettre de M. de Choiseul qui l'informait de l'affaire dont j'étais chargé. Il me retint à dîner avec M. de Kauderbac, résident du roi de Pologne électeur de Saxe; il m'encouragea à bien faire, en me disant cependant qu'il doutait de la

réussite, parce que les Hollandais avaient de bonnes raisons pour croire que la paix ne se ferait pas de sitôt.

En sortant de chez l'ambassadeur, je me fis conduire chez Boaz que je trouvai à table entouré de sa laide et nombreuse famille. Il lut ma lettre et me dit qu'il venait d'en recevoir une de M. Corneman qui lui faisait mon éloge. Voulant faire le plaisant, il me dit que comme c'était la veille de la Noël, j'irais sans doute bercer l'enfant Jésus; mais je lui répondis que j'étais venu pour célébrer avec lui la fête des Machabées, et cela me valut les applaudissemens de toute la famille, et une invitation d'accepter une chambre chez lui. J'agréai son offre sans hésiter, et je dis à mon laquais de faire transporter mon bagage chez ce banquier; ensuite, avant de le quitter, je le priai de me faire gagner une vingtaine de mille florins dans quelque bonne affaire dans le peu de jours que je comptais rester en Hollande.

Prenant la chose au sérieux, il me répondit qu'il y penserait et que la chose était très-possible.

Le lendemain matin, après avoir déjeûné avec lui, Boaz me dit : J'ai votre affaire, monsieur; venez, je vais vous en parler.

Il me mène dans son cabinet où, après m'avoir compté trois mille florins en or et en billets de change, il me dit qu'il ne tenait qu'à moi de gagner en huit jours les vingt mille florins dont je lui avais parlé.

Très-surpris de la facilité avec laquelle on gagnait de l'argent en Hollande, car je n'avais voulu que plaisanter mon juif, je le remerciai de cette marque de bienveillance, et je l'écoutai.

Voilà, me dit Boaz, une note que j'ai reçue avant-hier de la Monnaie. On m'annonce quatre cent mille ducats qu'on vient de frapper et qu'on est prêt à vendre au prix courant de l'or, qui heureusement n'est pas haut dans ce moment. Chaque ducat vaut cinq florins deux stubers et trois cinquièmes. Voici le cours du change avec Francfort-sur-le-Mein. Achetez les quatre cent mille ducats, portez-les, ou envoyez-les à Francfort en prenant des lettres de change sur Amsterdam, et voici votre compte net. Vous gagnez un stuber et un neuvième par ducat, ce qui vous fait vingt-deux mille deux cent vingt-deux de nos florins. Emparez-vous de cet or aujourd'hui ; en huit jours votre gain est liquide. Vous voilà servi.

Je revenais d'un peu loin. Mais, lui dis-je, les messieurs de la Monnaie n'auront-ils pas quelque difficulté à me confier cette somme qui monte à plus de quatre millions tournois ?

— Ils en auront sans doute si vous ne les achetez pas argent comptant, ou en donnant une somme égale en bon papier.

— Je n'ai, mon cher monsieur, ni cette somme ni ce crédit.

— Dans ce cas vous ne gagnerez jamais vingt mille florins en huit jours. A la proposition que

vous m'avez faite hier, je vous ai cru millionnaire.

— Je suis en vérité très-fâché que vous vous soyez trompé.

— Je ferai faire cette affaire aujourd'hui même à quelqu'un de mes enfans.

Après m'avoir donné cette leçon un peu verte, M. Boaz passa à son comptoir et j'allai m'habiller.

M. d'Affri étant allé à l'hôtel d'Angleterre pour me faire sa visite et ne m'ayant pas trouvé, m'écrivit un billet dans lequel il me priait de passer chez lui. Je m'y rendis, il me retint à dîner et me communiqua une lettre qu'il venait de recevoir de M. de Boulogne par laquelle il l'invitait à ne point me laisser disposer des vingt millions à plus de huit pour cent de perte, parce que, lui mandait-il, la paix était sur le point d'être conclue. Nous rîmes tous deux de cette assurance si plaisamment donnée par un administrateur de Paris, tandis que nous apprenions le contraire dans un pays où l'intérêt ouvrait un œil plus clair sur les affaires.

Cependant M. d'Affri, me sachant logé chez un israélite, me conseilla de ne point m'ouvrir à des juifs, parce que, me dit-il, dans le commerce, le plus honnête n'est que le moins fripon. Si vous voulez, ajouta-t-il, je vous donnerai une recommandation pour M. Pels à Amsterdam. J'acceptai avec reconnaissance, et dans l'espoir de m'être

utile dans l'affaire de mes actions de Gothembourg, il me présenta au ministre de Suède, qui m'adressa à M. d'O.

Voulant assister à la grande réunion maçonnique pour la fête de la saint Jean d'hiver, je restai jusqu'au lendemain des fêtes. Le comte de Tot, frère du baron qui manqua sa fortune au sérail, et que j'avais rencontré à la Haye, fut mon introducteur. Je ne fus point fâché de m'être trouvé dans cette réunion composée de l'élite de tout ce qu'il y avait de mieux en Hollande.

M. d'Affri me présenta à madame la gouvernante, mère du stathouder qui n'avait que douze ans, et que je trouvai beaucoup trop sérieux pour son âge. La mère était une bonne femme très-respectable et très-souffrante ; elle s'endormait à chaque instant, tout en parlant. Elle mourut peu de temps après, et dans l'autopsie cadavéreuse qu'on fit, on trouva qu'elle avait une hydropisie de cerveau qui avait dû causer sa grande propension au sommeil. Je trouvai chez cette dame le comte Philippe de Zinzendorf qui cherchait douze millions pour l'impératrice, et qui n'eut pas de peine à les trouver à cinq pour cent d'intérêt.

Je me trouvai à la comédie auprès du ministre turc, qui avait connu M. de Bonneval, et je crus le voir mourir de rire. Voici comment.

On donnait Iphigénie, ce beau chef-d'œuvre de Racine. La statue de Diane était au milieu du théâtre. A la fin d'un acte, Iphigénie sortant sui-

vie de ses prêtresses et passant devant la statue de la déesse, toutes firent une profonde inclination. Le moucheur des chandelles, bon chrétien hollandais et peut-être mauvais plaisant, étant venu un instant après, fit à la statue la même révérence. Cela mit de bonne humeur le parterre et les loges, et des éclats de rire partirent de toutes les parties de la salle. Obligé d'expliquer au Turc ce mouvement d'hilarité, il lui prit une telle quinte de rire que je crus le voir éclater. On fut obligé de l'emporter presque sans sentiment et riant toujours et d'aller le coucher à son auberge.

Rester indifférent à la balourde plaisanterie du Hollandais, ç'aurait été peut-être signe de bêtise, j'en conviens; mais il n'y avait qu'un Turc qui pût en rire comme lui. Cependant on pourrait m'objecter qu'un grand philosophe grec est mort à force de rire en voyant une vieille édentée manger des figues. Je répondrais qu'il y a une énorme différence entre un Turc et un Grec, et surtout un Grec de l'antiquité.

Ceux qui rient beaucoup sont plus heureux que ceux qui ne rient pas du tout; car le rire désopile la rate et fait faire du bon sang; mais il faut à toutes choses de l'à-propos et un juste milieu.

A deux lieues d'Amsterdam, étant dans ma chaise de poste à deux roues, avec mon domestique, je rencontre une voiture à quatre roues, attelée de deux chevaux comme la mienne, et dans

laquelle se trouvait un beau jeune homme avec son domestique. Le cocher de cette voiture crie au mien de lui faire place, le mien observe qu'il ne le peut sans danger de me verser dans le fossé; l'autre insiste. Je m'adresse au maître en le priant d'ordonner à son cocher de me faire place. Je suis en poste, monsieur, lui dis-je, et de plus je suis étranger.

— Monsieur, me répond mon homme, en Hollande nous ne reconnaissons aucun droit de poste, et si vous êtes étranger, avouez que vous avez moins de droits que moi qui suis dans mon pays.

Le feu me monte au visage; j'ouvre la portière d'une main tandis que je prenais mon épée de l'autre, et sautant dans la neige jusqu'à mi-jambe, je dégaîne et je somme l'étrange Hollandais de me faire place ou de se défendre.

Plus calme que moi, il me répond en souriant qu'il ne se battait pas pour une raison aussi ridicule, et que je pouvais remonter en voiture, qu'il me ferait place. Le ton assuré, mais jovial, de ce jeune homme avait quelque chose qui m'intéressait. Je remontai en chaise, et à nuit tombante j'arrivai à Amsterdam.

Logé à l'Étoile d'Orient, excellente auberge, le lendemain j'allai à la Bourse où je trouvai M. Pels. Il me dit qu'il penserait à mon affaire, et dans le même instant ayant trouvé M. d'O., ce monsieur me fit parler à un négociant de Gothembourg qui

m'offrit de m'escompter mes seize obligations avec douze pour cent d'intérêt. M. Pels me dit d'attendre, me promettant de m'en avoir quinze. Il m'invita à dîner, et me voyant enchanté de son vin du Cap, il me dit en riant qu'il le faisait lui-même en mêlant du vin de Bordeaux avec du vin de Malaga.

M. d'O. m'ayant invité pour le jour suivant, je me rendis chez lui et je le trouvai avec sa fille Esther, jeune personne de quatorze ans, très-avancée pour son âge et beauté parfaite, à l'exception de ses dents qui étaient mal rangées. M. d'O. était veuf et n'avait que cette fille; de sorte qu'Esther se trouvait héritière d'une fortune immense. Son père, excellent homme, très-aimable, l'aimait à l'adoration et elle le méritait. Esther avait le teint très-blanc, légèrement coloré, des cheveux d'un noir d'ébène, et les plus beaux yeux qu'il soit possible d'imaginer. Elle me frappa. Son père lui avait fait donner une brillante éducation; elle parlait parfaitement le français, jouait du piano à merveille, et elle aimait passionnément la lecture.

Après dîner, M. d'O. me fit voir la partie non habitée de sa maison, car depuis la mort de sa femme, qu'il chérissait, il occupait le rez-de-chaussée qui était très-commode. Il me montra un appartement de plusieurs pièces où il avait un trésor en ancienne porcelaine. Les murs et les croisées étaient recouverts de plaques de marbre,

chaque chambre de couleur différente, et le parquet, recouvert de superbes tapis de Perse, était en mosaïque. La salle à manger, fort grande, était toute recouverte en albâtre; la table et les buffets étaient en bois de cèdre. Cette maison paraissait être un bloc de marbre, car l'extérieur en était recouvert comme l'intérieur; elle devait avoir coûté des sommes immenses. Le samedi, une demi-douzaine de servantes, perchées sur des échelles, lavaient ces magnifiques murs. Ces servantes portant de larges paniers, étaient obligées de se mettre en culotte, car sans cela, elles auraient trop intéressé les passans curieux.

Après avoir vu la maison, nous descendîmes, et M. d'O. me laissa seul avec Esther dans l'avant-chambre où il travaillait avec ses commis. Ce jour-là, comme c'était le premier de l'an, il n'y avait personne.

Après avoir exécuté une sonate sur le clavecin, mademoiselle d'O. me demanda si j'irais au concert. Je lui répondis qu'ayant le bonheur de me trouver avec elle, rien ne saurait m'y attirer. Mais vous, mademoiselle, croyez-vous y aller?

— J'irais bien volontiers, mais je ne puis y aller seule.

— Si j'osais vous offrir de vous y conduire!... mais je n'ose pas me flatter que vous voulussiez accepter.

— Vous me feriez le plus grand plaisir; et si

vous le demandiez à mon père, je suis très-persuadée qu'il ne vous refuserait pas.

— En êtes-vous sûre?

— Très-sûre; car dès l'instant qu'il vous connaît, il commettrait une impolitesse, et mon père n'est pas homme à cela. Mais je vois que vous ne connaissez pas les mœurs de notre pays.

— Je l'avoue.

— Les demoiselles jouissent ici d'une grande liberté; elles ne la perdent qu'en se mariant. Allez, et vous verrez.

Je ne me sentais pas d'aise. Je cours, j'entre chez M. d'O. et je lui fais ma requête, tremblant de recevoir un refus.

— Avez-vous une voiture?

— Oui, monsieur.

— Je n'ai donc pas besoin de faire atteler.... Esther!

— Mon père.

— Va t'habiller, mon amie; M. Casanova veut avoir la complaisance de te mener au concert.

— C'est bien aimable! je vous remercie, bon papa.

Elle l'embrasse, court s'habiller, et une heure après, elle reparaît belle comme la joie qu'elle exprimait sur tous ses traits. Je lui aurais désiré un peu de poudre; mais Esther était jalouse de l'ébène de ses superbes cheveux qui faisaient merveilleusement ressortir la blancheur de sa peau.

C'est pour plaire aux hommes que les femmes soignent surtout leur toilette ; mais qu'en général les hommes sont mauvais juges de l'effet d'une parure, comparativement au goût instinctif de la plupart des femmes !

Un fichu de dentelles de la plus grande beauté voilait un sein d'albâtre dont la vue faisait palpiter le cœur.

Nous descendons, je lui présente la main pour l'aider à monter et je m'arrête, croyant qu'une femme de chambre ou quelque duègne complaisante la suivait; mais ne voyant personne, je monte à mon tour, et le domestique ayant refermé la portière, nous partons. J'étais ébahi ! Un pareil trésor seul avec moi ! Je n'avais presque pas la faculté de penser. Je me demandais si je devais me souvenir que j'étais un franc libertin, ou si l'honneur voulait que je l'oubliasse. Esther, toute joyeuse, me dit que nous allions entendre une Italienne qui avait une voix délicieuse, et s'apercevant que j'étais interdit, elle m'en demanda la raison. Ne sachant que lui dire, je battis la campagne, mais je finis par lui dire qu'elle me paraissait un trésor dont je ne me croyais pas digne d'être le gardien.

— Je sais que partout ailleurs, on ne laisse pas sortir une jeune fille seule avec un homme; mais ici, on nous apprend à être sages et à savoir nous garder nous-mêmes.

— Heureux le mortel qui sera chargé de votre

bonheur, et plus heureux encore si votre choix est fait !

— Ce n'est pas à moi à faire ce choix ; c'est l'affaire de mon père.

— Et si celui qu'il vous choisit ne vous plaît point, ou si vous en aimez un autre?

— Il n'est pas permis d'aimer un homme, avant de savoir s'il doit être l'époux destiné.

— Vous n'aimez donc personne?

— Personne ; je n'en ai pas encore senti le besoin.

— Je puis donc vous baiser la main.

— Pourquoi ?

Elle retire sa main et me présente ses lèvres délicieuses. J'y pris un baiser qu'elle me donna modestement, mais qui m'alla au cœur. Ma joie fut un peu rabattue quand elle m'eut dit qu'elle en ferait autant quand je voudrais en présence de son père.

Nous arrivâmes au concert, où Esther trouva une quantité de jeunes personnes de ses amies, toutes filles de riches négocians, jolies, laides, et toutes curieuses de savoir qui j'étais. La belle Esther, qui ne savait que mon nom, ne pouvait les satisfaire. Tout-à-coup, apercevant une jeune blonde à quelque distance, elle me la fit remarquer et me demanda comment je la trouvais. Il était tout naturel que je lui répondisse que je n'aimais pas les blondes.

— Je veux cependant vous la présenter, car il

est possible qu'elle soit votre parente. Elle s'appelle comme vous; voici son père. Monsieur Casanova, dit-elle à un monsieur, je vous présente M. Casanova, ami de mon père.

— Est-il possible! Monsieur, me dit-il, je voudrais bien que vous fussiez le mien, car nous sommes peut-être parens. Je suis de la famille de Naples.

— Nous sommes donc parens, quoique éloignés, car mon père était Parmesan. Avez-vous votre généalogie?

— Je dois l'avoir; mais à vous dire vrai, je n'en fais pas grand cas. La monnaie des sottes vanités de la naissance n'a pas grand cours dans une république marchande.

— C'est effectivement quelque chose de bien futile pour des gens raisonnables; mais n'importe, nous pouvons nous en amuser un quart d'heure, pour en rire ensuite et non pour en faire parade.

— Eh bien! volontiers.

— J'aurai l'honneur demain de vous faire une visite, et je vous porterai une série de mes ancêtres. Serez-vous fâché d'y trouver la souche de votre famille.

— Au contraire, cela me ferait plaisir. J'aurai l'honneur moi-même de passer chez vous demain. Oserais-je vous demander si vous avez chez vous une maison de commerce?

— Non. Je suis dans les finances, et je sers le ministère de France. Je suis adressé à M. Pels.

M. Casanova fit alors un signe à sa fille, et il me la présenta. Elle était amie intime de ma charmante Esther, et je m'assis entre les deux, et le concert commença.

Après une belle symphonie, un concert de violon et un autre de hautbois, l'Italienne qu'on vantait tant, et qu'on appelait madame Trenti, parut. Qu'on juge de ma surprise en reconnaissant Thérèse Imer! la femme du danseur Pompeati et dont mon lecteur peut se souvenir. Je l'avais connue dix-huit ans plustôt, lorsque le vieux sénateur Malipiero m'avait donné des coups de canne, parce que nous nous amusions à des jeux d'enfant. Je l'avais revue à Venise en 1753, et alors nous nous étions amusés un peu plus sérieusement. Elle était partie pour Baireuth où elle était maîtresse du margrave. Je lui avais promis d'aller la voir, mais C. C. et ma belle religieuse M. M. ne m'en avaient laissé ni le loisir ni l'envie. Bientôt ayant été mis sous les Plombs, j'avais eu à penser à d'autres choses qu'à ma promesse. Assez maître de moi-même, je ne fis point connaître ma surprise, j'écoutai un air qu'elle chanta d'une voix d'ange et qui commençait par ces mots: *Eccoti ginata alfin, donna infelice* (1), mots qui semblaient faits tout exprès pour la circonstance.

Les applaudissemens ne finissaient pas. Esther me dit qu'on ne savait pas qui elle était, mais

(1) Te voilà enfin arrivée, femme infortnuée.

qu'on la disait fameuse par son histoire et qu'elle était fort mal dans ses affaires. Elle parcourt les villes de la Hollande, chantant dans tous les concerts publics, et elle ne reçoit que ce que les assistans lui donnent sur un plat qu'elle présente à chacun en parcourant tous les rangs.

— Trouve-t-elle sa recette passable ?

— J'en doute, car tout le monde a payé son entrée. C'est beaucoup si elle ramasse trente ou quarante florins. Elle sera à la Haye après-demain, le surlendemain à Rotterdam, puis elle reviendra ici. Il y a plus de six mois qu'elle mène cette vie et on est toujours enchanté de l'entendre.

— A-t-elle un amant?

— On dit qu'elle a des jeunes gens dans toutes les villes; mais ces amoureux, au lieu de l'enrichir, l'appauvrissent. Elle va toujours en noir, non-seulement parce qu'elle est veuve, mais à cause d'un grand chagrin qu'elle dit avoir eu. Vous la verrez bientôt parcourir tous les rangs.

Je tirai alors ma bourse et je comptai dans mon manchon douze ducats que j'enveloppai dans du papier. En attendant, le cœur me battait d'une manière risible; car je ne voyais pas ce qui pouvait me causer de l'émotion.

Lorsque Thérèse passa devant la file qui précédait celle où j'étais, je fixai un moment mes regards sur elle, et je m'aperçus qu'elle me regardait avec surprise. Je détournai la tête sans affectation pour adresser la parole à Esther. Lors.

qu'elle fut devant moi je mis mon petit rouleau sur son assiette, sans la regarder, et elle passa. Une petite fille de quatre ou cinq ans la suivait, et quand elle fut au bout de la file, elle revint pour me baiser la main. Je ne pus méconnaître mon portrait, mais je dissimulai le sentiment que j'éprouvais. La petite restait immobile et me regardait fixement; j'étais presque embarrassé. Voulez-vous des bonbons, ma belle enfant? lui dis-je en lui donnant ma bonbonnière que j'aurais voulu pouvoir transformer en or. La petite la prit d'un air gracieux, me fit la révérence et s'en alla. Savez-vous, monsieur Casanova, me dit Esther en souriant, que cette enfant vous ressemble comme deux gouttes d'eau!

— C'est vrai, ajouta mademoiselle Casanova, la ressemblance est frappante.

— Le hasard produit souvent des ressemblances sans raison.

— C'est possible, dit Esther malignement, mais vous reconnaissez la vérité du fait.

— J'en ai été surpris, quoique je ne puisse en juger aussi bien que vous.

Après le concert, M. d'O. étant survenu, je lui remis sa fille et je me retirai à mon hôtel. J'allais manger un plat d'huîtres avant de me coucher, quand je vois paraître Thérèse devant moi tenant sa petite par la main. Quoique je ne m'attendisse pas à sa visite le soir même, je ne fus pourtant point surpris de la voir. Je me levai

comme de raison pour la recevoir et l'embrasser, quand tout-à-coup, soit fiction ou réalité, elle tomba évanouie sur un sopha. Son évanouissement pouvant être vrai, je me prêtai aux convenances de la scène et je la fis revenir en l'aspergeant d'eau fraîche et en lui faisant respirer de l'eau de Luz. Dès qu'elle eut repris ses sens, elle se mit à me regarder, sans me parler. A la fin, fatigué de son silence, je lui demandai si elle voulait souper, et m'ayant répondu que oui, je sonnai, j'ordonnai trois couverts et un bon souper, qui nous tint à table jusqu'à sept heures du matin, occupés à nous raconter nos fortunes et nos malheurs. Elle savait la plus grande partie de mes dernières aventures; je ne connaissais pas du tout les siennes, et elle mit cinq ou six heures à m'en entretenir.

Sophie, c'était le nom de la petite, dormit profondément dans mon lit jusqu'au jour, et sa mère, réservant le meilleur morceau de son long récit pour la fin, m'apprit qu'elle était ma fille, et me montra son extrait de baptême; la naissance de cette enfant coïncidait avec l'époque où j'avais connu Thérèse, et sa parfaite ressemblance ne pouvait guère me laisser de doute. Loin donc de faire le difficile, je dis à la mère que j'étais persuadé que Sophie me devait le jour, et que me trouvant en état de lui faire donner une bonne éducation, j'étais prêt à m'en charger pour lui tenir lieu d'un bon père.

— C'est un bijou qui m'est trop précieux ; je ne pourrais m'en séparer sans mourir.

— Vous aurez tort, car en me chargeant de cette petite, je lui assurerais un sort heureux.

— Mon fils a douze ans, mon ami ; je n'ai pas le moyen de bien l'élever ; chargez-vous-en à sa place.

— Où est-il?

— Il est, je ne dirai pas en pension, mais en gage à Rotterdam.

— Comment en gage ?

— Oui, car on ne me le rendra pas que je ne paie tout ce que je dois à celui qui l'a pris.

— Combien devez-vous?

— Quatre-vingts florins. Vous m'en avez donné soixante-deux ; donnez-moi encore quatre ducats, mon fils est à vous et je deviens la plus heureuse des mères. Je vous remettrai mon fils à la Haye la semaine prochaine, puisque vous devez y être.

— Oui, ma chère Thérèse, et au lieu de quatre ducats, en voilà vingt.

— Nous nous reverrons à la Haye.

Les transports de sa reconnaissance furent excessifs, mais je n'éprouvais pour elle que de l'intérêt et de la pitié, et mes sens restèrent dans l'impassibilité la plus parfaite, malgré la vivacité de ses embrassemens. Voyant que ses transports étaient en pure perte, elle soupira, versa des larmes, et prenant sa fille, elle me quitta en me disant un adieu dans lequel se confondaient la

tendresse et le dépit, et me réitérant l'assurance de me remettre son fils à La Haye, elle partit.

Thérèse avait deux ans plus que moi; elle était encore jolie, belle même; elle était blonde, remplie d'esprit et de talent; mais ses charmes n'avaient plus leur première fraîcheur, et n'ayant jamais eu pour elle que des lubies de désirs, qu'un goût de fantaisie, il n'était pas étonnant qu'elle n'eût plus de puissance sur moi. Tout ce qui lui était arrivé depuis six ans que je ne l'avais vue, intéresserait sûrement mes lecteurs, et serait un épisode digne de mon histoire; je l'écrirais volontiers si j'étais sûr de m'en rappeler exactement les circonstances, mais comme je n'écris pas un roman, je veux que rien que de vrai ne se trouve dans mes écrits. Convaincue d'infidélité par le margrave amoureux et jaloux, elle avait été chassée. Elle s'était séparée de son mari Pompeati; avait suivi un nouvel amant à Bruxelles où elle avait fait un moment le caprice du prince Charles de Lorraine, qui, par un privilége particulier, lui procura la direction de tous les théâtres dans les Pays-Bas autrichiens. Avec ce privilége, elle avait embrassé l'entreprise la plus vaste, qui lui occasiona d'énormes dépenses; de sorte qu'après avoir successivement vendu tous ses diamans et ses dentelles, elle s'était vue forcée de passer en Hollande, pour éviter d'être mise en prison. Son mari s'était tué à Vienne dans un accès de rage causé par les douleurs qu'il

éprouvait dans les intestins; il s'était ouvert le ventre avec un rasoir et il avait expiré en s'arrachant les entrailles.

Les affaires que j'avais ne me permettaient pas d'aller me coucher. M. Casanova vint me faire visite et me pria à dîner, me donnant rendez-vous à la Bourse d'Amsterdam, lieu véritablement étonnant pour tout étranger. Les millionnaires qui ont l'air de manans y sont nombreux. Un homme qui n'a que cent mille florins est pauvre, au point qu'il n'ose pas négocier pour son propre compte. J'y trouvai M. d'O. qui me retint à dîner pour le lendemain à une petite maison qu'il avait sur l'Amstel, et M. Casanova me traita en prince. Après avoir lu ma généalogie qui me fit tant de bien à Naples, il alla chercher la sienne, qu'il trouva précisément la même; mais fort indifférent à cela, il ne fit qu'en rire, tout au contraire de don Antonio de Naples qui en fit si grand cas, et qui m'en donna de si bonnes marques. Il m'offrit cependant ses services et ses lumières en tout ce qui regardait le commerce, si je venais à en avoir besoin. Sa fille me parut jolie et elle l'était effectivement; mais je ne fus touché ni des charmes de sa personne ni de ceux de son esprit. Je n'étais occupé que d'Esther et j'en parlai tant pendant le dîner que je forçai ma cousine à dire qu'elle n'était pas jolie. Oh femmes! ce que vous ne pardonnez point, c'est la beauté. Une femme qui sait être jolie, triomphe lorsqu'elle peut fermer la

bouche à un homme qui lui parle en faveur d'une autre, et qu'elle croit ne pas pouvoir lui être comparée. Mademoiselle Casanova était l'amie d'Esther, et pourtant elle ne put supporter l'éloge de ses perfections.

Après le dîner, ayant vu de nouveau M. d'O., il me dit que si je voulais donner mes obligations à quinze pour cent, il les prendrait, que cela m'épargnerait les frais de courtier et de notaire, et que lui, il attendrait un moment favorable de s'en défaire. Trouvant l'offre avantageuse, je conclus de suite, et après lui en avoir fait la vente sous seing privé, je pris une lettre de change à mon ordre sur Tourton et Baur. En se réglant sur le cours du change de Hambourg, je me trouvai avoir soixante-douze mille francs, tandis qu'à cinq pour cent, je ne m'attendais qu'à soixante-neuf mille. Ce bénéfice me fit le plus grand honneur auprès de madame d'Urfé, qui ne s'attendait peut-être pas à tant de loyauté de ma part.

Le soir j'allai avec M. Pels à Zaandam, sur une barque posée sur un traîneau à voile. Je trouvai ce trajet extraordinaire, mais amusant et délicieux. Le vent était un peu fort et nous aurions fait quinze milles anglais à l'heure. Le mouvement paraît rapide comme celui de la flèche qui fend les airs. On ne saurait se figurer une voiture ni plus commode, ni plus solide, ni plus exempte de dangers. Il n'y a personne qui ne consentît à faire le tour du globe dans une voiture pareille sur une mer de glace par-

faitement unie. A la vérité, il faut avoir vent arrière, car on ne saurait aller à la bouline, ni avec vent de côté, puisque le gouvernail est nul. Ce qui me fit un grand plaisir en même temps que cela me causa une véritable surprise, ce fut l'exactitude avec laquelle deux marins baissèrent la voile juste au moment qu'il fallait; car le traîneau court long-temps encore par l'impulsion qu'il a déjà, et il s'arrêta précisément au rivage; si l'on avait baissé la voile une seconde trop tard, le bateau aurait pu se briser contre la rive, tant est grande la rapidité de son mouvement. Nous nous régalâmes d'excellentes perches; mais le vent trop violent nous empêcha de nous promener. J'y revins une seconde fois; mais comme Zaandam est connu pour être la pépinière des marchands hollandais qui, devenus millionnaires, veulent jouir de la vie à leur manière, je n'en parlerai pas. Nous revînmes dans un beau traîneau à deux chevaux qui appartenait à M. Pels, et il me retint à souper; je ne le quittai qu'à minuit. Cet honnête homme me dit que puisque j'étais devenu son ami comme celui de M. d'O., je ne devais pas m'exposer à passer par les mains des juifs pour ma grande affaire, et que je devais m'adresser à eux sans détour. Cette ouverture me fut agréable; elle aplanissait bien des difficultés pour un apprenti en finances, on verra quelles en furent les suites.

Le lendemain, la neige tombant à gros flocons, je me rendis chez M. d'O. de très-bonne heure,

et je trouvai Esther d'une humeur ravissante. Elle me reçut fort bien, et en présence de son père, elle commença par me railler d'avoir passé toute la nuit avec madame Trenti.

J'aurais peut-être été un peu confus, mais son père lui dit qu'il n'y avait pas de quoi rougir, car rien n'empêchait un honnête homme d'aimer le talent. Puis s'adressant à moi : Dites-moi, je vous prie, monsieur Casanova, qui est cette femme ?

— C'est une Vénitienne dont le mari s'est tué il y a peu de temps ; je l'ai connue dans la jeunesse et il y a six ans que je ne l'avais vue.

— Vous avez dû être agréablement surpris à l'aspect inattendu de votre fille ? me dit Esther.

— Comment voulez-vous que cette enfant soit ma fille ? Madame Trenti avait alors son mari.

— Oh ! cette ressemblance est si frappante ! et puis comme vous vous êtes endormi hier en soupant chez M. Pels !

— Mon sommeil était bien naturel, car j'avais passé la nuit blanche.

— Je suis jalouse de quelqu'un qui sait le secret de se procurer un doux sommeil, car depuis longtemps je n'en jouis qu'après l'avoir vainement attendu des heures entières ; et alors je l'accepte avec répugnance, car lorsque je me réveille, au lieu de me trouver l'esprit plus libre, je suis engourdie, accablée par l'insouciance qui naît de la fatigue.

— Essayez, mademoiselle, de passer la nuit à écouter la longue histoire de quelqu'un qui vous intéresse, mais que ce soit de sa propre bouche, et je vous promets que vous vous endormirez avec plaisir la nuit suivante.

— Ce quelqu'un n'existe pas.

— C'est que vous n'avez encore que quatorze printemps, plus tard cet individu existera.

— Peut-être; mais à présent je crois qu'il me faut des livres et le secours de quelqu'un qui puisse diriger mon choix.

— La chose ne serait pas difficile pour quiconque connaîtrait vos goûts.

— J'aime l'histoire et les voyages; mais pour que la lecture m'en plaise, il faut que je sois sûre que rien n'y est fabuleux; car au moindre doute, je quitte le livre.

— Maintenant je crois pouvoir vous offrir mes services, et si vous daignez les accepter, j'espère vous servir selon vos goûts.

— J'accepte vos offres, mais songez que je ne pardonne pas qu'on me manque de parole.

— Vous n'êtes pas faite pour le craindre, et avant que je reparte pour la Haye, je vous aurai prouvé que je tiens ce que je promets.

Elle me plaisanta encore sur le plaisir que j'aurais à la Haye, où je reverrais madame Trenti. Sa franchise, son enjouement et son extrême beauté m'enflammaient, et M. d'O. riait de tout son cœur de la guerre que me faisait sa char-

mante fille. A onze heures, nous montâmes dans un élégant traîneau, très-commode, et nous nous rendîmes à la petite maison, où elle m'avait prévenu que je trouverais mademoiselle Casanova avec son prétendu. Rien, lui dis-je, ne peut m'intéresser autant que vous. Elle ne me répondit pas, mais il me fut facile de juger que cette assurance lui était agréable.

Effectivement, à quelque distance nous aperçumes le couple amoureux venir à notre rencontre malgré la neige. Nons descendons et après nous être débarrassés de nos fourrures, nous entrons dans un salon. Je fixe le prétendu qui, après s'être arrêté un instant à me considérer, dit un mot à l'oreille de mademoiselle Casanova. Celle-ci sourit et va dire à Esther deux mots en secret. Esther s'approche de son père, lui parle bas, et voilà tout le monde à rire. On me regardait; j'étais certain qu'il était question de moi; mais j'avais l'air de l'indifférence. Cela ne devait pas m'en imposer, et la politesse exigeait que je les abordasse. On peut se tromper, dit M. d'O.; il est même nécessaire de tirer la chose au clair. Monsieur Casanova, vous est-il arrivé rien de curieux pendant votre voyage de la Haye à Amsterdam?

A cette question, je jette les yeux sur le prétendu, et je devine de quoi il est question. Rien de curieux, dis-je, que la rencontre d'un joli personnage qui avait envie de voir ma légère

voiture renversée dans un fossé, et je crois le voir ici.

A ces mots les rires redoublèrent, et nous nous embrassâmes ; mais après qu'il eut fait le récit fidèle de la rencontre, sa maîtresse, prenant un petit air courroucé, lui dit qu'il aurait dû se battre. Esther, plus raisonnable, lui dit que son ami avait montré plus de bravoure en entendant raison, et M. d'O. se déclara fortement de l'avis de sa fille; mais la belliqueuse amante, après avoir fait parade d'idées romanesques, se mit à bouder son futur. Je lui fis là-dessus une guerre qui plut beaucoup à Esther.

Pour ramener la gaîté : Allons, allons, dit la charmante Esther d'un ton enjoué, mettons nos patins et allons vîte nous amuser sur l'Amstel, car j'ai peur que la glace ne fonde. J'eus honte de la prier de m'en dispenser, ce que j'aurais cependant bien fait volontiers; mais que ne peut l'amour ! M. d'O. nous quitta. Le prétendu de mademoiselle Casanova m'attacha des patins, et voilà les demoiselles en train, en courtes jupes, bien culottées en velours noir pour se garantir de certains accidens. Nous descendîmes sur la rivière, et me trouvant tout-à-fait novice dans le métier, le lecteur peut deviner la figure que je devais faire. M'obstinant cependant à vaincre ma maladresse, je tombai vingt fois sur mon dos en danger de me casser les reins. J'aurais dû quitter la partie, mais la honte me retint, et je ne cessai

qu'au moment où, à ma grande satisfaction, on vint nous appeler pour dîner. Mais je la payai cher, car lorsqu'il s'agit de nous lever de table, je me trouvai comme perclus de tous mes membres. Esther me plaignit et me dit qu'elle me guérirait. On rit beaucoup et je laissai rire, car je m'aperçus que cette partie n'avait été faite que pour rire à mes dépens, et voulant me faire aimer d'Esther, je faisais l'aimable, certain que ma complaisance me mènerait sûrement au but. Je passai l'après-dîner avec M. d'O., laissant aller les jeunes gens seuls sur l'Amstel, où ils restèrent jusqu'à la brune.

Nous parlâmes de mes vingt millions, et j'appris que je ne réussirais jamais à les escompter qu'avec une compagnie de négocians qui me donneraient en échange d'autres papiers, et que dans cette opération même, je devais me disposer à faire de fortes pertes. Mais lui ayant dit que je ferais volontiers l'affaire avec la compagnie des Indes de Gothembourg, il me dit qu'il en parlerait à un courtier, et que M. Pels pourrait m'être très-utile.

Le lendemain matin à mon réveil, je me crus perdu. Je souffrais le martyre. Il me semblait avoir le derrière des vertèbres, qu'on appelle l'os sacrum, brisé en morceaux. J'avais cependant fait employer à me frotter presque tout un pot de pommade qu'Esther m'avait donné pour cela. Malgré mes souffrances je n'avais pas oublié la

promesse que je lui avais faite. Je me fis porter chez un libraire, où je pris tous les livres que je crus pouvoir l'amuser. Je les lui envoyai, en la priant de me renvoyer tous ceux qu'elle aurait lus. Elle fut exacte; et en me remerciant beaucoup, elle me fit dire d'aller l'embrasser avant de partir, si je voulais avoir un beau présent.

Il n'était pas naturel que je négligeasse une pareille invitation, aussi j'y allai de bonne heure, laissant ma chaise de poste à sa porte. La gouvernante me conduisit à son lit où je la trouvai riante et belle comme Vénus. Je suis sûre, me dit-elle, que vous ne seriez pas venu si je ne vous avais fait dire de venir m'embrasser. En disant cela, mes lèvres étaient collées sur sa bouche, sur ses yeux, sur tous les traits de son beau visage. Voyant que dans ces doux ébats mon œil se portait sur son sein, et devinant que j'allais m'en emparer, elle cessa de rire et se mit en défense. Allez, me dit-elle méchamment, allez à la Haye vous amuser avec la belle Trenti, qui possède un si joli gage de votre tendresse.

— Chère Esther, je ne vais à la Haye que pour parler d'affaires avec l'ambassadeur, et dans six jours au plus tard vous me reverrez auprès de vous, amoureux et uniquement occupé du bonheur de vous plaire.

— Je compte sur votre parole, mais ne me trompez pas.

Alors elle me présenta sa bouche et me donna un baiser d'adieu si ardent et si doux, que je partis avec la certitude d'être heureux à mon retour. Le soir j'arrivai chez Boaz à l'heure du souper.

CHAPITRE VII.

Ma fortune en Hollande. — Mon retour à Paris avec le jeune Pompeati.

Au nombre des lettres que je trouvai à la poste, il y en avait une du contrôleur-général qui m'annonçait que vingt millions d'effets royaux étaient entre les mains de M. d'Affri qui ne les donnerait qu'à huit pour cent de perte, et une seconde de mon cher protecteur, l'abbé de Bernis, qui me disait d'en tirer le meilleur parti possible, et d'être sûr que lorsque l'ambassadeur en ferait part au ministre, il recevrait ordre de consentir

à la conclusion du marché, à moins que ce ne fût au-dessous de ce qu'on pouvait en avoir à la Bourse de Paris. Boaz, étonné de la vente avantageuse que j'avais faite de mes seize actions de la compagnie de Gothembourg, me dit qu'il se faisait fort de me faire escompter les vingt millions en actions de la compagnie des Indes suédoise, si je voulais faire signer à l'ambassadeur un écrit par lequel je m'engagerais à donner les effets royaux de France à dix pour cent de perte, en prenant les actions suédoises à quinze au-dessus de cent, comme j'avais vendu mes seize. J'aurais consenti à sa proposition, s'il n'avait pas exigé que je lui donnasse trois mois de temps, et que mon contrat ne fût sujet à changement dans le cas où la paix se serait faite pendant ce temps. Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que mes intérêts me rappelaient à Amsterdam, mais je ne voulus pas manquer à la parole que j'avais donnée à Thérèse de l'attendre à la Haye. Elle arriva heureusement le lendemain et elle m'écrivit aussitôt qu'elle m'attendait à souper. Je reçus son billet à la comédie, et le domestique qui me l'apporta me dit qu'il m'attendait pour me conduire chez elle. Je renvoyai mon laquais, et j'allai la trouver.

Le guide me fit monter un quatrième étage dans une pauvre maison, et là je vis cette singulière femme, dans une chambrette, avec sa fille et son fils. Une table placée au milieu de la chambre était recouverte d'un tapis noir, et deux bou-

gies décoraient cette espèce d'autel sépulcral. La Haye étant une ville de cour, j'étais richement vêtu, et mon luxe brillant faisait le plus triste contraste avec tout ce qui m'environnait. Thérèse habillée de noir, assise entre ses deux enfans derrière cette table noire... me fit l'impression d'une Médée. On ne pouvait rien voir de plus beau, de plus intéressant que ces deux jeunes créatures vouées à une sorte d'opprobre et de misère. Je pris le garçon entre mes bras et je le pressai tendrement contre mon sein en l'appelant mon fils. Sa mère lui dit que, dès cet instant, il devait me regarder comme son père. Le garçon intelligent me reconnut; il se ressouvint de m'avoir vu à Venise au mois de mai 1753, chez madame Manzoni, et cela me fit grand plaisir. Il était de petite taille, mais il paraissait avoir une excellente constitution; il était bien fait et sa mine était spirituelle. Il avait treize ans.

Sa sœur se tenait immobile, semblant attendre que son tour arrivât. Je la pris sur mes genoux, et au plaisir que je trouvais à l'embrasser, il me semblait que la nature m'indiquait qu'elle était ma fille. Elle recevait mes caresses en silence, mais il était facile de deviner qu'elle jouissait de voir qu'elle m'intéressait plus que son frère. Elle n'avait qu'un petit jupon très-léger. Je sentais ses jolies formes et je baisais toutes les parties de son joli corps, ravi qu'une créature si aimable me dût l'existence.

— N'est-ce pas, ma chère maman, ce beau monsieur est le même que nous avons vu à Amsterdam et qu'on a pris pour mon papa, parce que je lui ressemble? Mais cela n'est pas possible, puisque mon papa est mort.

— C'est vrai, ma charmante amie, mais je puis être ton ami bien intime; me veux-tu?

— Oh oui! et en disant cela, cette chère enfant m'enlaça de ses jolis bras et me donna mille baisers que je lui rendis avec délice.

Après avoir ri et plaisanté, nous nous mîmes à table, et l'héroïne me donna un souper fin et des vins exquis. Je n'ai jamais mieux traité, me dit-elle, le margrave dans les petits soupers que je lui ai donnés tête-à-tête.

Voulant étudier le caractère de son fils, que j'avais promis d'emmener avec moi, je m'attachai à lui adresser souvent la parole, et je vis bientôt qu'il était faux, dissimulé, toujours sur ses gardes, composant ses réponses, et par conséquent ne les donnant jamais telles qu'elles seraient sorties de son cœur, s'il s'était abandonné à la nature. Tout ce qu'il disait était accompagné d'un dehors de politesse et de réserve que, sans doute, il calculait pour me plaire. Je lui dis que son système pouvait être bon quand la circonstance l'exigeait, mais qu'il y avait des momens où l'homme ne pouvait être heureux qu'autant qu'il était délivré de toute contrainte, et que ce n'était que dans ces momens-là qu'on pourrait le trouver ai-

mable, si effectivement il l'était par caractère. Sa mère, croyant faire son éloge, me dit alors que sa principale qualité était celle d'être secret; qu'elle l'avait accoutumé à l'être en tout et toujours, et qu'ainsi elle souffrait sans peine qu'il fût aussi réservé avec elle qu'il l'était avec tout le monde. Cela, lui dis-je d'un ton assez sec, est abominable. Vous avez étouffé, peut-être, dans votre fils les précieuses qualités dont il est possible que la nature ait voulu le douer, et d'un ange qu'il aurait pu être, vous l'avez mis sur la voie de devenir un monstre. Je ne saurais concevoir comment un père, quelque tendre qu'il fût, pourrait avoir de l'affection pour un fils constamment *boutonné*.

Cette sortie un peu violente, mais qui provenait du sentiment d'amour que j'aurais voulu pouvoir éprouver pour cet enfant, semblait avoir étourdi la mère.

— Dites-moi, mon ami, si vous vous sentez capable d'avoir en moi toute la confiance qu'un père a le droit d'attendre d'un bon fils, et si vous croyez pouvoir me promettre de n'avoir jamais envers moi ni secret ni réserve?

— Je vous promets que je mourrai plutôt que de me déterminer à vous faire un mensonge.

— C'est son caractère, me dit la mère. Telle est l'horreur que j'ai su lui inspirer pour le mensonge.

— C'est fort bien, madame, mais tout en ins-

pirant à votre fils une juste horreur pour le mensonge, vous pouviez lui donner une direction meilleure et qui l'aurait conduit bien plus sûrement au bonheur.

— Et comment peut-on mieux faire?

— Très-facilement. Il ne faut pas inspirer de l'horreur pour le mensonge, mais il faut enseigner à aimer la vérité en la faisant briller de tout l'éclat de la beauté qui lui est propre. C'est le seul moyen de se rendre aimable, et dans ce monde, pour être heureux, il faut être aimé.

— Mais, dit le petit avec un air riant qui ne me plut pas et qui enchanta sa mère, ne pas mentir et dire la vérité, n'est-ce pas la même chose?

— Non, certes, il s'en faut de beaucoup, car pour ne pas mentir, vous n'auriez qu'à ne rien dire, et alors diriez-vous la vérité? Il s'agit de déployer votre âme, mon cher fils, de me dire tout ce qui se passe en vous, autour de vous, et de me révéler même ce dont vous auriez à rougir. Je vous aiderai à rougir, et dans peu de temps vous ne vous trouverez plus dans le danger d'avoir à craindre de dévoiler toutes vos actions et tous vos sentimens. Lorsque nous nous connaîtrons mieux, nous verrons bien vite, mon fils, si nous nous convenons. Sachez qu'il me serait impossible de vous considérer comme mon fils avant de vous aimer tendrement, et je ne saurais jamais consentir à me voir traiter de père, à moins

que je ne me voie traité par vous comme votre meilleur ami. Vous sentez que c'est mon affaire de découvrir tout cela ; car persuadez-vous bien que je saurai deviner toutes vos pensées, quelque finesse que vous employiez pour me les cacher. Si je viens à vous reconnaître faux et méfiant, je ne vous aimerai point, et certes, vous y perdrez. Aussitôt que j'aurai terminé mes affaires à Amsterdam, nous partirons pour Paris. Je pars demain, et à mon retour, j'espère vous trouver initié par votre propre mère dans un système plus convenable à mes sentimens et à votre bonheur.

Ayant alors jeté les yeux sur ma fille qui avait écouté dans le plus grand silence tout ce que j'avais dit, je lui vis les yeux gonflés et s'efforçant de retenir ses larmes. Pourquoi pleures-tu? lui dit sa mère ; c'est une sottise. A ces mots l'enfant lui saute au cou pour l'embrasser. Je vis, à n'en point douter, que son rire avait été aussi faux que ses larmes étaient vraies, parce qu'elle venaient du sentiment. Veux-tu aussi t'en venir avec moi à Paris? lui dis-je.

— Oh! oui, mon cher ami, de tout mon cœur; mais avec maman ; car sans moi, elle mourrait.

— Si je te l'ordonnais? lui dit la mère.

— J'obéirais, maman ; mais loin de vous, comment pourrais-je vivre?

En disant cela, ma chère fille fit semblant de pleurer. Je dis semblant, car il était évident que

la petite parlait contre son cœur, et sa mère dut s'en apercevoir comme moi.

Je souffrais véritablement de la fausse direction que l'on donnait à cette petite créature qui me semblait douée de beaucoup d'intelligence et de beaucoup de sentiment. Je pris sa mère en particulier et je lui dis que si elle avait élevé ses enfans pour leur faire jouer continuellement la comédie, elle s'y était prise à merveille et qu'elle avait réussi à souhait ; mais que si elle prétendait qu'ils devinssent des membres de la société, elle avait donné à gauche, car elle avait fait deux monstres en herbe. Je ne cessai de lui faire les plus vifs reproches que lorsque je vis que, malgré les efforts qu'elle faisait pour se vaincre, elle fondit en larmes. S'étant remise bientôt après, elle me supplia de rester un jour de plus à la Haye, mais je lui dis qu'il m'était impossible de la satisfaire, et je sortis. Étant rentré l'instant d'après, la petite Sophie vint à moi, et me dit avec un petit air tendre et affectueux : Si vous êtes mon ami, il faut que vous m'en donniez une preuve.

— Et quelle preuve exiges-tu, ma petite?

— Celle de venir souper demain avec moi.

— Je ne le puis, ma chère Sophie, car je viens de refuser à ta mère, et elle ne pourrait qu'être offensée, si je t'accordais ce que je lui ai refusé.

— Oh! non, non, mon ami, elle ne le sera pas, car c'est elle qui m'a dit de vous en prier.

Je me mis à rire, comme de raison; mais sa mère l'ayant appelée petite sotte, et monsieur son frère ayant ajouté qu'il n'aurait jamais commis une pareille indiscrétion, je vis cette pauvre enfant confondue et presque tremblante. Je me hâtai de la rassurer, me souciant peu de déplaire à sa mère, et je lui insinuai des principes bien différens de ceux qu'on lui enseignait, et qu'elle écouta avec une sorte d'avidité qui prouvait que son jeune cœur était encore apte à la direction la plus morale. Peu à peu son regard s'éclaircissait; je voyais que j'avais fait impression, et quoique je ne dusse point me flatter qu'elle serait durable, puisqu'elle restait sous la triste influence de sa mère, je finis par lui promettre d'aller souper le lendemain avec elle; mais, lui dis-je, à condition que tu me donneras un souper bien simple et une seule bouteille de Chambertin; car tu n'es pas riche.

— Je le sais bien, mon cher ami, mais maman m'a dit que c'est vous qui paierez tout.

Cette réponse naïve me fit partir d'un grand éclat de rire, et malgré son dépit, la mère dut en faire autant. La pauvre femme, toute rouée qu'elle était, elle prenait cette naïveté naturelle pour de la bêtise; mais moi je n'y voyais qu'un brillant brut qui ne demandait qu'à être poli.

Thérèse me dit que le vin ne lui coûtait rien, que le fils du bourguemestre de Rotterdam le lui fournissait, et qu'il souperait avec nous le lendemain, si je le permettais. Je lui répondis en riant

que je le verrais avec plaisir, et je partis après avoir tendrement embrassé ma fille pour laquelle je me sentais beaucoup de tendresse. J'aurais fait les plus grands sacrifices pour que la mère me la donnât; mais mes prières auraient été inutiles, car j'avais deviné qu'elle la gardait comme une ressource pour sa vieillesse. C'est une façon de penser commune aux aventurières, et Thérèse l'était dans toute l'acception du mot. Je remis à Thérèse vingt ducats pour qu'elle les employât à habiller mon fils adoptif et ma petite Sophie, qui, par un mouvement spontané de reconnaissance, vint m'embrasser les larmes aux yeux. Joseph voulut me baiser la main, mais je lui dis qu'un homme s'avilissait à baiser la main d'un autre homme, et qu'à l'avenir, il ne me témoignerait sa reconnaissance qu'en m'embrassant ainsi qu'un fils doit embrasser son père.

Au moment de partir, madame me fit voir un cabinet où les deux enfans couchaient. Je devinai son invitation, mais les temps n'étaient plus...... Esther m'occupait tout entier.

Le lendemain, je trouvai chez ma comédienne le fils du bourguemestre, joli garçon de vingt à vingt-deux ans, vêtu simplement, mais n'ayant aucun usage du monde. Il lui était permis d'être l'amant de Thérèse; mais à mon égard, il devait observer des convenances que mon air et mon ton pouvaient lui prescrire. Thérèse s'apercevant qu'il voulait jouer le rôle de tenant et que ses allures me cho-

quaient, le traita en subalterne, et il ne tarda pas à s'en apercevoir. Après avoir condamné la parcimonie dans les mets et vanté l'excellence des vins *qu'il fournissait*, il sortit, nous laissant seuls au dessert. Je partis moi-même vers les onze heures, en l'assurant que je la reverrais une autre fois avant mon départ. Une princesse de Galitzin, née Cantimir, m'avait invité à dîner, et cet honneur me fit perdre un second jour.

Le lendemain je reçus une lettre de madame d'Urfé avec une lettre de change de douze mille francs sur Boaz. Ses actions, me disait-elle, ne lui coûtant que soixante mille francs, elle ne voulait pas y gagner, et elle espérait que je lui ferais le plaisir d'accepter mon courtage d'amitié. L'offre était faite avec trop de noblesse pour que je la refusasse. Tout le reste de sa lettre n'était qu'un composé de bizarres chimères. Elle me disait que son génie lui avait révélé que j'allais retourner à Paris avec un jeune garçon né de l'accouplement philosophique, et qu'elle espérait que j'aurais pitié d'elle. Singulier hasard! bien fait pour confirmer cette pauvre femme dans ses rêveries. Je riais d'avance de l'effet qu'allait produire sur elle l'apparition du fils de Thérèse, qui n'était certes point né d'un accouplement philosophique, ni d'un accouplement simple.

Boaz me paya mes douze mille francs en ducats, et je m'en fis un ami, car il me remercia de cette faveur qui lui valait sans doute quelque bénéfice;

car l'or est un marchandise en Hollande et tous les paiemens s'y font ou en argent blanc ou en papier. Dans ce moment, l'agio étant un peu élevé, personne ne voulait des ducats.

Après avoir fait un délicieux dìner avec la princesse Galitzin, j'allai me mettre en redingote et j'allai au café. J'y trouvai le jeune fils du bourguemestre qui allait commencer à jouer au billard. Il me dit à l'oreille que je pouvais parier pour lui. Le croyant sûr de son fait, je le remerciai et je suivis son conseil; mais ayant perdu trois parties de suite et jugeant bien son jeu, je me mis à parier contre, sans qu'il s'en aperçut. Trois heures après, ayant perdu une quarantaine de parties, il cessa de jouer et vint me faire ses complimens de condoléance. Mais je ne saurais peindre son air hébété quand je lui dis, en lui montrant une poignée de ducats, que j'avais bien employé ma soirée en pariant contre lui. Tout le billard se prit à rire en se moquant de lui; mais il n'entendait point raillerie, et ne pouvant résister à mes railleries, il sortit tout en colère. Un instant après, je sortis aussi et j'allai voir Thérèse, parce que je le lui avais promis. Je devais partir le lendemain pour Amsterdam.

Thérèse attendait son fournisseur de vins; mais quand je lui eus dit ce qui venait de se passer, elle ne l'attendit plus. Je pris ma fille sur mes genoux, je lui prodiguai mes caresses, et je les laissai en leur disant que nous nous reverrions dans trois semaines ou un mois au plus tard.

Me retirant tout seul, mon épée sous le bras, je me vois attaqué au beau clair de la lune par mon pauvre berné, le fils du bourguemestre. Je suis curieux, me dit-il, de savoir si votre épée est aussi pointue que votre langue. Je cherche à le calmer en lui parlant raison, et je garde mon épée dans le fourreau quoiqu'il eût la sienne nue et pointée vers moi. Vous avez tort, lui dis-je, de prendre la plaisanterie en si mauvaise part : je vous en fais mes excuses.

— Point d'excuses, défendez-vous.

— Attendez à demain, apaisez-vous, et si vous le voulez, je vous ferai réparation au milieu du billard.

— Pas d'autre réparation que de vous battre ; je veux vous tuer.

Pour me prouver son intention bien décidée et me provoquer de manière à ne pouvoir reculer, il me donne un coup de plat d'épée. C'est le seul que j'aie reçu de ma vie. Je tire enfin mon épée, mais espérant encore lui faire entendre raison, je ferraille en reculant et en l'engageant à se désister ; mais mon Hollandais prenant ma conduite pour de la peur, pousse sur moi de plus belle, et finit par m'allonger un coup qui me fit dresser les cheveux. Il me perça la cravate à gauche, son épée passant outre, de sorte que quatre lignes plus en dedans, c'en était fait de moi.

Je fis un saut de côté, et le danger me forçant à m'y prendre autrement, je lui porte un coup

droit et je le blesse à la poitrine. Certain de l'avoir touché, je sens ma colère apaisée et je l'invite à finir. Je ne suis pas mort, me cria mon antagoniste, et je veux vous tuer. C'était son mot, et fondant sur moi avec une sorte de rage, mais en véritable fou, je le blessai quatre fois de suite. A la quatrième blessure, il recula, me dit qu'il en avait assez, et me pria de m'en aller.

Je m'éloignai à grands pas et je fus bien aise de voir, à l'inspection de mon épée, que ses blessures étaient légères. Rentré chez Boaz que je trouvai encore éveillé, et ayant entendu le récit de l'événement, il me conseilla de partir de suite pour Amsterdam, quoique je l'assurasse que les blessures n'étaient pas mortelles. Je me rendis à ses instances, et ma chaise étant chez le sellier, il me donna sa voiture, et j'ordonnai à mon domestique de partir le lendemain avec tous mes effets, et d'aller me rejoindre à Amsterdam à l'auberge de la Vieille-Bible où j'allai me loger. J'arrivai à Amsterdam à midi et mon domestique y arriva le soir.

J'étais curieux de savoir si mon duel avait fait du bruit, mais étant parti de bonne heure, il n'avait rien appris. Ce qui me fit grand plaisir, c'est qu'on n'en sut rien à Amsterdam que huit jours après, et ce fut un bonheur; car cette affaire, quoique fort simple, aurait pu me faire du tort, puisqu'une réputation de bretteur n'est jamais une bonne recommandation auprès des négocians

avec lesquels on est sur le point de conclure des affaires de quelque importance.

Mon lecteur s'attend bien que ma première visite fut pour M. d'O., ou plutôt pour sa charmante fille Esther; car c'est elle qui en reçut l'hommage. On se souvient que la manière dont je m'étais séparé d'elle avait singulièrement dû augmenter mon ardeur. Je ne trouvai point M. d'O., et je trouvai Esther assise à une jolie table, occupée à écrire.

— Que faites-vous là, charmante Esther?

— Un problème d'arithmétique.

— Aimez-vous les problèmes?

— Je suis passionnée pour tout ce qui offre des difficultés et des résultats curieux.

— Je vais vous satisfaire.

Je lui fis, pour plaisanter, deux carrés magiques qui lui plurent beaucoup. Elle me fit voir en revanche des bagatelles que je connaissais, mais dont je fis semblant de faire grand cas. Mon bon génie me fit venir dans l'esprit de lui faire un calcul cabalistique. Je lui dis de demander par écrit quelque chose qu'elle ne savait pas et dont elle désirerait être instruite, l'assurant qu'en vertu d'un certain calcul, elle obtiendrait une réponse satisfaisante. Elle sourit et demanda pourquoi j'étais revenu sitôt à Amsterdam. Je lui appris à faire sa pyramide avec les chiffres tirés des paroles et toutes les autres cérémonies; puis je lui fis tirer la réponse numérique que je lui fis tra-

duire par l'alphabet français, et elle fut fort surprise de trouver que ce qui m'avait ramené si vite à Amsterdam n'était autre que l'amour.

Toute hors d'elle-même, elle me dit que c'était étonnant, quand bien même la réponse ne serait pas vraie, et elle voulut savoir quels sont les maîtres qui peuvent enseigner un si merveilleux calcul.

— Ceux qui le savent, mademoiselle, ne peuvent l'enseigner à personne.

— Comment le savez-vous donc?

— Je l'ai appris tout seul d'un manuscrit précieux que mon père m'a laissé.

— Vendez-moi ce manuscrit.

— Je l'ai brûlé, et je ne suis autorisé à le communiquer à une seule personne que lorsque j'aurai atteint l'âge de cinquante ans.

— Et pourquoi donc à cinquante ans?

— Je l'ignore; mais je sais que si je l'enseignais avant cet âge, je courrais risque de le perdre. L'esprit élémentaire qui est attaché à l'oracle s'en séparerait.

— Et comment savez-vous cela?

— Je l'ai appris dans le même manuscrit.

— Vous pouvez donc savoir tout ce qu'il y a de plus secret au monde?

— Oui, je le pourrais, si parfois les réponses ne se trouvaient trop obscures pour être comprises.

— Comme ce n'est pas long, auriez-vous la

complaisance de me faire tirer la réponse à une autre question?

— Bien volontiers, car vous pouvez disposer de moi en tout ce qui ne me sera point défendu par mon génie.

Elle me demanda quelle serait sa destinée, et l'oracle lui répondit qu'elle n'avait pas encore fait le premier pas pour s'y acheminer. Esther, émerveillée, appelle sa gouvernante, et croit l'étonner en lui faisant voir les deux oracles; mais la bonne Suissesse n'y trouva rien de merveilleux. Esther, impatiente, l'appela dure-tête, et me conjura de lui permettre de faire encore une question. Certain de lui plaire, je l'y encourageai, et elle fit cette question : « Quelle est la personne à Amsterdam qui m'aime le plus? » L'oracle répondit que personne ne la chérissait aussi tendrement que celui qui lui avait donné l'être.

La pauvre Esther, quoique remplie d'esprit, me disait alors que je l'avais rendue malheureuse et qu'elle mourrait de chagrin si elle ne parvenait pas à apprendre ce calcul. Je ne réponds rien et j'affecte une profonde tristesse. Elle se met à faire une autre question en mettant sa main devant le papier. Je me lève comme pour ne pas la gêner, mais tandis qu'elle arrange sa pyramide, je jette en me promenant les yeux sur le papier et je lis sa demande. Après qu'elle eut fait tout ce que je lui avais enseigné, elle me dit que je pouvais tirer la réponse sans avoir besoin de lire sa demande.

J'en conviens et elle me prie en rougissant d'avoir cette complaisance. J'y consens, mais à condition qu'elle ne me demandera pas le même plaisir une seconde fois. Elle me le promet.

Comme j'avais vu sa demande, il m'était facile d'y répondre. Elle avait demandé à l'oracle la permission de montrer à son père toutes les questions qu'elle avait faites, et l'oracle lui répondit qu'elle serait heureuse aussi long-temps qu'elle n'aurait rien dont elle crût devoir faire un secret à son père.

Quand elle vit cette réponse, elle jeta les hauts cris d'admiration, ne trouvant pas de termes assez forts pour m'exprimer sa reconnaissance. Je la quittai pour me rendre à la Bourse où je parlai beaucoup de ma grande affaire à M. Pels.

Le lendemain matin, un bel homme très-poli vint me porter une lettre de Thérèse qui me l'annonçait, en m'informant que si j'avais des affaires de commerce il pourrait m'être utile. Il se nommait Rigerboos. Elle me disait que les blessures du fils du bourguemestre étaient toutes légères et que je n'avais rien à craindre; que personne n'en savait rien, et que si j'avais des affaires à la Haye rien ne devait m'empêcher d'y revenir. Elle me disait que ma petite Sophie ne faisait que parler de moi, et qu'à mon retour je serais beaucoup plus content de son fils. Je demandai à M. Rigerboos de me donner son adresse, en l'assurant qu'à l'occasion j'aurais toute confiance en sa probité.

Un moment après le départ de Rigerboos, je reçus une petite lettre d'Esther qui me priait au nom de son père d'aller passer la journée avec elle, à moins que quelque affaire importante ne m'en empêchât. Je lui répondis que, sans une affaire que son père connaissait, la seule importante que je pusse avoir au monde serait celle de tâcher de la convaincre que rien ne saurait m'intéresser autant que l'espoir de mériter une place dans son cœur, et qu'elle devait être bien sûre que je ne manquerais pas de me rendre à son agréable invitation.

Je me rendis en effet chez M. d'O à l'heure du dîner. Je trouvai Esther occupée avec son père à examiner le calcul qui faisait sortir de la pyramide des réponses raisonnées. En me voyant, son père vint m'embrasser avec la joie peinte sur sa figure et me disant combien il était heureux de posséder une fille qui avait su attirer mon attention.

— Votre chère fille attirera facilement tout homme qui saura l'apprécier.

— Vous l'appréciez donc?

— Je l'adore.

— Embrassez-la.

Je ne me serais pas fait prier, je n'ai pas besoin de le dire; mais Esther ne m'en laissa pas le temps, car ouvrant les bras et poussant un cri de bonheur, elle vint se jeter à mon cou et me rendit avec une naïve vivacité tous les baisers que je lui donnai avec une délicieuse volupté. J'ai tout ex-

pédié, me dit M. d'O., et j'ai toute la journée à moi. Je sais depuis mon enfance, mon cher ami, que la science que vous possédez existe, et j'ai connu un juif qui, par son moyen, fit la fortune la plus brillante. Il disait, comme vous, qu'il ne pouvait communiquer sa science qu'à une seule personne, sous peine de la perdre lui-même ; mais il a tant différé, qu'il est mort dans l'impuissance de la communiquer, car une fièvre chaude l'emporta en peu de jours. J'espère que vous ne ferez pas comme ce juif; mais en attendant, permettez-moi de vous dire que, si vous ne savez pas tirer parti de ce trésor, vous ne savez pas ce que vous possédez.

— Vous appelez ma science un trésor, mais vous en possédez un mille fois plus grand. (Je regardais Esther en prononçant ces mots.)

— Ne parlons pas de celui-là pour le moment. Oui, j'appelle votre science un grand trésor.

— Mais, monsieur, mon oracle répond très-obscurément.

— Obscurément! les réponses que ma fille m'a montrées sont très-claires.

— Elle est apparemment heureuse dans la demande, car la réponse en dépend.

— Nous verrons après dîner si j'ai le même bonheur, au moins si vous voulez avoir la complaisance de travailler pour moi.

— Je n'ai rien à vous refuser, car je ne sépare point le père de son aimable fille.

A table nous parlâmes de tout autre chose que de ma science, car les commis principaux mangeaient à la table de M. d'O., et surtout son *premier ministre*, grossier personnage, laid, et qui avait visiblement des prétentions sur ma belle Esther. Le dîner fini, nous nous retirâmes dans le cabinet particulier de M. d'O., et là il tira de sa poche deux questions fort longues. Par la première il voulait savoir ce qu'il avait à faire pour obtenir des états-généraux une sentence favorable dans une affaire importante dont il exposait les détails. Je répondis en peu de mots et aussi obscurément qu'aurait pu le faire une pythie rompue aux mystères frauduleux du trépied, et je laissai à Esther le soin de la traduire et de lui trouver un sens.

Il n'en fut pas de même de la seconde, car habitué que j'étais à me livrer à mes premières impressions, m'étant venu dans la pensée d'y répondre d'une manière claire, je le fis. M. d'O. demandait ce qu'était devenu un vaisseau de la compagnie des Indes dont on connaissait le point de départ, le jour de sa sortie du port, mais dont on n'avait plus entendu parler. Il aurait dû être arrivé depuis deux mois, et ce retard faisait supposer qu'il avait péri. M. d'O. voulait savoir s'il existait encore ou s'il s'était perdu, etc. Comme on n'en avait point reçu de nouvelles, la compagnie-propriétaire désirait trouver un assureur qui lui donnât dix pour cent, mais il ne se trouvait

personne qui osât aventurer une entreprise aussi hasardeuse, d'autant plus qu'il existait une lettre, vraie ou supposée, d'un capitaine de la marine anglaise, qui disait l'avoir vu se perdre en pleine mer.

Je dois avouer ici à mes lecteurs, ce que je me gardai bien de dire à M. d'O., que par l'effet d'une étourderie dont je ne saurais me rendre compte, je composai ma réponse de manière qu'en substance elle ne laissait aucun doute sur l'existence du navire en question, qu'il n'avait reçu aucun dommage et qu'on en aurait des nouvelles dans très-peu de jours. Ce fut sans doute par un besoin spontané d'élever mon oracle jusqu'aux nues que je le mis dans le plus grand danger de perdre toute sa réputation. A la vérité, si j'avais pu prévoir les intentions de ce bon et crédule M. d'O., je crois bien que j'aurais mis ma jactance en bride; car certes je n'étais pas intéressé à lui faire faire à sa fortune une brèche considérable dont il ne me serait rien revenu.

Ma réponse le fit pâlir et tressaillir de joie. Il nous dit qu'il était de la plus grande importance de tenir la chose secrète, car il était décidé à se procurer l'assurance du vaisseau au meilleur marché possible. Effrayé de sa résolution, car je ne prévoyais que de fatales conséquences, je me hâtai de lui dire que je ne répondais pas du tout que l'oracle n'eût complètement menti, et que je mourrais de chagrin si je venais à être la cause

involontaire d'une perte énorme qu'il pouvait faire sur la foi d'un oracle dont le sens caché pouvait être tout l'opposé de l'interprétation verbale.

— L'oracle vous trompe-t-il quelquefois?

— J'ai été souvent sa victime.

Esther voyant mon inquiétude, pria son père de ne faire aucune démarche à ce sujet. Nous restâmes un moment dans un profond silence.

M. d'O. était pensif, sa tête paraissait remplie du projet que son imagination lui avait d'abord présenté sous un aspect riant. Il parla beaucoup, il raisonna sur la prétendue force du nombre, et dit à sa fille de lui lire toutes les questions qu'elle avait faites à l'oracle et les réponses qu'elle en avait reçues. Elles étaient au nombre de six ou sept, toutes courtes, et toutes susceptibles de réponses ou plaisantes, ou morales, ou certaines, ou équivoques. Esther, qui avait fait toutes les pyramides, avait brillé, par mon puissant secours, dans l'obtention des réponses que je lui avais fait trouver à ma fantaisie, et son père dans la joie de son cœur, la voyant si habile, se figurait aisément qu'elle parviendrait à s'approprier la science occulte par la seule force de sa pénétration. La charmante Esther, très-éprise de cette bagatelle, était bien près de se persuader aussi.

Après avoir passé ces heures assommantes à raisonner sur toutes ces réponses, que mes hôtes trouvaient divines, nous soupâmes, et avant de

nous séparer, M. d'O. me dit que comme nous étions au samedi et que le dimanche devait être consacré au plaisir et non au travail, il espérait que je leur ferais le plaisir de passer la journée avec eux à leur jolie maison sur l'Amstel, et je les comblai de joie en acceptant.

Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir à l'esprit mercantile qui rétrécit où plutôt qui borne pour ainsi dire la pensée aux spéculations et au gain. M. d'O. était certainement un honnête homme, mais, quoiqu'il fût très-riche, il n'en avait pas moins l'avidité de son état. Je me demandais si un homme qui se croirait déshonoré de voler un ducat, ou de ne pas le rendre, s'il le trouvait dans la rue, sachant à qui il appartient, pouvait croire agir honnêtement en cherchant à s'assurer de très-gros bénéfices pour une petite somme qu'il savait ne point exposer, puisqu'il avait la certitude que l'oracle lui avait découvert l'existence du bâtiment, et que cet oracle, auquel il croyait, lui certifiait que sous peu de jours on en aurait des nouvelles? Il y avait nécessairement fraude dans son fait; car il n'est pas moralement permis de jouer à un jeu où l'on est certain de gagner.

Mais tel est l'esprit du négoce. Un marchand vous vend une marchandise dix fois plus qu'il ne l'a payée; il vous la vante excellente, bien qu'il sache qu'elle ne vaut rien; mais il se croit ce privilége en vertu de son métier, et dès lors, sa

conscience est parfaitement en repos. Les juifs qui volent les chrétiens sont absolument dans le cas des marchands.

En rentrant chez moi, je passai devant une guinguette, et voyant du monde entrer et sortir, je fus curieux de voir ce qu'étaient en Hollande ces sortes d'endroits. Grand Dieu! c'était une orgie ténébreuse dans une espèce de cave, véritable cloaque du vice et de la plus dégoûtante débauche. Le son rauque et discordant de deux ou trois instrumens qui formaient l'orchestre portait à l'âme une sorte de tristesse répugnante qui contribuait à rendre cet antre horrible. Ajoutez à cela une fumée épaisse d'un mauvais tabac et l'odeur suffoquante d'ail et de bière qui sortait de toutes les bouches, un ramassis de matelots et d'hommes de la plus basse classe, une foule de femmes perdues de débauche, et vous aurez l'esquisse du tableau le plus avilissant qui puisse blesser les regards d'un mortel. Les pauvres marins et la lie du peuple trouvaient ce cloaque un lieu de délices et ils croyaient se dédommager, les uns de toutes les privations qu'ils avaient éprouvées pendant une longue et pénible navigation, les autres de toutes les misères qu'ils souffrent dans le cours de leurs fatigans travaux journaliers. Il n'y avait pas une seule femme supportable. Je contemplais en silence ce spectacle rebutant, quand un gros gaillard à mauvaise mine et ayant l'air d'un chaudronnier et le ton d'un manant, vint me de-

mander, en mauvais italien, si je voulais danser pour un sou. Je lui répondis que non, et avant de me quitter il me montra une Vénitienne en me disant que je pouvais la faire monter pour boire avec elle.

Curieux de voir si je la connaissais, je m'en approche, et la fixant attentivement, je crois voir des traits qui ne me sont pas inconnus, mais sans pouvoir me rappeler aucune circonstance qui fixe ma pensée. Stimulé par un sentiment de curiosité, je m'assis auprès d'elle, en lui demandant s'il était vrai qu'elle fût Vénitienne, et s'il y avait longtemps qu'elle avait quitté le pays. A peu près dix-huit ans, me dit-elle. On apporte une bouteille de vin ; je lui demande si elle veut boire, elle accepte et me dit que, si je voulais, elle monterait avec moi. Je n'ai pas le temps, lui dis-je, et je donne un ducat au garçon qui me rend le reste que je mets dans la main de la malheureuse. Pénétrée de reconnaissance, elle voulut m'embrasser ; je l'en empêchai. Aimez-vous mieux, lui dis-je, être à Amsterdam qu'à Venise?

— Hélas ! si j'étais dans mon pays, je ne ferais pas cet affreux métier.

— A quel âge l'avez-vous quitté?

— Je n'avais que quatorze ans, et j'étais heureuse avec mon père et ma mère qui sont peut-être morts de chagrin.

— Qui vous a débauchée?

— Un coquin de coureur.

— Dans quel quartier de Venise demeuriez-vous?

— Je ne demeurais pas à Venise, mais dans une terre du Frioul peu éloignée.

Une terre du Frioul, dix-huit ans, un coureur. . . . je me sentais ému. . . . Je regarde plus attentivement cette pauvre malheureuse et je reconnais bientôt Lucie de Pasean. Je ne saurais exprimer le pénible sentiment que j'éprouvai. Je me gardai bien de me faire connaître et je fis effort pour conserver mon air d'indifférence. La débauche beaucoup plus que l'âge avait flétri sa figure et détruit ses attraits. Lucie, la tendre, la jolie, l'innocente et naïve Lucie que j'avais tant aimée, que j'avais respectée par sentiment, devenue laide, dégoûtante et entremetteuse dans un lieu de prostitution! Cette idée était affreuse. La malheureuse buvait comme un matelot, sans m'examiner, sans même se soucier de savoir qui j'étais! Je tirai quelques ducats de ma bourse, je les lui mis dans la main, et sans lui laisser le temps de voir ce que je lui avais donné, je sortis de cette ténébreuse et dégoûtante caverne.

Je me couchai accablé de tristesse. Je n'ai peut-être jamais passé sous les Plombs une journée aussi malheureuse. Il me semblait que je m'étais levé ce jour-là sous l'influence d'une étoile funeste; je me détestais. En réfléchissant à cette infortunée Lucie, je croyais éprouver des remords; mais quand je pensais à M. d'O., je m'étais en

horreur à moi-même. Je me voyais la cause d'une perte énorme de trois ou quatre cent mille florins qu'il allait faire par l'infatuation de ma cabale. Cette appréhension me rendait haïssable à moi-même et décourageait, pour ainsi dire, la tendresse que j'avais pour Esther. Je croyais la voir devenue mon implacable ennemie autant que son père. L'homme ne peut aimer que par l'espérance plus ou moins fondée, plus ou moins probable, d'être payé de retour.

Je passai la nuit la plus désagréable. Lucie, Esther, son père, la haine de tous, la haine de moi-même se mêlaient dans mes rêves. Je voyais Esther et son père, sinon ruinés, au moins appauvris par ma faute, et Lucie à trente-deux ans, déjà abîmée par le vice, et n'ayant en perspective qu'un avenir de misère et d'infamie! Je vis avec plaisir le jour paraître, car la lumière me rendit un peu de calme. Combien les ténèbres sont affreuses pour un cœur tourmenté de remords!

M'étant levé et richement habillé, je fis venir un carrosse pour aller faire ma cour à la princesse de Galitzin qui était logée à l'Étoile d'Orient. Elle était déjà sortie; elle était allée à l'amirauté. J'y fus, et je la trouvai accompagnée de M. de Reissak et du comte de Tot, qui venait de recevoir des nouvelles de mon ami Pesselier, chez lequel j'avais fait sa connaissance, et que j'avais laissé dangereusement malade en partant de Paris.

Ayant renvoyé mon carrosse, je sortis de l'amirauté à pied et je me dirigeai vers la demeure de M. d'O. sur l'Amstel. Mon costume trop élégant choquant les yeux de la populace hollandaise, je fus bafoué, sifflé; et voilà la canaille de tous les pays!.... Esther me voyant venir de sa fenêtre, tire le cordon et m'ouvre la porte. Je me hâte d'entrer, je referme, et, montant par un escalier de bois, au quatre ou cinquième degré je donne du pied contre quelque chose qui cède. Je regarde et je vois un porte-feuille vert. Je me baisse pour le ramasser, mais je m'y prends maladroitement et je le fais tomber par une ouverture qu'on avait pratiquée au fond du degré, sans doute afin de donner passage à la lumière pour éclairer un escalier qui était dessous. Je ne m'arrête pas; je monte, je suis reçu à l'ordinaire, et comme ma parure pouvait leur paraître insolite, je leur en explique la raison. Esther sourit en me disant que je paraissais tout autre, mais je crois m'apercevoir qu'ils sont tristes. La gouvernante d'Esther entre, leur parle hollandais, et Esther, visiblement affligée, se lève et va faire mille caresses à son père.

—Je vois, mes amis, qu'il vous est arrivé quelque malheur. Si ma présence vous gêne, permettez, sans façons, que je me retire.

—Le malheur n'est pas grand, j'en ai pris mon parti. Il me reste une fortune suffisante pour supporter ma perte avec patience.

— Quelle perte avez-vous faite? si j'ose vous le demander.

— J'ai perdu un porte-feuille assez riche que, si j'avais été prudent, j'aurais dû laisser chez moi, car il ne m'était nécessaire que demain.

— Et vous ne pouvez point savoir où vous l'avez perdu?

— Je ne puis l'avoir perdu que dans la rue, et je ne sais comment. Il contient de grosses lettres de change, dont je puis arrêter le paiement; mais il contient aussi des billets de la banque d'Angleterre pour de fortes sommes, et ceux-là sont perdus, car ils sont au porteur. Remercions Dieu de tout, ma chère fille, et prions-le de nous conserver le reste et surtout la santé, car il pourrait nous arriver des malheurs plus grands. J'ai eu dans ma vie des revers beaucoup plus grands et, non-seulement j'y ai résisté, mais je suis parvenu à réparer le mal. Ne parlons donc plus de cet accident, que je veux considérer comme une banqueroute.

Pendant que M. d'O. parlait, je sentais la joie qui inondait mon cœur, mais je gardais l'air sérieux qui convenait à la scène. J'avais la presque certitude que le porte-feuille en question n'était autre que celui que j'avais maladroitement fait tomber sous l'escalier, mais qui ne pouvait pas être perdu. Cependant on sent bien que ma première idée fut de faire hommage de ma superbe découverte à ma science cabalistique. L'occasion

était trop belle pour la négliger, surtout lorsque j'éprouvais encore les suites des angoisses que j'avais souffertes pendant la nuit, dans la crainte d'avoir induit cet honnête homme à faire une perte immense. J'allais donner à mes hôtes une grande preuve de l'infaillibilité de mon oracle. Combien de miracles ont été préparés de la même façon! Cette idée m'ayant mis en bonne humeur, je me mis à plaisanter, et ma gaîté me fournit des propos si drôles que je fis rire Esther aux éclats.

Nous dînâmes délicatement et bûmes en gourmets. Après le café, je leur dis que s'ils aimaient le jeu, nous pourrions jouer; mais Esther répondit que ce serait perdre un temps précieux, et qu'elle était trop passionnée pour les pyramides pour ne pas me proposer de nous amuser à cela, si je le voulais. C'était précisément où je voulais l'amener. Bien volontiers, lui dis-je, faisons ce que vous voudrez.

— Voulez-vous que je demande où mon père a perdu son porte-feuille?

— Pourquoi non? c'est une question de circonstance; faites-la.

Elle fit la pyramide et la réponse qu'elle obtint fut que le porte-feuille n'avait été trouvé par personne. Elle se leva en sautant de joie et courut embrasser son père.

— Nous retrouverons notre porte-feuille, mon cher papa!

— Je l'espère comme toi, ma chère fille, car

cette réponse est bien consolante. Et Esther de lui prodiguer des caresses.

— Oui, dis-je, il y a bien quelque espérance; mais l'oracle sera muet à toutes les questions.....

— Muet! et pourquoi?

— Si vous ne me donnez pas autant de baisers que vous en avez donné à votre cher père, il sera muet.

— Oh! je le ferai parler, dit-elle en riant, et la voilà à mon cou à m'embrasser, à me caresser, et moi à lui rendre ses caresses.

Temps heureux! quand je me le rappelle! et j'aime tant à y porter ma pensée, malgré l'affreuse vieillesse qui m'a rendu si peu propre à l'amour. Quand je me le rappelle, je me sens rajeunir et mon existence reprend tous les charmes de la jeunesse, malgré la réalité qui me rejette si loin!

Enfin Esther s'étant rassise, demanda où était le porte-feuille, et la pyramide dont elle tira la réponse lui apprit que le porte-feuille était tombé dans l'ouverture de la cinquième marche de l'escalier.

M. d'O. dit à sa fille: Allons voir, ma chère Esther, si l'oracle est véridique; et tous deux, la joie et l'espérance peintes sur tous les traits, se dirigent vers l'escalier. Je les suis. M. d'O. nous montra lui-même le trou par où le porte-feuille devait être tombé. Il allume une bougie et nous descendons dans un magasin souterrain, et bientôt

il ramasse de ses mains le porte-feuille qui était tombé dans l'eau. Nous remontons tout joyeux, et nous voilà à discourir pendant une heure du ton le plus sérieux sur la divinité de l'oracle qui, selon eux, devait rendre celui qui le possédait le plus heureux des hommes.

Il ouvrit le porte-feuille et nous montra quarante billets de l'échiquier de mille livres sterlings chacun. Il en donna deux à sa fille et m'obligea d'en accepter deux autres ; mais je les pris d'une main et de l'autre je les remis à Esther en la priant de les garder, mais je fus obligé, pour l'y faire consentir, de la menacer de ne plus travailler avec elle à la cabale. Je dis à M. d'O. que je ne tenais qu'à son amitié, et là-dessus il m'embrassa et me la jura à la vie et à la mort.

En rendant la belle Esther dépositaire de mes deux mille livres sterling, j'étais sûr de me l'attacher, non par l'intérêt, mais par la confiance. Cette charmante fille avait dans tout son être quelque chose de si puissant que je croyais sentir mon existence attachée à la sienne.

Je dis à M. d'O. que l'affaire qui me tenait à cœur était mes vingt millions, mais avec peu de perte.

— J'espère vous contenter, me dit-il; mais comme j'ai besoin que vous soyez souvent avec moi, il faut, mon ami, que vous veniez vous loger dans ma maison qui sera la vôtre.

— Je vous gênerai.

— Demandez cela à ma fille.

Esther ayant joint ses instances à celles de son père, j'acceptai, ayant grand soin de leur cacher tout le bonheur que cet arrangement me causait. Je me contentai de leur témoigner ma reconnaissance, mais ils y répondirent de manière à me persuader que c'était moi qui les obligeais.

M. d'O. étant passé dans son cabinet et me trouvant seul avec Esther, je lui donnai un baiser plein de tendresse, et je lui dis que je ne serais heureux que lorsqu'elle m'aurait donné son cœur.

— Vous m'aimez donc?

— Avec la plus vive tendresse, et je suis prêt à tout faire pour vous la témoigner, si je puis espérer que vous la partagerez.

Elle me tendit la main, que je couvris de baisers, et elle me dit: Dès que vous serez avec nous, vous trouverez le moment propice de me demander à mon père, et vous n'aurez pas à craindre un refus; mais avant tout il faut que vous soyez avec nous.

— Oh! femme chérie, j'y serai demain.

Nous continuâmes à nous entretenir de tendresse, d'espérances et d'avenir, dans le plus doux abandon d'une confiance mutuelle, et je devais sans doute être bien sincèrement épris, puisque la moindre pensée indécente ne vint pas m'interrompre en présence d'une femme si belle et dont je me sentais aimé.

M. d'O. rentra, et la première chose qu'il nous dit fut que nous apprendrions le lendemain une grande nouvelle de Bourse.

— Et quelle nouvelle, mon cher papa?

— Je suis décidé à prendre pour moi seul, moyennant trois cent mille florins, le vaisseau qu'on croit perdu. On dira que je suis fou, mais fou qui le dira. Je le serais sans doute, si, connaissant d'une manière évidente la divinité de l'oracle, je pouvais encore conserver le moindre doute.

— Mon cher monsieur d'O., vous me faites trembler; je vous ai dit que l'oracle m'a souvent trompé.

— Ce n'a pu être, mon ami, que lorsque ses réponses étant ambiguës, vous n'en avez point saisi le véritable sens; mais dans le cas actuel, c'est d'une évidence palpable. Je gagnerai trois millions de florins, ou je perdrai une somme qui ne me ruinera pas.

Esther, enthousiaste et éblouie par la retrouvaille du porte-feuille, dit à son père qu'il devait se hâter. De mon côté je ne pouvais plus reculer; mais j'étais retombé dans la tristesse. M. d'O. s'en apercevant, s'empressa de me tendre la main, en me disant : Supposé que l'oracle ait menti cette fois, je n'en serai pas moins votre ami. Cette assurance me console, lui dis-je, mais comme il s'agit ici d'une affaire de la plus grande importance, permettez-moi de consulter l'oracle une seconde fois sur le même sujet, avant de vous

aventurer à exposer trois cent mille florins. Cette proposition enchanta le père et la fille qui ne pouvaient assez m'exprimer leur joie et leur reconnaissance de ce que je me montrais si soucieux de leurs intérêts.

Voici un fait véritablement surprenant et qui pourrait induire à croire à la fatalité. Sans doute je trouverai maints lecteurs incrédules; mais comme ces Mémoires ne verront le jour que quand je ne serai plus de ce monde, je n'aurais aucun intérêt à farder la vérité, d'autant plus que je n'écris que pour charmer mes loisirs. Y croira qui voudra, mais voici le fait dans toute sa simplicité..... Je fis moi-même la question, la pyramide et toutes les préparations cabalistiques, sans vouloir qu'Esther s'en mêlât. J'étais ravi de me voir à temps d'empêcher une extrême imprudence, et j'étais fermement déterminé à le faire. Un double sens que j'étais le maître de faire sortir de ma plume devait abattre le courage de M. d'O. et anéantir son projet; ce double sens, je l'avais bien conçu, et je me croyais certain de l'avoir exprimé en nombres. Dans cette persuasion, Esther connaissant parfaitement l'alphabet, je lui dis de tirer la réponse et de la traduire, ce qu'elle fit en un clin d'œil, et qu'on juge de ma surprise quand je lui entendis lire ces paroles :

« Quand il s'agit d'un fait pareil, on ne doit ni craindre ni hésiter. Votre repentir serait trop douloureux »

On sentira qu'il n'en fallut pas davantage. Le père et la fille coururent m'embrasser, et M. d'O. dit qu'à l'apparition du vaisseau, la dixième partie du bénéfice m'était acquise. La surprise m'empêchait de répondre, car je me croyais sûr d'avoir écrit *croire* et *hasarder*, au lieu de *craindre* et *hésiter*. Mais telle est l'action de l'infatuation sur les esprits prévenus, que M. d'O. ne voyait dans mon silence que la confirmation de l'infaillibilité de ma science. Enfin, je ne pouvais plus reculer et je pris mon parti, laissant au hasard la bonne part qu'il a malgré nous sur notre destinée.

Le lendemain j'allai m'établir chez Esther dans un appartement superbe, et le surlendemain je la menai seul au concert, où elle me plaisanta avec esprit sur la peine que devait me causer l'absence de madame Trenti et de ma fille. Esther me possédait entièrement; je ne vivais que pour l'adorer et je ne pouvais me refuser à l'évidence de sa tendresse, mais Esther avait des principes; je ne la possédais pas, et je séchais d'amour et d'inanition.

Quatre ou cinq jours après mon installation chez mes amis, M. d'O. me communiqua le résultat d'une conférence qu'il avait eue avec M. Pels et les chefs de six autres comptoirs sur mes vingt millions. Ils offraient dix millions argent comptant, et sept millions de papiers qui donneraient cinq et six pour cent, avec un rabais d'un pour

cent de droit de courtage. En outre, ils renonçaient aux douze cent mille florins que la compagnie des Indes française devait à la compagnie hollandaise.

Il m'était impossible à ces conditions de rien prendre sur moi, quoiqu'au fond je les trouvasse assez raisonnables, vu la pénurie où se trouvait le trésor de Louis XV à cette époque. Je m'empressai d'expédier copie de la proposition à M. de Boulogne et à M. d'Affri, en leur demandant une prompte réponse. Je la reçus au bout de huit jours de la main même de M. de Courteil par ordre de M. de Boulogne, et d'après laquelle je devais refuser net de pareilles propositions et me rendre à Paris, si je ne pouvais trouver à faire un meilleur marché. On me répétait que la paix était certaine, quoiqu'en Hollande on fût d'une opinion bien différente à ce sujet.

Je serais parti probablement de suite pour Paris, sans une circonstance qui n'étonna que moi dans la famille dont j'étais, pour ainsi dire, devenu membre. Le courage de M. d'O. s'était singulièrement accru, et comme si le hasard avait voulu me rendre prophète malgré moi, depuis trois jours on avait reçu à la Bourse des nouvelles du bâtiment que l'on croyait perdu, et que, sur la foi de mon oracle, M. d'O. avait acheté pour trois cent mille florins. Ce vaisseau était à Madère. Qu'on se figure la joie d'Esther, mais surtout la mienne, quand nous vîmes ce brave homme en-

trer d'un air triomphant et nous confirmer cette heureuse nouvelle! J'ai assuré, nous dit-il, le vaisseau à Madère jusqu'au Texel et pour une bagatelle; ainsi, mon ami, ajouta-t-il en s'adressant à moi, dès ce moment vous pouvez disposer du dixième du bénéfice dont je vous suis redevable.

Le lecteur devine combien tout cela m'était agréable; mais ce qu'il ne saurait deviner, à moins qu'il ne me connût aussi bien que moi-même, et la chose est impossible, c'est l'embarras où me jetèrent les paroles suivantes.

Vous êtes, me dit M. d'O., assez riche maintenant pour vous établir avec nous, et vous êtes certain de devenir immensément riche en très-peu d'années, sans autre occupation que votre cabale. Je serai votre agent, mon ami; faisons maison ensemble, et si ma fille vous plaît et qu'elle vous veuille, vous serez mon fils quand vous voudrez.

La joie et le bonheur brillaient dans les yeux d'Esther, et moi qui l'adorais, je ne lui laissais lire dans les miens que la surprise! J'étais devenu stupide de bonheur et de contrainte. Je ne m'en rendais point compte, mais sans doute cette répugnance invincible que j'éprouvais pour le mariage agissait en moi à mon insu. Après un assez long silence, retrouvant la parole, je m'évertuai à leur parler de reconnaissance, de bonheur, d'amour, et je conclus par leur dire que, malgré la

tendresse que j'avais pour Esther, je devais, avant de me fixer, retourner à Paris pour l'affaire d'honneur et de confiance dont le gouvernement m'avait chargé ; mais qu'à mon retour à Amsterdam j'étais certain de pouvoir décider de mon sort.

Cette longue péroraison eut l'art de leur plaire ; Esther se montra très-satisfaite et nous passâmes dans la joie le reste de la journée. Le lendemain, M. d'O. donna un superbe dîner à plusieurs de ses amis qui le félicitaient de sa bonne fortune, mais qui ne trouvaient à expliquer le courage de M. d'O. qu'en assurant qu'il avait eu connaissance de l'existence du vaisseau à Madère, quoiqu'aucun ne pût former une conjecture probable de la manière dont il avait pu en être instruit avant personne.

Huit jours après cette bonne fortune, il me donna l'ultimatum sur l'affaire des vingt millions. Il portait que la France ne perdrait que neuf pour cent dans la vente de cette somme et que je n'aurais droit à aucun courtage.

J'envoyai tout de suite copie de ce marché à M. d'Affri, en le suppliant de l'expédier sans retard et à mes frais à M. le contrôleur-général avec une lettre dans laquelle je lui mandais que l'affaire serait irrévocablement manquée s'il différait un seul jour d'envoyer à M. d'Affri plein-pouvoir de me délivrer l'autorisation qui m'était nécessaire pour stipuler. J'écrivis dans le même sens à M. de Courteil et à M. le duc de Choiseul, les

prévenant que, dans la transaction, je n'obtenais rien pour moi, mais leur disant que je n'en conclurais pas moins une affaire qui me paraissait avantageuse, et que d'ailleurs j'étais certain qu'on me rembourserait de mes frais à Versailles, où l'on ne me refuserait pas l'indemnité que j'avais droit d'espérer.

Comme nous étions en carnaval, M. d'O. trouva à propos de donner un bal. Il y invita tout ce qu'il y avait de plus distingué à Amsterdam. Le bal et le souper furent des plus magnifiques, et Esther, couverte de diamans, y dansa toutes les contre-danses avec moi, et y charma tout le monde autant par ses grâces que par sa beauté.

Je passais toutes mes journées avec Esther, et chaque jour nous devenions plus amoureux et plus malheureux; car nous nous consumions dans une abstinence qui ne faisait que nous irriter en augmentant nos désirs.

Esther me chérissait, mais plus sage par principes que par tempérament, elle ne m'accordait que des libertés insignifiantes. Elle n'était prodigue que de baisers, mais les baisers, loin d'être un palliatif, ne sont qu'un stimulant; l'amour me rendait furieux. Elle me disait, comme toutes les prétendues honnêtes filles, qu'elle était sûre que je ne l'épouserais pas si elle consentait à me rendre heureux, et que dès qu'elle serait ma femme, elle serait toute à moi. Elle ne croyait pas que j'étais marié, car je l'avais trop assurée

du contraire et cette assurance s'accordait trop bien avec ses désirs, mais elle était persuadée que j'avais quelque fort attachement à Paris. J'en convenais, et je l'assurais que j'allais me dégager entièrement pour n'être plus qu'à elle, et que je voulais unir nos destinées par un lien indissoluble. Hélas! je mentais, car Esther était inséparable de son père qui n'avait que quarante ans, et je ne pouvais me faire à l'idée de me fixer irrévocablement en Hollande.

Dix à douze jours après avoir envoyé l'ultimatum, je reçus une lettre de M. de Boulogne qui m'informait que M. d'Affri était muni de toutes les instructions que je pouvais désirer pour conclure l'échange des vingt millions, et M. l'ambassadeur m'en adressa une autre qui confirmait les assertions du contrôleur-général. Il m'avertissait de prendre bien mes mesures, car il ne livrerait les effets royaux qu'en recevant en espèces courantes 18,200,000 francs.

Le douloureux moment de la séparation étant arrivé, nous ne nous gênâmes pas dans l'expression de nos regrets, et nous versâmes ensemble d'abondantes larmes. Esther me remit la valeur de deux mille livres sterling que j'avais gagnées facilement et sans préméditation le jour de la perte du porte-feuille, et son père, selon ma disposition, me donna cent mille florins en lettres de change sur Tourton et Baur et sur Paris de Monmartel, avec une quittance de deux cent mille

florins qui m'autorisait à tirer sur lui jusqu'à l'extinction de toute la somme. Au moment du départ, mon Esther me fit présent de cinquante chemises de la plus belle toile de Hollande et de cinquante mouchoirs de Mazulipatan.

Ce ne fut pas l'amour de Manon Balletti, mais bien une sotte et ridicule vanité d'aller figurer dans ce somptueux Paris, qui me fit quitter la Hollande. Mais telle était la sotte trempe que j'avais reçue de la mère nature, que quinze mois passés sous les Plombs n'avaient pas été suffisans pour guérir la maladie de mon esprit. Au reste, en reportant plus loin ma pensée, je ne dois pas m'en étonner, car les vicissitudes sans nombre que j'ai éprouvées depuis n'ont pas opéré cette heureuse guérison. Il y a des maux physiques et moraux qui sont incurables. Le destin est un mot vide de sens; car c'est nous qui nous le faisons, malgré l'axiome des stoïciens : *volentem ducit, nolentem trahit* (1). J'ai trop d'indulgence pour moi quand je m'en fais l'application.

Après avoir juré à Esther de revenir avant la fin de l'année, je partis avec un commissionnaire de la compagnie qui avait acheté les papiers de France, et j'arrivai à la Haye, chez Boaz, qui me reçut avec un air d'étonnement mêlé d'admiration. Il me dit que j'avais fait un miracle et que je devais me hâter de retourner à Paris

(1) Il conduit celui qui veut suivre, il traîne celui qui résiste.

quand ce ce ne serait que pour y jouir de l'encens des félicitations ; mais, ajouta-t-il, il est impossible que vous ayez si bien réussi sans avoir trouvé le secret de persuader que la paix est près d'être conclue. Non, lui dis-je, je ne les ai point convaincus, car ils sont persuadés du contraire ; mais je puis vous assurer qu'en effet la paix est sur le point d'être faite. Si vous voulez, me dit-il, me faire donner cette assurance par écrit, je vous fais présent de cinquante mille florins en diamans. La certitude qu'en a l'ambassadeur ne saurait, lui dis-je, être majeure de la mienne ; cependant je ne crois pas que la chose soit encore tellement sûre que vous deviez hasarder vos diamans.

Le lendemain, je terminai tout avec l'ambassadeur, et le commissaire repartit pour Amsterdam.

J'allai souper chez Thérèse et je trouvai ses enfans très-proprement vêtus. Je lui dis d'aller le lendemain m'attendre à Rotterdam pour m'y consigner son fils, parce que je ne voulais pas fournir matière aux mauvaises langues en l'emmenant de la Haye.

Je pris chez Boaz des diamans et autres bijoux pour quarante mille florins et je lui promis de descendre chez lui quand je reviendrais à la Haye. Je ne lui ai point tenu parole.

Thérèse à Rotterdam me dit qu'elle savait que j'avais gagné un demi-million à Amsterdam, et qu'elle ferait sa fortune, si elle pouvait quitter

la Hollande et aller s'établir à Londres. Elle avait instruit Sophie à me dire que ma fortune était l'effet des prières qu'elle avait adressées à Dieu pour mon bonheur. Je vis où portait le coup, je ris beaucoup de la finesse de la mère et de la piété de la fille, et je me contentai de lui donner cent ducats, lui promettant de lui en envoyer cent autres la première fois qu'elle m'écrirait de Londres. Il me fut facile de voir que la comédienne trouvait la somme bien modique, mais je ne me laissai point toucher et ne lui en donnai pas davantage. Elle attendit le moment où j'allais monter en voiture pour me prier de lui donner encore cent ducats, et je lui dis à l'oreille que j'allais lui en compter mille, si elle voulait me donner ma fille. Elle réfléchit un moment, puis elle me dit qu'il lui était impossible de s'en séparer. Je sais bien pourquoi, lui répliquai-je ; puis tirant une montre de mes goussets, je la donnai à Sophie, je l'embrassai et je partis. J'arrivai à Paris le 10 février et je pris un superbe logement à côté de la rue Montorgueil...

. . . .

CHAPITRE VIII.

Réception flatteuse de mon protecteur. — Vertiges de madame d'Urfé. — Madame X. C. V. et sa famille. — Madame du Rumain.

Pendant mon court voyage de la Haye à Paris, j'eus tout le temps de m'apercevoir que l'âme de mon fils adoptif n'était pas aussi belle que son petit individu était joli.

La partie de l'éducation que sa mère avait le plus soignée en lui, c'était, comme je l'ai dit, la discrétion. Cette qualité dans son fils était celle que son propre intérêt voulait qu'il eût de préférence, et mes lecteurs n'ont pas besoin que je

sois plus explicite; mais l'enfant, en suivant la direction que lui donnait sa mère, n'ayant pas assez de raison pour se modérer, avait outré la discrétion, et cette qualité se trouva bientôt accompagnée de trois grands défauts, la dissimulation, la méfiance et la fausse confidence; beau trio de mensonges dans un individu qui touchait à peine au commencement de la puberté. Non-seulement il ne disait pas ce qu'il savait, mais il faisait semblant de savoir ce qu'il ne savait pas. Pour bien réussir, il sentait qu'il devait se rendre impénétrable, et pour l'être, il s'était habitué à imposer silence à son cœur et à ne jamais rien dire qu'il n'eût arrangé d'avance dans son esprit. Il croyait être prudent quand il induisait en erreur, et comme son cœur était incapable d'aucune impression généreuse, ce petit malheureux semblait condamné à ne jamais connaître l'amitié et à n'avoir jamais d'ami.

Prévoyant que madame d'Urfé compterait sur lui pour l'accomplissement de sa chimérique hypostase, et que plus je lui ferais un mystère de sa naissance, plus son génie lui ferait forger des extravagances, je lui ordonnai de ne rien cacher de tout ce qui le regardait, si une dame à laquelle je le présenterais venait à lui faire des questions tête-à-tête. Il me promit obéissance, mais il ne s'attendait pas à l'ordre que je lui donnai d'être sincère.

En arrivant à Paris, ma première visite fut à

mon protecteur, que je trouvai en grande compagnie. Je vis dans son cercle l'ambassadeur de Venise qui ne fit pas semblant de me connaître. Depuis quand à Paris? me dit le ministre en me prenant la main.

— Depuis ce moment. Je sors de ma chaise de poste.

— Allez donc à Versailles ; vous y trouverez le duc de Choiseul et le contrôleur-général. Vous avez fait des merveilles ; allez vous faire admirer, et revenez me voir après. Dites à M. le duc que j'ai expédié à Voltaire un passe-port du roi qui le nomme son gentilhomme ordinaire.

On ne va pas à Versailles à midi; mais c'était le langage des ministres quand ils étaient à Paris. C'est comme si Versailles avait été au bout de la rue.

Au lieu d'aller de suite à ce séjour fastueux des rois de France, je me rendis chez madame d'Urfé.

Cette dame me reçut en me disant que son génie lui avait fait connaître qu'elle me verrait le même jour, et qu'elle était enchantée de sa véracité. Corneman m'a dit que ce que vous avez fait en Hollande passe pour merveilleux, mais moi j'y vois une merveille d'un autre genre, car je suis sûre que c'est vous qui avez accepté les vingt millions. Les fonds sont en hausse et on verra dans la semaine une circulation de cent millions pour le moins. Vous ne vous offenserez pas que

j'aie osé vous faire un présent si mesquin; car douze mille francs sont bien peu de chose pour vous. Vous n'y verrez que l'amitié qui a voulu parler.

— Son langage est justement apprécié.

— Je vais ordonner au suisse de tenir porte close, car je suis trop heureuse de vous revoir pour consentir à ne pas vous posséder tout entier.

Je ne répondis à ce compliment flatteur que par une profonde révérence, et je la vis tressaillir de joie quand je lui annonçai que j'avais amené de Hollande un jeune garçon de douze ans, que j'avais l'intention de placer dans le meilleur pensionnat de Paris afin de lui faire donner une éducation soignée.

— Je me charge de le mettre chez Viar où sont mes neveux. Comment se nomme-t-il? Où est-il? Je sais bien ce que c'est que ce garçon! il me tarde bien de le voir. Pourquoi, monsieur Casanova, n'êtes-vous pas descendu chez moi?

Ses questions et ses réponses se succédaient avec une rapidité extrême; il m'aurait été impossible de trouver à placer une syllabe au milieu de tout cela, quand bien même je l'aurais voulu; mais j'étais bien aise de lui voir jeter son premier feu et je n'avais garde de l'interrompre. Au premier moment de silence, je lui dis que j'aurais l'honneur de lui présenter mon jeune homme le surlendemain, car le lendemain était destiné à Versailles.

— Ce précieux jeune homme parle-t-il français? En attendant que j'arrange tout pour sa pension, il faut absolument que vous le laissiez chez moi.

— Nous parlerons de cela après-demain, madame.

— Qu'il me tarde d'être à cet après-demain!

En quittant madame d'Urfé, je me rendis à mon bureau, et j'eus la satisfaction de trouver tout parfaitement en ordre. De là, je me rendis à la Comédie-Italienne, et Silvia jouait ce soir-là. J'allai la trouver dans sa loge où elle était avec sa fille. Mon ami, me dit-elle en me voyant, je sais que vous avez fait de très-bonnes affaires en Hollande; et je vous en fais mes félicitations. Je la surpris agréablement en lui disant que j'avais travaillé pour sa fille, et Manon rougit et baissa les yeux d'une manière assez significative. Je serai des vôtres à souper, ajoutai-je, et là nous causerons à notre aise. En les quittant, j'allai me placer à l'amphithéâtre. Quelle surprise! je vis dans une des premières loges madame X. C. V. avec toute sa famille. Je ferai plaisir à mes lecteurs en leur contant ici leur histoire.

Madame X. C. V., Grecque d'origine, était veuve d'un Anglais qui l'avait rendue mère de six enfans, dont quatre filles. A son lit de mort, n'ayant pas la force de résister aux larmes de sa femme, il embrassa le catholicisme; mais ses enfans ne pouvant pas hériter d'un capital de

quarante mille livres sterling que le défunt laissait en Angleterre, à moins de se déclarer anglicans, la famille revenait de Londres, où la veuve avait rempli toutes les formalités voulues par les lois anglaises. Que ne fait pas faire l'intérêt! Au reste, il ne faut pas en vouloir aux personnes qui, dans ce cas, cèdent aux préjugés consacrés par les lois des nations.

Nous étions alors au commencement de l'année 1758, et cinq ans auparavant, me trouvant à Padoue, j'étais devenu amoureux de la fille aînée, en jouant la comédie avec elle; mais quelques mois après, étant à Venise, madame X. C. V. trouva bon de m'exclure de sa société. Sa fille me fit supporter en paix l'affront que me faisait sa mère par une charmante lettre que j'aime encore à relire quelquefois. Je dois avouer au reste qu'alors il me fut d'autant plus aisé de prendre mon mal en patience, que j'étais occupé de ma belle religieuse M. M. et de ma charmante C. C. Cependant mademoiselle X. C. V., quoiqu'elle n'eût que quinze ans, était une beauté parfaite, d'autant plus ravissante qu'aux charmes de la figure elle joignait tous les avantages d'un esprit cultivé, dont les prestiges sont souvent plus attrayans que ceux des perfections physiques.

Le comte Algarotti, chambellan du roi de Prusse, lui donnait des leçons, et plusieurs jeunes patriciens visaient à la conquête de son cœur. Celui qui paraissait avoir la préférence, était

l'aîné de la famille Memmo de S. Marcuola. Ce jeune homme mourut un an après procurateur de St.-Marc.

On peut se figurer quelle fut ma surprise de revoir cette famille au moment où je l'avais perdue de vue. Mademoiselle X. C. V. me reconnut de suite, et m'ayant montré à sa mère, celle-ci me fit signe de l'éventail, et j'allai les trouver dans leur loge.

Elle me reçut de la manière la plus affable, en me disant que nous n'étions plus à Venise et qu'elle espérait bien que je ne lui refuserais pas le plaisir de l'aller voir souvent à l'hôtel de Bretagne, rue Saint-André-des-Arts. Je lui dis que je ne voulais point me rappeler Venise, et sa fille ayant joint ses instances à celles de sa mère, je leur promis de me rendre à leur invitation.

Je trouvai mademoiselle X. C. V. extrêmement embellie, et mon amour, après un sommeil de cinq ans, se réveilla avec un degré de force que je ne puis comparer qu'au degré de perfection que celle qui en était l'objet avait acquis dans cet espace de temps. Elles me dirent qu'elles passeraient six mois à Paris avant de retourner à Venise. Je leur dis que je comptais m'établir dans cette capitale, que j'arrivais de la Hollande, et que devant me rendre le lendemain à Versailles, je ne pourrais leur offrir mes hommages que le surlendemain. Je leur fis également l'offre

de mes services, en leur laissant apercevoir que je pouvais au besoin leur en rendre d'importans.

Mademoiselle X. C. V. me dit qu'elle savait que ce que j'avais fait en Hollande devait me rendre cher à la France, qu'elle avait toujours espéré me revoir, et que ma fameuse fuite des Plombs leur avait fait le plus grand plaisir; car, ajouta-t-elle, nous vous avons toujours aimé.

— Je ne m'en suis pas toujours aperçu de la part de madame votre mère, lui dis-je à voix basse.

— N'en parlons pas, me dit-elle à demi-voix; nous avons appris toutes les circonstances de votre merveilleuse évasion par une lettre de seize pages que vous écrivîtes à M. Memmo. Nous en avons tressailli de joie et frissonné de peur.

— Et comment avez-vous su que j'étais en Hollande?

— Nous en avons été informées hier par M. de la Popelinière.

M. de la Popelinière, fermier-général, que j'avais connu sept ans plus tôt à sa maison de Passy, vint précisément dans la loge au moment où mademoiselle X. C. V. prononçait son nom. Après m'avoir fait un léger compliment, il me dit que si je pouvais procurer de la même façon vingt millions à la compagnie des Indes, il me ferait créer fermier-général. Je vous conseille, monsieur Casanova, ajouta-t-il, de vous faire

naturaliser Français avant qu'on sache que vous avez gagné un demi-million.

— Un demi-million ! monsieur ; je voudrais bien que cela fût vrai.

— Vous ne pouvez pas avoir gagné moins que cela.

— Je vous assure, monsieur, que cette affaire me ruine, si l'on me frustre de mon droit de courtage.

— Vous avez raison de parler ainsi. Au reste, tout le monde est jaloux de vous connaître, car la France vous a de grandes obligations : vous avez causé une heureuse hausse dans les fonds.

Au sortir du spectacle, je me rendis chez Silvia et j'y fus fêté comme l'enfant de la maison ; mais à mon tour je leur donnai des preuves que je voulais être considéré comme tel. Il me semblait que c'était à l'influence de leur constante amitié que je devais toute ma fortune. J'engageai le père, la mère, la fille et les deux fils à recevoir les présens que je leur avais destinés. Ayant le plus riche dans ma poche, je l'offris à la mère qui le donna de suite à sa fille. C'était une paire de boucles d'oreilles en diamans de la plus grande beauté : je les avais payées quinze mille francs. Trois jours après, je lui remis une cassette remplie de superbe calencar, de toile de Hollande et de fines dentelles de Malines et de point d'Alençon. Mario, qui aimait à fumer, reçut une belle pipe d'or. Je donnai une belle tabatière d'or émaillé à mon ami, et une

montre à répétion au cadet que j'aimais à la folie. J'aurai occasion de parler de ce charmant garçon dont les qualités naturelles étaient bien supérieures à son état. Mais étais-je assez riche pour faire de pareils présens? Non, et je le savais parfaitement; mais je les faisais dans la crainte de ne le pouvoir plus, si je laissais échapper l'occasion.

Je partis au point du jour pour Versailles, et M. de Choiseul me reçut comme la première fois; on le coiffait, mais pour le coup, il posa la plume, ce qui me prouva que j'avais grandi à ses yeux. Après un léger compliment gracieux, il me dit que si je me sentais la force de négocier un emprunt de cent millions de florins à quatre pour cent, il me ferait donner un caractère honorable pour appuyer mes négociations. Je lui répondis que j'y penserais après que j'aurais vu quelle récompense on me donnerait pour ce que j'avais fait.

— Mais tout le monde dit que vous avez gagné deux cent mille florins.

— Ce ne serait point mal; un demi-million de francs serait un bon commencement de fortune; mais je puis assurer votre excellence qu'il n'en est rien; d'ailleurs qu'on présente la moindre preuve du fait et je passe condamnation. Je crois pouvoir prétendre au droit de courtage.

— C'est vrai. Allez vous expliquer avec le contrôleur-général.

M. de Boulogne suspendit son travail pour me faire l'accueil le plus gracieux, mais quand je lui

dis qu'il me devait cent mille florins, il sourit ironiquement. Je sais, me dit-il, que vous êtes porteur de cent mille écus en lettres de change à votre ordre.

— C'est vrai, mais certes cela n'a rien de commun avec ce que j'ai fait. C'est un fait prouvé et je m'en rapporte à M. d'Affri. J'ai d'ailleurs un projet immanquable pour augmenter de vingt millions les revenus du roi, et ceux qui les paieront ne pourront pas s'en plaindre.

— A merveille! mettez-le à exécution, et je m'engage à vous faire donner par le roi une pension de cent mille francs, et des lettres de noblesse, si vous voulez devenir Français.

— Ceci demande réflexion.

En sortant de chez M. Boulogne, je me rendis aux petits appartemens, où madame la marquise de Pompadour faisait répéter un ballet.

Dès qu'elle m'aperçut, elle me salua, et m'étant approché, elle me dit que j'étais un habile négociateur et que les messieurs de là-bas n'avaient pas su m'apprécier. Elle se rappelait toujours ce que je lui avais dit, il y avait huit ans, au théâtre à Fontainebleau. Je lui répondis que tous les biens venaient d'en-haut, et que j'espérais y parvenir si j'avais le bonheur de mériter son suffrage.

De retour à Paris, je me rendis à l'hôtel Bourbon pour informer mon protecteur du résultat de mon voyage. Il me conseilla de continuer à faire de bonnes affaires pour le gouvernement, parce que

c'était le plus sûr moyen d'assurer le succès des miennes. Puis, l'ayant informé que j'avais rencontré au théâtre la famille X. C. V., il me dit que M. de la Popelinière allait épouser la fille aînée.

En arrivant chez moi, je n'y trouvai plus mon fils. Mon hôtesse me dit qu'une grande dame était venue faire visite à *monsieur le comte* et qu'elle l'avait emmené avec elle. Devinant que c'était madame d'Urfé, j'allai me coucher sans inquiétude. Le lendemain au point du jour, mon commis m'apporta une lettre. Elle était du vieux procureur, oncle de la femme de Gaëtan, que j'avais aidée à échapper aux fureurs jalouses de son brutal époux. Il me priait de vouloir bien lui aller parler au palais, ou de l'informer du lieu où il pourrait me trouver. Je fus le trouver au palais. Ma nièce, me dit ce brave homme, a été obligée d'aller se mettre dans un couvent, d'où elle plaide contre son mari avec l'assistance d'un conseiller au parlement qui a bien voulu se charger de tous les frais. Cependant pour le succès du procès, on a besoin de vous, du comte Tiretta, et des domestiques qui ont assisté à la scène sanglante qui fait le motif de la plainte.

Je fis tout ce qui était nécessaire, et quatre mois après, Gaëtan mit fin à l'affaire par une banqueroute frauduleuse qui l'obligea à quitter la France. Je dirai en temps et lieu où j'ai retrouvé ce malheureux. Quant à sa femme, jeune et jolie, elle

paya le conseiller son ami en monnaie d'amour. Établie avec lui, elle se trouvait heureuse ; elle l'est peut-être encore, mais je l'ai entièrement perdue de vue.

Après avoir parlé au vieux procureur, j'allai faire une visite à madame ** pour voir Tiretta, que je ne trouvai pas. Madame en était toujours amoureuse, et lui faisait toujours de nécessité vertu. Je lui laissai mon adresse et je me rendis à l'hôtel de Bretagne pour faire ma première visite à madame X. C. V. Cette femme, qui ne m'aimait pas, me reçut avec beaucoup de bienveillance. A Paris et dans la bonne fortune, je pouvais être à ses yeux quelque chose de plus qu'à Venise. Qui ne sait que le brillant a la faculté de fasciner la vue et qu'il tient auprès de la plupart des gens la place qui ne devrait être accordée qu'au mérite !

Madame X. C. V. avait avec elle un vieux Grec nommé Zandiri, frère du maître-d'hôtel de M. de Bragadin qui venait de mourir. J'en fis mes condoléances à cette espèce de brute, qui ne me répondit rien. Je fus vengé de sa sotte froideur par les caresses que me prodigua toute la famille. Mademoiselle, ses sœurs, deux frères, m'accablèrent d'amitié. L'aîné n'avait que quatorze ans ; c'était un jeune homme charmant, mais il me surprit par l'indépendance dont il manifestait les signes de toutes les manières. Il soupirait après l'instant où il se verrait maître de sa fortune pour pouvoir se livrer au libertinage dont il avait tous les germes.

Mademoiselle X. C. V. joignait à une rare beauté l'air d'aisance et le bon ton de la meilleure société, et des talens et des connaissances solides qu'elle ne faisait jamais valoir qu'à propos et sans la moindre prétention. Il était difficile de l'approcher sans éprouver pour elle le plus tendre sentiment; mais elle n'était point coquette, et je me convainquis bientôt qu'elle ne laissait concevoir aucune espérance à ceux qui n'avaient pas le bonheur de lui plaire. Sans impolitesse, elle savait être froide, et tant pis pour ceux que sa froideur ne désabusait pas.

Dans une heure que je passai avec elle, elle m'enchaîna à son char; je lui en fis l'aveu, et elle me dit qu'elle en était bien aise. Elle prit dans mon cœur la place qu'Esther y occupait huit jours auparavant; mais j'avoue avec candeur qu'Esther n'avait tort que parce qu'elle était absente. Quant à mon attachement pour la fille de Silvia, il était de nature à ne pas m'empêcher de devenir amoureux de toute autre. Dans le cœur d'un libertin, l'amour sans nourriture positive s'éteint par une espèce d'inanition; et les femmes qui ont un peu d'expérience le savent bien. La jeune Balletti était toute neuve, et ne pouvait rien en savoir.

M. Farsetti, noble vénitien, commandeur de l'ordre de Malte, homme de lettres qui donnait dans la manie des sciences abstraites, et qui faisait assez bien des vers latins, arriva à une heure. On allait servir et madame X. C. V. s'empressa

de faire mettre un couvert pour lui. Elle me pressa également de rester, mais voulant aller dîner avec madame d'Urfé, je refusai cet honneur pour ce jour-là.

M. Farsetti, qui m'avait beaucoup connu à Venise, ne me regarda qu'en passant; et sans affecter de morgue, je le payai de la même monnaie. Il fit un sourire à l'éloge que mademoiselle fit de mon courage. Elle le remarqua et comme pour l'en punir, elle ajouta que j'avais forcé tous les Vénitiens à m'admirer, et que les Français étaient jaloux de me compter au nombre de leurs concitoyens. M. Farsetti me demanda si ma place de receveur de la loterie me rapportait beaucoup. Je lui répondis avec indifférence : Tout ce qu'il faut pour rendre mes commis heureux. Il sentit la portée de ma réponse, et mademoiselle en sourit.

Je trouvai mon prétendu fils chez madame d'Urfé, ou pour mieux dire dans les bras de cette chère visionnaire. Elle s'évertua à me faire des excuses sur son enlèvement, et je le tournai en plaisanterie n'ayant rien de mieux à faire. Je dis au petit bonhomme qu'il devait considérer madame d'Urfé comme sa reine et n'avoir rien de caché pour elle. Je l'ai, me dit-elle, fait coucher avec moi, mais je serai obligée de me priver de ce plaisir, à moins qu'il ne me promette d'être plus sage à l'avenir. Je trouvai la chose sublime, et le petit bonhomme, malgré le rouge

qui lui était monté au visage, la pria de lui dire en quoi il avait pu l'offenser.

Nous aurons, me dit madame d'Urfé, le comte de St.-Germain à dîner; je sais que cet original vous amuse, et je veux que vous vous plaisiez chez moi.

— Pour me plaire chez vous, madame, je n'ai besoin que de vous-même; cependant je vous suis reconnaissant de vos bienveillantes attentions.

St.-Germain vint et, à son ordinaire, se mit à table, non pour manger, mais pour parler. Il contait avec une imperturbable assurance des choses incroyables qu'il fallait faire semblant de croire, puisqu'il en avait toujours été témoin oculaire, ou qu'il se disait le héros de l'aventure. Cependant je fus forcé d'éclater de rire lorsqu'il nous conta un fait qui lui était arrrivé en dînant avec les pères du concile de Trente.

Madame d'Urfé portait au cou en forme de bijou un gros aimant armé. Elle prétendait qu'un jour cet aimant attirerait la foudre et que par ce moyen elle monterait au soleil. J'avais envie de lui dire que lorsqu'elle y serait arrivée, elle ne se trouverait pas plus élevée que sur notre planète, mais je me retins, et le fameux imposteur s'empressa d'ajouter que le fait était immanquable, et qu'il n'y avait que lui de capable d'augmenter mille fois la force de l'aimant. Je lui dis froidement que je gagerais vingt mille

écus qu'il n'augmenterait pas seulement du double la force de celui que madame d'Urfé portait sur elle. Madame d'Urfé s'interposa pour empêcher la gageure, et après table, elle me dit tête-à-tête que j'aurais perdu, parce que Saint-Germain était magicien. On sent bien que je lui donnai raison.

Quelques jours après, ce prétendu magicien partit pour Chambord, où le roi lui avait donné un appartement et cent mille francs pour qu'il pût librement travailler aux teintures qui devaient assurer aux fabriques de draps du royaume la supériorité du teint sur ceux de tous les autres pays. St.-Germain avait séduit le monarque en lui montant à Trianon un laboratoire où il s'amusait quelquefois, quoiqu'il fût fort peu savant en chimie; mais le roi s'ennuyait partout, excepté à la chasse; le parc aux cerfs ne faisait que l'étourdir en le blasant toujours davantage; car pour jouir d'un harem recruté des beautés les plus attrayantes et souvent de jeunes novices qui rendaient le plaisir difficile, il aurait fallu être un dieu, et Louis XV n'était qu'homme.

C'était la marquise complaisante qui avait procuré l'adepte au monarque dans l'espoir de l'arracher à l'ennui en lui donnant du goût pour la chimie. D'ailleurs madame de Pompadour croyait avoir reçu de St.-Germain l'eau de jeunesse, et par conséquent, elle voulait lui procurer quelque gros avantage. Cette eau merveilleuse, prise

exactement à la dose que l'imposteur prescrivait, n'avait pas la vertu de faire rétrograder la vieillesse et de rendre la jeunesse, il convenait que la chose était impossible; mais elle avait, à l'en croire, celle de conserver la personne *in statu quo* pendant plusieurs siècles.

Au fait, cette eau ou le donneur avait opéré, sinon sur le physique de cette femme célèbre, au moins sur son moral; elle avait assuré le monarque qu'elle sentait qu'elle ne vieillissait pas. Le roi s'était également infatué du mérite sublime de l'imposteur, car il montra un jour au duc des Deux-Ponts un diamant de première eau du poids de douze carats, et qu'il croyait avoir fait lui-même. J'ai fondu, dit Louis XV, vingt-quatre carats de petits diamans qui m'ont donné celui-ci, qui a été réduit à douze en le faisant brillanter. C'est par suite de cette infatuation que ce monarque avait donné à un aventurier célèbre le même logement qu'il avait donné auparavant au maréchal de Saxe. Je tiens cette anecdote de la bouche même du duc des Deux-Ponts qui me la conta un jour que j'eus à Metz l'honneur de souper avec son altesse et le comte de Levenhoop, Suédois.

Avant de quitter madame d'Urfé, je lui dis que le jeune garçon pourrait être celui qui la ferait renaître, mais qu'elle gâterait tout si elle n'attendait pas sa puberté. Le lecteur pourra deviner l'intention qui me fit parler ainsi, après le petit reproche qu'elle lui avait fait. Elle le mit en pen-

sion chez Viar, lui fit donner toutes sortes de maîtres et l'affubla du nom de comte d'Aranda, quoiqu'il fût né à Baireuth et que sa mère n'eût jamais eu de commerce avec un Espagnol de ce nom. Je passai trois ou quatre mois avant d'aller le voir, car je craignais toujours quelque avanie à cause du nom que la visionnaire lui avait donné à mon insu.

Tiretta vint me voir dans un joli équipage. Il me dit que sa maîtresse surannée voulait devenir sa femme, mais qu'il n'y consentirait jamais, quoiqu'elle lui offrît tout son bien. Il aurait pu aller avec elle à Trevise, y payer ses dettes et y mener une vie agréable ; sa destinée l'empêcha de suivre le conseil que je lui en donnai.

Déterminé à prendre une maison de campagne, je me déterminai pour la petite Pologne, qui me plut mieux que plusieurs autres que je vis. Elle était bien meublée, à cent pas de la barrière de la Madelaine. La maison était sur une petite éminence près de la chasse royale, derrière le jardin du duc de Grammont, et le propriétaire lui avait donné le nom de *Varsovie en bel air*. Elle avait deux jardins, dont l'un était au niveau du premier étage ; trois appartemens de maîtres, vastes écuries, remises, bains, bonne cave et une superbe cuisine parfaitement bien montée. Le maître portait le nom de *Roi de Beurre* et il ne signait pas autrement. Louis XV le lui avait donné un jour qu'il s'était arrêté chez lui et qu'il avait

trouvé son beurre excellent. C'était le pendant de la *Dinde en Val* du bon Henri. Le roi de beurre me loua sa maison pour cent louis par an, et il me donna une excellente cuisinière, nommée *la Perle*, vrai *cordon-bleu de l'ordre culinaire*, à laquelle il consigna tous ses meublès et la vaisselle qui pouvait m'être nécessaire pour six personnes en grand couvert, s'engageant de m'en fournir autant que j'en voudrais à un sou par once. Il me promit aussi de me fournir tous les vins que je voudrais, de première qualité et à meilleur marché que je n'aurais pu les avoir à Paris, parce qu'il n'avait pas besoin d'en payer l'entrée, qui toujours est fort chère à Paris, et ce que je considère comme souverainement impolitique, puisque ces droits pèsent surtout sur la basse classe à laquelle il faudrait toujours faciliter les moyens de vivre au meilleur marché possible.

Tout étant ainsi arrêté, en moins de huit jours, je me pourvus d'un bon cocher, de deux belles voitures, de cinq chevaux, d'un palfrenier et de deux laquais à petite livrée. Madame d'Urfé, à qui je donnai mon premier dîner, fut enchantée de ma nouvelle demeure, et comme elle s'était mise en tête que je n'avais fait tous ces arrangemens que pour elle, je la laissai dans une erreur qui lui était agréable. Je ne crois pas qu'il faille ravir aux pauvres mortels les illusions qui leur procurent quelque bonheur. Je lui laissai croire aussi que le petit d'Aranda, le jeune comte de sa

façon, appartenait au grand ordre, qu'il était né pour une opération inconnue au reste des hommes, que je n'en étais que le dépositaire (et sur ce point, il n'y avait point d'erreur) et qu'il devait mourir, sans cependant cesser de vivre. Toutes ces extravagances sortaient de sa cervelle qui ne se mouvait que dans les régions de l'impossible, et tout ce que je pouvais faire de mieux, c'était d'en convenir; car si j'avais cherché à la détromper, elle m'aurait accusé de défaut de confiance, car elle était persuadée qu'elle ne savait rien que par les révélations de son génie qui ne lui parlait que la nuit. Je la reconduisis chez elle et je la laissai au comble du bonheur.

Camille m'envoya le billet d'un petit terne qu'elle avait gagné à mon bureau; elle me priait d'aller souper avec elle en lui portant son argent; je crois que c'était mille écus, à peu près. Je me rendis à son invitation et je trouvai chez elle toutes ses jolies amies avèc leurs amans. Après le souper, on m'engagea d'aller à l'Opéra, et à peine fûmes-nous arrivés, que je perdis tout mon monde dans la foule. Je n'étais pas masqué. Bientôt je me vis attaqué par un domino noir que je reconnus facilement pour être femme, et comme dans sa voix de fausset elle me disait cent vérités, elle m'intrigua et je voulus la connaître. Je finis par lui persuader de venir avec moi dans une loge, et dès que nous y fûmes, ayant ôté son masque, je fus fort surpris de voir mademoiselle X. C. V. Je suis, me

dit-elle, venue au bal avec une de mes sœurs, avec mon frère aîné et M. Farsetti; je les ai quittés pour aller changer de domino dans une loge.

— Ils doivent être dans l'inquiétude.

— Je le crois, mais je ne la ferai cesser qu'à la fin du bal.

Me voyant seul avec elle et certain de la posséder toute la nuit, je me mis à lui parler de mon ancienne flamme, et je ne manquai pas de lui dire que je sentais qu'elle s'était renouvelée avec plus de force que jamais. Elle m'écouta avec la plus grande douceur, ne se refusa pas à mes embrassemens, et par le peu d'obstacles qu'elle mit à mes tentatives, je jugeai que l'heure du berger n'était que différée. Je crus cependant devoir me montrer retenu pour ce soir-là, et elle me laissa connaître qu'elle m'en savait gré.

— J'ai appris à Versailles, ma chère mademoiselle, que vous allez épouser M. de la Popelinière.

— On le croit et ma mère le désire. Le vieux fermier-général croit déjà me posséder; mais il est loin de compte, car je n'y consentirai jamais.

— Il est vieux, mais il est très-riche.

— Très-riche et même généreux, car il m'assure un million de douaire en cas de veuvage sans enfans, et tout son bien si je lui en donne un.

— Il ne sera pas difficile de vous assurer toute sa fortune.

— Je n'en jouirai jamais, car je ne veux point me rendre malheureuse avec un homme que je

n'aime pas, qui me déplaît, et lorsque mon cœur est engagé ailleurs.

— Ailleurs! et quel est l'heureux mortel à qui vous avez accordé ce trésor?

— Je ne sais pas si le sort de celui qui possède mon amour est heureux. J'aime à Venise, et ma mère le sait; mais elle prétend que je ne serais pas heureuse, et que celui qui a mon cœur ne doit pas être mon époux.

— Singulière femme que votre mère! elle est toujours en travers de vos affections.

— Je ne saurais lui en vouloir; elle se trompe peut-être, mais elle m'aime. Elle préférerait que je devinsse la femme de M. Farsetti, qui serait très-disposé à quitter sa croix pour se donner à moi; mais c'est un être que je déteste.

— S'est-il déjà expliqué?

— En termes très-formels, et les marques de mépris que je ne cesse de lui donner ne lui font point lâcher prise.

— Il est tenace, mais c'est que vos attraits lui ont sans doute fasciné les yeux.

— C'est possible, mais je le crois peu susceptible d'un sentiment délicat et généreux. C'est un vilain visionnaire, méchant, jaloux et envieux. En m'entendant parler de vous à table avec les expressions que vous méritez, il a porté l'impudence jusqu'à dire à ma mère, en ma présence, qu'elle ne devrait point vous recevoir chez nous.

—Il mériterait que je lui donnasse une leçon de civilité; mais il y a d'autres moyens de le punir. Je vous offre mes services sans réserve en tout ce qui sera en mon pouvoir.

— Hélas! je serais trop heureuse si je pouvais compter sur toute votre amitié.

Le soupir qu'elle poussa en proférant ces paroles me mit tout en feu, et je lui exprimai mon dévouement en lui disant que j'avais cinquante mille écus à son service, et que j'étais disposé à risquer ma vie pour obtenir des droits sur son cœur. Elle me répondit par toutes les expressions de la plus vive reconnaissance, et me serrant affectueusement dans ses bras, nos bouches se rencontrèrent; mais je sentis quelques larmes qui s'échappaient de ses beaux yeux, et je la respectai en modérant le feu que ses baisers faisaient circuler dans mes veines. Elle me pria d'aller la voir souvent, me promettant de se trouver tête-à-tête avec moi toutes les fois qu'elle le pourrait. C'était tout ce que je pouvais désirer, et après lui avoir promis d'aller dîner le lendemain chez elle, nous nous séparâmes.

Je passai encore une heure dans la salle, occupé à la suivre et jouissant du bonheur d'être devenu son intime ami, ensuite je retournai à ma petite Pologne. La course ne fut pas longue, car quoique j'habitasse à la campagne, dans un quart d'heure j'étais à tel quartier de Paris que je voulais. Mon cocher était habile et mes chevaux ex-

cellens, surtout parce qu'ils n'étaient pas de nature à être épargnés. Ils étaient de la réforme des écuries du roi, vrais chevaux de luxe, et quand j'en perdais un, je le remplaçais à l'instant moyennant deux cents francs. Cela m'arrivait quelquefois, car l'un des plus grands plaisirs de Paris, c'est d'aller vite.

M'étant engagé à dîner chez mademoiselle X. C. V., je ne donnai que peu d'heures au sommeil, et je sortis en redingote et à pied. La neige tombait à gros flocons, et je parus devant madame tout blanc des pieds à la tête. Elle m'accueillit fort bien, en riant et en me disant que sa fille lui avait conté combien elle m'avait intrigué, et qu'elle s'était réjouie d'apprendre que je leur ferais le plaisir de dîner en famille. Mais, ajouta-t-elle, c'est aujourd'hui vendredi et vous ferez maigre; cependant nous avons du poisson excellent. En attendant qu'on serve, allez voir ma fille qui est encore au lit.

Je ne me le fis point répéter, comme on le pense bien; car c'est surtout là qu'une jolie femme est belle. Je trouvai mademoiselle X. C. V. occupée à écrire sur son séant, mais elle cessa dès qu'elle me vit. Comment! lui dis-je, aimable paresseuse, encore au lit?

— Oui, mon ami, j'y suis par paresse et pour être plus libre.

— Je craignais que vous ne fussiez indisposée.

— Je le suis un peu, mais n'en parlons pas au-

jourd'hui. Je vais prendre un bouillon, parce que ceux qui ont sottement établi la prescription du maigre ne m'ont pas fait la politesse de me consulter. Il ne convient ni à mon goût ni à ma santé, et je ne me lèverai pas, même pour aller à table, quoique par là je doive me priver du plaisir de vous voir. Je lui dis naturellement que sans elle le dîner me paraîtrait insipide, et je ne mentais pas.

Comme la présence de sa sœur ne la gênait pas, elle tira de son porte-feuille une lettre en vers que je lui avais écrite quand sa mère m'avait fait défendre l'entrée de sa maison. Elle me la récita par cœur, puis, tout attendrie, elle versa quelques larmes. Cette fatale lettre, me dit-elle, que vous avez intitulée le phénix, a fait mon destin, et elle sera peut-être la cause de ma mort.

Je lui avais donné le titre de phénix, parce qu'après m'être plaint de la rigueur de mon sort, je lui prédisais avec l'exagération poétique qu'elle donnerait son cœur à un mortel dont les qualités supérieures lui mériteraient le nom de phénix. J'employais cent vers à faire la description de ses qualités imaginaires physiques et morales, et certes, l'être qui les réunirait pourrait bien être adoré, car il serait plutôt un dieu qu'un homme.

— Hé bien! continua mademoiselle X. C. V., je devins amoureuse de cet être imaginaire, et persuadée qu'il devait exister, je me mis à le chercher, et après six mois j'ai cru l'avoir rencontré,

je lui ai donné mon cœur, j'ai reçu le sien, nous nous chérissons ; mais il y a quatre mois que nous nous sommes séparés, à notre départ de Venise, et pendant notre séjour à Londres et depuis notre arrivée ici, où nous sommes depuis six semaines, je n'ai reçu qu'une seule lettre de lui. Cependant je ne l'accuse pas ; je sais que ce n'est pas sa faute. Je suis gênée ; je ne puis ni recevoir de ses nouvelles ni lui en donner des miennes.

Ce récit me confirma dans mon système, que les actions les plus décisives sur notre existence entière tiennent le plus souvent aux choses les plus insignifiantes. Mon épître n'était qu'un luxe de poésie plus ou moins bien fait, et l'être que je peignais était impossible à trouver, parce qu'il était au-dessus de toutes les perfections humaines ; mais le cœur d'une femme voyage si vite et si loin ! Mademoiselle X. C. V. prit la chose au pied de la lettre, et devenue amoureuse d'une chimère, elle voulut lui substituer une réalité, sans songer qu'il fallait que son imagination fît, sans le savoir, un pas rétrograde immense. Cependant, dès qu'elle se fut imaginée qu'elle avait trouvé l'original du portrait fantastique que ma muse avait tracé, il ne lui fut pas difficile de lui trouver toutes les qualités que j'avais dépeintes, puisque son amour les lui donnait à volonté. Sans ma lettre, mademoiselle X. C. V. aurait été amoureuse, mais d'une autre façon, et les suites de son amour auraient probablement été différentes.

Tout ici-bas, et là-haut peut-être, est combinaison, et nous sommes auteurs de faits dont nous ne sommes point complices. Tout ce qui nous arrive n'est positivement que ce qui doit nous arriver ; car nous ne sommes que des atomes pensans qui allons où le vent nous pousse. Je sens bien que mon lecteur va m'accuser de sacrifier sur l'autel de la fatalité ; mais comme j'use du droit naturel de juger, je ne conteste le même droit à personne.

Dès qu'on eut servi, on vint m'appeler et nous fîmes chère exquise avec l'excellente marée que M. de la Popelinière avait fournie. Madame X. C. V., Grecque et d'un esprit borné, ne pouvait être que superstitieuse ou bigote. L'alliance des êtres les plus opposés, Dieu et le diable, est immanquable dans la tête d'une femme vaine, faible, voluptueuse et timide. Un prêtre lui avait dit qu'en convertissant son mari, elle s'assurerait le bonheur éternel ; car l'Écriture promet en termes formels âme pour âme à tout convertisseur qui amène dans le giron de l'église un hérétique ou un païen. Or, comme madame X. C. V. avait converti son mari, elle était fort en sûreté sur son avenir ; il ne lui restait plus rien à faire. Néanmoins elle mangeait maigre aux jours prescrits, mais c'était parce qu'elle le préférait au gras.

Quand nous fûmes sortis de table, je retournai auprès du lit de mademoiselle, qui me tint tête jusqu'à neuf heures, et toujours assez maître de

moi pour tenir en bride mes désirs. J'étais assez fat pour croire que ce qu'elle éprouvait n'était pas moins violent que mon ardeur; et je ne voulais pas me montrer moins retenu qu'elle, quoique je susse alors comme aujourd'hui que c'est un faux calcul dans un homme. L'occasion est comme la fortune; il faut la saisir au toupet dès qu'elle se présente, ou, d'ordinaire, elle échappe sans retour.

N'ayant point vu Farsetti à table, je soupçonnai quelque rupture, et je voulus m'en expliquer avec mademoiselle; mais elle me tira de mon erreur, en me disant que son persécuteur était un fou visionnaire que rien ne pouvait engager à sortir de chez lui le vendredi. Ce fou-là s'étant fait tirer l'horoscope par une bohémienne, il avait su que son sort était d'être assassiné un vendredi, et que pour prévenir le malheur dont il était menacé, il devait ce jour-là se rendre inaccessible. On se moquait de lui, mais il tenait bon, et il avait raison de laisser dire, car il y a quatre ans qu'il est mort tranquillement dans son lit à l'âge de soixante-dix ans. Il croyait prouver par là que la destinée d'un homme dépend d'une bonne conduite, de sa prudence, et des précautions qu'il prend avec sagesse pour éviter des maux qu'il a prévus. Ce raisonnement est excellent dans tous les cas, excepté quand il s'agit de maux annoncés dans un horoscope supposé tel que les astrologues veulent qu'on le suppose; car ou les maux prédits sont évitables, et alors la

prédiction devient une puérilité, ou l'horoscope est l'interprète du destin, et alors toutes les précautions ne sauraient le faire fléchir. Le chevalier Farsetti était donc un sot en s'imaginant avoir prouvé quelque chose. Il aurait prouvé beaucoup auprès de bien des gens, si, sortant chaque jour, le hasard avait voulu qu'on l'eût tué un vendredi. Pic de la Mirandola, qui croyait à l'astrologie, disait : *Astra influunt, non cogunt* (1). Je n'en doute pas. Mais aurait-il fallu croire à l'astrologie, si Farsetti avait été assassiné un vendredi? Non, assurément pas.

Le comte d'Egreville m'avait présenté à sa sœur, la comtesse du Rumain, qui, depuis qu'elle avait entendu parler de mon oracle, désirait vivement me connaître. Je ne fus que peu de jours à captiver l'amitié du mari et celle de ses jeunes filles, dont l'aînée, qu'on appelait Cotenfau, épousa plus tard M. de Polignac. Madame du Rumain était plus belle que jolie, mais elle se faisait surtout aimer par sa douceur, par la bonté de son caractère, par sa franchise et son empressement à servir ses amis. D'une taille superbe, c'était une solliciteuse dont la présence imposait à tous les magistrats de Paris. Je fis chez elle la connaissance de mesdames de Valbelle, de Roncerolles, de la princesse de Chimai et de plusieurs autres qui faisaient les délices de ce qu'on nommait alors à Pa-

(1) Les astres influent, ils ne frappent pas.

ris la bonne compagnie. Quoique madame du Rumain ne donnât point dans les sciences abstraites, elle avait cependant besoin de mon oracle plus encore que madame d'Urfé. Elle me fut très-utile dans une occurrence fatale que je vais rapporter.

Le lendemain de mon long entretien avec mademoiselle X. C. V., mon valet de chambre me dit qu'un jeune homme demandait à me remettre une lettre en main propre. Je le fis entrer, et lui ayant demandé qui l'avait chargé de la missive, il me répondit que la lecture me mettrait au fait de tout, et qu'il avait ordre d'attendre ma réponse. Voici ce que contenait le billet.

« Il est deux heures après minuit; j'ai besoin de repos, mais un fardeau qui m'accable m'empêche de trouver le sommeil. Le secret que je vais vous confier, mon ami, cessera d'être un fardeau pour moi dès que je l'aurai déposé dans votre sein. Je me sentirai soulagée dès que vous en serez dépositaire. Je suis enceinte, et ma situation me met au désespoir. Je me suis déterminée à vous l'écrire, parce que je sens qu'il me serait impossible de vous le dire de vive voix. Accordez-moi un mot de réponse. »

On devinera ce que je dus éprouver à cette lecture. J'étais pétrifié, et je ne fus en état de lui répondre que ces mots : « Je serai chez vous à onze heures. »

Il n'y a véritablement de malheur qu'on puisse appeler très-grand, que quand il fait perdre la tête à l'être qui l'éprouve. La confidence que mademoiselle X. C. V. me faisait par écrit me prouva que sa raison vacillante avait besoin d'appui. Je m'estimai heureux qu'elle eût pensé à moi de préférence à tout autre, et je me promis de la servir, dussé-je périr avec elle. Peut-on penser autrement quand on aime ? Cependant je ne pouvais me dissimuler l'imprudence de sa démarche. Il s'agit dans tous les cas de parler ou de se taire, et le sentiment qui, en pareille circonstance, fait préférer la plume à la parole, ne peut provenir que d'une fausse honte qui, dans le fond, n'est que pusillanimité. Si je n'avais pas été amoureux de cette aimable et malheureuse personne, il m'aurait été plus facile de lui refuser mes services par écrit qu'en lui parlant; mais je l'adorais. Oui, me disais-je, elle peut d'autant plus compter sur moi, que son malheur me la rend encore plus chère. Et puis un sentiment secret, sentiment qui ne parle pas avec moins de force pour avoir l'air de se taire, ce sentiment me disait que, si j'avais le bonheur de réussir à la sauver, ma récompense était certaine. Je sais bien que plus d'un grave moraliste va me jeter la pierre ; mais qu'il me soit permis de douter qu'il soit amoureux, et moi je l'étais beaucoup.

Je fus exact à l'heure et je trouvai ma belle affligée à la porte de l'hôtel.

— Vous sortez ? où allez-vous?

— Je vais à la messe aux Augustins.

— Est-ce un jour de fête ?

— Non, mais ma mère exige que j'y aille tous les jours.

— Je vais vous y accompagner.

— Oui ; donnez-moi le bras ; nous irons nous parler dans le cloître.

Mademoiselle X. C. V. était accompagnée de sa femme de chambre, mais ce n'était pas un être gênant : nous la laissâmes dans l'église, et nous passâmes dans le cloître. Dès que nous y fûmes, mademoiselle me dit : Avez-vous lu ma lettre?

— Oui, certainement, mais la voici ; je vous la rends. Vous la brûlerez.

— Non, je ne la veux pas ; vous la brûlerez vous-même.

— Je vois que vous avez beaucoup de confiance en moi ; mais je n'en abuserai pas.

— J'en suis persuadée. Je suis grosse de quatre mois, j'en suis sûre et cela me met au désespoir.

— Consolez-vous, nous y trouverons remède.

— Oui, je m'abandonne à vous ; tâchez de me faire avorter.

— Jamais, ma chère ; c'est une scélératesse.

— Hélas ! je le sais ; mais elle n'est pas plus grande que de se donner la mort, et il faut opter : ou détruire le malheureux témoin de mon dés-

honneur, ou m'empoisonner; j'ai le moyen tout prêt d'exécuter ce dernier dessein. Vous êtes mon unique ami ; vous voilà l'arbitre de ma destinée. Parlez. Êtes-vous fâché que je ne vous aie point préféré le chevalier Farsetti ?

Me voyant ébahi, elle s'arrête, et porte son mouchoir à ses yeux pour essuyer les larmes qui s'en échappaient. Mon cœur saignait. Scélératesse à part, ma chère mademoiselle, lui dis-je, l'avortement n'est pas en notre pouvoir. Si les moyens qu'on emploie pour se le procurer ne sont pas violens, leur effet est douteux, et s'ils le sont, ils mettent dans le plus grand danger les jours de la mère. Je ne m'exposerai jamais au hasard de devenir votre bourreau ; mais comptez sur moi, je ne vous abandonnerai pas. Votre honneur m'est aussi cher que votre vie. Calmez-vous, et dès cet instant, figurez-vous que c'est moi qui me trouve dans votre situation. Soyez sûre que je saurai vous tirer d'affaires et que vous n'aurez pas besoin d'attenter à des jours pour la conservation desquels je donnerais les miens. En attendant, permettez-moi de vous dire qu'en lisant votre billet, j'ai éprouvé une sensation involontaire de plaisir de ce que, dans une occurrence de cette importance, vous m'avez choisi de préférence à tout autre. Vous ne vous êtes point trompée dans la confiance que vous avez placée en moi, car il n'y a personne à Paris qui vous aime avec une tendresse égale à la mienne, et personne au

monde ne peut éprouver plus que moi un si vif désir de vous être utile. Demain au plus tard vous commencerez à prendre les remèdes que je vous préparerai, mais je vous préviens que vous ne sauriez trop vous tenir sur vos gardes touchant le secret, car il s'agit ici de braver les lois les plus sévères. Il y va de la vie. Vous vous êtes peut-être déjà confiée à quelqu'un ; à votre femme de chambre peut-être, ou à quelqu'une de vos sœurs ?

— A personne qu'à vous, mon ami, pas même à l'auteur de mon malheur. Je frissonne quand je pense à ce que dirait, à ce que ferait ma mère, si elle venait à être informée de l'état où je me trouve. Je crains qu'elle ne le devine en observant ma taille.

—Votre taille est encore parfaitement discrète; elle n'a rien perdu de sa finesse.

— Mais chaque jour va la déformer, et c'est pour cela qu'il faut que nous fassions vite. Vous me trouverez un chirurgien qui ne me connaisse pas et vous me conduirez chez lui ; il pourra me saigner à volonté.

— Je ne m'exposerai pas à cela, car il pourrait nous trahir. Je vous saignerai moi-même ; la chose est facile.

— Que je vous suis reconnaissante ! Il me semble déjà que vous me rendez la vie. Le plaisir que je vous prie de me faire, c'est de me conduire chez une sage-femme pour la consulter. Nous

pourrons facilement nous y rendre sans être observés pendant le premier bal de l'Opéra.

— Oui, mon amie; mais cela n'est pas nécessaire, et cette démarche pourrait nous compromettre.

— Point du tout, car dans cette ville immense, il y a des sages-femmes partout, et il est impossible que nous soyons connus, étant même les maîtres de nous tenir masqués. Faites-moi ce plaisir. Les conseils d'une sage-femme ne peuvent que m'être utiles.

Je n'eus pas la force de lui refuser ce plaisir, mais je la fis consentir à attendre le dernier bal, parce que la foule y étant d'ordinaire plus grande, nous avions la chance de pouvoir sortir avec plus de sûreté. Je lui promis de m'y rendre en domino noir avec un masque blanc à la vénitienne, ayant une rose peinte à côté de l'œil gauche. Dès qu'elle me verrait sortir, elle devait me suivre et monter dans le fiacre où elle m'aurait vu monter. Tout cela fut fait; mais nous y reviendrons.

Je revins avec elle et je dînai en famille sans faire attention à Farsetti qui y dîna aussi et qui m'avait vu revenir avec elle. Nous ne nous adressâmes pas la parole; il ne m'aimait pas et je le méprisais.

Je dois raconter ici une faute grossière que je commis, et que je ne me suis pas encore pardonnée.

M'étant engagé à conduire mademoiselle X. C.

V. chez une sage-femme, il est naturel que j'aurais dû la conduire chez une matrone honnête, car il ne s'agissait que de la consulter sur le régime que devait tenir une femme pendant sa grossesse; mais conduit par un mauvais génie, je passe par la rue St.-Louis pour aller aux Tuileries, je vois la Montigni entrant chez elle avec une jolie personne que je ne connaissais pas, et poussé par la curiosité, je fais arrêter ma voiture et je monte chez elle. Après m'être amusé, pensant toujours à mademoiselle X. C. V., je dis à cette femme de m'enseigner la demeure d'une sage-femme que j'avais besoin de consulter sur quelque chose. Elle m'indique une maison au Marais et me dit que je trouverais là la perle des sages-femmes. Là-dessus elle me conte nombre d'exploits qui l'avaient illustrée et qui tous me prouvent que c'est une scélérate. Comme je savais que je n'allais pas chez elle pour l'employer à des opérations illicites, je m'en tins à celle-là. Je pris son adresse, et comme je devais y aller de nuit, je fus dès le lendemain reconnaître sa maison.

Mademoiselle commença à prendre les remèdes que je lui portais et qui, en l'affaiblissant, devaient détruire l'œuvre de l'amour; mais comme elle ne s'apercevait d'aucun effet, elle était impatiente de consulter une sage-femme. La nuit du dernier bal étant venue, elle me reconnut comme nous l'avions concerté, et m'ayant suivi, elle monta dans le fiacre où elle me vit entrer, et en

moins d'un quart d'heure nous arrivâmes à la demeure de l'infâme matrone.

Une femme d'une cinquantaine d'années nous accueille avec empressement et nous offre de suite ses services.

Mademoiselle lui dit qu'elle croyait être grosse, et qu'elle venait la consulter sur les moyens de cacher sa grossesse le plus possible jusqu'à son terme. La scélérate lui répond en souriant qu'elle pouvait lui dire sans détour qu'elle serait bien aise d'avorter. Je suis prête à vous servir, lui dit-elle, moyennant cinquante louis, la moitié payée d'avance pour l'achat des drogues, et le reste aussitôt qu'elle aurait heureusement réussi. Comme je me fie à votre probité, vous vous fierez à la mienne. Donnez-moi les vingt-cinq louis, et revenez demain ou envoyez pour prendre les droguesét l'instruction pour en faire usage.

En achevant ces mots, elle troussa sans façon sa cliente, qui me pria avec douceur de ne pas la regarder, et après l'avoir tâtonnée, elle lui dit, en baissant la toile, qu'elle pouvait tout au plus être à son quatrième mois. Si mes drogues, ajouta-t-elle, sont inefficaces, ce que je ne crois pas, je vous indiquerai d'autres moyens; et dans tous les cas, si je ne réussis pas à vous servir complètement, je vous rendrai votre argent.

— Je n'en doute pas, lui dis-je; mais quels sont, s'il vous plaît, ces autres moyens?

— Je vous enseignerai à détruire le fœtus.

J'aurais pu lui répondre qu'il était impossible de tuer l'enfant sans blesser mortellement la mère; mais je ne me sentais point disposé à dialoguer avec cette vile créature. Si madame se décide à prendre vos remèdes, lui dis-je, je viendrai demain vous apporter l'argent nécessaire pour l'achat des drogues. Je lui donnai deux louis et nous partîmes.

Mademoiselle X. C. V. me dit qu'elle croyait cette femme une franche scélérate, car elle était persuadée qu'on ne pouvait détruire le fruit sans risquer de tuer celle qui le portait. Je n'ai, ajouta-t-elle, confiance qu'en vous seul. Je la fortifiai dans ces idées, en cherchant à l'éloigner de l'idée de se rendre criminelle, et je l'assurai de nouveau que je justifierais sa confiance. Tout-à-coup, se plaignant du froid : N'aurions-nous pas le temps d'aller prendre un air de feu à la petite Pologne? me dit-elle ; j'ai grande envie de voir votre jolie demeure. Cette fantaisie me surprit et me plut. La nuit était très-obscure, elle ne pouvait rien voir des beautés extérieures du lieu ; l'intérieur devait lui suffire, et l'imagination voyage. J'étais loin de lui faire part de mes observations; car il y en a en amour qu'il faut savoir garder pour soi; mais le fait est que je me figurais toucher au moment du bonheur. Je fis arrêter le fiacre au Pont-au-Change, et après en être descendus, nous en prîmes un autre au coin de la rue de la Féronnerie, et lui promettant six francs pour

bòire, en un quart d'heure il nous descendit à ma porte.

Je sonne en maître, la Perle m'ouvre et m'annonce qu'il n'y avait personne, ce que je savais fort bien; mais c'était une habitude. Vite, allume-nous un fagot et donne-nous quelque chose pour vider une bouteille de Champagne.

— Une omelette?

— Soit.

— Fort bien, dit mademoiselle, une omelette.

Elle était ravissante, et sa mine riante semblait me présager un instant délicieux. Assis devant un bon feu, je la place sur mes genoux, je la couvre de baisers qu'elle me rend avec tendresse, et je suis au moment du triomphe, quand elle me prie de l'air le plus doux de me modérer. Je crois lui plaire en lui obéissant, persuadé qu'elle ne veut retarder ma victoire que pour la rendre plus belle, et qu'elle se rendra après le Champagne. Je voyais l'amour, la douceur, la confiance et la plus grande reconnaissance peints dans ses regards, et j'aurais été fâché qu'elle eût pu croire que je voulusse exiger des signes de tendresse, de simples complaisances, à titre de récompense. J'étais assez généreux pour ne vouloir que de l'amour.

Nous voilà à notre dernier verre de Champagne, nous nous levons, et moitié pathétiquement, moitié usant d'une douce force, je la place sur une couchette en la tenant amoureusement enlacée

dans mes bras ; mais au lieu de se rendre, elle s'oppose à mon dessein, d'abord par de douces prières dont la vertu est d'ordinaire de rendre plus entreprenant, puis par des remontrances sérieuses et enfin en usant de ses forces. C'en était trop : la seule idée de violence m'a toujours révolté; car je pense encore qu'il ne peut y avoir de bonheur dans l'union amoureuse qu'autant qu'il y a accord parfait de confiance et d'abandon. Je plaide ma cause de toutes les manières ; je parle en amant flatté, puis trompé, puis méprisé. Enfin je lui dis que je suis désabusé d'une manière cruelle; je la vois mortifiée. Je tombe à ses genoux, je lui demande pardon. Hélas! me dit-elle du ton le plus triste, n'étant plus maîtresse de mon cœur, je suis mille fois plus à plaindre que vous. Ses larmes coulaient en abondance ; sa tête tomba sur la mienne et ma bouche se colla sur la sienne ; mais la pièce était finie. L'idée de renouveler l'assaut ne se présenta point à ma pensée ; je l'aurais rejetée avec dédain. Après un assez long silence qui nous était également nécessaire, à elle pour étouffer des sentimens de honte, à moi pour donner à ma raison le temps de calmer des mouvemens de colère qui me paraissaient légitimes, nous reprîmes nos masques et nous retournâmes à l'Opéra. Chemin faisant, elle osa me dire qu'elle se verrait obligée de renoncer à mon amitié, si je la mettais à ce prix-là.

— Les sentimens de l'amour, mademoiselle,

doivent céder le pas à ceux de l'honneur, et le vôtre autant que le mien m'oblige à rester votre ami, quand ce ne serait que pour vous convaincre d'injustice à vos propres yeux. Je saurai faire par dévouement ce que j'aurais voulu faire par amour, et je mourrai plutôt que de tenter à l'avenir de posséder des faveurs dont je croyais que vous m'aviez jugé digne.

Nous nous séparâmes à l'Opéra où l'énorme foule me la fit perdre en un instant. Le lendemain elle me dit qu'elle avait dansé pendant toute la nuit : elle espérait peut-être trouver dans cet exercice violent le remède qu'elle n'attendait guère de la médecine.

Je rentrai chez moi de fort mauvaise humeur, cherchant en vain des raisons qui pussent justifier un refus qui me semblait humiliant et presque incroyable. Je ne pouvais justifier les motifs de mademoiselle X. C. V. qu'en entassant sophisme sur sophisme. Le bon sens me démontrait que j'étais outragé en dépit de toutes les convenances imaginables et de tous les préjugés de mœurs que l'éducation maintient dans la société. Je réfléchissais au bon mot de Populia qui ne se permettait de faire des infidélités à son époux que quand elle était grosse : *Non tollo vectorem*, disait-elle, *nisi navi plena*. J'étais fâché d'être convaincu que je n'étais pas aimé, et je croyais indigne de moi de continuer à aimer un objet que je ne pouvais plus espérer de posséder. Je m'en-

dormis déterminé à me venger en l'abandonnant à son sort, me moquant de l'héroïsme qu'elle serait forcée de trouver dans une conduite contraire. Je croyais que mon honneur me prescrivait de n'être la dupe de personne.

La nuit apporte conseil. A mon réveil, je me retrouvai calme et toujours amoureux. Ma dernière résolution fut d'en agir généreusement avec cette infortunée. Il était certain que sans moi elle était perdue; je devais donc lui continuer mes services, et me montrer indifférent à ses faveurs. Le rôle n'était pas facile; mais j'eus le courage de le jouer à merveille, et plus tard la récompense vint d'elle-même.

CHAPITRE IX.

Je continue mon intrigue avec l'aimable mademoiselle X. C. V. — Vaine tentative d'avortement. — L'aroph. — Évasion de mademoiselle et son entrée au couvent.

La difficulté, la contrainte ne faisaient qu'accroître mon amour pour ma charmante Anglaise. J'allais la voir tous les matins, et comme je m'intéressais réellement à son état, mon rôle n'ayant rien que de naturel, elle ne pouvait prendre l'empressement que je montrais à la tirer d'embarras que pour ce qu'il était; car ne laissant plus rien percer du feu que j'éprouvais pour elle, elle devait tout attribuer au sentiment le plus délicat. A son tour, mademoiselle paraissait con-

tente de mon changement, mais il était bien possible que sa satisfaction ne fût qu'apparente, car je connaissais assez les femmes pour savoir que, même sans aimer, elle devait être piquée de me voir si facilement prendre mon parti.

Un matin, au milieu de nos discours frivoles et décousus, elle me fit compliment sur la force que j'avais eue de me vaincre ; puis elle ajouta en souriant que ma passion et mes désirs ne devaient pas avoir été bien vifs, puisqu'en moins de huit jours ils étaient devenus si pacifiques. Je lui répondis avec calme que je devais ma guérison, non à la faiblesse de ma passion, mais à mon amour-propre. Je me connais, mademoiselle, lui dis-je, et, sans trop présumer de mon mérite, je me crois digne d'être aimé. Il est tout naturel qu'après m'être convaincu que vous ne me reconnaissiez pas ce mérite, je me sois senti humilié, indigné. Connaissez-vous, mademoiselle, l'effet de ce double sentiment ?

— Hélas ! je ne le connais que trop. Il est suivi du mépris de l'objet qui le fait naître.

— Ceci passe mesure, au moins pour ce qui me regarde. Mon indignation n'a été suivie que d'un retour sur moi-même, et d'un projet de vengeance.

— De vengeance ! et de quelle espèce ?

— J'ai voulu vous obliger à m'estimer, tout en vous prouvant que, maître de moi-même, je pouvais me passer d'un bien que j'ai ardemment

désiré. Je ne sais si j'ai complètement réussi, mais au moins, aujourd'hui, je puis contempler vos charmes sans en désirer la possession.

— Et j'imagine que vous trouvez le complément de votre vengeance dans mon estime. Cependant vous vous êtes trompé; car vous avez dû supposer que je ne vous estimais pas, ce qui est faux, puisque mon estime pour vous n'était pas moindre il y a huit jours qu'aujourd'hui. Je ne vous ai pas un seul instant cru capable de m'abandonner pour me punir de m'être refusée à vos transports, et je m'applaudis de vous avoir deviné.

Ensuite elle me parla de l'opiat que je lui faisais prendre, et comme elle ne voyait aucun changement dans son état, que sa taille grossissait chaque jour, elle me supplia d'en augmenter la dose; mais je n'eus garde de me rendre à ses sollicitations, car je savais que plus d'un demi-gros aurait pu lui coûter la vie; je lui défendis également de se faire faire une troisième saignée, parce que, sans atteindre le but qu'elle se proposait, elle aurait pu se faire beaucoup de mal. Sa femme de chambre, qu'elle avait été forcée de mettre dans la confidence, l'avait fait saigner deux fois par un élève de St.-Côme qui était son amoureux. Je lui dis alors qu'elle devait être généreuse avec ces gens-là, pour s'assurer de leur discrétion, mais elle me répondit qu'elle était dans l'impossibilité de le faire. Je lui offris de l'argent, et elle accepta cinquante louis, en m'as-

surant qu'elle me tiendrait compte de cette somme dont elle avait besoin pour son frère Richard. Je n'avais pas cet argent sur moi, mais le même jour je lui envoyai un rouleau de douze cents francs avec un billet dans lequel je la suppliais affectueusement de n'avoir recours qu'à moi dans tous ses besoins. Son frère reçut effectivement cette somme et se crut autorisé par là à me demander un service beaucoup plus important ; car étant venu me remercier dès le lendemain, il me supplia de l'aider dans une affaire de la plus grande importance pour lui. Jeune et libertin, il s'était fourvoyé en mauvais lieu et il en était sorti assaisonné de tout point. Il se plaignait amèrement de M. Farsetti qui n'avait pas voulu lui prêter quatre louis, en refusant de se mêler de cette vilaine affaire, et il me supplia d'en parler à sa mère, pour qu'elle le fît guérir. Je me rendis à ses désirs ; mais quand sa mère sut de quoi il s'agissait, elle me dit qu'il valait mieux lui laisser ce qu'il avait, car c'était la troisième fois qu'il se trouvait dans cet état, que de dépenser des sommes inutiles pour le délivrer de son mal ; il ne serait pas plutôt guéri, ajouta-t-elle, qu'il recommencerait le même train de vie. Elle avait raison, car l'ayant fait traiter à mes frais par un chirurgien habile, il ne fut pas un mois à retomber dans son péché d'habitude. Ce jeune homme était constitué pour les excès honteux ; car dès l'âge de quatorze ans, il était d'un libertinage effréné.

Sa sœur était au sixième mois de sa grossesse, et son désespoir croissait en raison directe de sa taille ; elle avait pris la résolution de ne plus sortir de son lit, èt elle me désolait. Me croyant parfaitement guéri de la passion qu'elle m'avait inspirée, elle en usait avec moi comme avec une amie de confiance ; elle me faisait toucher toutes les parties de son corps, pour me convaincre qu'elle ne pouvait plus s'exposer à se montrer à personne. Je jouais auprès d'elle le rôle d'une sage-femme ; mais qu'il m'en coûtait de me montrer calme et indifférent quand la flamme dont j'étais dévoré me sortait par tous les pores ! Je n'y résistais plus. Elle me parlait de se détruire avec ce ton de persuasion qui fait frémir, parce qu'il annonce une résolution réfléchie. J'étais dans un embarras difficile à décrire, quand la fortune vint me mettre à l'aise de la manière la plus comique.

Dînant un jour tête-à-tête avec madame d'Urfé, je lui demandai si elle connaissait un moyen sûr d'éviter un affront à une jeune personne qui avait poussé trop avant la licence d'avoir un amant. Un infaillible, me répondit-elle : c'est l'aroph de Paracelse, et il n'est point difficile à employer. Êtes-vous curieux de le connaître ? ajouta-t-elle ; et s'étant levée sans attendre ma réponse, elle alla chercher un manuscrit qu'elle me mit entre les mains. Ce puissant emménagogue était une espèce d'onguent composé de plusieurs drogues, telles

que le safran, la myrrhe, etc., mélangées avec du miel vierge. Pour obtenir l'effet qu'on en pouvait attendre, il fallait une machine cylindrique recouverte d'une peau très-douce, assez volumineuse pour remplir la capacité du vagin, et assez longue pour toucher la porte du réservoir ou de la boîte qui contient le fœtus. Le bout de ce cylindre devait être fortement enduit d'aroph, et comme il ne pouvait agir que dans un moment d'irritation utérine, il fallait la faire naître par un mouvement coïtal. Il fallait en outre que l'action fût répétée cinq ou six fois par jour au moins pendant une semaine entière.

Je trouvai la recette et l'opération si risibles, qu'il me fut impossible de garder mon sérieux. Je ris de bon cœur, mais je n'en passai pas moins deux bonnes heures à lire les plaisantes rêveries de Paracelse, auxquelles madame d'Urfé croyait bien plus qu'aux vérités de l'Évangile; ensuite je parcourus avec plaisir Boerhaave qui parle de cet aroph en homme raisonnable.

Voyant, comme je l'ai dit, la charmante mademoiselle plusieurs heures chaque jour et en pleine liberté, toujours amoureux et me contraignant sans cesse, le feu qui couvait sous la cendre menaçait à chaque instant de faire irruption. Son image me poursuivait sans relâche; elle était toujours l'objet de mes pensées, et chaque jour je me persuadais davantage que je ne recouvrerais le repos qu'autant que je parviendrais à éteindre ma

passion par la possession absolue de tous ses charmes.

Seul chez moi et ne pensant qu'à mademoiselle, je me déterminai à lui communiquer ma découverte, espérant qu'elle pourrait avoir besoin de moi pour l'introduction du cylindre. Je me rendis chez elle sur les dix heures et je la trouvai au lit comme de coutume, pleurant de voir que l'opiat que je lui faisais prendre ne produisait aucun effet. Le moment me parut favorable pour lui parler de l'aroph de Paracelse, que je lui représentai comme un moyen infaillible d'atteindre le but qu'elle se proposait; mais tout en lui vantant l'efficacité de ce topique, l'idée me vint d'ajouter que pour opérer avec certitude de succès, il fallait que l'aroph fût mêlé avec du sperme qui n'eût point perdu de sa chaleur naturelle. Ce mélange, lui dis-je, humectant plusieurs fois par jour l'anneau de l'utérus, l'affaiblit au point de forcer le fruit à sortir par son propre poids.

J'ajoutai à ces détails de longs discours pour la persuader de l'efficacité du remède, ensuite, la voyant rêveuse, je lui dis que son amant étant absent, il faudrait qu'elle eût un ami sûr, qui demeurât auprès d'elle et qui lui administrât convenablement la dose aussi souvent que Paracelse le prescrivait.

Tout-à-coup elle partit d'un éclat de rire, et me demanda si réellement tout ce que je venais de lui dire n'était pas une pure plaisanterie.

Je me crus perdu, car l'absurdité du moyen était palpable, et si son bon sens la lui avait fait deviner, elle n'aurait pas manqué de soupçonner aussi le motif qui m'avait fait agir. Mais que ne croit pas une femme dans l'état où elle était! Si vous le désirez, mademoiselle, lui dis-je d'un air de persuasion, je vous confierai le précieux manuscrit où tout ce que je viens de vous dire se trouve minutieusement consigné, et de plus le jugement concluant qu'en porte Boerhaave?

A ces mots je la vis convaincue; ils avaient agi sur elle comme par un pouvoir magique, et je ne laissai point refroidir sa conviction. L'aroph, lui dis-je, est l'emménagogue le plus puissant pour provoquer les menstrues.

— Et les menstrues, repliqua mademoiselle, ne peuvent paraître aussi long-temps qu'une femme est embarrassée; donc l'aroph doit être un spécifique sublime pour obtenir une délivrance secrète. Sauriez-vous le composer?

— Oui, sans doute; c'est une chose facile, car il ne faut que quelques ingrédiens que je connais, et qu'il faut convertir en pâte avec du miel ou du beurre frais. Mais il faut que cette composition touche l'anneau de l'utérus à l'instant même de sa plus grande irritation.

— Mais il me semble qu'il faut aussi que celui qui l'administre aime.

— Sans doute, à moins d'être un pur animal qui n'ait besoin que de l'excitation du physique.

Elle garda le silence pendant fort long-temps, car ayant beaucoup d'esprit, la pudeur naturelle aux femmes et la candeur de son âme l'empêchaient de supposer l'artifice dont, je le confesse, j'usais sans ménagement. A mon tour, étonné de lui avoir débité cette fable *ex abrupto*, avec tous les caractères de la vérité, sans l'avoir préméditée, je demeurais silencieux.

Rompant enfin le silence, elle me dit d'un ton triste : Ce moyen me semble naturel et admirable ; mais je dois y renoncer. Puis elle me demanda si la composition de l'aroph demandait beaucoup de temps.

— En deux heures tout au plus, lui dis-je, si l'on peut avoir du safran d'Angleterre que Paracelse préfère à celui d'Orient.

Dans cet instant sa mère entra suivie du chevalier Farsetti, et après quelques propos insignifians, elle me pria à dîner. J'allais refuser quand mademoiselle me dit qu'elle dînerait avec nous ; j'acceptai, et nous sortîmes pour lui donner le temps de s'habiller. Elle ne se fit pas attendre et elle parut avec une taille de nymphe. J'étais stupéfait ; j'avais peine à en croire mes yeux, et j'étais bien près de croire qu'elle m'en avait imposé ; car je ne pouvais concevoir comment elle s'y était prise pour dissimuler à ce point la réplétion qu'elle m'avait fait toucher de mes propres mains.

M. Farsetti prit place auprès d'elle, et moi, je

m'assis à côté de la mère. Mademoiselle, qui pensait à l'aroph, s'avisa au dessert de demander à son voisin, qui se donnait pour grand chimiste, s'il le connaissait.

— Je crois, lui répondit Farsetti d'un air de suffisance, le connaître mieux que personne.

— A quoi est-il bon ?

— Vous me faites une question trop vague.

— Que veut dire ce mot ?

— Aroph est un mot arabe que j'ignore. Il faudrait demander cela à Paracelse.

— Ce mot, lui dis-je, n'est ni arabe ni hébreux ; il n'est proprement d'aucune langue. C'est un mot contracté qui en masque deux.

— Pourriez-vous, me dit le chevalier, nous dire ces mots ?

— Rien de plus facile ; *aro* vient d'*aroma*, et *ph* est l'initiale de *philosophorum*.

— Est-ce Paracelse, reprit Farsetti d'un ton piqué, qui vous a donné cette érudition ?

— Non, monsieur, je la dois à Boerhaave.

— Voilà du plaisant ! dit-il avec ironie. Boerhaave ne dit cela nulle part ; mais j'aime que l'on cite avec assurance.

— Riez, monsieur, lui dis-je avec fierté, libre à vous, sans doute ; mais voilà la pierre de touche, acceptez, si vous l'osez. Je ne cite jamais à faux comme ceux qui parlent d'arabe.

En disant cela, je jette sur la table une bourse pleine d'or ; mais Farsetti, qui n'était rien moins

que sûr de son fait, me répondit d'un air dédaigneux qu'il ne pariait jamais.

Ma jeune mademoiselle, qui jouissait de sa confusion, lui dit que c'était le moyen de ne jamais perdre, et le plaisanta sur son mot arabe. Mais, ayant remis ma bourse dans ma poche, je fis semblant d'avoir besoin de sortir, et j'envoyai mon laquais chez madame d'Urfé pour y prendre Boerhaave.

Étant rentré, je me remis à table et j'égayai la conversation jusqu'au retour de mon Mercure qui m'apporta le livre. Je l'ouvre, et comme je l'avais parcouru la veille, je retrouvai de suite l'endroit où se trouvait la citation, et l'ayant présenté à Farsetti, je le priai de s'assurer que je n'avais pas cité avec assurance, mais bien avec certitude. Au lieu de prendre le livre, il se leva et partit sans mot dire. Il est parti fâché, dit la mère, et je parierais qu'il ne reviendra plus. Je parie bien le contraire, dit la fille; la journée de demain ne se passera pas sans qu'il nous honore de son agréable présence.

Elle devinait juste. Farsetti depuis ce jour devint mon ennemi irréconciliable, et ne laissa passer aucune occasion de m'en convaincre.

Après le dîner, nous allâmes tous à Passy pour assister à un concert que donnait M. de la Popelinière, qui nous engagea à souper. J'y trouvai Silvia et sa charmante fille, qui me bouda, et non sans raison, car je l'avais négligée. Le fa-

meux adepte, St.-Germain, égaya la table par ses fanfaronnades débitées avec beaucoup d'esprit et de noblesse. Je n'ai jamais connu un imposteur plus spirituel, plus habile et plus divertissant que celui-là.

Le lendemain je me cloîtraï chez moi, consignant ma porte, afin de répondre à une foule de questions que m'avait adressées Esther. Je répondis très-obscurément à toutes celles qui concernaient le commerce, car outre la crainte de compromettre mon oracle, j'aurais été inconsolable de nuire aux intérêts de son père en l'induisant en erreur. Ce brave homme était le plus honnête des millionnaires de la Hollande, mais il aurait pu, sinon se ruiner, au moins faire quelque forte brèche à sa fortune en donnant tête baissée dans des spéculations hasardeuses sur la foi de mon infaillibilité. Quant à Esther, j'avoue qu'elle n'était plus dans mon esprit qu'un objet d'agréable souvenir.

Mademoiselle X. C. V. m'occupait tout entier, malgré mon indifférence, et je ne voyais pas s'approcher sans trouble l'instant où elle ne pourrait plus cacher son état à sa famille. Je me repentais de lui avoir parlé de l'aroph, car il y avait trois jours qu'il n'en avait plus été question, et ce n'était pas à moi à remettre sur le tapis une affaire aussi délicate; je craignais même d'avoir éveillé ses soupçons, et je redoutais que l'estime qu'elle avait conçue pour moi ne se fût changée en un

sentiment beaucoup moins flatteur. J'aurais difficilement supporté ses mépris. Je me sentais humilié au point que je n'avais pas le courage d'aller la voir ; et je ne sais pas si je m'y serais déterminé, si elle ne m'avait pas prévenu. Elle m'écrivit un billet dans lequel elle me disait qu'elle n'avait point d'autre ami que moi, et elle ne me demandait d'autre marque d'amitié que celle de l'aller voir chaque jour, ne fût-ce qu'un seul instant. Je m'empressai de lui porter ma réponse. Je lui promis de ne pas la négliger, lui assurant que mon amitié était constante et que, dans tous les cas, elle pouvait compter sur moi. Je m'étais flatté qu'elle me parlerait de l'aroph, mais en vain. Je crus qu'après y avoir bien réfléchi, elle l'avait jugé ce qu'il était, une chimère, et je me disposai à ne plus compter sur cet expédient. Voulez-vous, lui dis-je, que j'invite votre mère et toute la famille à dîner chez moi ?

— Cela me ferait grand plaisir, me répondit-elle ; ce serait une jouissance que je ne saurais avoir un peu plus tard.

Le dîner fut tout à la fois somptueux et délicat, car je n'avais rien épargné ni pour la magnificence ni pour le goût. J'avais invité Silvia, sa fille qui fut charmante, un musicien italien nommé Magali, dont une sœur de mademoiselle était éprise, et la Garde, basse-taille, qui se trouvait dans toutes les réunions choisies. Mademoiselle fut pendant tout le temps d'une gaîté ravissante. Les

saillies, les bons mots, des anecdotes piquantes animèrent le repas, et sous tous les rapports le plaisir fut le dieu de la fête. Nous ne nous séparâmes qu'à minuit, et avant de nous quitter, mademoiselle trouva le moyen de me prier de passer le matin de bonne heure chez elle, ayant à me parler de choses importantes.

On devine que je n'eus garde de manquer à l'invitation. J'étais auprès d'elle avant huit heures. Je la trouvai très-triste et elle me dit qu'elle était au désespoir, que la Popelinière pressait la conclusion de son mariage et que sa mère la persécutait. Elle m'a signifié qu'il faut que je signe le contrat, et m'a annoncé un tailleur qui doit venir me prendre mesure de corsets et de robes. Je ne saurais y consentir, car, ajouta-t-elle avec beaucoup de raison, il est impossible qu'un tailleur ne s'aperçoive pas de mon état. Je suis décidée à me donner la mort plutôt que de me marier avant d'être délivrée ou que de me confier à ma mère.

— La mort, lui dis-je, est un expédient dont il est toujours temps d'user, et auquel il ne faut avoir recours que lorsque tous les moyens de salut ont été mis en usage sans succès. Il me semble que vous pouvez facilement vous débarrasser de la Popelinière; confiez-lui votre état; il est homme d'honneur, il prendra son parti sans vous compromettre, car il est assez intéressé à garder le secret.

— Mais alors serai-je bien avancée? et ma mère?

— Votre mère? je me charge de lui faire entendre raison.

— Oh! mon ami, que vous la connaissez peu! L'honneur la forcerait à me faire disparaître, mais avant, elle me ferait souffrir des maux auxquels la mort la plus cruelle est préférable. Mais d'où vient que vous ne parlez plus de l'aroph? N'est-ce qu'une simple plaisanterie? elle serait cruelle.

— Non, je crois au contraire que c'est un moyen infaillible, quoique je n'aie jamais été témoin de ses effets merveilleux; mais à quoi bon vous en parler? Vous avez dû deviner la délicatesse qui m'a forcé au silence. Confiez votre état à votre amant; il est à Venise; écrivez-lui, et je me charge de lui faire parvenir le message en cinq ou six jours par un homme sûr. S'il n'est pas riche, je vous donnerai tout l'argent nécessaire pour qu'il puisse ne mettre aucun retard à venir vous rendre l'honneur et la vie, en vous administrant l'aroph.

— Le projet est beau et l'offre généreuse de votre part; mais la chose n'est pas exécutable; vous n'en douteriez pas si vous étiez mieux instruit de tout ce qui tient à l'affaire. Ne pensons pas à lui, mon ami; mais supposons que je pusse me décider à recevoir l'aroph d'un autre que de lui, dites-moi comment je le pourrais. Quand bien

même mon amant serait caché à Paris, serait-il possible qu'il passât avec moi huit jours en toute liberté, comme il le faudrait sans doute, pour m'administrer le spécifique ? Et puis, quand bien même cela se pourrait, comment m'administrer la dose cinq ou six fois par jour pendant toute une semaine ! Vous voyez bien qu'il n'est pas possible de penser à ce remède.

— Ainsi, pour sauver votre honneur, ma chère mademoiselle, vous vous détermineriez donc à vous donner à un autre ?

— Oui, certainement, si j'étais sûre que personne n'en sût rien. Mais où est cet homme ? Le croyez-vous facile à trouver, et dans ce cas même, pensez-vous que je pusse me résoudre à l'aller chercher ?

Je ne savais comment interpréter ces paroles ; car mademoiselle connaissait mon amour pour elle, et il me paraissait naturel qu'elle ne songeât pas à l'embarras d'aller chercher au loin ce qu'elle pouvait trouver si près d'elle. Je penchais à croire qu'elle voulait que je la priasse de me choisir pour l'administrateur du remède, soit pour épargner à sa pudeur la honte d'une offre difficile à faire, soit pour se donner le mérite de céder à mon amour et m'obliger par là à plus de reconnaissance ; mais je pouvais me tromper, et je ne voulais pas m'exposer à l'affront d'un refus humiliant. D'un autre côté, j'avais peine à concevoir qu'elle voulût m'insulter. Ne sachant à quel saint me vouer, et

voulant la forcer à s'expliquer, je me levai en poussant un profond soupir, et prenant mon chapeau, je me disposai à sortir, en m'écriant : Cruelle mademoiselle, je suis plus malheureux que vous !

Se dressant alors sur son lit, elle me supplia de rester, en me demandant, les larmes aux yeux, comment je pouvais me croire plus malheureux qu'elle. Affectant un air piqué, mais sentimental, je lui répondis qu'elle m'avait trop fait connaître le mépris qu'elle avait pour moi, puisque dans la cruelle nécessité où elle se trouvait, elle me préférerait un inconnu, qu'assurément je ne lui procurerais pas.

— Que vous êtes cruel ! que vous êtes injuste ! me dit-elle en pleurant. Je vois bien à mon tour que vous n'avez point d'amour pour moi, puisque vous voulez que ma cruelle situation vous serve de triomphe. Je ne puis regarder votre procédé que comme une vengeance peu digne d'un homme généreux.

Ses larmes m'attendrirent, et je me précipitai à genoux. Puisque vous savez que je vous adore, chère mademoiselle, comment pouvez-vous, lui dis-je, me supposer des projets de vengeance, et me croire insensible quand vous me dites clairement qu'en l'absence de votre amant vous ne sauriez sur qui jeter les yeux pour vous tirer d'affaire ?

— Mais dites-moi si, après mes refus, je pou-

vais décemment m'adresser à vous? et ne devais-je pas craindre que vous refuseriez à la nécessité ce que votre amour n'avait pu obtenir?

— Vous pensez donc qu'un homme qui aime avec passion peut cesser d'aimer à cause d'un refus qui peut n'avoir que la vertu pour motif? Laissez-moi vous ouvrir mon cœur; j'ai pu croire en effet que vous ne m'aimiez pas, mais je crois être certain maintenant que je me suis trompé, et que vous m'auriez rendu heureux par sentiment indépendamment de la nécessité où vous êtes. Je dirai encore que vous êtes fâchée, sans doute, que j'aie pu me figurer le contraire.

— Vous êtes, mon cher ami, le fidèle interprète de mes sentimens. Mais reste à savoir comment nous pourrons nous trouver ensemble avec toute la liberté dont nous avons besoin.

— Soyez sans inquiétude; sûr de votre consentement, je ne serai pas long-temps à trouver un expédient convenable. En attendant, je vais composer l'aroph.

J'avais décidé que, si jamais je venais à bout de persuader ma belle mademoiselle à faire usage de mon spécifique, je n'emploierais que du miel; ainsi la composition de l'aroph dont je voulais faire usage n'était pas fort embarrassante. Mais si de ce côté j'étais tout-à-fait à mon aise, d'un autre j'étais dans une espèce de labyrinthe dont je ne savais trop comment sortir. Je devais passer sans interruption plusieurs nuits en travaux con-

tinuels ; je craignais de m'être engagé au-delà de mes forces, et il n'était pas possible d'en rien rabattre sans m'exposer à compromettre, non le succès de l'aroph, mais bien la bonne fortune dont j'avais si laborieusement préparé les voies. De plus, sa sœur cadette couchant dans la même chambre et assez près d'elle, ce n'était pas là que l'opération devait avoir lieu, et il était impossible que je pusse la conduire huit nuits de suite dans un hôtel garni. Le hasard, divinité assez ordinairement propice aux intrigues amoureuses, vint à mon secours.

Obligé de monter au quatrième étage, je rencontre le marmiton qui, devinant mon affaire, me pria de ne pas aller plus loin, parce que la place était prise. Mais, lui dis-je, tu en sors.

— C'est vrai, monsieur, mais je n'ai fait qu'entrer et sortir.

— Eh bien ! j'attendrai que la place soit évacuée.

— Oh ! monsieur, de grâce, n'attendez pas.

— Je te devine, coquin ; je ne dirai rien, mais je veux la voir.

— Elle ne sortira pas, car elle vous a entendu et elle s'est enfermée.

— Elle me connaît donc ?

— Oui, et vous la connaissez aussi.

— C'est bon ; va-t'en et sois tranquille pour toi et pour elle.

Le marmiton partit, et je conçus de suite que

je pourrais tirer parti de cette rencontre. Je monte, et à travers une fente, j'aperçois Madelaine, la femme de chambre de mademoiselle. Je la rassurai en lui promettant le secret; elle ouvrit, et lui ayant mis un louis dans la main, elle s'enfuit, un peu confuse. Un instant après je descendis, et le marmiton, qui m'attendait sur le palier, me pria d'exiger que Madelaine lui donnât la moitié du louis. Je t'en promets un entier, lui dis-je, si tu consens à me tout avouer. Le drôle ne demandait pas mieux. Il me conta ses amours, et me dit qu'il passait toutes les nuits avec elle dans le galetas; mais que depuis trois jours, ils avaient été sevrés de leurs plaisirs parce que madame en avait ôté la clé après y avoir enfermé du gibier. Je m'y fis conduire, et je vis par le trou de la serrure que l'on pouvait aisément y placer un matelas. Je donnai un louis au marmiton, et je partis pour aller mûrir mon plan.

Je pensai que mademoiselle, d'accord avec Madelaine, pourrait facilement venir passer la nuit dans ce galetas. Je me munis d'un rossignol et de plusieurs fausses clés; je mis dans une boîte en fer-blanc plusieurs doses du prétendu aroph, c'est-à-dire du miel amalgamé avec de la corne de cerf, pour lui donner de la consistance, et le lendemain matin je me rendis à l'hôtel de Bretagne, où j'allai de suite faire l'essai de mon rossignol. Je n'en eus pas besoin, car la première fausse clé me suffit pour ouvrir une serrure délabrée.

Fier de ma découverte et de mes succès, je descends chez mademoiselle, et en peu de mots, je la mets au fait de tout.

— Mais, mon ami, je ne puis sortir de ma chambre qu'en traversant le cabinet où couche Madelaine.

— Eh bien! mon cœur, il faut mettre cette fille dans nos intérêts.

— Lui confier mon secret?

— Tout juste.

— Je n'oserai jamais!

— Je m'en charge; la clé d'or ouvre toutes les portes.

Elle consentit à tout; mais le marmiton m'embarrassait; car s'il était parvenu à nous deviner, il aurait pu nous nuire. Je pensai que je pourrais m'en assurer par Madelaine, ou qu'en fille d'esprit, elle saurait nous débarrasser de lui.

Avant de partir, je dis à cette fille que j'avais besoin de l'entretenir de choses importantes, et je lui donnai rendez-vous dans le cloître des Augustins. Elle y vint exactement, et je lui expliquai mon plan de point en point. Il n'était pas difficile à comprendre; et après m'avoir dit qu'elle aurait soin que son propre lit se trouvât à l'heure convenue dans le boudoir de nouvelle espèce, elle ajouta que pour être à l'abri de toute inquiétude, il était indispensable d'avoir le marmiton dans nos intérêts. C'est un garçon intelligent, dit

Madelaine, et je crois pouvoir répondre de sa fidélité; laissez-moi le soin d'arranger cette affaire. Je lui remis la clé et six louis, en lui disant d'informer sa maîtresse de tout ce que nous venions d'arrêter, de se concerter avec elle et de tenir le galetas prêt à nous recevoir. Elle partit toute joyeuse. Une femme de chambre qui a un amoureux n'est jamais si heureuse que lorsqu'elle peut mettre sa maîtresse dans la nécessité de protéger ses amours.

Le lendemain matin, le marmiton vint me trouver à la petite Pologne; je m'y attendais. Avant de lui laisser le temps de parler, je lui dis de se mettre en garde contre la curiosité de mes domestiques, et de ne point venir chez moi sans nécessité. Il me promit d'être prudent, et m'assura de son dévouement. Il me donna la clé du galetas, en me disant qu'il s'en était procuré une autre. J'admirai et louai sa prévoyance, et lui ayant fait cadeau de six louis, je vis qu'ils faisaient plus d'effet que les plus belles paroles.

Le lendemain dans la matinée, je ne vis mademoiselle qu'un instant, pour la prévenir qu'à dix heures du soir elle me trouverait au rendez-vous. Je m'y rendis d'assez bonne heure sans être vu de personne. J'étais en redingote, ayant dans mes poches ma boîte d'aroph, un excellent briquet et une bougie. J'y trouvai un bon matelas, des oreillers et une bonne couverture piquée, meuble fort utile, car les nuits étaient froides et

il s'agissait de pouvoir dormir dans les intervalles de l'opération.

A onze heures, un petit bruit me causa une palpitation qui est toujours de bon augure. Je sors et, à tâtons, je vais au devant de mademoiselle que je rassure par un tendre baiser. Introduitedans le gîte, je barricade la porte et j'ai soin de masquer la serrure, pour, à tout événement, éviter les surprises et tromper les curieux.

Ayant ensuite allumé ma bougie, mademoiselle témoigna de l'inquiétude. La lumière pourra nous faire découvrir, si quelqu'un est appelé au quatrième, me dit-elle.

— Outre que la chose n'est pas probable, lui dis-je, il faut bien que nous en courions le risque; car sans lumière, comment me coifferiez-vous de l'aroph. Hé bien! repliqua-t-elle, nous éteindrons de suite après.

Sans nous amuser à ces préliminaires si doux en amour quand on est libre, nous nous déshabillâmes, et nous nous mîmes sérieusement à notre rôle, que nous jouâmes avec perfection. Nous avions l'air, moi d'un élève de St-Côme qui va faire une opération, elle d'un malade qui s'y résigne; avec cette différence pourtant que c'était le malade qui disposait l'appareil. Quand le sacrificateur fut armé de toutes pièces, c'est-à-dire quand les blanches mains de mon Anglaise eurent placé l'aroph comme une calotte de vicaire, elle se plaça dans la position la plus convenable,

aidant de ses deux mains l'ouverture de l'orifice par où le spécifique devait être porté à l'endroit où devait se faire l'amalgamation avec la semence vitale.

Ce qu'il y avait de vraiment risible dans notre fait, pour un tiers qui aurait pu nous voir, c'est que nous étions l'un et l'autre d'un sérieux doctoral.

Quand l'introduction fut complète, la timide mademoiselle éteignit la bougie ; mais à quelques minutes de là, il fallut bien qu'elle consentît que je la rallumasse. J'avais opéré en maître, mais avec trop de promptitude ; de sorte que mon Agnès n'ayant pas eu le temps de vaincre son émoi, était restée en défaut. Je lui dis complaisamment que j'étais charmé de recommencer la besogne, et le ton avec lequel je lui débitai le compliment nous força à partir d'un éclat de rire.

Je fus moins prompt à la seconde opération que je ne l'avais été à la première, et pour le coup mademoiselle fut tout à l'aise pour bien opérer de son côté.

La pudeur avait fait place à la confiance, et dans l'inspection qu'elle fit de l'aroph resté en place, elle me fit remarquer du bout de son joli doigt la portion très-distincte de sa coopération ; ensuite, me faisant observer, d'un air tendre et satisfait, que, pour le succès que nous espérions, nous avions encore du chemin à faire, elle m'invita à prendre quelque repos. Vous voyez, lui dis-je,

que je n'en ai pas besoin, et je pense que nous ferons bien de recommencer.

Elle trouva sans doute la raison convainquante, car sans rien répliquer, elle se remit à l'œuvre; ensuite nous nous livrâmes à un assez long sommeil. A mon réveil, aussi dispos qu'auparavant, je sollicitai une nouvelle opération, et après l'avoir obtenue et parfaitement achevée, une réflexion économique de ma prévoyante mademoiselle me détermina à me ménager, car nous devions nous conserver pour les nuits suivantes. Ainsi, vers les quatre heures du matin, elle me quitta à petit bruit pour rentrer dans sa chambre, et moi au point du jour je sortis de l'hôtel sous l'égide de mon Mercure de cuisine, qui me fit évader par une porte dérobée que je ne connaissais pas.

Vers midi, ayant pris un bain aromatique, j'allai faire ma cour à mademoiselle X. C. V. comme de coutume. Je la trouvai assise sur son lit, dans un déshabillé élégant et le sourire du bonheur sur les lèvres. Elle me parla de sa reconnaissance, me remercia avec tant de feu et à tant de reprises, que me croyant avec raison son débiteur, je commençai à m'impatienter tout de bon. Est-il possible, chère mademoiselle, lui dis-je, que vous ne conceviez pas que vos remercîmens m'avilissent! Ils me prouvent que vous ne m'aimez pas, ou que si vous m'aimez, vous ne me supposez pas un amour égal au vôtre. Nous finîmes par nous attendrir, et nous allions sceller notre amour réci-

proque sans le secours de l'aroph, quand la prudence vint à notre aide. Nous n'étions pas en sûreté, et nous avions du temps devant nous. Nous nous contentâmes des plus tendres embrassemens, en attendant la nuit.

Ma position était singulière, car quoique j'aimasse beaucoup cette intéressante personne, je ne me faisais pas le moindre reproche de l'avoir trompée, d'autant plus que les suites ne tiraient pas à conséquence, puisque la place était occupée. C'était une petite vengeance d'amour-propre qui faisait que je m'applaudissais d'une supercherie qui me procurait de véritables jouissances. Elle me disait qu'elle se trouvait humiliée de s'être refusée à mes désirs quand elle pouvait se rendre en me donnant une preuve véritable de son amour pour moi, tandis que maintenant, elle sentait avec amertume que je pouvais nourrir quelque doute sur ses véritables sentimens. Je fis de mon mieux pour la rassurer; et au fait ce que j'éprouvais pour elle aurait rendu le doute oiseux, puisque j'avais atteint mon but aussi complètement que je pouvais le désirer. Mais j'obtins un succès dont je me félicite encore aujourd'hui; c'est que pendant mes travaux nocturnes, travaux fort inutiles pour le but dont elle se proposait, j'eus le bonheur de lui inspirer de la résignation et de la confiance au point que, de son propre mouvement, elle me promit de ne plus se livrer au désespoir, et, quoi qu'il pût arriver, de s'abandonner

à moi, et de ne se diriger que par mes conseils. Pendant nos colloques nocturnes, elle me répéta souvent qu'elle se sentait heureuse, et qu'elle le serait encore quand bien même l'aroph ne produirait aucun effet. Ce n'est pas qu'elle n'y eût la plus grande confiance, car elle ne cessa l'application de l'innocent ingrédient qu'aux derniers assauts que nous nous livrâmes avec une ardeur de néophytes, et comme si nous avions voulu épuiser dans ces doux ébats la coupe entière de la volupté. Mon cher ami, me dit-elle au moment de notre dernière séparation, tout ce que nous avons fait me semble beaucoup plus propre à créer qu'à détruire, et si la porte n'était pas hermétiquement fermée, nous aurions sans doute fourni bonne compagnie au petit solitaire. Un docteur de Sorbonne n'aurait pas mieux raisonné.

A trois ou quatre jours de là, je la retrouvai pensive, mais calme. Elle me dit qu'elle avait perdu toute espérance de se délivrer du fardeau avant le terme, que cependant elle continuait à être persécutée par sa mère; qu'en très-peu de jours, elle n'aurait plus qu'à opter entre une déclaration de son état et la signature du contrat; mais que ne pouvant se résoudre à prendre aucun des deux partis, elle était décidée à s'évader, et elle me chargea de lui en assurer les moyens.

J'étais décidé à la servir; ma résolution était prise à cet effet; mais je voulais sauver les apparences, car j'aurais pu avoir une mauvaise affaire

sur les bras, si l'on avait acquis la certitude que je l'avais enlevée ou que je lui avais facilité les moyens de sortir du royaume. Du reste nous n'avions jamais songé ni l'un ni l'autre à unir nos destinées par des liens indissolubles.

Je la quittai l'esprit fort occupé, et je me dirigeai vers les Tuileries où l'on donna un concert spirituel. C'était un motet composé par Moudonville, et les paroles étaient de l'abbé de Voisenon auquel j'avais donné le motif : Les Israélites sur la montagne d'Oreb. Ce morceau, écrit en vers libres, était une nouveauté qui faisait du bruit. En descendant de voiture, j'aperçus madame du Rumain qui descendait seule de la sienne. Je cours à elle et je suis accueilli en bonne connaissance. Je me félicite, me dit-elle, de vous trouver ici; c'est presque une bonne fortune. Je vais voir cette nouveauté et j'ai deux places réservées; vous me ferez plaisir d'en accepter une.

Sentant tout le prix d'une offre aussi honorable, quoique j'eusse mon billet d'entrée dans ma poche, je n'eus garde de refuser, et lui offrant respectueusement mon bras, nous allâmes occuper deux des meilleures places.

On ne jase pas à Paris quand on va entendre de la musique sacrée, et surtout du nouveau. Madame du Rumain ne put donc point juger de l'état de mon esprit par mon silence, obligatoire pendant le concert, mais elle le devina à ma physionomie dès que tout fut fini, car j'avais l'air abattu et préoc-

cupé, ce qui ne m'était pas naturel. Monsieur Casanova, me dit-elle, obligez-moi de passer une heure chez moi; j'ai deux ou trois questions cabalistiques à vous soumettre; vous me les résoudrez, car elles me tiennent à cœur; mais il faut faire vite, parce que je suis engagée à souper en ville.

On pense bien que je ne me fis point prier, et dès que je fus rendu chez elle, mes réponses furent prêtes en moins d'une demi-heure. Quand j'eus fini : Qu'avez-vous, monsieur Casanova? me dit cette aimable dame du ton de la plus parfaite bienveillance. Vous n'êtes point dans votre assiette ordinaire, et si je ne me trompe, vous êtes dans l'attente de quelque grand malheur. Ne seriez-vous pas, par hasard, dans le cas de devoir prendre quelque forte détermination? Je ne suis pas curieuse; mais si je puis vous être utile à la cour, disposez de mon crédit et comptez sur moi. J'irai, s'il le faut, à Versailles demain matin, si l'affaire est pressante; je suis bien venue de tous les ministres. Mettez-moi à part de vos peines, mon ami, et si je ne puis les adoucir, au moins je les partagerai. Ne doutez pas de ma discrétion.

Cette allocution me parut une voix du ciel, une excitation de mon bon génie à m'ouvrir entièrement à cette dame, qui avait presque lu dans ma pensée, et qui m'expliquait en termes non équivoques tout l'intérêt qu'elle prenait à mon bonheur. Après l'avoir regardée quelques instans sans proférer une parole, mais avec un air qui lui expri-

mait toute ma reconnaissance : Oui, madame, lui dis-je, je suis dans un crise violente, et à la veille, peut-être, de me perdre; mais votre bienveillance vient de me rendre le calme, en me faisant concevoir quelque espérance. Vous allez connaître ma situation. Je vais vous rendre dépositaire d'un secret que l'honneur rend inviolable; mais je ne saurais douter de votre discrétion non plus que de votre bonté. Si vous daignez ensuite m'honorer d'un conseil, je vous promets de le suivre, et je jure de ne jamais dire de qui je le tiens.

Après cet exorde qui me captiva toute son attention, je lui contai en détail toute l'affaire; je ne lui cachai ni le nom de la demoiselle, ni aucune des circonstances qui m'obligeaient à veiller sur son sort. Je me tus cependant sur l'aroph et sur la manière dont je l'avais administré, la chose me paraissait trop comique pour être mêlée dans ce *drame serio;* mais je lui avouai qui je lui avais procuré des remèdes dans l'espoir de la délivrer de son fardeau.

Après cette importante confidence, je me tus, et madame du Rumain demeura comme absorbée pendant près d'un quart d'heure. Enfin elle se leva en me disant : Je suis attendue chez madame de la Marq; il faut absolument que je m'y rende, car je dois y trouver l'évêque de Montrouge à qui j'ai besoin de parler; mais j'espère que je pourrai vous être utile. Revenez, je vous prie, après demain à huit heures; vous me trouverez seule, et surtout

ne faites aucune démarche avant de m'avoir vue. Adieu.

Je la quittai plein d'espérance, et bien déterminé à me diriger, dans cette affaire épineuse, par les seuls conseils qu'elle me donnerait.

L'évêque de Montrouge, auquel elle devait parler pour une affaire importante qui m'était bien connue, était l'abbé de Voisenon, que l'on appelait ainsi parce qu'il y allait souvent. Montrouge est une terre près de Paris qui appartenait au duc de la Vallière.

Je vis ma chère demoiselle le lendemain, et je me contentai de lui dire que dans une couple de jours, j'espérais pouvoir lui donner de bonnes nouvelles. Je fus content d'elle, car elle se montra résignée et pleine de confiance.

Le surlendemain, je ne manquai pas de me trouver à huit heures chez ma noble protectrice. Le suisse me dit en souriant que je trouverais le médecin chez madame, ce qui ne m'empêcha pas de monter; dès que je parus, il partit. C'était Herrenscwand que toutes les jolies femmes de Paris s'arrachaient, et que le malheureux Poinsinet mit en scène dans le Cercle, petite pièce en un acte, d'un mérite très-médiocre, et qui cependant eut un succès de vogue.

Mon cher affligé, me dit madame du Rumain dès que nous fûmes seuls, j'ai fait votre affaire, et ce sera maintenant à vous à me garder un secret inviolable. Après avoir mûrement réfléchi

au cas de conscience que vous m'avez confié, j'ai été au couvent de C..., dont l'abbesse est mon amie, et je lui ai confié le secret, bien sûre qu'elle est incapable d'en abuser. Nous sommes convenues qu'elle recevra la demoiselle dans son couvent et qu'elle lui donnera une bonne sœur converse pour la soigner dans ses couches. Vous ne nierez pas, ajouta-t-elle en souriant, que les cloîtres ne soient bons à quelque chose. Votre protégée s'y rendra seule avec une lettre que je vous donnerai pour l'abbesse et qu'elle lui fera remettre de suite par la tourière. Elle sera introduite de suite et placée dans une chambre convenable. Elle ne recevra jamais de visites, ni d'autres lettres que celles qui passeront par mes mains. L'abbesse m'enverra ses réponses que je vous remettrai en main propre; vous sentez qu'elle ne doit conserver de correspondance qu'avec vous seul, et vous n'aurez de ses nouvelles que par mon canal. Vous en agirez de même, observant de laisser toujours l'adresse en blanc. J'ai dû dire à l'abbesse le nom de votre demoiselle, mais je ne lui ai point dit le vôtre, car elle ne me l'a point demandé.

Informez de tout cela votre jeune demoiselle, et lorsqu'elle sera prête, venez me le dire, et je vous donnerai ma lettre. Dites-lui de ne se munir que du strict nécessaire, et surtout de ne prendre ni diamans, ni bijoux de prix. Vous pourrez lui assurer que l'abbesse la verra de temps en

temps, qu'elle lui donnera des marques d'amitié, des livres décens, en un mot qu'elle sera soignée et traitée avec distinction. Dites-lui aussi de ne faire aucune espèce de confidence à la sœur converse qui la servira; car quoique honnête et bonne, elle est religieuse, et le secret pourrait être mal gardé. Après sa délivrance, elle ira à confesse, fera ses pâques, et l'abbesse lui délivrera un certificat en bonne forme, avec lequel elle n'aura aucune difficulté de se représenter à sa mère, qui se croira trop heureuse de la ravoir, et alors il ne sera plus question de mariage, d'autant plus qu'elle doit l'alléguer comme motif de sa retraite.

Après m'être évertué en remercîmens et avoir fait l'éloge de sa prudence, je la priai de me donner la lettre sur-le-champ, puisqu'il n'y avait pas de temps à perdre. Elle se mit obligeamment à son bureau, et voici ce qu'elle écrivit :

« Ma chère abbesse,

« La demoiselle qui vous présentera cette lettre est celle dont j'ai eu le plaisir de vous entretenir. Elle désire passer trois ou quatre mois sous votre protection, dans votre couvent, pour se remettre en état de tranquillité, faire ses dévotions, et être sûre que lorsqu'elle retournera chez sa mère, il ne sera plus question d'un mariage auquel elle ne peut se résoudre, et qui est la cause

du parti qu'elle prend de s'éloigner pour quelque temps de sa famille. »

Après me l'avoir lue, elle me la remit décachetée pour que mademoiselle pût la lire. L'abbesse était une princesse, et par conséquent son monastère était à l'abri de tout soupçon. En recevant la lettre des mains de madame du Rumain, je me sentis si plein de reconnaissance que je me précipitai à ses genoux. Cette généreuse dame me fut encore fort utile, comme je le dirai plus tard.

En sortant de chez madame du Rumain, je me rendis directement à l'hôtel de Bretagne, où mademoiselle n'eut que le temps de me dire qu'elle était occupée pour toute la journée, mais que le soir à onze heures, elle se rendrait au galetas où nous aurions tout le temps de nous parler. Je fus ravi de cette annonce, car je prévoyais que ce serait la fin d'un beau rêve, et que je n'aurais plus l'occasion de me retrouver seul avec elle.

Avant de sortir de l'hôtel, je dis un mot à Madelaine qui se chargea d'avertir notre Mercure de tenir tout dans le meilleur ordre.

Exact au rendez-vous, je n'attendis pas longtemps ma belle. Après lui avoir fait lire la lettre de madame du Rumain, dont je lui tus le nom sans qu'elle s'en formalisât, j'éteignis la bougie, et puis, sans qu'il fût question de l'aroph, nous nous

livrâmes au plaisir de nous prouver réciproquement que nous nous aimions.

Le matin, lorsqu'il fut temps de nous séparer, je lui donnai toutes les instructions verbales que j'avais reçues, puis nous convînmes qu'elle sortirait de l'hôtel à huit heures, avec les effets qui lui étaient nécessaires, qu'elle prendrait un fiacre jusqu'à la place Maubert, où elle le renverrait, que là elle en prendrait un autre jusqu'à la porte St.-Antoine, et enfin plus loin un troisième avec lequel elle se rendrait directement au couvent indiqué. Je la priai de ne pas oublier de brûler toutes les lettres qu'elle avait reçues de moi, et de m'écrire du couvent aussi souvent qu'il lui serait possible, de cacheter ses lettres, mais de laisser l'adresse en blanc. Elle me promit de suivre ponctuellement mes instructions, puis je la forçai à recevoir un rouleau de deux cents louis qui pouvaient lui devenir nécessaires, quoique nous ne prévissions pas comment. Elle pleurait, plus peinée du cruel embarras dans lequel elle me laissait que de sa situation fort difficile ; mais je la rassurai en lui disant que j'avais beaucoup d'argent et des protections puissantes. Je partirai, me dit-elle, après-demain à l'heure convenue. Et là-dessus lui ayant promis de venir le jour après chez sa mère comme si je ne savais rien, et de lui écrire tout ce qu'on dirait, nous nous embrassâmes tendrement et je partis.

Son sort m'inquiétait beaucoup ; elle avait de

l'esprit, de la résolution ; mais quand l'expérience manque, l'esprit bien souvent nous fait faire de grandes sottises.

Le surlendemain je pris un fiacre et j'allai me poster au coin d'une rue où elle devait passer. Je la vis venir, descendre de voiture, payer le cocher, entrer dans une allée et en ressortir quelques instans après, la tête enveloppée dans un capuchon, portant son petit paquet, et monter dans un autre fiacre qui prit de suite la direction dont nous étions convenus. Plus tranquille alors et à peu près sûr qu'elle exécuterait exactement mes instructions, j'allai vaquer à mes affaires.

Le lendemain, c'était le dimanche de Quasimodo, je me crus dans l'indispensable obligation de me présenter à l'hôtel de Bretagne, car y allant tous les jours avant l'évasion de mademoiselle, je ne pouvais cesser d'y aller qu'en m'exposant à fortifier le soupçon que l'on devait avoir conçu sur moi. Mais que la tâche était pénible! Obligé de me montrer gai, tranquille et sans la moindre altération dans les traits, dans un lieu où j'étais certain de trouver la tristesse et la confusion ! Il fallait, je l'avoue, un front peu ordinaire.

Je choisis l'heure où toute la famille devait être réunie à table, et j'allai droit à la salle à manger. J'entre à mon ordinaire d'un air riant, et je vais m'asseoir à côté de madame, un peu en arrière. Je fis semblant de ne pas m'aperce-

voir de sa surprise, qui pourtant était assez visible; car elle avait la figure enflammée. Un instant après, je lui demandai où était mademoiselle. Elle se retourna, me regarda fixement et ne dit pas un mot.

— Serait-elle malade? lui dis-je.

— Je n'en sais rien.

Ce ton sec me mit à mon aise, car il m'autorisait à prendre mon sérieux. Je demeurai pensif et silencieux pendant un quart d'heure, jouant la surprise et l'étonnement; puis, me levant, je lui demandai si je pouvais lui être agréable en quelque chose, et n'ayant reçu qu'un froid remercîment, je sortis de la salle et j'allai chez mademoiselle, comme si je l'avais crue dans sa chambre. Je n'y trouvai que Madelaine. Je lui demandai, en lui adressant un coup d'œil significatif, où était sa maîtresse. Elle me répondit en me priant instamment de le lui dire moi-même, si je le savais.

— Est-elle sortie seule?

— Je ne sais absolument rien, monsieur, mais on croit que vous savez tout. Je vous prie de me laisser.

Affectant la plus grande surprise, je sortis de l'hôtel à pas lents et je montai en voiture, fort content de m'être acquitté de cette pénible corvée. Il était naturel qu'après l'accueil qu'on venait de me faire, je me tinsse pour offensé, et que je ne reparusse plus dans cette famille; car coupable ou innocent, madame X. C. V. n'ignorait

pas que la manière dont elle m'avait reçu était assez significative pour que je susse à quoi m'en tenir.

Deux jours après, j'étais à ma fenêtre de très-bonne heure quand un fiacre s'arrêta devant ma porte, et un instant après madame X. C. V. en sortit accompagnée de M. Farsetti. Je m'empresse d'aller à leur rencontre, et je les accueille en les remerciant d'être venus me demander à déjeûner. Je faisais semblant de croire qu'ils ne pouvaient être venus que pour cela. Je les invite à s'asseoir devant un bon feu, et je m'informe de la santé de madame; mais sans répondre à ma question, elle me dit qu'elle n'était point venue me demander à déjeûner, mais qu'elle était là pour me parler sérieusement.

— Madame, lui dis-je, je suis tout à vous; mais faites-moi l'honneur de prendre un siége.

Elle s'assit et Farsetti se tint debout; je ne le pressai pas, et continuant à m'occuper de madame, je la priai de vouloir bien m'apprendre en quoi je pouvais lui être agréable. Je viens, me dit-elle, vous prier de me rendre ma fille, si elle est en votre pouvoir, ou de me dire où elle est.

— Votre fille? madame; je n'en sais rien. Me soupçonneriez-vous capable d'un crime?

— Je ne vous accuse pas de rapt; je ne viens pas ici vous reprocher un crime ni vous faire des menaces; je viens simplement vous supplier de me donner une marque d'amitié. Aidez-moi à re-

trouver ma fille aujourd'hui même ; vous me rendrez la vie. Je suis sûre que vous savez tout. Vous étiez son unique confident, son seul ami ; elle passait chaque jour plusieurs heures seule avec vous ; il est donc impossible qu'elle ne vous ait pas tout confié. Ayez pitié d'une mère désolée. Personne n'en sait rien encore ; qu'elle me soit rendue et tout sera plongé dans l'oubli. Son honneur sera sauvé.

— Madame, je sens parfaitement votre position ; votre peine me touche ; mais, je vous le répète, je ne sais rien.

Cette pauvre femme, dont la douleur me pénétrait, se précipita à mes genoux en versant des larmes. J'allais la relever, quand Farsetti lui cria avec un ton d'indignation qu'elle devrait rougir de s'humilier ainsi devant un homme de mon espèce. Me relevant aussitôt et le toisant d'un air de mépris : Insolent ! lui dis-je d'un ton de colère, expliquez-vous sur le mot *espèce*.

— On est sûr que vous savez tout.

— Ceux qui sont sûrs comme vous sont des sots impertinens. Sortez à l'instant de chez moi, et attendez-moi sur mon passage ; vous me verrez paraître dans un quart d'heure.

En parlant ainsi, j'avais pris le pauvre chevalier par les épaules, et lui faisant faire brusquement deux ou trois pirouettes, je le jetai dehors. Il se retourna pour crier à madame de le suivre, mais elle, s'étant levée, s'approcha de moi pour

me calmer. Vous devez, me dit-elle, pardonner à un homme amoureux qui, malgré l'écart de ma fille, veut absolument l'épouser.

— Je le sais, madame, mais il est sans doute pour beaucoup dans la triste résolution qu'a prise mademoiselle d'abandonner le toit paternel ; car elle le déteste bien plus encore que le fermier-général qu'elle ne peut souffrir.

— Elle a tort ; mais je vous promets qu'il ne sera plus question de ce mariage. Vous savez tout, car vous lui avez donné cinquante louis, sans lesquels elle n'aurait pu aller nulle part.

— Cela n'est pas exact, madame.

— Ne niez pas, monsieur, et rendez-vous à l'évidence : voilà un morceau de votre lettre.

Elle me présenta un fragment de la lettre que j'avais écrite à sa fille lorsque je lui avais envoyé les cinquante louis pour subvenir aux besoins de son frère aîné. Voici ce que contenait ce fragment :

« Je souhaite que ces misérables cinquante louis puissent vous convaincre que je n'épargnerai jamais rien, pas même ma vie, pour vous assurer de ma tendresse. »

— Je suis loin, madame, de récuser ce témoignage d'attachement pour mademoiselle votre fille ; mais je dois aussi vous apprendre pour ma justification ce que, sans cela, je vous aurais laissé ignorer toute la vie ; je n'ai fourni cette

somme à mademoiselle que pour la mettre en état de payer les dettes de votre fils aîné qui m'en a remercié par une lettre que je pourrais vous montrer, si vous le désiriez.

— Mon fils ?

— Votre fils, madame.

— Je vais vous faire faire un ample réparation.

Sans me laisser le temps de faire la moindre objection, elle court chercher Farsetti qui l'attendait dans la cour, le force de remonter et lui dit en ma présence ce que je venais de lui apprendre. La chose n'est pas vraisemblable, s'écria l'insolent. Le regardant alors d'un air de mépris, je lui dis que je dédaignais de le convaincre, mais que je priais madame de vérifier le fait par son fils même. Je vous assure, ajoutai-je, que j'ai toujours sollicité votre fille d'épouser M. de la Popelinière.

— Comment osez-vous dire cela, dit Farsetti en m'interrompant, puisque dans votre lettre vous l'entretenez de votre tendresse ?

— Je ne m'en défends pas, lui répondis-je ; je l'aimais, je me plaisais à le lui dire, et comme j'aspirais à l'honneur de coiffer son époux, je jetais ainsi les bases de l'édifice. Mon amour, de quelque nature qu'il fût, et cela ne regarde pas monsieur, était le sujet ordinaire des propos que je lui débitais dans nos longues conversations. Si elle m'avait confié qu'elle voulait s'enfuir, ou je serais parvenu à la dissuader, ou je serais parti avec elle,

car j'en étais amoureux, comme je le suis encore; mais jamais je ne lui aurais donné de l'argent pour qu'elle s'en allât sans moi.

— Mon cher Casanova, me dit alors la mère, je veux vous croire innocent, si vous voulez vous unir à moi pour m'aider à la découvrir.

— Je suis tout prêt à vous servir, madame, et je vous promets de commencer mes recherches dès aujourd'hui.

— Quand vous saurez quelque chose, venez, je vous en prie, m'en faire part.

— Vous pouvez y compter, lui dis-je; et nous nous séparâmes.

J'étais dans la nécessité de revêtir le costume d'un bon acteur pour bien jouer mon rôle; il m'importait de donner à mes actions publiques un air de vraisemblance qui militât en ma faveur. Ainsi, dès le lendemain je me rendis chez M. Chaban, premier commis de la police, pour l'exciter à faire des perquisitions sur l'évasion de mademoiselle X. C. V. Je m'étais persuadé que cette démarche ne servirait qu'à me mieux couvrir; mais cet homme qui possédait à fond l'esprit de son métier, et qui m'aimait depuis que Silvia m'avait fait faire sa connaissance cinq ou six ans plus tôt, se mit à rire quand il entendit pourquoi je sollicitais ses bons offices. Souhaiteriez-vous tout de bon, me dit-il, que la police s'enquît du lieu où se trouve la jolie Anglaise?

— Certainement, monsieur.

Je compris alors qu'il ne visait qu'à me faire parler pour me trouver en défaut, et je n'eus plus aucun doute quand, en sortant, je rencontrai Farsetti.

Le lendemain, je me rendis chez madame X. C. V. pour lui faire part de mes démarches, infructueuses jusqu'alors. Je suis, me dit-elle, plus heureuse que vous, et si vous voulez m'accompagner jusqu'à l'endroit où ma fille se trouve, et m'aider à la persuader de revenir avec moi, je suis sûre du succès.

— De tout mon cœur, madame, lui répondis-je de l'air le plus sérieux; je suis prêt à vous accompagner partout.

Me prenant au mot, elle passe son mantelet, me prend le bras et m'entraîne jusqu'auprès d'un fiacre, et là, elle me remit une adresse en me priant d'ordonner au cocher de nous conduire au lieu qu'elle indiquait.

J'étais sur des charbons ardens; mon cœur palpitait; je me sentais étouffer, car je m'attendais à lire l'adresse du couvent. J'ignore ce que j'aurais fait si mon appréhension s'était vérifiée, mais bien certainement je n'y serais pas allé. Enfin je lus et le calme rentra dans mon âme, en lisant place Maubert.

Je donne l'ordre au cocher, nous partons et bientôt après nous descendons devant une allée obscure, malpropre, et qui ne donnait pas une haute idée des habitans de la maison. Je lui pré-

sente mon bras et je lui donne la satisfaction, moyennant force politesses, de lui faire parcourir tous les appartemens des cinq étages; mais cette vaine perquisition ne pouvant pas lui faire découvrir l'objet de sa recherche, je m'attendais à la voir accablée. Il n'en fut pas ainsi, car en me regardant, je la vis affligée, mais satisfaite, et ses yeux semblaient me demander pardon. Elle avait su du fiacre même qui avait servi à la première course de sa fille, qu'il l'avait déposée devant cette maison et qu'elle était entrée dans l'allée. Elle me dit que le marmiton lui avait dénoncé qu'il était venu deux fois chez moi m'apporter des lettres de mademoiselle, et que Madelaine ne cessait de dire qu'elle était certaine que la jeune fugitive était amoureuse de moi comme je l'étais d'elle. Ils jouaient leur rôle à merveille.

Dès que j'eus reconduit madame X. C. V., je me rendis chez madame du Rumain pour lui raconter tout ce qui m'était arrivé; ensuite j'écrivis à ma jeune recluse que j'eus soin d'informer des moindres particularités de ce qui s'était passé depuis sa disparition.

Trois ou quatre jours après, madame du Rumain me remit la première lettre de mademoiselle dans laquelle elle me parlait de la tranquillité dont elle jouissait et de la vive reconnaissance qu'elle croyait me devoir. Elle me faisait l'éloge de l'abbesse et de la sœur converse, me nommait les livres qu'on lui avait donnés, et qui étaient selon

ses goûts. Elle m'informait aussi de ses dépenses et se disait heureuse, à la gêne près que l'abbesse lui avait imposée, en la priant de ne point sortir de sa chambre.

Cette lettre me fit beaucoup de plaisir, mais j'en eus un bien plus grand en lisant celle que l'abbesse avait écrite à madame du Rumain. Elle avait pris sa protégée en affection, ne tarissait pas sur son éloge, vantait sa douceur, son esprit et la noblesse de ses procédés; enfin elle assurait son amie qu'elle ne laisserait pas sa jeune malheureuse sans la voir chaque jour.

J'étais enchanté du plaisir que madame du Rumain témoignait, et je vis sa joie augmentée par le contenu de la lettre de mademoiselle que je lui remis après l'avoir lue. Il n'y avait de mécontens enfin que la pauvre mère, l'affreux Farsetti et le vieux fermier-général, dont on contait déjà la mésaventure dans les cercles, au Palais-Royal et dans les cafés. Partout on se plaisait à me mêler dans cette affaire, mais me croyant à l'abri de tout, je riais du caquetage des oisifs.

Cependant la Popelinière prit bientôt son parti en homme de cœur, car il fit de cette aventure le sujet d'une pièce en un acte qu'il écrivit lui-même et qu'il fit représenter sur son petit théâtre à Paris. Tel était le caractère de cet homme, qui trois mois après se maria, par procuration, avec une fort jolie demoiselle, fille d'un capitoul de Bordeaux. Il mourut environ deux ans après, laissant

sa veuve enceinte d'un fils qui vint au monde six mois après la mort de son père. L'indigne héritière de ce richard osa accuser sa veuve d'adultère, et fit déclarer l'enfant illégitime à la honte du parlement qui prononça cet inique arrêt, et au grand scandale de tout ce qu'il y avait en France de gens de bien. Ce jugement fut d'autant plus honteux qu'indépendamment de ce qu'on n'avait rien à redire à la conduite de l'accusée, et qu'il avait été prononcé contre toutes les lois divines et humaines, le parlement, quelque temps auparavant, n'avait pas rougi de déclarer légitime un enfant né onze mois après la mort du mari de la mère.

Je continuai mes visites à la mère de mademoiselle pendant une dixaine de jours; mais l'accueil froid que j'y recevais me fit prendre le parti de ne plus reparaître chez elle.

CHAPITRE X.

Nouveaux incidens. — J.-J. Rousseau. — Je forme un établissement de commerce. — Castel-Bajac. — On m'intente un procès criminel. — M. de Sartine.

Il y avait un mois que mademoiselle X. C. V. était au couvent et déjà on ne parlait plus de cette affaire que je croyais finie, mais j'étais dans l'erreur. Cependant je me divertissais, et le plaisir que je trouvais à dépenser à pleines mains, ne me permettait pas de penser à l'avenir.

L'abbé de Bernis, à qui je faisais régulièrement ma cour une fois par semaine, me dit un jour que le contrôleur-général lui demandait souvent de

mes nouvelles, et que j'avais tort de le négliger. Il me conseilla d'oublier mes prétentions et de lui communiquer le moyen dont je lui avais parlé d'augmenter les revenus de l'état. Je faisais trop de cas des conseils d'un homme auquel je devais ma fortune pour ne pas les suivre sans objection. Je me rendis donc chez le contrôleur, et plein de confiance dans sa bonne foi, je lui donnai mon projet. Il s'agissait de promulguer une loi en vertu de laquelle tout héritage qui ne serait pas de père en fils, fournirait à l'état le revenu total d'une année. Toute donation faite entre vivans et passée par devant notaire, devait être assujettie à la même redevance. Il me semblait que cette loi ne devait déplaire à personne, puisqu'un héritier pouvait s'imaginer n'hériter qu'un an plus tard. Le ministre en jugea comme moi, me dit que mon projet n'offrait aucune difficulté, le mit dans son porte-feuille secret et m'assura que ma fortune était faite. Huit jours après il fut remplacé par M. de Silhouette, et quand je me présentai à ce nouveau ministre, il me dit froidement que lorsqu'il serait question de promulguer la loi, il me ferait avertir. Cette loi parut en France deux ans après, et on se moqua de moi quand, m'en étant déclaré l'auteur, je m'avisai de demander la récompense à laquelle j'avais droit.

Peu de temps après, le pape étant mort, on choisit pour lui succéder le Vénitien Rezzonico, qui créa cardinal mon protecteur de Bernis, le-

quel fut exilé à Soissons par sa gracieuse majesté Louis XV, deux jours après avoir reçu la barrette de ses royales mains : voilà l'amitié des rois.

La disgrâce de mon charmant abbé me laissait sans protecteur, mais j'avais de l'or, et cette circonstance me fit supporter ce malheur avec assez de résignation.

M. de Bernis, au comble de la gloire pour avoir détruit tout ce que le cardinal de Richelieu avait fait, pour avoir, de concert avec le prince de Kaunitz, su métamorphoser l'antique haine des maisons d'Autriche et de Bourbon en une heureuse alliance qui délivrait l'Italie des horreurs de la guerre dont elle devenait le théâtre chaque fois que les deux maisons avaient maille à partir, ce qui n'était pas rare, bienfait qui lui avait mérité le premier chapeau de cardinal d'un pape qui, lors du traité, était évêque de Padoue et qui, par conséquent, avait été à portée de l'apprécier; ce noble abbé, mort il y a un an à Rome, où Pie VI le distinguait particulièrement, fut exilé de la cour pour avoir dit au roi, qui lui demandait son avis, qu'il ne croyait pas que M. le prince de Soubise fût l'homme propre à commander ses armées. Dès que la Pompadour le sut, et elle le tenait du roi lui-même, elle eut le pouvoir de le faire disgracier, ce qui mécontenta tout le monde; mais on se consola bientôt par des couplets piquans, et le nouveau cardinal ne tarda pas à être oublié. C'est le caractère

de cette nation : vive, spirituelle et aimable, elle ne sent plus ni ses malheurs ni les malheurs d'autrui dès qu'on trouve le facile secret de la faire rire.

De mon temps, on mettait à la Bastille les auteurs d'épigrammes et de couplets qui frondaient le gouvernement et les ministres, ou même simplement les concubines du roi; mais cela n'empêchait pas les beaux esprits de continuer à égayer la société, et il s'en trouvait qui tenaient à honneur d'être persécutés pour quelques bons mots. Un homme dont j'ai oublié le nom, mais qui recherchait une célébrité quelconque, s'appropria les vers suivans de Crébillon fils, et se laissa loger à la Bastille plutôt que de les désavouer. Crébillon, qui n'était pas homme à nier ses productions, dit au duc de Choiseul qu'il avait fait des vers parfaitement pareils, mais qu'il se pouvait que le détenu les eût fait comme lui. Ce bon mot fit rire, et l'auteur du Sopha ne fut point inquiété.

Grand Dieu! tout a changé de face!
Jupin opine du bonnet (1),
Vénus au conseil a pris place (2),
Plutus est devenu coquet (3),
Mercure endosse la cuirasse (4),
Et Mars a le petit-collet (5).

(1) Le roi.
(2) La Pompadour.
(3) M. de Boulogne.
(4) Le maréchal de Richelieu.
(5) Le duc de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés.

L'illustre cardinal de Bernis passa dix ans dans son exil, *procul negotiis* (1), mais non heureux, comme je l'ai su de lui-même à Rome, quinze ans après. On prétend qu'il y a plus de plaisir à être ministre qu'à être roi; mais, *cæteris paribus*, je trouve cette sentence absurde quand j'en fais, comme je le dois, l'examen sur moi-même. C'est mettre en question si l'indépendance vaut plus ou moins que son contraire. Dans un gouvernement despotique, avec un roi faible ou fainéant, qui ne porte la couronne que pour en couvrir un ministre-maître, cela peut être à la rigueur; mais partout ailleurs, c'est impossible.

Le cardinal de Bernis ne fut point rappelé à la cour, car il est sans exemple que Louis XV ait jamais rappelé un ministre disgracié; mais à la mort de Rezzonico, il dut se rendre à Rome pour assister au conclave, et il y resta toute sa vie en qualité de ministre de France.

A cette époque, madame d'Urfé ayant envie de connaître J.-J. Rousseau, nous allâmes à Montmorenci lui faire une visite, sous prétexte de lui donner de la musique à copier, besogne dont il s'occupait merveilleusement bien. On le payait double de ce qu'on payait à tout autre copiste, mais il garantissait la parfaite exécution de l'ouvrage. Dans ce temps-là cet écrivain célèbre ne vivait que de cela.

(1) Loin des affaires. Hor.

Nous trouvâmes un homme d'un maintien simple et modeste, qui raisonnait juste, mais qui ne se distinguait au reste ni par sa personne ni par son esprit. Rousseau ne nous parut pas être ce qu'on appelle un homme aimable, et comme il était loin d'avoir cette politesse exquise de la bonne compagnie, c'en fut assez pour que madame d'Urfé le trouvât grossier. Nous y vîmes la femme avec laquelle il vivait et dont nous avions entendu parler, mais à peine si elle leva les yeux sur nous. En nous retirant, la singularité du philosophe égaya notre conversation.

Je consignerai ici la visite que lui fit le prince de Conti, père de celui qu'on appelait alors comte de la Marche. Le prince, homme aimable, se rend seul à Montmorenci tout exprès pour passer une agréable journée à causer avec le philosophe, qui, à cette époque, était déjà célèbre. Il le trouve dans le parc, il l'aborde, et lui dit qu'il venait pour avoir le plaisir de dîner avec lui et pour passer la journée à causer en liberté.

— Votre altesse fera mauvaise chère, lui dit Rousseau, mais je vais dire qu'on mette un couvert de plus.

Le philosophe part, va donner ses ordres et revient trouver le prince et passe avec lui deux ou trois heures à se promener. Quand l'heure du dîner fut venue, il mène le prince dans son salon, où celui-ci voyant trois couverts, lui dit : Qui

voulez-vous donc faire dîner avec nous ? Je pensais que nous dînerions tête-à-tête.

— Notre tiers, monseigneur, lui dit Rousseau, est un autre moi-même. C'est un être qui n'est ni ma femme, ni ma maîtresse, ni ma servante, ni ma mère, ni ma fille; et qui est tout cela à la fois.

— Je le crois, mon cher, mais n'étant venu que pour dîner avec vous tout seul, je ne dînerai pas avec votre autre vous-même et je vous laisserai avec votre tout.

En disant cela, le prince le salua et partit. Rousseau ne chercha pas à le retenir.

Je fus vers le même temps témoin de la chute d'une comédie française intitulée *La fille d'Aristide*; elle était de madame de Graffigni, femme de mérite qui mourut de chagrin cinq jours après la chute de sa pièce. L'abbé de Voisenon en fut consterné, car il avait le malheur d'avoir encouragé son amie à donner cette pièce au public et on soupçonnait qu'il y avait mis la main, ainsi qu'aux *Lettres péruviennes* et à *Cénie*. Par un contraste remarquable, à peu près dans le même temps, la mère de Rezzonico mourut de joie de voir que son fils était devenu pape. La douleur et la joie tuent beaucoup plus de femmes que d'hommes, et cela démontre que si elles sont bien plus sensibles, elles sont aussi bien plus faibles.

Lorsqu'au jugement de madame d'Urfé, mon prétendu fils fut convenablement installé dans la maison de Viar, elle voulut que j'allasse lui faire

une visite avec elle. Je le trouvai logé en prince, parfaitement vêtu, choyé et presque respecté. Je fus émerveillé, car cela surpassait mes espérances ainsi que mes désirs. Elle lui avait donné toutes sortes de maîtres et un très-joli petit cheval parfaitement dressé pour lui faire apprendre l'équitation. On l'appelait M. le comte d'Aranda. Une demoiselle de seize ans, fille de Viar, très-propre et très-jolie, était chargée de le veiller et de le surveiller, et elle était toute fière de s'intituler gouvernante de M. le comte. Elle assura à madame d'Urfé qu'elle en avait un soin particulier, qu'à son réveil elle lui apportait son déjeûner au lit, qu'ensuite elle l'habillait et ne le quittait plus que lorsqu'elle l'avait couché. Madame d'Urfé applaudissait à tout, recommandait un redoublement de zèle et promettait d'être reconnaissante. Quant au petit bonhomme, il était tout heureux et ne cessait de me le dire; mais je soupçonnais quelque mystère, et je me promis d'aller le voir seul, afin de l'éclaircir.

Quand nous fûmes de retour, je dis à madame d'Urfé que j'étais vivement touché de ses bontés, que je trouvais tout délicieux, au nom près d'Aranda, qui pouvait un jour fournir matière à de fâcheuses tribulations; mais elle me répondit que le petit en avait assez dit pour qu'on pût être persuadé qu'il était en droit de porter ce nom. J'avais, me dit-elle, dans mon secrétaire un cachet aux armes de cette maison; j'y mis la main par

hasard et je le fis voir au petit, comme on montre un joujou à un enfant; mais dès qu'il y eut jeté les yeux : Comment se fait-il que vous ayez mes armes? s'écria-t-il. — Vos armes? lui dis-je ; je tiens ce cachet du comte d'Aranda ; mais comment pourriez-vous me prouver que vous êtes de cette famille ? — Ne me le demandez pas, madame ; ma naissance est un secret que je ne dois jamais révéler à personne.

Je fus vivement surpris d'une pareille imposture, et surtout de l'assurance du petit fripon ; je ne l'en aurais pas cru capable, et curieux de découvrir le fond de tout cela, je me rendis seul chez lui environ huit jours après.

Je trouvai mon soi-disant comte avec Viar qui, à la soumission avec laquelle l'enfant me parlait, dut supposer qu'il m'appartenait. Il me fit les plus grands éloges de son élève, me disant qu'il jouait supérieurement de la flûte, qu'il dansait et faisait des armes à ravir, qu'il montait bien à cheval et qu'il écrivait parfaitement. Il me fit voir alors des plumes qu'il avait taillées avec beaucoup d'art à trois, à cinq et même à onze pointes, et me pria de l'examiner sur la héraldique, science si nécessaire à un jeune seigneur, et que personne ne possédait mieux que lui.

Mon petit homme me jargonna alors, en termes de blason, la description de ses armes prétendues, et j'eus bonne envie d'éclater de rire, parce que je n'y comprenais presque rien, et qu'il y mettait

toute l'importance d'un hobereau à trente-deux quartiers. Mais j'eus un véritable plaisir à lui voir manier ses diverses plumes et écrire à main levée. Il traçait avec une merveilleuse adresse toutes sortes de lignes, et il en traçait chaque fois autant que la plume avait de becs. J'en témoignai ma satisfaction à Viar qui bientôt me laissa seul avec le petit, et nous descendîmes au jardin. Me ferais-tu le plaisir, lui dis-je, de m'apprendre d'où t'est venue la folie de te donner pour comte d'Aranda?

Il me répondit sans se déconcerter le moins du monde : J'avoue que c'est une folie, mais laissez-la-moi, je vous en prie, car elle me sert ici à me faire respecter.

— C'est une imposture que je ne saurais tolérer, car elle peut avoir des conséquences graves et nous compromettre l'un et l'autre. C'est une fourberie, mon ami, dont, à votre âge, je ne vous aurais point cru capable. Je pense bien que vous ne l'avez fait que par étourderie, mais cela peut devenir criminel, et, après ce que vous avez dit à madame d'Urfé, je ne sais trop comment je puis y remédier en sauvant votre honneur.

Je ne cessai mes remontrances que lorsque je le vis tout en pleurs et que j'eus écouté sa prière. Je préfère, me dit-il, la mortification d'être renvoyé à ma mère à la honte d'avouer à madame d'Urfé que je lui en ai imposé ; et je ne saurais supporter l'idée de rester dans cette pension s'il

me fallait quitter le nom sous lequel j'y suis connu.

Voyant que je ne pouvais point le brusquer, à moins de l'envoyer loin de Paris avec un autre nom, je lui dis de se tranquilliser, et que je penserais au moyen d'éviter toute espèce de désagrément pour lui comme pour moi. Dis-moi maintenant, mais sois vrai, de quelle nature est la tendresse que la jeune Viar a pour toi ?

— Papa, je crois que c'est le cas d'observer la discrétion que vous m'avez recommandée ainsi que maman.

— Bien ! cette manière de répondre m'en dit assez ; mais je te trouve bien savant pour un jeune marmot. Au reste, quand il s'agit d'une confession, la discrétion est déplacée, mon ami, et c'est absolument une confession que je te demande.

— Eh bien, papa, la petite Viar m'aime beaucoup et elle me le témoigne de toutes les manières.

— Et toi, l'aimes-tu aussi ?

— Oui, je l'aime.

— Reste-t-elle beaucoup avec toi le matin ?

— Nous sommes ensemble toute la journée.

— Elle assiste à ton coucher ?

— Oui, elle m'aide à me déshabiller.

— Ne fait-elle rien de plus ?

— Je ne voudrais pas vous le dire.

J'étais étonné de la mesure qu'il mettait dans ses réponses, et comme j'en savais assez pour ne

pas douter qu'ils étaient dans une parfaite intimité, je me contentai de l'exhorter à ménager sa santé, et je partis.

Depuis quelque temps j'étais, comme malgré moi, préoccupé de l'idée d'une spéculation que tous mes calculs me montraient devoir être lucrative. Il s'agissait de produire sur les étoffes de soie, au moyen de l'impression, tous les beaux dessins que l'on exécute à Lyon par les moyens lents et difficiles du tissage, et de pouvoir ainsi procurer un grand débit à des prix bien inférieurs. J'avais toutes les connaissances chimiques nécessaires, et assez de fonds pour assurer le succès de l'entreprise. Je m'étais abouché avec un homme instruit, qui comprenait bien le mécanisme de la chose ainsi que le commerce, et qui devait être directeur de l'établissement.

Je fis part de mon projet à M. le prince de Conti qui m'encouragea à le mettre à exécution, en me promettant sa protection et toutes les franchises que je pouvais désirer. Cela me décida.

Je louai dans l'enceinte du Temple une vaste et belle maison pour mille écus par an. Elle contenait une salle spacieuse dans laquelle devaient travailler toutes mes ouvrières; une autre grande salle qui devait servir de magasin, de nombreuses chambres pour y loger mes ouvriers et les employés, et un très-joli appartement pour moi, si l'envie venait à me prendre de m'y établir.

Je divisai mon entreprise en trente actions; j'en

accordai cinq au peintre dessinateur qui devait en être directeur, me réservant les vingt-cinq restantes pour en disposer en faveur des associés qui débourseraient des fonds proportionnellement. J'en donnai une à un médecin qui me donna caution pour l'emploi de garde-magasin, qui vint loger dans l'hôtel avec toute sa famille, et je pris quatre domestiques, une servante et un portier. Je dus accorder une autre action à un teneur de livres qui me pourvut de deux scribes, et qui vint pareillement se loger à l'hôtel. Plusieurs menuisiers, serruriers et peintres, étant à l'ouvrage du matin au soir, tout fut prêt en moins de trois semaines. Je laissai au directeur le soin de trouver vingt jeunes filles destinées à peindre et qui devaient recevoir leur salaire tous les samedis. Je mis dans le magasin trois cents pièces de taffetas, de gros de Tours et de camelots de diverses couleurs, pour y peindre des dessins dont je m'étais réservé le choix, et je payai tout argent comptant.

J'avais calculé avec le directeur, d'une manière approximative et ne comptant sur le débit qu'au bout d'un an, qu'il fallait que je déboursasse trois cent mille francs, ce qui ne me gênait pas. Dans tous le cas j'aurais pu recourir à mes actions dont la vente était sûre et facile; mais j'espérais bien ne jamais me trouver dans cette nécessité, car je ne visais pas à moins de deux cent mille francs de rente.

Je ne me dissimulais pas au reste que cette entreprise pouvait me ruiner, si le débit me manquait; mais comment concevoir cette crainte en voyant la beauté de mes étoffes, et en m'entendant dire chaque jour que je ne devais pas les vendre à si bon marché; la chose était difficile quand tout autorisait à nourrir les plus belles espérances.

Je déboursai en moins d'un mois, pour monter cette maison, environ soixante mille francs, et je m'étais obligé à une dépense de plus de douze cents francs par semaine.

Madame d'Urfé riait de bon cœur chaque fois qu'elle me voyait, car elle était persuadée que toute cette entreprise n'avait pour but que de dérouter les curieux et de m'assurer l'incognito, tant elle était fortement persuadée que je faisais à volonté la pluie et le beau temps.

L'aspect de vingt jeunes filles toutes plus ou moins jolies et dont la plus âgée n'avait pas vingt-cinq ans, loin de me faire trembler, comme j'aurais dû le désirer, me fit un plaisir extrême. Je me crus transporté au milieu d'un sérail, et je me plaisais à les contempler dans leur petit air modeste et soumis, attentives aux leçons du maître qui les dirigeait dans leur travail. Les mieux payées ne gagnaient que vingt-quatre sous par jour, et toutes jouissaient d'une réputation de sagesse parfaite, car elles avaient été choisies par la femme du directeur, femme mûre et dévote, qui m'avait

supplié de lui accorder cette faveur, et que j'espérais bien réduire au rôle de complaisante, si l'envie me prenait de goûter du fruit de son choix. Manon Balletti ne partagea pas ma joie; elle frémit en me voyant possesseur d'un harem où elle sentait bien que ma vertu ne tarderait pas à trouver quelque nouvel écueil. Elle me bouda tout de bon, quoique je lui eusse assuré qu'aucune d'elles ne couchait dans la maison.

Cet établissement me grandissait à mes propres yeux et me donnait une importance qui provenait à la fois de l'espoir fondé d'une fortune brillante et bien acquise et de l'idée que je fournissais à l'existence d'un assez grand nombre de personnes; mais ce bonheur était trop pur pour que mon mauvais génie ne vînt pas me jeter quelque chose en travers.

Il y avait déjà trois mois que mademoiselle X. C. V. était au couvent, et le terme de sa délivrance approchait. Nous nous écrivions deux fois par semaine, et sur cet article, je vivais fort tranquille; quant à M. de la Popelinière, il ne pouvait plus en être question, puisqu'il était marié, et mademoiselle, au sortir du couvent, devant retourner chez sa mère, il ne serait plus question de rien. Mais lorsque tout conspirait à fortifier ma sécurité, le feu qui couvait sous la cendre éclata comme on va le voir.

Un jour, en sortant d'un dîner chez madame d'Urfé, j'allai me promener aux Tuileries. J'avais

fait une couple de tours dans la grande allée, quand j'aperçois qu'une vieille femme accompagnée d'un homme vêtu en noir et portant une épée m'observe d'un air scrutateur et semble communiquer ses observations à son compagnon. La chose étant toute simple dans un lieu public aussi fréquenté, je continue ma promenade, sans plus de réflexion; mais au retour, je vois les mêmes individus arrêtés à m'observer en face. Les ayant considérés à mon tour, je me rappelle d'avoir vu cet homme dans un tripot où il portait le nom gascon de Castel-Bajac. Je reviens sur mes pas, et ayant observé de plus près la tête de la mégère, je m'aperçois avec peine que c'est elle que je suis allé consulter avec mademoiselle X. C. V. au sujet de la grossesse. Persuadé qu'elle m'avait reconnu, mais pensant n'avoir rien à craindre, je sors du jardin pour aller me promener ailleurs. Le surlendemain à onze heures, au moment où j'allais sortir pour monter en voiture, je vois un homme de mauvaise mine qui me présente un papier en me disant de le lire. Je l'ouvre, mais voyant un griffonage illisible, je le lui rends, en lui disant de le lire lui-même. Il s'exécute, et je m'entends assigné à comparaître devant le commissaire de police pour répondre à une plainte que portait contre moi la sage-femme dont j'ai oublié le nom.

Quoique je pusse facilement deviner sur quoi je serais interrogé, et persuadé qu'elle ne pourrait fournir aucune preuve de ce qu'elle déposerait

contre moi, je me rendis chez un procureur de ma connaissance, et je le chargai dans les formes de me représenter. Je l'avertis que je ne connaissais et que je n'avais jamais connu aucune sage-femme à Paris. Il se rendit chez le commissaire, et le lendemain il m'apporta copie de la plainte.

Elle se plaignait qu'une nuit j'avais été chez elle avec une jeune dame enceinte d'environ cinq mois, et que, tenant un pistolet d'une main et un rouleau de cinquante louis de l'autre, je ne lui avais laissé que l'alternative de mourir ou de gagner les douze cents francs en faisant avorter la dame qui, comme moi, était en domino, ce qui indiquait que nous sortions du bal de l'Opéra. La peur, disait-elle, l'avait empêchée de refuser nettement, mais qu'elle avait été assez maîtresse d'elle-même pour me dire que les drogues nécessaires n'étaient pas prêtes, qu'elle préparerait tout ce qu'il fallait pour la nuit suivante, et que nous l'avions quittée en lui promettant de revenir. Croyant que je n'y manquerais pas, elle était allée dès le matin prier M. Castel-Bajac de se tenir caché dans la chambre voisine, afin de la garantir de violences et pouvoir entendre les propos que je lui tiendrais; mais qu'elle ne m'avait plus revu. Elle ajoutait qu'elle n'aurait pas manqué de faire sa déclaration dès le lendemain, si elle avait su qui j'étais; mais que m'ayant reconnu la veille aux Tuileries et que M. Castel-Bajac lui ayant dit mon nom, elle croyait

du devoir de sa conscience de me dénoncer pour que je fusse livré à la rigueur des lois, et qu'elle obtînt réparation de l'outrage que je lui avais fait. Le sieur Castel-Bajac avait signé comme témoin.

La calomnie est évidente, me dit mon procureur, ou rien au moins ne peut attester la vérité des faits dont cette femme vous accuse. Je vous conseille donc de porter l'affaire au lieutenant-criminel pour en obtenir la satisfaction que votre honneur exige. Je l'autorisai à faire tout ce qu'il jugerait convenable, et trois ou quatre jours après il vint m'annoncer que ce magistrat voulait me parler en particulier, et qu'il m'attendrait chez lui le même jour à trois heures de l'après-midi.

Je ne manquai pas au rendez-vous, comme on le pense bien. Je trouvai un homme poli et tout-à-fait aimable. C'était le fameux M. de Sartine, que le roi nomma lieutenant de police deux ans plus tard. La charge de lieutenant-criminel était une charge vénale que M. de Sartine vendit dès que le monarque l'eut appelé à la tête de la police.

Aussitôt que je lui eus fait ma révérence, M. de Sartine m'invita à m'asseoir près de lui, puis il me parla ainsi :

Monsieur, je vous ai fait prier de passer chez moi pour notre avantage réciproque, car dans le cas où vous vous trouvez, nos intérêts sont inséparables. Dans le procès que l'on vous intente, vous avez raison de récriminer devant moi, si

vous êtes innocent; mais avant tout, vous devez me faire connaître la vérité dans tout son jour. Je suis prêt à vous aider en faisant abstraction de ma qualité de juge; mais vous sentez que pour établir la culpabilité de votre partie adverse, il faut la convaincre de calomnie. Je désire de vous une information extrajudiciaire et toute confidentielle, car votre affaire est déjà grave au premier chef, et de nature, malgré votre innocence, à vous croire obligé à des réserves pour votre honneur. Vos adversaires n'auront aucun respect pour votre délicatesse. Ils vous serreront tellement de près que vous vous verrez forcé de subir une condamnation infamante ou à manquer à ce que vous pouvez croire devoir à l'honneur pour manifester votre innocence. C'est une confidence de tête-à-tête que j'ai l'honneur de vous faire en ce moment. Sachez que dans certains cas l'honneur m'est cher au point de le défendre au prix des règles les plus strictes et les plus rigoureuses de la justice criminelle. Payez-moi de retour; accordez-moi une entière confiance, dites-moi tout sans réserve, et captivez par là mon amitié et ma bienveillance. Je ne risque rien, si vous êtes innocent, car la qualité d'ami ne pourra jamais m'empêcher d'être intègre; mais si vous êtes coupable, je vous plains, car je vous avertis que je serai juste.

Après lui avoir dit tout ce que le sentiment me suggérait pour lui prouver ma reconnaissance, je lui assurai que je n'étais pas dans le cas de devoir

faire des réserves par rapport à l'honneur, et que par conséquent je n'avais rien à lui dire extrajudiciairement. La sage-femme, ajoutai-je, m'est absolument inconnue; ce ne peut-être qu'une scélérate qui, de moitié avec un compagnon digne d'elle, veut m'escroquer de l'argent.

— Je me plais à le croire, me répondit-il; mais si cela est vrai, voyez comme le hasard la favorise pour vous rendre longue et difficile la preuve de votre innocence. Il y a trois mois que la demoiselle a disparu. On connaît votre intimité avec elle; vous la voyiez à toute heure; vous avez passé avec elle plusieurs heures la veille de sa disparition, et on ignore où elle est. Tous les soupçons se sont portés sur vous, et des espions payés vous guettent sans cesse. La sage-femme m'a fait présenter hier son réquisitoire par l'avocat Vauversin. Elle prétend que la dame enceinte que vous lui avez présentée est la même que celle que madame X. C. V. réclame. L'accusatrice déclare en outre que vous étiez tous deux en domino noir, et la justice a déjà vérifié qu'en effet vous vous trouviez tous deux au bal de l'Opéra en domino noir la même nuit que cette femme indique comme vous étant présentés chez elle; et de plus tous les rapports s'accordent sur un point, c'est que vous avez disparu du bal ensemble. Ce n'est là, à la vérité, que des demi-preuves; mais elles font trembler.

— Pourquoi tremblerais-je?

— Pourquoi? parce qu'un faux témoin, facile à trouver pour de l'argent, peut jurer impunément qu'il vous a vus tous deux sortir du bal et monter dans un fiacre. Un fiacre même, corrompu par un peu d'argent, peut témoigner qu'il a vous a conduits chez la sage-femme. Dans ce cas, je me verrais forcé de vous décréter de prise de corps pour vous forcer à nommer la personne que vous avez menée chez votre accusatrice. Songez qu'on vous accuse de l'avoir fait avorter et que trois mois se sont écoulés sans que sa famille ait pu découvrir son asile; on la dit morte, et sentez-vous toute l'importance d'une accusation de meurtre?

— Certainement, monsieur; mais si je périssais, tout innocent que je suis, c'est vous qui m'auriez condamné. Vous seriez plus à plaindre que moi.

— Vous avez bien raison, mais cela ne changerait en rien votre sort. Au reste, soyez sûr que je ne vous condamnerais pas innocent, mais vous auriez peut-être à languir long-temps dans un cachot avant de pouvoir prouver votre innocence. Enfin, vous voyez qu'en vingt-quatre heures cette affaire est devenue très-mauvaise, et que dans huit jours elle peut devenir affreuse. Ce qui a excité mon intérêt en votre faveur est l'absurdité de l'accusation qui m'a fait rire, mais les accessoires qui la compliquent rendent l'affaire sérieuse. Je vois la vraisemblance de l'enlèvement, je vois l'amour et l'honneur surtout qui vous for-

cent à la réserve. J'ai décidé de vous parler, et j'espère que vous m'ouvrirez votre cœur sans réserve. Je vous épargnerai tous les désagrémens qui vous menacent, tout innocent que je vous suppose. Dites-moi tout, et soyez sûr que l'honneur de la demoiselle n'en souffrira en aucune façon; mais si vous vous savez malheureusement coupable des crimes qu'on vous impute, je vous conseille de prendre des mesures prudentes qu'il ne m'appartient point de vous suggérer. Je vous préviens que dans trois ou quatre jours je vous ferai citer au greffe et que là vous ne me verrez qu'en qualité de juge, juste, mais impartial et sévère comme la loi.

J'étais pétrifié, car ce discours me montrait dans toute sa nudité le danger où je me trouvais. Je sentis tout le cas que je devais faire des offres bienveillantes de cet homme de bien, et je lui dis d'une voix altérée que tout innocent que j'étais, je me voyais dans la nécessité de me prévaloir de ses bontés relativement à l'honneur de mademoiselle X. C. V., qui, exempte de tout crime, se voyait exposée à perdre sa réputation par le bruit que ferait cette mauvaise affaire. Je sais où elle est, ajoutai-je, et je puis vous assurer qu'elle n'aurait point quitté sa mère, si on n'avait pas voulu la contraindre à épouser un homme qu'elle détestait.

— Mais cet homme est marié maintenant; qu'elle retourne chez sa mère, et vous voilà sau-

vé, à moins que la sage-femme n'insiste en soutenant que vous l'avez fait avorter.

— Hélas! monsieur, il n'est nullement question d'avortement; mais d'autres raisons l'empêchent de retourner au sein de sa famille. Je ne puis vous en dire davantage sans un consentement que je tâcherai d'obtenir. Je pourrai alors vous donner toutes les lumières que votre belle âme mérite. Accordez-moi l'honneur de m'écouter ici une seconde fois après-demain.

— J'entends; je vous écouterai bien volontiers, et je vous remercie autant que je vous félicite. Adieu.

J'étais sur le bord du précipice, mais j'étais bien décidé à sortir du royaume plutôt que de trahir le secret de ma chère malheureuse amie. Si la chose avait été possible, j'aurais volontiers étouffé l'affaire à force d'argent; mais il n'en était plus temps. J'étais persuadé que Farsetti était le principal agent de tout cet imbroglio, qu'il m'avait constamment poursuivi et que c'était lui qui payait les espions dont m'avait parlé M. de Sartine. C'était encore lui qui m'avait suscité l'avocat Vauversin, et je ne devais pas douter qu'aucun sacrifice ne lui coûtât pour arriver à me perdre. Je sentis que je n'avais rien de mieux à faire que de me confier sans réserve à M. de Sartine, mais il me fallait pour cela le consentement de madame du Rumain.

CHAPITRE XI.

Je suis interrogé. — Je donne trois cents louis au greffier. — La sage-femme et Castel-Bajac sont emprisonnés. — Mademoiselle accouche d'un garçon, et oblige sa mère à me faire réparation. — Mon procès est mis au néant. — Mademoiselle part pour Bruxelles, et va avec sa mère à Venise où elle devient grande dame. — Mes ouvrières. — Madame Baret. — Je suis volé, enfermé et remis en liberté. — Je pars pour la Hollande. — L'Esprit d'Helvétius. — Piccolomini.

Le lendemain de ma première entrevue avec M. de Sartine, je me rendis de bonne heure chez madame du Rumain. Le cas étant pressant, je pris la liberté de la faire réveiller, et dès

qu'elle put me recevoir, je l'informai exactement de tout.

Il n'y a pas à balancer, mon cher Casanova, me dit cette charmante dame, il faut tout confier à M. de Sartine et je lui parlerai aujourd'hui sans faute.

A l'instant même, elle se mit à son pupitre et écrivit au lieutenant-criminel pour lui demander une audience à trois heures, l'après-midi. Le domestique revint en moins d'une heure avec un billet qui lui annonçait qu'elle serait attendue. Nous convînmes que je la reverrais le soir et qu'elle m'instruirait alors du résultat de sa visite.

A cinq heures j'étais déjà chez elle et je n'attendis son retour que quelques instans.

J'ai tout dévoilé, me dit-elle; il sait qu'elle est à la veille d'accoucher, il sait que vous n'êtes point le père de ses œuvres, ce qui vous donne un grand reflet de générosité. Je lui ai dit que dès que mademoiselle serait délivrée et rétablie, elle rentrerait chez sa mère, sans cependant avouer sa faute, et que l'enfant serait placé en lieu sûr. Vous n'avez rien à craindre et vous pouvez être tranquille; mais comme l'action intentée doit avoir son cours, vous serez cité au greffe pour après-demain. Je vous conseille d'aller voir le greffier sous un prétexte quelconque et de trouver le moyen de lui faire accepter quelque argent.

Je fus cité et je comparus. Je vis M. de Sar-

tine *sedentem pro tribunali*. A la fin de la séance, il me dit qu'il était obligé de me décréter d'ajournement personnel, et il m'avertit que pendant mon ajournement, je ne pourrais ni m'absenter de Paris, ni me marier, parce que tout droit civil demeurait suspendu par l'action d'un procès criminel. Je lui répondis que je ne ferais ni l'un ni l'autre.

Je suis convenu, à mon interrogatoire, d'avoir été au bal de l'Opéra en domino noir, la nuit indiquée dans l'acte d'accusation, mais j'ai nié tout le reste. Quant à mademoiselle X. C. V., j'ai dit que ni moi ni personne de sa famille ne l'avions jamais soupçonnée d'être grosse.

Ma qualité d'étranger pouvant inspirer à Vauversin l'idée de me faire décréter de prise de corps, sous prétexte que je pourrais m'enfuir, je jugeai que l'occasion était favorable pour mettre le greffier dans mes intérêts, et je me rendis auprès de lui. Après lui avoir fait part de mes craintes, je lui glissai dans la main un rouleau de trois cents louis, dont je n'eus garde de lui demander quittance, lui disant que c'était pour fournir aux frais du procès, s'il arrivait que ce fût à moi à les payer. Il me conseilla d'exiger caution de la sage-femme et je chargeai mon procureur de cette besogne; mais voici ce qui arriva quatre jours après.

Je me promenais à pied sur le boulevart du Temple, lorsque je fus abordé par un Savoyard

qui me remit un billet dans lequel je trouvai qu'une personne, qui se tenait dans une allée à cinquante pas de là, désirait me parler. C'est, me dis-je à moi-même, ou une aventure amoureuse ou un cartel; allons voir. Je fais arrêter ma voiture qui me suivait, et je me rends au rendez-vous.

Je peindrais difficilement ma surprise, quand je vis devant moi l'indigne Castel-Bajac. Je n'ai, me dit-il en m'apercevant, que deux mots à vous dire. Nous sommes ici en sûreté. Je viens vous proposer un moyen sûr de finir votre procès, et de vous épargner beaucoup d'argent et d'inquiétudes. La sage-femme est sûre que c'est bien vous qui êtes allé chez elle avec une dame enceinte; mais elle est fâchée maintenant qu'on vous accuse de l'avoir enlevée. Donnez-lui cent louis; elle ira déclarer au greffe qu'elle s'est trompée, et tout sera fini pour vous. Vous ne lui paierez cette somme qu'après que sa déclaration sera faite : votre parole lui suffit. Venez avec moi parler à Vauversin, et je suis certain qu'il vous persuadera ce que je vous propose. Je sais où il est; allons, suivez-moi de loin.

Je l'avais écouté sans mot dire, et j'étais enchanté de voir avec quelle facilité ces coquins allaient se découvrir. Allons, dis-je à l'espion de Gascogne, conduisez-moi. Il sort, et je le suis au troisième étage d'une maison de la rue aux Ours, où je trouvai l'avocat Vauversin. Dès qu'il m'aper-

çut, il vint au fait sans préambule. La sage-femme, me dit-il, passera chez vous avec un témoin dans l'intention apparente de vous soutenir en face que c'est vous qui lui avez amené une femme en l'engageant à la faire avorter, et elle ne vous connaîtra pas. Elle ira ensuite au greffe avec le témoin, où elle déclarera qu'elle s'est trompée, et cela suffira pour que M. le lieutenant-criminel suspende toutes les poursuites. Par ce moyen, vous êtes sûr de gagner le procès contre la mère de la demoiselle.

Trouvant tout cela assez bien imaginé, je lui dis que je serais au Temple tous les jours jusqu'à midi.

— Mais la sage-femme a besoin de cent louis.

— C'est-à-dire que cette honnête femme met son parjure à ce prix. N'importe, je les promets et vous pouvez compter sur ma parole; mais je ne les donnerai que lorsqu'elle aura fait enregistrer sa méprise au greffe.

— Cela suffit, monsieur, pourvu que vous consentiez à débourser auparavant le quart de la somme, qui me revient pour mes frais et honoraires.

— Je suis prêt à vous satisfaire, si vous consentez à m'en donner quittance en règle.

Il hésita d'abord, mais après une longue discussion, l'argent lui tenant à cœur, il fit comme je voulais, et je lui comptai vingt-cinq louis. Il me remercia beaucoup et finit par me dire que, quoique madame X. C. V. fût sa cliente, il me donne-

rait en secret les conseils les plus propres à déjouer toutes les procédures. Je le remerciai aussi vivement que si j'avais eu l'intention de faire usage de ses offres, et je me retirai pour écrire à M. de Sartine tout ce qui venait de se passer.

Trois jours après, on m'annonça une femme et un homme qui demandaient à me voir. Je sors, et m'adressant à la femme, je lui demande ce qu'elle désire.

— Je voudrais parler à M. Casanova.

— C'est moi.

— Je me suis donc trompée, monsieur. Je vous demande pardon.

Son compagnon sourit et ils partirent.

Ce jour-là, madame la comtesse du Rumain reçut une lettre de l'abbesse qui lui annonçait que sa protégée avait mis au monde un joli poupon, et qu'elle avait eu soin de l'envoyer dans un endroit où il serait parfaitement bien soigné. Elle lui disait que mademoiselle ne quitterait le couvent qu'au bout de six semaines et qu'elle rentrerait chez sa mère munie d'un certificat qui la mettrait à l'abri de tout désagrément.

Peu de temps après, la sage-femme fut mise en prison et au secret; Castel-Bajac fut envoyé à Bicêtre et Vauversin fut rayé du tableau des avocats. Les poursuites dirigées contre moi par madame X. C. V. durèrent jusqu'à la réapparition de sa fille; mais je savais que je ne devais point m'en inquiéter. Mademoiselle rentra à l'hôtel de Bre-

tagne vers la fin d'août et présenta à sa mère le certificat de l'abbesse qui déclarait l'avoir gardée quatre mois pendant lesquels elle n'était jamais sortie et n'avait reçu aucune visite. C'était l'exacte vérité ; mais l'abbesse disait aussi qu'elle ne rentrait dans sa famille que parce qu'elle n'avait plus rien à redouter des poursuites de la Popelinière, et en cela la nonne mentait.

Mademoiselle X. C. V. sut profiter de la satisfaction que sa mère éprouvait de la revoir sans tache, à ses yeux, pour l'obliger à communiquer en personne le certificat de l'abbesse à M. de Sartine, à déclarer qu'elle se désistait de toute poursuite contre moi, et à me faire une ample réparation; lui disant que j'étais en droit de réclamer des dédommagemens, et que pour ne pas nuire à sa réputation, il fallait garder sur tout le passé un silence absolu.

La mère m'écrivit la lettre la plus satisfaisante, et je m'empressai de la faire enregistrer au greffe, ce qui mit fin à mon fatal procès dans toutes les formes. Je lui écrivis à mon tour pour la féliciter, mais je ne remis plus le pied chez elle, afin d'éviter toutes les scènes désagréables qui auraient pu résulter de ma rencontre avec Farsetti.

Mademoiselle ne pouvant plus rester à Paris où son histoire était sue de tout le monde, Farsetti se chargea de la conduire à Bruxelles avec sa sœur Madelaine. Quelque temps après, la mère alla l'y rejoindre et ils partirent pour Venise, où,

trois ans après, elle devint grande dame. Quinze ans plus tard je l'ai revue veuve, assez heureuse et jouissant d'une honorable considération par rapport à son rang, à son esprit et à ses vertus sociales; mais je n'ai plus eu avec elle aucune espèce de liaison.

Dans quatre ans, le lecteur verra où et comment j'ai retrouvé Castel-Bajac. Vers la fin de la même année 1759, avant de partir pour la Hollande, je déboursai plusieurs centaines de francs pour obtenir la mise en liberté de la sage-femme.

Je menais une vie de prince, et on pouvait me croire heureux: je ne l'étais pas. L'énorme dépense que je faisais, ma trop grande prodigalité et mon amour pour le plaisir et la magnificence, me faisaient apercevoir, malgré moi, des désagrémens dans un avenir plus ou moins éloigné. Ma manufacture m'aurait mis en état de continuer long-temps, si les malheurs de la guerre n'avaient paralysé le débit; mais je devais nécessairement me ressentir de la gêne générale qui régnait en France dans tous les états. J'avais dans mon magasin quatre cents pièces d'étoffes peintes, mais il n'était pas probable que je les vendisse avant la paix, et cette paix tant désirée n'étant guère possible que dans un avenir loin encore, j'étais menacé d'une sorte de ruine.

Dans cette appréhension, j'écrivis à Esther d'engager son père à me fournir la moitié de mes fonds, à m'envoyer un commis intelligent et à

s'associer avec moi. M. d'O. me répondit que si je voulais transporter la manufacture en Hollande, il se chargerait de tout et me donnerait la moitié des bénéfices; mais j'aimais Paris, et je n'accédai point à une proposition si avantageuse. J'ai pu m'en repentir.

Je dépensais beaucoup à ma maison de la petite Pologne, mais la dépense principale, dépense qui me ruinait et que personne ne connaissait, était celle que je faisais avec mes petites ouvrières; car avec mon tempérament et mon goût prononcé pour la variété, vingt jeunes filles, presque toutes jolies et toutes séduisantes comme le sont les Parisiennes, étaient un écueil où ma vertu devait chaque jour faire un nouveau naufrage. J'étais curieux de la plupart, et comme je n'avais pas la patience de leur faire partager ma curiosité par des soins préliminaires, elles profitaient de mon impatience et me vendaient leurs faveurs le plus chèrement qu'il leur était possible. L'exemple de la première servit de règle à toutes pour prétendre maison, meubles, argent, bijoux; et je connaissais trop peu la valeur de cent louis, pour qu'ils fussent un obstacle à ma satisfaction. Mon caprice ne durait jamais plus d'une semaine, et souvent il avait vieilli en trois ou quatre jours, et, comme de raison, la dernière venue me paraissait la plus digne de mes attentions. Dès que j'avais jeté mon dévolu sur une nouvelle, je ne voyais plus les anciennes, mais je continuais à fournir à

leurs exigences, et cela allait loin. Madame d'Urfé, qui me croyait opulent, ne me gênait pas. Je la rendais heureuse en secondant par mes oracles les opérations magiques dont elle était chaque jour plus éprise, quoique ses expériences ne la menassent jamais au but. Manon Balletti me désolait par ses jalousies et ses justes reproches. Elle ne concevait pas, et elle avait raison, comment je pouvais différer de l'épouser, s'il était vrai que je l'aimasse. Elle m'accusait de la tromper. Sa mère mourut étique dans nos bras. Dix minutes avant d'expirer, elle me recommanda sa fille, et je lui promis bien sincèrement de l'épouser; mais le destin, comme on ne cesse de le dire, s'y opposa toujours. Silvia m'avait inspiré la plus vive amitié; je la respectais comme une excellente femme, dont le cœur bienfaisant et les mœurs pures méritaient la considération et l'estime générales. Je restai pendant trois jours dans la famille, partageant du fond du cœur l'affliction de tous ceux qui la composaient.

Mon ami Tiretta perdit sa maîtresse à peu de jours de là par suite d'une douloureuse maladie. Quatre jours avant sa mort, sentant sa fin prochaine et voulant consacrer à Dieu ce qu'elle ne pouvait plus offrir aux hommes, elle congédia son amant en lui faisant présent d'une bague de prix et d'une bourse de deux cents louis. Tiretta plia bagage et vint à la petite Pologne m'apporter la fâcheuse nouvelle. Je le logeai au Temple, et

un mois après, approuvant sa vocation d'aller tenter fortune aux Indes, je lui donnai une lettre de recommandation pour M. d'O. à Amsterdam, qui, en moins de quinze jours, le plaça en qualité d'écrivain sur un vaisseau de la compagnie qui allait à Batavia. S'il avait eu une bonne conduite, il serait devenu riche; mais ayant trempé dans une conspiration, il fut obligé de s'enfuir, et depuis, il éprouva de grandes vicissitudes. J'ai su d'un de ses parens qu'en 1788 il était au Bengale, riche, mais dans l'impuissance de réaliser sa fortune pour retourner dans sa patrie et y passer heureusement le reste de ses jours. J'ignore ce qu'il est devenu depuis.

Au commencement du mois de novembre, un officier de la bouche de la cour du duc d'Elbeuf vint à ma manufacture avec sa fille pour lui acheter un habit pour le jour de ses noces. Je fus ébloui de sa beauté. Elle choisit une pièce de satin très-brillant, et sa belle figure s'anima de tout le feu du plaisir quand elle vit que son père était content du prix; mais sa peine fut grande quand elle entendit le commis qui disait à son père qu'il fallait acheter la pièce tout entière, parce qu'on ne vendait pas en détail. Je ne pouvais résister à sa peine, et pour n'être pas forcé de faire une exception en sa faveur, je me hâtai de passer dans mon cabinet. Heureux si j'avais eu l'inspiration de sortir de la maison, car j'aurais épargné beaucoup d'argent! mais aussi de quel plaisir, de quelles

jouissances ne me serais-je pas privé! Dans son désespoir, la charmante fille prie le directeur de la conduire vers moi, et celui-ci n'ose lui refuser. Elle entre; deux grosses larmes roulaient dans ses yeux et tempéraient le feu de ses regards. Monsieur, me dit-elle de but en blanc, vous êtes assez riche, vous, et vous pouvez acheter cette pièce et m'en céder une robe qui me rendra heureuse. Je jetai les yeux sur son père et je vis qu'il avait l'air de me demander pardon de la hardiesse de son enfant. Votre franchise me plaît, mademoiselle, et puisque cette complaisance doit faire votre bonheur, vous aurez la robe. Elle me sauta au cou et m'embrassa de reconnaissance, tandis que son bon homme de père se pâmait de rire. Ses baisers achevèrent de m'ensorceler. Après avoir payé la robe, le père me dit : Monsieur, je marie cette petite folle dimanche; on soupera, on dansera, et vous nous rendrez heureux, si vous voulez nous faire l'honneur d'assister à la fête. Je m'appelle Gilbert et je suis contrôleur de M. le duc d'Elbeuf. Je lui promis de ne pas y manquer, et la jeune fiancée fit un saut de joie qui me la fit trouver plus belle encore.

Le dimanche, je me rendis au lieu qu'il m'avait indiqué, mais je ne pus ni manger, ni danser. La belle Gilbert me tenait dans une sorte d'enchantement qui dura aussi long-temps que je demeurai au milieu de la société, au ton de laquelle je n'aurais jamais pu me faire. C'étaient des offi-

ciers de grandes maisons avec leurs femmes, leurs filles, gens qui singeaient les bonnes manières de leurs maîtres et qui n'en rendaient que les ridicules ; je n'y connaissais personne, personne ne savait qui j'étais ; je faisais au milieu de tout cela la figure d'un sot déplacé. Dans ces sortes de réunions, c'est celui qui a le plus d'esprit qui joue le rôle de nigaud. Chacun disait son mot à la nouvelle mariée, elle répondait à tout le monde, et on riait souvent sans s'entendre. L'époux, benêt, maigre et triste, applaudissait son épouse de ce qu'elle entretenait tous les convives dans la gaîté. Quoique je fusse amoureux de sa femme, bien loin que j'enviasse son sort, il me faisait pitié. Je devinais qu'il ne se mariait que dans l'espoir d'améliorer son sort, et je lui prédisais en moi-même la coiffure qu'il ne pouvait manquer de porter avec une femme belle et toute de feu, lui qui était laid et qui paraissait sentir fort peu le mérite d'une pareille femme. Il me vint envie d'interroger la jeune épouse, et elle m'en fournit l'occasion en venant s'asseoir près de moi au sortir d'une contredanse. Elle me remercia d'abord de ce que j'avais fait pour elle, et me dit que ma belle robe lui valait une foule de complimens.

— Je suis certain cependant qu'il vous tarde de l'ôter, lui dis-je, car je connais l'amour et l'impatience qu'il cause.

— C'est bien drôle que tout le monde s'obstine à me croire amoureuse, tandis qu'il n'y a que huit

jours que j'ai vu M. Baret pour la première fois ; avant ce temps j'ignorais absolument qu'il fût au monde.

— Et pourquoi vous marie-t-on à la hâte, sans vous laisser le temps de faire plus ample connaissance ?

— Parce que mon père fait tout à la hâte.

— Votre mari est riche sans doute ?

— Non, mais il pourra le devenir. Nous ouvrirons après-demain une boutique de bas de soie au coin de la rue St-Honoré et des Prouvaires. J'espère, monsieur, que vous vous fournirez chez nous ; nous vous servirons de préférence.

— Vous pouvez y compter, et même je vous promets de vous étrenner, quand bien même je devrais veiller à votre porte pour m'y trouver le premier.

— Oh ! que c'est aimable. Monsieur Baret, dit-elle à son mari qui était à deux pas de nous, monsieur me promet de nous étrenner. Monsieur a bien de la bonté, dit le mari en s'approchant ; cela nous portera bonheur ; et puis monsieur sera content de moi, car mes bas ne cotonnent jamais.

Le mardi, dès la pointe du jour, je suis allé croquer le marmot au coin de la rue des Prouvaires jusqu'au moment où une servante vint ouvrir la boutique. J'entre. Que voulez-vous ? me dit la fille.

— Je veux acheter des bas.

— Les maîtres sont encore couchés, et vous pouvez revenir plus tard.

— Non, j'attendrai qu'ils soient levés. Tenez, lui dis-je en lui donnant six francs, allez me chercher du café, je le prendrai ici.

— Que j'aille vous chercher du café? je ne suis pas si sotte que de vous laisser seul dans la boutique.

— Vous auriez peur que je vous volasse?

— Ma foi, on en voit bien d'autres, et je ne vous connais pas.

— Vous avez raison, mais je resterai.

Baret ne tarda pas à descendre et gronda la pauvre fille de ne l'avoir pas prévenu de suite. Va dire à madame de venir, lui dit-il, et en même temps il se hâtait de déployer des paquets pour que je pusse choisir. Il avait des gilets, des bas, des pantalons de tricot de soie; je remue tout, j'examine, mais sans me fixer sur rien jusqu'au moment où je vis descendre sa femme, fraîche comme une rose, et d'une blancheur éblouissante. Elle me sourit de la manière la plus séduisante, s'excusa sur son négligé, et me remercia de lui avoir tenu parole. Je n'y manque jamais, lui dis-je, et surtout quand il s'agit d'une dame aussi aimable que vous.

Madame Baret avait dix-sept ans, d'une taille moyenne, parfaitement bien faite; et, sans être une beauté accomplie, un Raphaël n'aurait jamais pu imaginer ni produire quelque chose de plus

attrayant, quelque chose de plus puissant pour enflammer le cœur. Ses yeux vifs et à fleur de tête, ses longues paupières qui donnaient à son regard quelque chose de si modeste et de si voluptueux, sa bouche toujours embellie par le plus agréable sourire, ses dents magnifiques, ses lèvres de rose, son éblouissante blancheur, l'attention gracieuse avec laquelle elle écoutait, le son de sa voix argentine, sa douceur pétillante, sa vivacité douteuse, le peu de prétention qu'elle montrait, ou plutôt le peu de cas qu'elle semblait faire de ses charmes, dont elle paraissait ignorer la puissance, cet ensemble inexprimable enfin, me tenait comme en extase dans la contemplation de ce joli chef-d'œuvre de la nature, dont le hasard ou un vil intérêt avait rendu possesseur le pauvre Baret que je voyais là fluet, blême, frêle, et tout attentif à ses bas dont il faisait beaucoup plus de cas que du joujou dont l'hymen l'avait gratifié à tort, puisqu'il n'en sentait pas le mérite et qu'il n'en savourait pas les douceurs.

Je choisis des bas et des gilets pour vingt-cinq louis et je les payai sans marchander. Je vis la joie peinte sur les traits de la jolie marchande, et j'en augurai favorablement pour mon amour, quoique j'eusse peu d'espérance; car il me semblait que les mois du miel ne devaient pas être propices à une intrigue. Je dis ensuite à la fille que je lui donnerais six francs lorsqu'elle m'ap-

porterait le paquet à la petite Pologne, et je partis.

Le dimanche suivant, Baret vint en personne me porter mon paquet. Je lui donnai six francs pour les remettre à la fille, mais il me dit qu'il ne serait pas honteux de les garder pour lui-même. Je trouvai cette cupidité bien vile, et d'autant plus qu'il privait sa servante d'une douceur licite après avoir fait sur les vingt-cinq louis un bénéfice assez considérable; mais j'avais besoin de me le rendre favorable, et je n'étais pas fâché de trouver un moyen si commode de lui boucher les yeux. Ainsi, tout en me promettant d'indemniser la fille, je traitai bien l'époux pour mieux l'assouplir. Je lui fais servir à déjeûner, en lui demandant pourquoi il n'avait pas amené sa femme. Elle m'en a bien prié, me répondit-il, mais je n'ai pas osé prendre cette liberté, crainte de vous déplaire.

— Vous m'auriez au contraire fait beaucoup de plaisir, car je trouve votre femme charmante.

— Vous avez bien de la bonté, monsieur; mais elle est encore bien jeune.

— Je ne vois pas qu'il y ait là de quoi se plaindre, et si elle aime à se promener, je serai charmé que vous l'ameniez une autre fois. Il me dit que cela lui ferait grand plaisir à lui-même.

Quand je passais en voiture devant sa boutique, je lui envoyais des baisers, mais sans m'arrêter, car je n'avais plus besoin de bas. Au reste, je me

serais ennuyé avec une foule de freluquets qui, à toute heure, remplissait son petit magasin. On s'occupait d'elle dans la ville; on en parlait au Palais-Royal; et j'étais bien aise d'entendre dire qu'elle n'était si réservée qu'en attendant quelque riche dupe. Cela me montrait que personne n'en avait goûté, et j'espérais que je pourrais bien être cette dupe.... volontaire.

Quelques jours après, apercevant de loin ma voiture, elle me fit signe de la main. Je descends, et son mari, après m'avoir demandé mille pardons, me dit qu'il désirait que je fusse le premier à voir des pantalons d'une nouvelle mode qu'il venait de recevoir. Ces pantalons étaient bigarrés, et aucun élégant du bon ton ne sortait le matin sans en être affublé. C'était une mode bizarre, mais fort jolie pour un jeune homme bien fait. Comme il fallait qu'ils fussent parfaitement justes, je lui dis de m'en faire faire six paires, et j'offris de les lui payer d'avance. Monsieur, en voilà de toutes les tailles; montez dans la chambre de ma femme, me dit-il, vous pourrez en essayer.

Le moment était précieux; j'acceptai, surtout quand je l'entendis dire à sa femme de venir m'aider. Je monte; elle me suit et je me mets en devoir de me déshabiller, en lui demandant pardon d'en agir ainsi en sa présence. Je m'imagine, me répondit-elle, que je suis actuellement votre valet de chambre, et je veux en faire les fonctions. Je ne crus pas devoir faire le difficile, et cédant à son

empressement, après avoir ôté mes souliers, je lui livrai ma culotte, ayant soin cependant de garder mes caleçons pour ne pas trop effaroucher sa pudeur. Quand cela fut fait, elle prit des pantalons, me les essaya, les ôta, m'en essaya d'autres, et tout cela avec décence de part et d'autre; car je m'étais imposé la loi de l'être jusqu'à la fin de ce charmant manége, en attendant mieux. Elle trouva que quatre de ces pantalons m'allaient à ravir, et n'étant pas disposé à la contredire, je lui remis seize louis qu'elle m'en demanda, et je lui dis que je me croirais heureux si elle voulait me les apporter elle-même dans un moment de loisir. Elle descendit toute fière pour montrer à son mari qu'elle savait vendre, et l'ayant suivie de près, Baret me dit que le dimanche suivant, il aurait l'honneur de m'apporter mon emplette avec sa petite femme. Vous me ferez plaisir, monsieur Baret, lui dis-je, et surtout si vous restez à dîner avec moi. Il me répondit qu'ayant une affaire pressante à deux heures, il ne pourrait s'engager qu'à condition que je lui permettrais de s'absenter pour cela, m'assurant qu'il reviendrait sur les cinq heures pour reprendre sa femme. Je ne me sentais pas d'aise tant cela m'accommodait! mais je savais me posséder, et je lui répondis avec calme que quoique cela dût me priver de sa société, il serait le maître d'agir à son gré, d'autant plus que je ne devais sortir qu'à six heures.

J'attendis le dimanche, et le couple bourgeois

me tint parole. Dès qu'ils furent chez moi, je fis fermer ma porte pour toute la journée, et comme j'étais impatient de savoir ce qui arriverait dans l'après-midi, je fis servir le dîner de bonne heure. La chère fut exquise et les vins délicieux. Le bon homme mangea bien et but largement, de sorte qu'il fallut, par politesse, lui faire remarquer qu'il avait une affaire pressante à deux heures. Comme il avait les esprits éveillés par le Champagne, il eut l'heureuse idée de dire à sa femme de se retirer seule, si ses affaires le retenaient plus tard qu'il ne croyait; et moi je m'empressai d'ajouter que je la reconduirais dans ma voiture après lui avoir fait faire un tour de promenade sur les boulevarts. Il me remercia, et témoignant quelque inquiétude d'arriver trop tard au rendez-vous, je lui mis la joie dans le cœur en lui disant qu'un fiacre payé pour toute la journée l'attendait à la porte. Il partit, et je me trouvai enfin seul avec un bijou que j'étais certain de posséder jusqu'à six heures du soir.

Dès que j'eus entendu fermer la grosse porte sur le mari débonnaire, je dis à sa femme : Je vous fait compliment, madame, d'avoir un époux aussi complaisant, car avec un homme de ce caractère, vous ne pouvez manquer d'être heureuse.

— Heureuse est bientôt dit; mais pour l'être, il faut le sentir et jouir de la tranquillité d'esprit. Mon mari a une santé si délicate, que je ne puis

me considérer que comme une garde-malade ; ensuite il a des dettes qu'il a faites pour monter son commerce, et qui nous obligent à l'économie la plus sévère. Nous sommes venus à pied pour épargner vingt-quatre sous. Le produit de notre petit commerce nous suffirait, si nous ne devions rien ; mais avec des dettes, tout s'en va pour les intérêts, et nous ne vendons pas assez.

— Vous avez cependant beaucoup de chalans, car chaque fois que je passe, j'en vois la boutique encombrée.

— Ces chalans ne sont que des oisifs, de mauvais plaisans, des libertins qui viennent pour me casser la tête de fadaises qui me donnent des nausées. Ils n'ont pas le sou, et nous ne les perdons pas de vue, de peur que leurs mains ne s'égarent. Si nous voulions leur faire crédit, il y a déjà plusieurs jours que notre magasin serait vide. Je ne puis qu'être maussade avec eux, dans l'espoir de m'en débarrasser ; mais je n'y réussis pas. Ils ont une intrépidité qui me déconcerte. Quand mon mari est au logis, je me retire dans ma chambre ; mais il est souvent absent, et alors je suis forcée de les supporter. Outre cela, la disette d'argent fait que nous vendons peu, et cependant chaque samedi il faut que nous payions les ouvriers. Je prévois qu'avant long-temps nous serons forcés de les congédier, car nous avons des billets à ordre dont l'échéance n'est pas éloignée.

Nous devons payer samedi six cents francs, et nous n'en avons que deux cents.

— Dans les premiers jours de votre mariage, cet état de gène me surprend beaucoup. Votre père devait connaître l'état de votre mari, et qu'est devenüe votre dot?

— Ma dot de six mille francs a servi en grande partie à garnir notre boutique et payer des dettes. Nous avons en marchandises trois fois plus que nous ne devons; mais quand le débit manque, le capital est mort.

— Vous m'affligez, car si la paix ne se fait pas, votre situation ne peut qu'empirer; car à mesure que vous avancerez, vos besoins augmenteront.

— Oui, car lorsque mon mari se portera bien, il sera possible que nous ayons des enfans.

— Comment! est-ce que sa santé l'empêche de vous rendre mère? Ce n'est pas possible.

— Je ne crois pas que je puisse devenir mère en restant fille; mais au reste je ne m'en soucie pas.

— Ceci me paraît incroyable! Comment un homme, à moins d'être à l'agonie, peut-il être malade auprès de vous? Il est donc mort?

— Il n'est pas mort, mais il ne montre guère de vie.

Cette saillie me fit rire, et tout en l'applaudissant je l'embrassai sans trop de résistance. Le premier baiser fut comme une étincelle électri-

que; il m'embrasa et je redoublai jusqu'à ce qu'elle fut douce comme un agneau. Je vous aiderai, ma charmante amie, lui dis-je pour l'encourager, je vous aiderai à solder le billet de samedi; et tout en parlant ainsi, je l'attirais doucement dans un cabinet où un beau divan offrait un autel commode pour compléter un sacrifice amoureux.

J'étais tout enchanté de la trouver docile à mes caresses et à ma curiosité, mais elle me surprit au-delà de toute expression quand, me disposant à la consommation de l'acte, et me tenant déjà en posture entre les deux colonnes, elle fit un mouvement qui me dérangea de manière à rendre toute exécution impossible. Je crus d'abord que ce n'était là qu'une de ces ruses que l'amour emploie souvent pour rendre la victoire plus douce en la faisant acheter par des obstacles qui rendent le plaisir plus vif; mais voyant que c'était tout de bon qu'elle se défendait: Comment! lui dis-je d'un ton à demi-fâché; pouvais-je m'attendre à ce refus dans un moment où j'ai cru lire dans vos yeux que vous partagiez mes ardens désirs?

— Mes yeux ne vous ont point trompé; mais que dirais-je à mon mari s'il me trouvait autrement que Dieu m'a faite?

— Il n'est pas possible qu'il vous ait laissée intacte.

— Mon ami, je ne vous mens pas; je vous per-

mets de vous en convaincre. Suis-je maîtresse de disposer d'un fruit qui appartient à l'hymen, avant qu'il en ait goûté la première fois?

— Non, femme divine, non; conserve ce fruit pour une bouche indigne de le savourer. Je te plains et je t'adore. Viens dans mes bras; abandonne-toi à mon amour, et ne crains rien. Le fruit ne sera point mordu; mais je puis en savourer la superficie sans y laisser aucune trace.

Nous passâmes trois heures ensemble à nous tromper par mille folies délicieuses bien propres à nous enflammer, malgré les libations réciproques et réitérées que nous nous fîmes. Une promesse mille fois répétée d'être toute à moi aussitôt que Baret pourrait croire qu'elle avait été toute à lui, me consola de ma mésaventure; et après l'avoir promenée sur les boulevarts, je la conduisis jusqu'à sa porte, où je la quittai en lui mettant dans la main un rouleau de vingt-cinq louis.

Amoureux d'elle comme il me semblait que je ne l'avais jamais été d'aucune femme, je passais devant sa boutique trois ou quatre fois par jour, faisant d'assez longs détours, au grand déplaisir de mon cocher qui se tuait à me dire que j'abîmais mes chevaux. J'étais heureux de la voir guetter l'instant où je passerais et m'envoyer des baisers en plaçant le bout de ses jolis doigts sur ses lèvres.

Nous étions convenus qu'elle ne me ferait signe de descendre que lorsque son mari aurait rompu la difficulté. Ce jour si ardemment désiré, si impatiemment attendu, arriva enfin. Au signe convenu, je tirai le cordon, et, montée sur le marche-pied de la voiture, elle me dit d'aller l'attendre à la porte de l'église de St.-Germain-l'Auxerrois.

Curieux de savoir ce qu'elle avait à me dire et de voir à quoi ce rendez-vous aboutirait, je me rendis au lieu indiqué, et un quart d'heure après, je la vis arriver, sa jolie tête cachée dans un capuchon. Elle monte dans ma voiture, me dit qu'elle a quelques emplettes à faire et me prie de la conduire au palais marchand.

J'avais des affaires moi-même, et des affaires assez pressantes; mais que peut-on refuser à l'objet qu'on adore! J'ordonne au cocher de me mener à la place Dauphine, et je me préparai à lâcher les cordons de ma bourse, car j'avais un pressentiment qu'elle allait en agir sans façon. En effet, dès que nous fûmes au palais marchand, elle entra dans toutes les boutiques, attirée par les paroles flatteuses de toutes les marchandes. Il ne s'agissait que de voir tous les bijoux, les colifichets, les modes qu'on étalait en un clin d'œil devant elle, en l'appelant *princesse*, en lui disant avec des mots sucrés que ceci, que cela lui irait à ravir. Ma Baret me regardait en me disant qu'il fallait convenir que c'était fort joli

et que ça lui ferait bien plaisir si ce n'était pas si cher. Et moi, dupe volontaire, je renchérissais sur la marchande, l'assurant que dès qu'une chose lui plaisait, elle ne pourrait pas être trop chère, et je payais.

Pendant que ma belle choisissait mille bagatelles qui faisaient ses délices, voici ce que ma mauvaise fortune m'amena pour que, quatre ans plus tard, je me trouvasse dans une situation affreuse. La chaîne des combinaisons n'est jamais interrompue.

Je vois à ma gauche une jeune personne de douze à treize ans, de la figure la plus intéressante, avec une vieille femme laide qui méprisait une paire de boucles d'oreilles de stras que la jeune fille tenait dans ses jolies mains et qu'elle contemplait avec un œil de convoitise; elle avait l'air toute triste de ne pouvoir les acheter. Je l'entendis dire à la vieille que ces boucles feraient son bonheur; mais celle-ci les lui arrache des mains et veut la faire sortir avec elle. Ma belle demoiselle, lui dit la marchande, je vous en donnerai à meilleur marché, et de presque tout aussi belles; mais la petite lui répond qu'elle ne s'en soucie pas, et se dispose à sortir en faisant une profonde révérence à ma *princesse* Baret.

Celle-ci, flattée sans doute de ce signe de respect, s'approche, l'appelle *sa petite reine*, l'embrasse, en lui disant qu'elle est jolie comme un cœur, et demande à la vieille qui elle était.

— C'est mademoiselle de Boulainvilier, ma nièce.

— Et vous avez la cruauté, madame, dis-je à la tante, de refuser à votre charmante nièce un bijou qui la rendrait heureuse? Permettez-moi, madame, de le lui offrir. En disant cela, je mets les boucles dans les mains de la jeune personne dont le front se couvre d'une aimable rougeur, et elle regarde sa tante comme pour la consulter.

— Acceptez, ma nièce, puisque monsieur a la bonté de vous faire un si beau présent, et embrassez-le pour le remercier.

— Les boucles, me dit la marchande, ne coûtent que trois louis. Là-dessus l'affaire devint comique, car la vieille tout en colère lui dit :

— Comment pouvez-vous tromper à ce point? vous ne me les avez faites que deux louis.

— Vous avez tort, madame ; je vous en ai demandé trois.

— Ce n'est pas vrai, et je ne souffrirai pas que vous voliez ce monsieur. Ma nièce, laissez-là ces boucles ; que madame les garde.

Jusque-là c'était bien ; mais la vieille gâta tout en me disant que si je voulais donner les trois louis à sa nièce, elle irait acheter ailleurs des boucles deux fois plus belles. Cela m'étant égal, je mets en souriant les trois louis devant la demoiselle qui tenait encore son bijou dans ses mains La marchande, alerte, s'empare de l'argent en disant que le marché était fait et que les trois louis

lui appartenaient, et que les boucles étaient la propriété de la demoiselle.

— Vous êtes une friponne ! lui cria la vieille furieuse.

— Et vous une vieille maq......., lui repliqua la marchande ; je vous connais.

La populace s'attroupait devant la boutique, attirée par les cris de ces deux mégères. Prévoyant quelque désagrément, je pris la tante par le bras et la mis doucement dehors. La nièce, contente d'avoir ses belles boucles d'oreilles et se souciant fort peu qu'elles me coûtassent trois louis plutôt que deux, la suivit. Nous la retrouverons en temps et lieu.

Ma Baret m'ayant fait jeter au vent une vingtaine de louis que son pauvre mari aurait regrettés bien plus que moi, nous remontâmes en voiture et je la reconduisis à la porte de l'église où je l'avais prise. Chemin faisant, elle me dit qu'elle viendrait passer cinq ou six jours à la petite Pologne, et que ce serait son mari qui me demanderait la grâce de lui accorder cette faveur.

— Quand me le demandera-t-il ?

— Demain si vous passez. Venez acheter quelques paires de bas ; j'aurai la migraine et Baret vous parlera.

On peut croire que je fus exact à me rendre chez le bon homme, et comme je ne vis point madame dans le magasin, je m'informai amicalement

de sa santé. Elle est malade et couchée, me dit-il; elle a besoin d'aller prendre pendant quelques jours l'air pur de la campagne.

— Si vous n'avez point fait choix d'un endroit, je vous offre un appartement à la petite Pologne.

Il me répondit par un sourire d'approbation.

— Je vais la prier d'accepter; en attendant, monsieur Baret, empaquetez-moi une douzaine de paires de bas.

Je monte, je la trouve au lit, riante, malgré sa migraine de commande. L'affaire est faite, lui dis-je, vous allez en être informée dans l'instant. En effet, le mari monte avec mes bas et lui annonce que je voulais bien avoir la bonté de lui accorder une chambre chez moi. La petite rusée me remercie, en assurant son mari que le grand air lui rendra bientôt la santé. Rien ne vous manquera, madame, lui dis-je, mais vous voudrez bien me pardonner si je ne puis guère vous tenir compagnie à cause de mes affaires. M. Baret pourra venir passer la nuit avec vous et partir le matin d'assez bonne heure pour être à l'ouverture de son magasin. Après bien des complimens, Baret conclut qu'il ferait venir sa sœur pendant tout le temps que sa femme demeurerait chez moi, et je partis en leur disant que dès le soir même les ordres seraient donnés pour les recevoir dans le cas où je ne serais pas chez moi à leur arrivée.

Le lendemain je ne rentrai qu'après minuit, et

ma cuisinière m'annonça que les deux époux, après avoir bien soupé, étaient allés se coucher. Je la prévins que je dînerais tous les jours chez moi, et je fis fermer ma porte à tout le monde.

Le lendemain je fus matinal, et m'étant informé si l'époux était levé, j'appris qu'il était parti au point du jour et qu'il ne reviendrait qu'à l'heure du souper. Madame dormait encore. Je pensais bien qu'elle ne dormirait pas pour moi, et j'allai lui faire ma première visite. En effet, elle était éveillée, et je préludai à des plaisirs plus doux par mille baisers qu'elle me rendit avec usure. Nous plaisantâmes aux dépens du bon homme qui était venu me confier lui-même un bijou dont j'allais faire un si bel usage, et nous nous félicitâmes de pouvoir en liberté nous sacrifier l'un à l'autre pendant toute une semaine. Allons, mon cœur, levez-vous, mettez-vous en petit déshabillé, et quand vous serez prête, le déjeûner vous attendra dans ma chambre.

Elle ne fit pas une longue toilette : une robe de matin en toile de coton, un joli bonnet garni d'une fine dentelle, un fichu de linon....; mais que ce petit déshabillé était embelli par la fraîcheur et les roses de son teint ! Nous déjeûnâmes assez vite; nous étions pressés; et quand nous eûmes fini, je fermai ma porte et nous nous livrâmes au bonheur.

Surpris de la trouver telle que je l'avais laissée

la dernière fois, je lui dis que j'espérais..... mais elle, sans me donner le temps d'achever ma phrase, me dit : Mon bijou, Baret croit ou feint de croire qu'il a fait ses fonctions de mari ; mais il n'en est rien, et je suis disposée à me mettre avec toi dans l'état à ne pas lui laisser le moindre doute.

— Ce sera, mon ange, lui rendre un service essentiel, et le service sera bien fait.

Tout en disant ces mots, j'étais sur le seuil du temple, et j'ouvris la porte d'une manière à briser toutes les résistances. Un petit cri, puis quelques soupirs m'annoncèrent que le sacrifice était complet, et au fait l'autel de l'amour était inondé du sang de la victime. Après une ablution très-nécessaire, le sacrificateur exerça de nouveau son zèle sur la victime qui, devenue intrépide, provoquait sa fureur, et ce ne fut qu'après la quatrième immolation que nous remîmes la joûte à un autre moment. Nous nous fîmes mille sermens d'amour, de constance, et peut-être étions-nous sincères dans nos promesses, puisque nous étions ivres de bonheur.

Nous ne nous séparâmes que pour nous habiller ; ensuite, ayant fait un tour de jardin, nous dînâmes tête-à-tête, certains de retrouver dans un repas délicieux assaisonné des meilleurs vins, les forces nécessaires pour contenter nos ardens désirs, et les endormir dans les plus douces jouissances.

Au dessert, pendant que je lui versais du Champagne, je lui demandai comment, avec un tempérament de feu, elle avait pu se conserver intacte jusqu'à ce jour. L'amour, lui dis-je, aurait pu cueillir plus tôt un fruit dont l'hymen n'a pu jouir. Tu as dix-sept ans, et il y en a bien deux que la poire était mûre.

— Oui, je le crois, mais je n'ai jamais aimé, et voilà le pourquoi de tout.

— N'as-tu pas eu quelque courtisan aimable?

— On m'a recherchée, mais en vain. Mon cœur ne parlait pas. Mon père a peut-être cru le contraire quand je le priai, il y a un mois, de me marier bien vite.

— Ce serait assez naturel; mais puisque tu n'aimais pas, pourquoi l'as-tu donc tant pressé?

— Je savais que le duc d'Elbeuf ne tarderait pas à revenir de la campagne, et que s'il m'avait encore trouvée libre, il m'aurait forcée de devenir la femme d'un homme que je méprise et qui me voulait à toute force.

— Et qui est donc cet homme pour lequel tu as tant d'aversion?

— C'est un des infâmes mignons du duc, un véritable monstre qui couche avec son maître.

— Comment! est-ce que le duc a de ces goûts-là?

— Très-certainement. Il a quatre-vingt-quatre ans et il croit être devenu femme; il prétend qu'il lui faut un époux.

Je pouffais de rire.

— Mais est-il bel homme, ce soupirant?

— Moi je le trouve horrible, mais tout le monde dit qu'il est beau.

La charmante Baret passa huit jours chez moi, et chaque jour nous renouvelâmes à plusieurs reprises un combat où nous étions toujours vaincus et toujours vainqueurs. J'ai vu peu de femmes aussi jolies, aussi attrayantes qu'elle, et jamais je n'en ai vu de plus fraîches ni d'aussi blanches. Sa peau était un satin composé de feuilles de roses; son haleine avait quelque chose d'aromatique qui rendait ses baisers extrêmement suaves. Elle avait la gorge merveilleusement formée, et les deux globes dont elle était surmontée, ornés de deux perles de corail, avaient la dureté du marbre. Sa taille était fine, et la courbe qui la terminait était d'une perfection à défier le pinceau du peintre le plus habile. Je trouvais à la contempler un plaisir que je ne saurais dire, et au milieu de mon bonheur, je me sentais malheureux de ne pouvoir suffire à tous les désirs que tant de charmes réveillaient en moi. La frise qui couronnait les colonnes était composée de petites boucles d'un or pâle d'une extrême finesse, et mes doigts s'évertuaient en vain pour leur donner un autre pli que celui qui leur était naturel. Elle n'avait pas été difficile à former aux mouvemens vifs et gracieux qui doublent le plaisir; la nature chez elle avait fait tous les frais de cette éducation, et je ne crois pas qu'on puisse en trouver de plus parfaite.

Nous vîmes arriver le jour de son départ avec une égale répugnance, et nous ne pouvions nous consoler de ce malheur que par l'espoir de nous réunir le plus souvent possible. Trois jours après son retour chez elle, plus amoureux que jamais, j'allai la voir, et je lui fis présent de deux billets de Mézières de cinq mille francs chacun. Son mari en pensa tout ce qu'il voulut, mais il fut heureux de pouvoir payer ses dettes, et d'être, par cette bonne fortune, en état de continuer son commerce et d'attendre la fin de la guerre. Il y a tant de maris qui se trouveraient heureux d'avoir une femme aussi productive!

Au commencement du mois de novembre, je vendis pour cinquante mille francs d'actions à un nommé Garnier de la rue du Mail, en lui cédant le tiers des étoffes peintes que j'avais dans mon magasin, acceptant un contrôleur choisi par lui et payé par la société en commun. Trois jours après la signature du contrat, je touchai l'argent, mais dans la nuit, le médecin garde-magasin vida le coffre et partit. Je n'ai jamais pu concevoir la possibilité de ce vol que par la connivence du peintre. Cette perte me fut très-sensible, car mes affaires commençaient à s'embrouiller; et pour comble de malheur, Garnier, par un acte de justice qui me fut signifié par huissier, me somma de lui restituer les cinquante mille francs. Je répondis que je ne lui devais rien, puisque son contrôleur était installé; que le contrat et la vente étaient en bonne

forme, et que puisqu'il était associé, la perte devait être supportée en commun. Comme il persistait, on me conseilla de plaider; mais Garnier commença par déclarer le contrat nul, en m'accusant indirectement d'avoir détourné la somme dont j'affectais, disait-il, d'être volé. Je l'aurais volontiers rossé d'importance pour lui apprendre à vivre, mais il était vieux et cela n'aurait pas amélioré l'affaire. Je pris donc patience. Le marchand qui avait cautionné le médecin ne se trouva plus; il venait de faire banqueroute. Garnier fit saisir tout ce qu'il y avait au magasin, et séquester entre les mains du *Roi de Beurre*, à la petite Pologne, mes chevaux, mes voitures, et tout ce que j'avais.

Au milieu de tant de désagrémens, je congédiai mes ouvrières; c'était toujours une grande dépense de moins; je renvoyai les ouvriers et les domestiques que j'avais à ma manufacture. Le peintre seul resta; il n'avait rien à réclamer, s'étant toujours payé de ses mains dans la vente des étoffes.

J'avais un procureur honnête homme, chose que l'on trouve rarement; mais mon avocat, qui m'assurait toujours que mon procès touchait à sa fin, était un fourbe. Dans le cours de la procédure, Garnier m'envoya un maudit exploit qui me condamnait à payer. Je le portai de suite à mon avocat qui me promit d'interjeter appel le même jour et qui n'en fit rien, s'appropriant ainsi

tous les frais que je faisais ou croyais faire pour soutenir un procès qu'en bonne justice je n'aurais pas dû perdre. On sut me soustraire deux autres assignations d'ordre, et sans que je m'en doutasse le moins du monde, je me vis décrété de prise de corps par défaut. A huit heures du matin on m'arrêta, rue St-Denis, dans mon propre équipage. Le chef des sbires s'étant assis à mes côtés, un second se plaça près du cocher et un troisième monta derrière la voiture; en cet état, on força le cocher à prendre le chemin du Fort-l'Évêque.

Dès que les familiers de la justice m'eurent consigné au geôlier, celui-ci me dit qu'en payant cinquante mille francs ou en fournissant bonne caution, je pouvais à l'intant recouvrer ma liberté. Je n'ai, lui dis-je, ni l'un ni l'autre sous la main.

— Vous resterez donc en prison.

Le geôlier m'ayant conduit dans une chambre assez propre, je lui dis que je n'avais reçu qu'une seule assignation.

— Cela ne m'étonne point, me répondit-il, car ces choses-là arrivent fort souvent; mais c'est fort difficile à prouver.

— Apportez-moi tout ce qui m'est nécessaire pour écrire, et procurez-moi un commissionnaire sûr.

J'écrivis à mon avocat, à mon procureur, à madame d'Urfé et à tous mes amis, en finissant par mon frère, qui venait de se marier. Le procureur

vint tout de suite, mais l'avocat se contenta de m'écrire en m'assurant qu'il avait fait enregistrer l'appellation, et que mon arrestation étant illégale, je pourrais la faire payer cher à ma partie adverse. Il finissait par me prier de le laisser agir et d'avoir patience pendant quelques jours.

Manon Balletti m'envoya son frère avec ses boucles d'oreilles en diamant. Madame du Rumain me dépêcha son avocat, homme d'une rare probité, et m'écrivit un billet amical dans lequel elle me disait que si j'avais besoin de cinq cents louis, elle me les enverrait le lendemain. Mon frère ne me répondit pas et ne vint pas me voir. Quant à ma chère madame d'Urfé, elle me fit dire qu'elle m'attendait à dîner. Je la crus folle, car je n'imaginais pas qu'elle voulût se moquer de moi.

A onze heures, ma chambre était pleine de monde. Le pauvre Baret était venu tout en pleurant et m'offrant toute sa boutique. Ce brave homme me toucha vivement. Enfin on m'annonce une dame venue en fiacre. J'attends, personne ne vient. Impatient, je fais appeler le porte-clés, qui me dit qu'après avoir pris quelques informations auprès du greffier de la prison, elle était repartie. A la description qu'on me fit de cette dame, je devinai facilement madame d'Urfé.

J'étais désagréablement affecté de me trouver privé de ma liberté. Je me rappelais les Plombs, et quoique je ne pusse en aucune manière comparer ma situation à celle des temps passés, je me

trouvais malheureux, car cette détention devait me discréditer dans tout Paris. Ayant trente mille francs tout prêts, et des bijoux pour plus du double, j'aurais pu déposer le paiement et sortir sans délai; mais je ne pouvais me résoudre à ce sacrifice, malgré les pressantes sollicitations de l'avocat de madame du Rumain qui voulait me persuader de sortir à tout prix. Vous n'avez, me disait cet honnête homme, qu'à déposer la moitié de la somme que je vais consigner au greffe, et je vous promets en peu de temps une sentence favorable pour la retirer.

Nous discutions vivement cette matière, quand mon geôlier entra en me disant avec beaucoup de politesse : Monsieur, vous êtes libre, et une dame vous attend à la porte dans son équipage.

J'appelle le Duc, mon valet de chambre, et je lui ordonne d'aller voir qui était cette dame. Il revient; c'était madame d'Urfé. Je tire ma révérence à tout le monde, et après quatre heures d'une détention fort désagréable, je me retrouve libre dans un brillant carrosse.

Madame d'Urfé me reçut avec beaucoup de dignité. Un président à mortier qui se trouvait avec elle dans la berline me demanda pardon pour son pays, où, par des abus crians, les étrangers se voyaient souvent exposés à ces sortes d'avanies. Je remerciai madame d'Urfé en peu de mots, lui disant que c'était avec bien du plaisir que je me voyais devenu son débiteur, mais que c'était Gar-

nier qui profitait de sa noble générosité. Elle me répondit avec un agréable sourire qu'il n'en profiterait pas si facilement, et que nous parlerions de cela à dîner. Elle voulut que j'allasse sans retard me promener aux Tuileries et au Palais-Royal, afin de convaincre le public que le bruit de ma détention était faux. Le conseil était bon ; je fis ce qu'elle voulait et je lui promis d'être chez elle à deux heures.

Après m'être bien montré aux deux promenades les plus fréquentées de Paris, à celles au moins où l'on fait le plus d'attention aux individus, car sur les boulevarts on ne voit que des masses ; après m'être amusé de l'étonnement que je voyais sur certaines figures dont je savais être connu, j'allai remettre les boucles d'oreilles à ma chère Manon, qui, en m'apercevant, fit un cri de surprise et de bonheur. Je la remerciai tendrement de la preuve qu'elle venait de me donner de son attachement, et je dis à toute la famille que je n'avais été arrêté que par un guet-apens que je saurais faire payer cher à celui qui l'avait ourdi. Je leur promis d'aller passer la soirée avec eux, et je me rendis chez madame d'Urfé.

Cette bonne dame, dont on connaît le travers, me fit rire en me disant, dès qu'elle me vit, que son génie l'avait informée que je m'étais fait arrêter exprès pour faire parler de moi, pour des raisons que seul je connaissais.

Aussitôt que j'ai été informée de votre arresta-

tion, je me suis rendue au Fort-l'Évêque, et dès que j'ai su du greffier de quoi il s'agissait, je suis venue prendre des obligations sur l'Hôtel-de-Ville, et je les ai déposées pour vous cautionner. Mais, si vous n'êtes pas en état de vous faire rendre justice, Garnier aura affaire à moi avant de se payer sur le dépôt que j'ai fait. Quant à vous, mon ami, vous devez commencer par attaquer l'avocat au criminel, car il est évident qu'il n'a point fait enregistrer votre appel, et qu'il vous a trompé et volé.

Je la quittai vers le soir, en l'assurant que sous peu de jours elle retirerait sa caution, et j'allai successivement au Théâtre-Français et au Théâtre-Italien, où je me promenai dans le foyer, afin que ma réapparition fut complète; ensuite j'allai souper avec Manon Balletti qui était toute heureuse d'avoir trouvé une occasion de me donner une preuve de sa tendresse; et je la comblai de joie en lui apprenant que j'allais abandonner ma manufacture, car elle était persuadée que mon sérail était le seul obstacle qui s'opposât à notre mariage.

Je passai toute la journée suivante chez madame du Rumain. Je sentais tout ce que je lui devais, tandis que son excellent cœur lui faisait croire que rien ne pouvait assez me récompenser des oracles qui lui persuadaient que, par leur moyen, elle ne pouvait jamais faire de démarche hasardée. Je ne concevais pas qu'avec beaucoup d'esprit, et, sous tous les autres rapports, avec

un jugement très-sain, elle pût donner dans un pareil travers. J'étais fâché de ne pouvoir pas la désabuser, et j'étais malheureux quand je réfléchissais qu'il fallait que je la trompasse, et que ce n'était en grande partie qu'à cette tromperie que je devais les égards qu'elle me témoignait.

Mon emprisonnement me dégoûta de Paris, et me fit concevoir pour les procès une haine que je nourris encore. Je me voyais engagé dans un double dédale de chicane et contre Garnier et contre mon avocat. Il me semblait qu'on me menait au supplice chaque fois que j'étais obligé d'aller solliciter, dépenser mon argent chez les avocats, et perdre un temps précieux que je ne croyais bien employé qu'à me procurer du plaisir. Dans cet état violent, si peu en harmonie avec mon caractère, je pris la sage résolution de travailler solidement à ma fortune, de manière à me rendre indépendant des événemens, et maître d'arranger mes plaisirs selon mes goûts. Je me décidai d'abord à me défaire de tout à Paris, d'aller une seconde fois en Hollande pour me remettre en fonds, dans l'intention de les placer en rente viagère sur deux têtes et de vivre dès lors à l'abri de tout souci importun. Les deux têtes devaient être celle de ma femme et la mienne; ma femme devait être Manon Balletti, et ce projet, que je lui communiquai, aurait comblé ses vœux, si, comme elle le souhaitait, j'avais commencé par l'épouser.

Je renonçai d'abord à la petite Pologne qui ne devait me rester que jusqu'à la fin de l'année, puis je retirai de l'École-Militaire quatre-vingt mille francs qui me servaient de caution pour mon bureau de loterie de la rue Saint-Denis. Ainsi je me défis de mon ridicule emploi de receveur de la loterie, et je fis présent de mon bureau à mon commis, après l'avoir marié; je fis sa fortune. Un ami de sa femme le cautionna; c'est chose assez ordinaire.

Ne voulant pas laisser madame d'Urfé dans l'embarras d'un procès ridicule avec Garnier, j'allai à Versailles pour prier l'abbé de la Ville, son grand ami, à l'engager à un accommodement.

L'abbé s'en chargea d'autant plus volontiers qu'il sentait que son ami avait tort, et quelques jours après, il m'écrivit d'aller trouver Garnier, m'assurant que je le trouverais disposé à un accommodement à l'amiable.

Garnier était à Ruelle: j'allai l'y trouver. Il avait à peu de distance de ce village une maison qui lui avait coûté quatre cent mille francs; belle propriété pour un homme qui avait amassé de grands biens dans la fourniture des vivres pendant la dernière guerre. Cet homme était dans l'opulence; mais à soixante-dix ans, il avait le malheur d'aimer les femmes, et l'impuissance l'empêchait d'être heureux. Je le trouvai en société de trois jeunes demoiselles, jolies et de bonne famille, comme je l'ai su depuis; mais elles

étaient pauvres, et la misère seule pouvait les forcer à se montrer complaisantes et à souffrir de dégoûtans tête-à-tête avec ce vieux libertin. Je restai à dîner, et j'eus occasion de voir leur modestie au travers de cette sorte d'humiliation qu'imprime presque toujours l'indigence. Après le dîner, Garnier s'endormit et me laissa le soin d'entretenir ces jeunes et intéressantes personnes que j'aurais bien volontiers arrachées à leur malheur, si je l'avais pu. A son réveil, nous passâmes dans un cabinet pour conférer sur notre affaire.

Je le trouvai d'abord exigeant et tenace; mais lorsque je lui eus dit que je me disposais à quitter Paris sous peu de jours, et qu'il vit qu'il ne pouvait pas m'en empêcher, il sentit que si madame d'Urfé demeurait chargée du procès, elle le prolongerait à volonté et que finalement il pourrait le perdre. Cela lui donna à penser, et il m'engagea à passer la nuit chez lui. Le lendemain après déjeûner, il me dit: Ma résolution est prise; je veux vingt-cinq mille francs, ou je plaiderai jusqu'à la mort.

Je lui répondis qu'il trouverait la somme chez le notaire de madame d'Urfé, et qu'il pourrait la toucher dès qu'il aurait donné main-levée de la caution au Fort-l'Évêque.

Je ne parvins à persuader à madame d'Urfé que j'avais bien fait d'en venir à un accommodement, qu'après lui avoir dit que mon oracle exigeait que je ne partisse de Paris qu'autant que mes affaires

seraient toutes arrangées, afin que personne ne pût m'accuser de m'être éloigné pour éviter la poursuite de créanciers que je n'aurais pu satisfaire.

A deux ou trois jours de là, j'allai prendre congé de M. de Choiseul qui me promit d'écrire à M. d'Affri, pour qu'il me secondât dans toutes mes négociations, si je pouvais arranger un emprunt à cinq pour cent, fût-ce avec les états-généraux ou avec une compagnie de particuliers. Vous pouvez, me dit-il, assurer à tout le monde que dans le courant de l'hiver la paix sera conclue, et je vous promets que je ne souffrirai pas que vous soyez frustré de vos droits à votre retour en France.

M. de Choiseul me trompait, car il savait bien que la paix ne serait pas faite; mais je n'avais aucun projet d'arrêté, et je me repentais trop d'avoir eu trop de confiance envers M. de Boulogne, pour rien entreprendre en faveur du gouvernement, à moins que l'avantage ne fût palpable et immédiat.

Je vendis mes chevaux, mes voitures, mes meubles, je me rendis caution pour mon frère qui avait été obligé de faire des dettes qu'il était sûr de pouvoir payer en peu de temps, car il avait sur le chevalet plusieurs tableaux qui étaient attendus avec impatience par de riches seigneurs qui les avaient commandés. Je pris congé de Manon que je laissai baignée de larmes, quoique je lui jurasse

du fond de mon cœur de ne pas tarder long-temps à venir l'épouser.

Enfin, tous les préparatifs de départ étant faits, je quittai Paris avec cent mille francs en bonnes lettres de change et pareille somme en bijoux. J'étais seul dans ma chaise de poste : le Duc me précédait à cheval, parce que le drôle préférait aller à franc étrier que de rester sur le siége.

Ce le Duc était un Espagnol de dix-huit ans, fort intelligent et que j'aimais surtout parce qu'il me coiffait mieux que personne; je ne lui refusais pas un plaisir que je pouvais lui accorder au prix d'un peu d'argent. J'avais en outre un bon laquais suisse qui me servait de courrier.

C'était le premier de décembre de 1759; le froid était assez sensible, mais j'étais prémuni contre ses rigueurs. Ma chaise étant bien close me permettait de lire commodément, et je pris *l'Esprit* d'Helvétius, que je n'avais pas encore eu le temps de lire. Après l'avoir lu, je fus encore plus surpris du bruit qu'il avait fait que de la sottise du parlement qui l'avait condamné; car ce corps de haute magistrature était soumis à l'influence du clergé et de la cour, et par l'instigation de l'un et de l'autre, il avait fait tout ce qu'il fallait pour ruiner Helvétius, homme très-aimable, et qui certes avait plus d'esprit que son livre. Je n'ai rien trouvé de nouveau ni dans la partie historique à l'égard des mœurs des nations où Helvétius nous débite des balivernes, ni dans la morale

dépendante du raisonnement. C'est toutes choses dites et redites depuis des siècles, et Blaise Pascal en avait dit infiniment plus, mais il l'avait dit mieux et avec plus de ménagement. Helvétius, voulant continuer à résider en France, fut obligé de se rétracter. Il préféra la vie douce qu'il y menait à son honneur et à celui de son système, c'est-à-dire à son propre esprit Sa femme avait l'âme plus grande que lui, car elle inclinait à vendre tous les biens qu'ils possédaient et à se réfugier en Hollande, plutôt que de se soumettre à la flétrissure d'une palidonie. Helvétius aurait peut-être suivi la noble inspiration de son épouse, s'il avait pu prévoir que son inconcevable rétractation allait changer son livre en une fourberie; car il parut avouer, en se rétractant, qu'il avait écrit sans conviction, qu'il avait badiné et que tous ses raisonnemens n'étaient que des sophismes. Au reste, bien des bons esprits n'avaient pas attendu sa triste palidonie pour faire justice de son pitoyable système. Eh quoi! parce que dans tout ce qu'il fait l'homme est toujours l'esclave de son propre intérêt, il s'ensuivrait que tout sentiment de reconnaissance serait ridicule et qu'aucune action ne peut ni nous honorer ni nous déshonorer? Un scélérat et un homme de bien pourraient être pesés dans la même balance? Si un système aussi désespérant n'était pas absurde, la vertu ne serait qu'une duperie, et s'il pouvait être vrai, la société devrait le proscrire, puisqu'elle ne

pourrait se conserver au milieu de la corruption qui en serait l'inévitable conséquence ; à plus forte raison doit-elle l'anéantir lorsque tout montre sa hideuse monstruosité.

On aurait pu démontrer à Hélvétius qu'il est faux que dans tout ce que nous faisons notre propre intérêt soit notre premier mobile, et que c'est la chose que nous devions consulter de préférence. Il serait singulier qu'il n'eût pas admis la vertu, lui qui la pratiquait si bien! Serait-il possible qu'il ne se fût jamais reconnu pour honnête homme, lui dont toutes les actions portaient le caractère de l'homme de bien ? Il serait plaisant qu'il n'eût été excité à publier son ouvrage que par un sentiment de modestie! mais cela même aurait détruit la vérité de son système. Et si cela est, a-t-il bien fait de se rendre méprisable, pour ne pas mériter le reproche d'être orgueilleux ? La modestie n'est une vertu que lorsqu'elle est naturelle ; si elle est affectée ou mise en action par un simple effet de l'éducation, elle est hideuse. Je n'ai jamais connu personne d'aussi véritablement modeste que le célèbre d'Alembert.

Arrivé à Bruxelles, où je passai deux jours, j'allai me loger à l'hôtel de l'Impératrice, et le hasard m'y fit rencontrer mademoiselle X. C. V. avec Farsetti ; mais je fis semblant de ne pas les apercevoir. De là, je me rendis directement à la Haye et je descendis au Prince d'Orange. Ayant demandé à l'hôte quelles étaient les personnes

qui composaient sa table, il me dit que c'étaient des officiers généraux et des officiers supérieurs de l'armée hanovrienne, des dames anglaises, et un prince Piccolomini avec son épouse ; cela me décida à faire nombre en si bonne compagnie.

Inconnu de tous et me renfermant dans le rôle d'observateur, je m'attachai de préférence à étudier la prétendue princesse italienne, assez jolie, et surtout son mari qu'il me semblait connaître. Dans le courant de la conversation, on vint à parler du fameux St.-Germain, et j'appris qu'il était logé dans le même hôtel.

J'étais rentré dans ma chambre et je me disposais à me coucher, quand mon prince Piccolomini entra et vint m'embrasser comme une ancienne connaissance. Un coup d'œil que vous m'avez lancé, me dit-il, m'a prouvé que vous me reconnaissiez. Je vous ai également reconnu tout de suite, malgré les seize années que nous avons laissées derrière nous depuis que nous nous sommes vus à Vicence. Demain vous pourrez dire à tout le monde que nous nous sommes reconnus, que je ne suis pas prince, mais bien comte ; et voilà mon passe-port du roi de Naples que je vous prie de lire.

Pendant ce rapide monologue, je n'avais pas pu prononcer un seul mot, et j'avais beau étudier les traits de mon interlocuteur, je ne pouvais me rappeler autre chose, sinon que je l'avais vu, sans pouvoir préciser ni le temps, ni le lieu, ni la cir-

constance. J'ouvre le passe-port, et je vois Ruggero di Rocco, comte Piccolomini. Cette lecture me suffit; je me souvins qu'un individu de ce nom exerçait la profession de maître d'armes à Vicence, et alors ses traits, quoique bien changés, ne me laissèrent plus d'incertitude sur l'identité du spadassin et du comte. Je vous félicite, lui dis-je, de ne plus faire ce métier; celui que vous avez pris vaut sans doute beaucoup mieux.

— Je le faisais alors, me répondit-il, pour ne pas mourir de faim; car j'avais un père si dur, qu'il ne me donnait pas de quoi vivre, et j'avais déguisé mon nom pour ne point l'avilir. A la mort de mon père, je suis entré en possession de ses biens, et j'ai épousé à Rome la dame que vous avez vue.

— Vous avez eu bon goût, car elle est belle.

— On la trouve telle, et je l'ai épousée par amour.

Il finit par m'inviter à l'aller voir dans sa chambre le lendemain après dîner, me disant que j'y trouverais bonne compagnie et une banque de pharaon qu'il tenait lui-même. Il ajouta, sans façon, que, si je voulais, il me prendrait de moitié et que j'y trouverais mon compte. Je le remerciai en lui promettant de lui faire ma visite.

Je sortis le matin d'assez bonne heure, et après avoir passé quelques instans chez le juif Boaz et refusé poliment le logement qu'il m'offrit chez lui, j'allai présenter mes hommages au comte

d'Affri, qui, après la mort de la princesse d'Orange, gouvernante des Pays-Bas, avait déployé le caractère d'ambassadeur de S. M. T. C. Il me reçut très-bien, mais il me prévint que si j'étais revenu en Hollande dans l'espoir d'y faire quelques bonnes affaires pour le gouvernement, je perdrais mon temps, car l'opération du contrôleur-général avait décrédité la nation, et que l'on s'attendait à une banqueroute. Ce M. Silhouette a bien mal servi le roi, ajouta-t-il; cela me désole. Il a beau dire que les paiemens ne sont suspendus que pour une année; on jette les hauts cris.

Il me demanda ensuite si je connaissais un certain comte de St.-Germain arrivé à la Haye depuis peu. Je ne l'ai jamais vu chez moi, ajouta-t-il, quoiqu'il se dise chargé par le roi d'un emprunt de cent millions. Quand on vient me demander des renseignemens sur cet homme, je suis obligé de répondre que je ne le connais pas, car je crains de me compromettre. Vous sentez que ma réponse ne peut que nuire à ses négociations; mais c'est sa faute et non la mienne. Pourquoi ne m'a-t-il pas porté une lettre du duc de Choiseul ou de madame la marquise? Je crois que cet homme est un imposteur; mais dans tous les cas, dans une dixaine de jours j'en saurai quelque chose.

Je lui dis à mon tour tout ce que je savais sur le compte de cet homme singulier et vraiment extraordinaire. Il ne fut pas peu surpris d'appren-

dre que le roi lui avait donné un appartement à Chambord ; mais quand je l'eus informé qu'il prétendait posséder le secret de faire des diamans, il se mit à rire et me dit que dès lors il ne doutait pas qu'il ne trouvât les cent millions. Au moment de le quitter, M. d'Affri me pria à dîner pour le lendemain.

De retour à l'hôtel, je me fis annoncer au comte de St.-Germain qui avait deux haiducs dans son antichambre. Vous m'avez prévenu, me dit-il en me voyant entrer ; j'allais me faire annoncer chez vous. J'imagine, mon cher monsieur Casanova, que vous êtes venu ici pour tâcher de faire quelque chose en faveur de notre cour; mais cela vous sera difficile, car la Bourse est scandalisée de l'opération que ce fou de Silhouette vient de faire. J'espère cependant que ce contretemps ne m'empêchera pas de trouver cent millions. J'en ai donné ma parole à Louis XV que je puis appeler mon ami, et je ne le tromperai pas ; dans trois ou quatre semaines mon affaire sera faite.

— Je pense que M. d'Affri vous aidera à réussir.

— Je n'ai nul besoin de lui. Je ne le verrai même pas, probablement, car il pourrait se vanter de m'avoir aidé, et je ne le veux pas. Puisque j'aurai toute la peine, je prétends en avoir toute la gloire.

— Vous allez à la cour, je pense, et le duc de Brunswick pourra vous être utile.

— Qu'irais-je y faire à cette cour? Quant au

duc de Brunswick, je n'ai que faire de lui et je ne veux pas faire sa connaissance. Je n'ai besoin que d'aller à Amsterdam. Mon crédit me suffit. J'aime le roi de France, car il n'y a pas dans tout le royaume un plus honnête homme que lui.

— Venez donc dîner à la grande table; elle est composée de gens comme il faut; vous vous y plairez.

— Vous savez que je ne mange pas; d'ailleurs je ne m'assieds jamais à une table où je puis trouver des inconnus.

— En ce cas, adieu, monsieur le comte; nous nous reverrons à Amsterdam.

Je descendis à la salle à manger, où, en attendant qu'on servît, je m'entretins avec quelques officiers qui s'y trouvaient. On me demanda si je connaissais le prince Piccolomini; je répondis que je l'avais reconnu après le souper, qu'il était comte et non pas prince, et qu'il y avait fort long-temps que je ne l'avais vu.

Quand il fut descendu avec sa belle Romaine, qui ne parlait qu'italien, je lui fis quelques civilités, ensuite nous nous mîmes à table.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

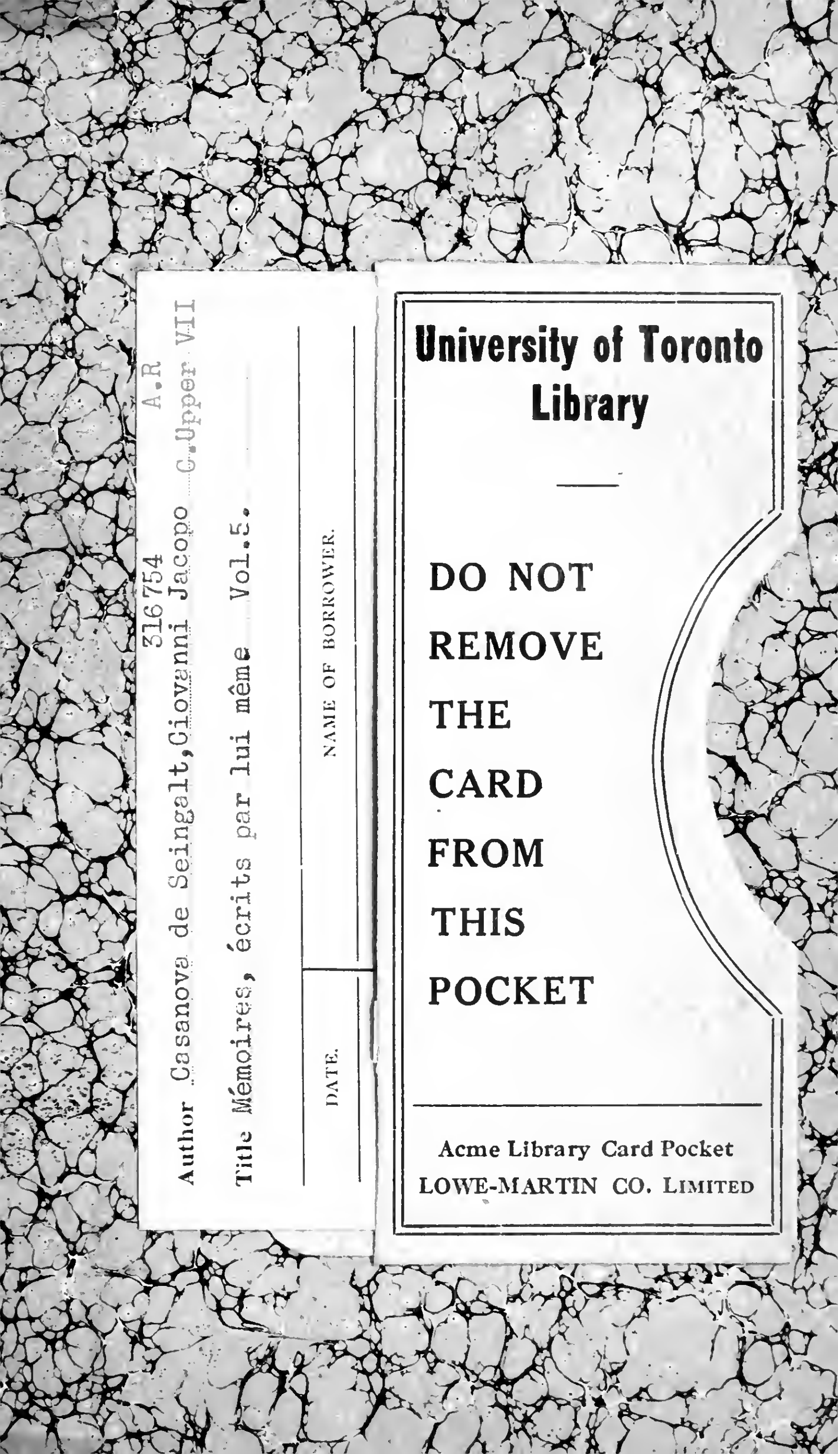
TABLE DES MATIÈRES

DU TOME CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.






University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED
316754
A.R
Author Casanova de Seingalt, Giovanni Jacopo C.Upper VII
Title Mémoires, écrits par lui même Vol.5.
NAME OF BORROWER.
DATE.

